PHILIP K. DICK

le maître du Haut Château

SHOUT
SHARE
IT

Annotation

C’est en 1947 qu’avait eu lieu la capitulation des Alliés devant les forces de l’Axe. Cependant que Hitler avait imposé la tyrannie nazie à l’est des États-Unis, l’ouest avait été attribué aux Japonais.

Aujourd’hui, quelques années plus tard, la vie avait repris son cours normal dans la zone occupée par les Nippons. Ceux-ci se montraient des maîtres fermes mais corrects. Ils avaient apporté avec eux l’usage du Yi-king, le livre des transformations, le célèbre oracle chinois dont l’origine se perd dans la nuit des temps. Sa consultation permettait de régler toutes les affaires, qu’elles soient commerciales, politiques ou même sentimentales.

Pourtant, dans cette nouvelle civilisation, une rumeur étrange circulait. Un homme vivant dans un Haut Château, un écrivain de science-fiction, avait écrit un ouvrage qui racontait la victoire des Alliés en 1945…

- Philip K. Dick
  - ○
  - ○
  - ○ 1
  - ○ 2
  - ○ 3
  - ○ 4
  - ○ 5
  - ○ 6
  - ○ 7
  - ○ 8
  - ○ 9
  - ○ 10
  - ○ 11
  - ○ 12
  - ○ 13
  - ○ 14
  - ○ 15

Philip K. Dick
Le maître du Haut Château

À ma femme, Anne, sans le silence de laquelle ce livre n'aurait jamais été écrit.

La version du *Yi King* ou *Le Livre des Transformations* utilisée et citée dans ce roman est celle de Richard Wilhelm transcrite en français par Etienne Perrot – Éditions Médicis, Paris, 1968.

1

Depuis une semaine, Mr R. Childan guettait avec anxiété l'arrivée du courrier. Mais la précieuse expédition en provenance des États des Montagnes Rocheuses n'était toujours pas là. En ouvrant son magasin, ce vendredi matin, il ne vit sur le sol que quelques lettres tombées par la fente et il pensa : « Il y a un client qui ne va pas être content ! » Au distributeur mural à cinq *cents,* il se versa une tasse de thé instantané, prit un balai et se mit à faire le ménage. La devanture de *l'American Artistic Handcrafts Inc.* fut bientôt prête à recevoir les clients ; tout était reluisant de propreté, la caisse enregistreuse avait son tiroir plein de monnaie, il y avait dans un vase un bouquet de soucis fraîchement cueillis, la radio diffusait une musique de fond. Dehors, sur le trottoir, des hommes d'affaires se hâtaient vers leurs bureaux de Montgomery Street. Au loin, un tramway passait ; Childan s'interrompit un instant dans son travail pour le regarder avec satisfaction. Des femmes, dans leurs longues robes de soie aux couleurs vives… Il y eut une sonnerie de téléphone. Il se retourna pour aller répondre.

— Allô, dit une voix familière. (Il défaillit.) Ici, Mr Tagomi. Est-ce que mon affiche des services de recrutement de la guerre de Sécession est arrivée, monsieur ? Rappelez-vous, je vous en prie ; vous me l'aviez promise pour le courant de la semaine dernière. (La voix était sèche, impérative, à peine polie, à peine dans le code.) Ne vous ai-je pas donné des arrhes, Mr Childan, en précisant bien cette condition ? C'est pour faire un cadeau, voyez-vous. Je vous l'ai expliqué. Il s'agit d'un client.

— Des recherches approfondies, commença Childan, que j'ai fait faire à mes frais, Mr Tagomi, au sujet du paquet promis qui, vous vous en rendez compte, provient d'une autre région et qui est par conséquent…

— Ainsi, il n'est pas arrivé, dit Tagomi, en l'interrompant.

— Non, Mr Tagomi. Non, monsieur.

Un silence glacial.

— Je ne peux attendre plus longtemps, dit Tagomi.

— Non, monsieur.

Childan contemplait d'un air morose, à travers la vitrine, à la lumière d'une belle journée d'été, les immeubles administratifs de San Francisco.

— Quelque chose pour remplacer alors. Que recommandez-vous, Mr Childan ?

Tagomi avait délibérément accentué la dernière syllabe ; selon le code, c'était une insulte, et le rouge vint au visage de Childan. Il perdait pied, leur situation lui causait une terrible mortification. Les

aspirations, les terreurs, les tourments de Robert Childan surgirent devant lui, vinrent le submerger, lui paralyser la langue. La main crispée sur le téléphone, il se mit à bégayer. On sentait flotter l'odeur acre des soucis ; la musique se faisait toujours entendre, mais il avait l'impression de sombrer dans une mer lointaine.

— Eh bien, parvint-il à marmonner. Une baratte. Une sorbetière datant environ de 1900.

Son esprit se refusait à penser. Juste au moment où l'on oublie, juste au moment où l'on se fait des illusions. Il avait trente-huit ans, il se rappelait la période d'avant la guerre, une autre époque. Franklin D. Roosevelt et la Foire internationale ; le monde d'avant, meilleur.

— Puis-je vous apporter différents échantillons très précieux à votre bureau ? marmonna-t-il.

Rendez-vous fut pris pour 2 heures. Il faut fermer, se dit-il en raccrochant. Pas le choix. Il faut conserver les bonnes grâces de ce genre de clients ; on dépend d'eux si l'on veut faire des affaires.

Il était là, toujours tremblant, quand il s'aperçut que des gens – un couple – étaient entrés dans le magasin. Un jeune homme et une jeune femme, beaux l'un et l'autre, bien habillés. Charmants à voir. Il se calma et il s'avança vers eux en arborant le sourire commercial. Ils étaient penchés, examinant les objets exposés ; leur choix s'était porté sur un ravissant cendrier. Des gens mariés, se dit-il. Ils doivent habiter en dehors de la Ville des Brumes, dans l'un de ces nouveaux immeubles avec vue sur Belmont.

— Bonjour, dit-il – et il se sentit mieux.

Ils lui sourirent avec affabilité, sans l'ombre d'un air de supériorité. Les objets qu'il présentait – qui étaient vraiment dans le genre les plus beaux qu'on pût trouver sur la Côte – avaient provoqué en eux une admiration un peu craintive ; il le remarqua et leur en fut reconnaissant. Ils comprenaient.

— Ce sont réellement de très beaux objets, dit le jeune homme.

Childan s'inclina.

Leur regard chaleureux était dû à une sorte de sympathie, de solidarité humaine, mais aussi au fait qu'ils appréciaient avec lui la beauté des objets d'art exposés. Ils avaient les mêmes goûts, ils ressentaient les mêmes joies. Les deux jeunes gens gardaient les yeux fixés sur Childan. Ils semblaient le remercier de leur montrer ces merveilles, de leur permettre de les prendre en main, de les examiner, de les toucher, même sans rien acheter. Oui, se disait-il, ils savent très bien dans quel genre de magasin ils se trouvent ; ce qu'il y a ici, ce n'est pas de la camelote pour touristes, de ces plaques de séquoia portant l'inscription : *Muir Woods, comté de Marin, E.A.P.,* des enseignes amusantes, des bagues pour jeunes filles, des cartes postales représentant le Pont. Les yeux de la jeune femme étaient

particulièrement grands et sombres. « Comme il me serait facile, se disait Childan, de tomber amoureux d'une fille comme celle-ci. Ma vie serait tragique, alors ; comme si cela n'allait pas déjà assez mal. » Les cheveux noirs coiffés avec élégance, les ongles laqués, les oreilles percées pour porter les longues boucles d'oreilles de cuivre, faites à la main.

— Vos boucles d'oreilles, dit-il à mi-voix, achetées ici, peut-être ?

— Non, répondit-elle, dans mon pays.

Childan acquiesça. Ce n'était pas de l'art américain contemporain ; dans un magasin comme celui-ci, seul le passé pouvait être représenté.

— Vous êtes ici pour longtemps, dans notre ville de San Francisco ? demanda Childan.

— Je suis fixé ici définitivement, répondit l'homme. Avec la commission d'enquête sur le niveau de vie dans les régions sinistrées !

Son visage exprimait la fierté. Rien de militaire. Rien de ces scribouillards malappris, mâcheurs de gomme, avec leur gueule de paysans avides qui déambulaient dans Market Street, qui bâillaient d'admiration devant les spectacles aguicheurs, les films pornos ; qui fréquentaient les stands de tir, les boîtes de nuit à bon marché affichant des photos de blondes mûrissantes qui lancent des œillades en laissant apparaître le bout de leurs seins entre des doigts ridés… les bouges à jazz et attractions minables qui constituaient l'essentiel des bas quartiers de San Francisco, des cambuses branlantes et des baraques en planches qui, la dernière bombe à peine tombée, avaient surgi des ruines. Non, cet homme faisait partie de l'élite. Cultivé, instruit, encore plus que Mr Tagomi, qui était après tout un haut fonctionnaire avec le grade d'attaché commercial pour la côte du Pacifique. Tagomi était un vieil homme. Il avait acquis ses façons au temps du cabinet de Guerre.

— Cherchiez-vous des objets traditionnels américains pour faire un cadeau ? demanda Childan. Ou bien pour décorer un nouvel appartement que vous allez habiter ici ?

Si cette dernière hypothèse était la bonne… Il s'en sentait tout ragaillardi.

— Bien deviné, dit la jeune femme. Nous commençons à l'arranger. Nous sommes encore un peu indécis. Pensez-vous que vous pourriez nous donner quelques conseils ?

— Je pourrais m'arranger pour aller jusque chez vous, oui, dit Childan. J'apporterais différents objets dans des caisses ; en présence du contexte, je pourrais vous faire des suggestions, à votre guise. C'est notre spécialité. (Il baissa les yeux pour ne pas laisser apparaître la lueur d'espoir qu'on pourrait y lire. Il y avait peut-être des milliers de dollars en jeu.) Je suis en ce moment sur une table de la Nouvelle-

Angleterre, en érable, entièrement assemblée par des chevilles, pas un seul clou. Immense beauté, grande valeur. Et un miroir datant de 1812, de la guerre d'Indépendance. Et également de l'art indigène : une série de tapis en poil de chèvre teint avec des couleurs végétales.

— Pour ma part, dit l'homme, je préfère l'art des villes.

— Bon, s'empressa de répondre Childan. En ce cas, j'ai une peinture murale de l'époque de la Western Post Agency. Un original, sur bois, en quatre volets, représentant Horace Greeley. Un objet de collection d'une valeur inestimable.

— Ah ! dit l'homme, dont les yeux sombres se mirent à briller.

— Et un petit placard Victoria 1920 transformé en cabinet à liqueurs.

— Ah !

— Et aussi, monsieur, écoutez-moi bien : *un portrait signé et encadré de Jean Harlow.*

L'homme le regarda en roulant de gros yeux.

— Prenons-nous rendez-vous ? dit Childan, qui crut devoir saisir l'instant psychologique. (De la poche intérieure de son veston il sortit son carnet et son stylo.) Je vais noter vos nom et adresse, monsieur et madame.

Ensuite, comme le couple quittait son magasin, Childan resta un moment, les mains dans le dos, à regarder la rue. Bravo. Si les affaires étaient aussi bonnes tous les jours… Mais il y avait plus en jeu que les affaires : la réussite de son magasin. C'était une occasion pour faire connaissance sur le plan privé avec un jeune ménage japonais, en étant admis par eux comme un homme plutôt que comme un *Yankee,* ou même, en mettant les choses au mieux, comme un commerçant vendant des objets d'art. Oui, ces jeunes gens de la nouvelle génération qui ne se rappelaient pas les années ayant précédé la guerre ni même la guerre elle-même – ils représentaient l'espoir du monde. Les différences de lieux n'avaient pas de signification pour eux.

Cela finira, se disait Childan. Un jour. La simple idée de bien. Plus de gouvernés ni de gouvernants, mais le peuple.

Il tremblait déjà de peur en se voyant frapper à leur porte. Il regarda les notes qu'il avait prises. Les Kasoura. Une fois qu'on l'aurait fait entrer, on lui offrirait le thé, sans aucun doute. Ferait-il ce qu'il convenait de faire ? Saurait-il agir et parler suivant les circonstances ? Ou bien allait-il se déshonorer, comme un lourdaud, en commettant un lamentable impair ?

La jeune femme s'appelait Betty. Son expression était si compréhensive, lui semblait-il. Les yeux doux et compatissants. Certainement, pendant le peu de temps qu'elle était restée dans le magasin, elle avait compris ses espoirs et ses défaites.

Ses espoirs – la tête lui tournait soudain. Quelles aspirations confinant à la folie, si ce n'était au suicide, pouvait-il avoir ? Mais cela était connu, les relations entre les Japonais et les *Yankees,* bien qu'il s'agît généralement de relations entre *un Japonais* et *une femme yankee.* Cela… il faiblit en présence de cette pensée. Et puis elle était mariée. Il chassa de son esprit une succession d'idées qui lui venaient malgré lui et s'absorba dans le dépouillement du courrier.

Il s'aperçut que ses mains tremblaient encore. C'est alors qu'il se souvint de son rendez-vous à 2 heures avec Mr Tagomi. Sur ce, ses mains cessèrent de trembler et sa nervosité se mua en détermination. Il faut que j'arrive avec quelque chose d'acceptable, se dit-il. Où ? Comment ? Quoi ? Un coup de téléphone. Des sources d'approvisionnement. De l'habileté en affaires. Nettoyer une Ford 1929 entièrement restaurée avec le haut de la carrosserie en toile (noire). Le grand chelem pour celui qui veut s'attacher un client définitivement. À l'état de neuf, encore en caisse, un avion postal trimoteur d'origine découvert dans une grange de l'Alabama, etc. Présenter la tête momifiée de M. B. Bill, avec de longs cheveux blancs ; sensationnelle pierre taillée américaine. Je me suis fait une réputation dans les meilleurs milieux de connaisseurs du Pacifique, y compris l'archipel nippon.

Pour se donner de l'inspiration, il alluma une cigarette de marijuana du meilleur mélange Land-O-Smiles.

Dans sa chambre de Hayes Street, Frank Frink était couché et se demandait comment il allait pouvoir se lever. Le soleil filtrait au travers de la jalousie et éclairait le tas de vêtements tombés sur le sol. Et ses lunettes aussi. Allait-il sauter dessus ? Essayer de gagner la salle de bains par un autre chemin, se dit-il. Ramper ou rouler sur lui-même. Il avait mal à la tête mais il ne se sentait pas triste. Ne jamais regarder en arrière, décida-t-il. L'heure ? La pendule sur la commode. 11 heures et demie ! Bon sang ! Mais il restait toujours couché.

Je suis vidé, se dit-il.

Hier, à l'usine, il avait commis un impair. Il s'était laissé aller à parler comme il ne fallait pas à Mr Wyndam-Matson, qui avait un visage renfermé, un nez dans le genre Socrate, une bague ornée d'un brillant, une braguette munie d'une fermeture Éclair en or. En d'autres termes, une puissance. Un monarque. Les pensées de Frink se dispersaient dans tous les sens.

C'est cela, se dit-il, ils vont me mettre sur la liste noire ; mon habileté ne sert à rien – je n'ai pas d'emploi. Quinze années d'expériences. Fini.

À présent, il lui faudrait se présenter devant la Commission de Justification des Travailleurs pour qu'on révise sa catégorie

professionnelle. Comme il n'avait jamais été capable de comprendre la nature des relations qui existaient entre Wyndam-Matson et les *pinocs – ce gouvernement fantoche de Blancs siégeant à Sacramento* – il ne pouvait estimer l'influence que son ancien employeur pouvait avoir sur les autorités véritables, les Japonais. La C.J.T. était dirigée par des *pinocs.* Sur l'injonction de Wyndam-Matson, il devrait affronter quatre ou cinq grosses têtes de Blancs entre deux âges. S'il ne réussissait pas à obtenir là sa justification, il devrait s'adresser à l'une des missions commerciales Import-Export opérant en dehors de Tokyo, avec des bureaux dans toute la Californie, l'Oregon, à Washington et dans les parties du Nevada appartenant aux États américains du Pacifique. Mais s'il ne réussissait pas à plaider sa cause…

Il était toujours couché, il contemplait l'arrivée du fil électrique alimentant l'ancien éclairage, sans cesser d'agiter des projets dans sa tête. Il pourrait par exemple passer dans les États des Montagnes Rocheuses. Mais ces États avaient certains liens avec les E.A.P. et il pourrait être extradé. Et le Sud ? Il eut un mouvement de recul. Non. Pas cela. Comme blanc il y aurait toute la place qu'il lui fallait, en réalité plus qu'il n'en avait dans les E.A.P., mais… il ne voulait pas de ce genre d'endroit.

Et, ce qui était bien pis, c'était que le Sud avait avec le Reich tout un réseau de liens économiques, idéologiques et Dieu sait quoi. Et Frank Frink était juif.

À l'origine, il s'appelait Frank Fink. Il était né à New York, sur la Côte Est ; en 1941, immédiatement après l'effondrement de la Russie, il avait été enrôlé dans l'armée des États-Unis d'Amérique. Après que les Japonais se furent emparé de Hawaï, il avait été envoyé sur la Côte Ouest. À la fin de la guerre, il s'était trouvé sur le côté japonais de la ligne de démarcation. Il s'y trouvait toujours, quinze ans plus tard.

En 1947, le jour de la capitulation, il était plus ou moins devenu fou furieux. Il haïssait les Japonais, il n'avait plus en vue que la revanche ; il avait enterré les armes que lui avait données l'armée, à trois mètres de profondeur, dans une cave, bien enveloppées, soigneusement graissées, pour le jour où lui et ses copains pourraient se soulever. Cependant, le temps est un grand médecin, et il n'avait pas tenu compte de cette vérité. Quand il y pensait, à présent, quand lui revenait cette idée du grand bain de sang, de la liquidation des *pinocs* et de leurs maîtres, il avait l'impression de feuilleter à nouveau un almanach jauni datant de ses années de collège, répondant aux aspirations de son enfance. Frank « Goldfish » Fink se destine à la profession de paléontologiste et se prépare à épouser Norma Prout. C'est la *schönes Mädchen* de la classe, et il envisage vraiment de l'épouser. Tout cela est fichtrement loin, aussi loin que d'écouter un disque de Fred Allen ou de voir un film de W.C. Fields. Depuis 1947, il

avait probablement vu ou adressé la parole à six cent mille Japonais, et jamais, pourtant, le désir d'user de violence à l'égard d'un seul d'entre eux ne s'était simplement manifesté en lui, tout au moins depuis les premiers mois. Ce n'était simplement plus de circonstance.

Mais… oui… il y en avait un en particulier, un certain Mr Omuro, qui avait pris le contrôle d'une vaste zone couverte d'immeubles dans le bas de San Francisco et qui avait été pendant un certain temps le propriétaire de Frank. À son avis, c'était un sale type. Un requin qui n'avait jamais fait une seule réparation, qui avait divisé les pièces pour les rendre de plus en plus minuscules, qui avait augmenté les loyers… Omuro avait exploité les pauvres, en particulier les anciens militaires et fonctionnaires ayant perdu leur emploi et presque dénués de tout, cela pendant les années de crise, tout de suite après 1950. Il y avait eu toutefois une mission commerciale japonaise qui avait fait couper la tête d'Omuro comme profiteur. Et actuellement on n'entendait plus parler de la violation de cette loi japonaise, brutale, rigide, mais juste. C'était tout l'honneur de l'incorruptibilité des fonctionnaires d'occupation, tout particulièrement ceux qui étaient venus après la chute du cabinet de Guerre.

En se rappelant l'honnêteté farouche et stoïque des missions commerciales, Frink se sentit rassuré. Wyndam-Matson lui-même serait chassé comme une mouche bruyante, qu'il soit propriétaire de la firme ou pas. Du moins, c'était ce qu'il espérait. Je crois que j'ai réellement confiance dans ce truc, se dit-il. L'Alliance du Pacifique pour la prospérité commune. Étrange. En se rappelant les débuts… à cette époque, cela avait paru être un leurre évident. Mais maintenant…

Il se leva de son lit et se dirigea d'un pas mal assuré vers la salle de bains. Tout en se lavant et en se rasant, il écoutait les nouvelles de midi à la radio.

— Ne tournons pas cet exploit en dérision, disait la radio au moment où il fermait momentanément l'eau chaude.

Non, certainement pas, se dit Frink avec amertume. Il savait à quel exploit la radio faisait allusion. Cependant il y avait malgré tout quelque chose de comique dans le spectacle de ces Allemands lourds et maussades se promenant sur Mars, foulant ce sable rouge sur lequel aucun pied humain ne s'était jamais posé. Tout en s'enduisant les joues de crème à raser, Frank commença à se chanter une petite chanson satirique. *Gott, Herr Kreisleter, ist dies vielleicht der Ort wo man das Konzentrationslager bilden kann ? Das Wetter ist so schön. Heiss, aber doch schön…*

— La Civilisation de Co-Prospérité, disait la radio, doit marquer une pause ; on doit se demander si dans notre recherche d'un juste équilibre des devoirs et des responsabilités mutuels, assortis de

rémunérations… (Jargon caractéristique de la hiérarchie au pouvoir, remarqua Frink.)… nous n'avons pas échoué quand il s'est agi de prévoir le domaine dans lequel se joueraient à l'avenir les affaires humaines, qu'il s'agisse de Nordiques, de Japonais, de Noirs…

Et cela continuait ainsi.

En s'habillant, il s'amusa à chanter tant bien que mal sa chanson satirique. *Le temps est* schön*, si* schön*, mais il n'y a rien à respirer…*

C'était un fait, cependant, le Pacifique n'avait rien tenté dans le sens d'une colonisation des planètes. Il était engagé – embourbé, plutôt – en Amérique du Sud. Pendant que les Allemands étaient occupés à lancer dans l'espace d'énormes systèmes robotisés, les Japonais en étaient encore à brûler les jungles dans l'intérieur du Brésil, à édifier des immeubles de huit étages pour les Jivaros chasseurs de têtes. Lorsque les Japonais feraient quitter le sol à leur premier vaisseau spatial, les Allemands auraient en main tout le système solaire. Si l'on se reportait aux étranges livres d'Histoire de l'ancien temps, les Allemands avaient laissé passer l'occasion, alors que les autres pays d'Europe parachevaient leur empire colonial. Cette fois, cependant, se disait Frink, ils n'allaient pas être les derniers ; la leçon avait porté.

Il pensait à l'Afrique et aux expériences nazies qui s'y déroulaient. Son sang se glaçait dans ses veines, hésitait, puis se remettait à circuler.

Cette énorme ruine vide.

— … nous devons considérer avec fierté, continuait la radio, malgré l'importance que nous avons su donner aux besoins physiques fondamentaux des peuples de tous les pays, leurs aspirations subspirituelles qui doivent être…

Frink arrêta la radio. Puis, s'étant calmé, il la ralluma.

Le Christ aux W.-C., se disait-il. L'Afrique. Pour les fantômes des tribus défuntes. Tout a été effacé pour créer une terre de… quoi ? Qui savait ? Les maîtres architectes de Berlin eux-mêmes l'ignoraient peut-être. Une quantité d'automates qui construisaient, qui peinaient. Qui construisaient ? Ils écrasaient tout… Des ogres sortis d'une exposition paléontologique, occupés à tailler une coupe dans le crâne d'un ennemi ; toute la famille s'occupe ingénieusement à vider le contenu – la cervelle toute crue – d'abord pour manger. Ensuite des objets utiles avec les os des jambes humaines. Économique, cette idée non seulement de manger les gens que l'on n'aime pas, mais de les manger dans leur propre crâne. Les premiers techniciens ! Un homme préhistorique en blouse blanche stérile dans le laboratoire de quelque université de Berlin, faisant des expériences sur l'emploi qu'on peut faire du crâne, de la peau, des oreilles, de la graisse des autres gens. Ja, Herr Doktor. Une nouvelle utilisation du gros orteil ; voyez, on

peut adapter à la jointure un mécanisme de briquet rapide. Maintenant, si seulement Herr Krupp pouvait le sortir en grandes quantités…

Cette pensée lui faisait horreur : le cannibale géant primitif, l'hominien de nouveau en plein essor, dirigeant le monde. Il nous a fallu un million d'années pour lui échapper, se disait Frink, et le voici revenu. Et non pas seulement en qualité d'adversaire… mais de maître.

— … nous pouvons déplorer…, disait la radio. (La radio ! La voix des petits ventres jaunes de Tokyo ! Dieu, se disait Frink ; nous les traitons de singes, ces crevettes civilisées aux jambes arquées qui n'installeront pas plus de chambres à gaz et de fours crématoires qu'ils ne feront fondre leurs femmes dans la cire à cacheter !… et nous avons souvent déploré dans le passé le terrible gaspillage de vies humaines, résultant de ces efforts fanatiques, qui met la plus grande masse des hommes complètement à l'écart de la communauté légale. (Les Japonais étaient, eux, très forts en législation.)… Pour citer les paroles d'un saint de l'Occident familier à tous : *Quel profit un homme peut-il attendre de la conquête du monde si, dans cette entreprise, il perd son âme ?*

La radio se tut. Frink, qui était en train de nouer sa cravate, s'arrêta également. C'était l'ablution matinale.

Il me faut conclure mon pacte avec eux, constatait-il. Que je sois ou non sur la liste noire ; si je quittais un pays contrôlé par les Japonais pour me rendre dans le Sud ou en Europe – n'importe où dans le Reich – ce serait pour moi la mort.

Il faut que j'aboutisse à un accord avec le vieux Wyndam-Matson.

Assis sur son lit, une tasse de thé tiède à côté de lui, il prit son exemplaire du *Yi King*. Il sortit de leur tube de cuir les quarante-neuf baguettes végétales et réfléchit jusqu'au moment où il se sentit maître de ses pensées et où ses questions se précisèrent.

— Comment dois-je aborder Wyndam-Matson de manière à conclure avec lui des arrangements convenables ? dit-il tout haut.

Il écrivit la question sur la tablette, puis fit passer rapidement les tiges d'achillée d'une main dans l'autre jusqu'à ce qu'il trouve le premier verset, le début. Un huit. La moitié des soixante-quatre hexagrammes était déjà éliminée. Il divisa les baguettes et obtint le second verset. Bientôt, adroit comme il était, il avait les six versets au complet ; l'hexagramme s'étalait devant lui et, pour l'identifier, il n'avait pas besoin du tableau. Il avait reconnu l'hexagramme Quinze. K'ien. L'humidité. Ah ! Celui qui est en bas s'élèvera, le grand sera abattu, les puissantes familles seront humiliées ; pas besoin de se reporter au texte, il le savait par cœur. Un bon présage. L'oracle lui donnait un conseil favorable. Et pourtant, il était un peu déçu. Il y

avait quelque chose d'un peu sot dans cet hexagramme Quinze. Trop édifiant. *Naturellement,* il devait être modeste. Toutefois, il y avait peut-être une idée, là-dedans. Après tout, il n'avait aucun pouvoir sur le vieux W. M. Il ne pouvait pas l'obliger à le reprendre. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était d'adopter le point de vue de l'hexagramme Quinze ; il se trouvait dans l'un de ces moments où l'on doit demander, espérer, attendre avec foi. Au moment choisi, le ciel lui rendrait sa place ancienne et lui donnerait peut-être même quelque chose de mieux.

Il n'avait pas de verset à lire, ni Neuf ni Six ; c'était statique. Ainsi, il en avait donc terminé. Il ne se lança pas dans un deuxième hexagramme.

Une nouvelle question, alors. En se concentrant, il dit tout haut :

— Reverrai-je jamais Juliana ?

C'était sa femme. Ou plutôt son ex-femme. Juliana avait divorcé un an auparavant et il ne l'avait pas vue depuis des mois ; en réalité, il ne savait même pas où elle habitait. Elle avait évidemment quitté San Francisco. Peut-être même les E.A.P. Leurs amis communs n'avaient pas entendu parler d'elle, ou bien ne voulaient pas le lui dire.

Il était absorbé dans la manipulation des baguettes, les yeux fixés sur les chiffres. Combien de fois avait-il interrogé l'oracle sur Juliana, posé une question ou une autre à son sujet ? Et l'hexagramme se formait, par le hasard, le jeu des baguettes végétales. Au hasard, mais avec des racines plongeant dans la conjoncture présente, sa vie étant liée à la vie de tous les autres êtres et aux particules gravitant dans l'univers. L'hexagramme figurait nécessairement, par son tracé de lignes brisées ou non, la *situation.* Lui, Juliana, la fabrique de Gough Street, l'autorité des missions commerciales, l'exploration des planètes, le milliard de choses entassées en Afrique, qui n'étaient même plus des cadavres, mais des matières premières chimiques, les aspirations des milliers de créatures vivant autour de lui dans les cabanes à lapins de San Francisco, les déments de Berlin avec leurs visages impassibles et leurs plans de maniaques – tout cela lié à ce choix d'une baguette ayant pour objet de trouver un précepte de sagesse convenant à la situation dans un livre dont la rédaction avait été commencée trois mille ans avant Jésus-Christ. L'œuvre des sages de la Chine échelonnée sur une période de cinq mille ans, épluchée, perfectionnée, une magnifique cosmologie – et une science – codifiée avant même qu'on ait appris en Europe à faire des divisions complexes.

L'hexagramme – Le cœur lui manquait – Quarante-quatre. Keou. Venir à la rencontre. Son jugement qui tempère. *La jeune fille est puissante. On ne doit pas épouser une telle jeune fille.* De nouveau, une corrélation s'était établie avec Juliana.

Eh bien, oui, se dit-il en se recouchant. Elle n'était pas faite pour moi. Je le sais. Je n'ai pas demandé cela. Pourquoi l'oracle a-t-il besoin de me le rappeler ? Une malchance de l'avoir rencontrée et de l'avoir aimée… de l'aimer. Juliana… la plus belle femme qu'il ait jamais pu épouser. Des cheveux et des sourcils d'un noir de suie : des traces de sang espagnol apparaissant dans certaines colorations, même sur les lèvres. Sa démarche souple et silencieuse ; elle portait des mocassins qu'elle n'avait pas quittés depuis le collège. En réalité, tous ses vêtements avaient un côté débraillé et trahissaient une volonté bien arrêtée de paraître usagés et fréquemment lavés. Ils avaient tous les deux été si longtemps fauchés qu'en dépit de sa beauté elle était obligée de porter un sweater de coton, une jaquette de drap à fermeture Éclair, une jupe de tweed marron et des chaussettes de collégienne. Elle le détestait de l'obliger à porter cette tenue qu'elle détestait autant que lui et qui la faisait ressembler à une femme qui joue au tennis ou, ce qui est pire, qui ramasse des champignons dans les bois.

Mais surtout, c'est par son air un peu égaré qu'il avait été séduit ; sans aucune raison elle accueillait les étrangers avec un sourire pincé et mauvais à la Mona Lisa qui les laissait en suspens entre deux répliques, ou même qui les faisait se demander s'ils devaient ou non dire bonjour. Mais, le plus souvent, ils lui disaient effectivement bonjour, car elle était très séduisante ; sur quoi, Juliana s'esquivait. Il avait cru au début que c'était simplement parce qu'elle avait mauvaise vue mais il en était arrivé finalement à la conclusion que cette attitude révélait une profonde stupidité soigneusement cachée aux yeux de tous. À la longue, cette façon de dire bonjour à la dérobée était arrivée à lui déplaire au même degré que sa façon d'aller et venir en silence, avec un air amorphe, mystérieux. Mais alors même qu'ils approchaient de la séparation, il continuait à la considérer comme une invention directe et véritable de Dieu qui était entrée dans sa vie pour des raisons qu'il ignorerait toujours. Et pour ce motif – par suite d'une sorte d'intuition religieuse ou de foi à laquelle elle se trouvait liée – il ne pourrait jamais se guérir du chagrin de l'avoir perdue.

Elle lui semblait si proche à présent… c'était comme s'il ne l'avait pas perdue. Cet esprit, toujours occupé dans le courant de sa vie, parcourant sa chambre à pas feutrés à la recherche de… de ce à quoi pouvait bien aspirer Juliana. Et dans son esprit, toutes les fois qu'il prenait les volumes de l'oracle.

Assis sur son lit, entouré du désordre de sa vie solitaire, se préparant à sortir et à commencer sa journée, Frank Frink se demandait qui d'autre que lui pouvait bien, dans cette vaste ville compliquée de San Francisco, consulter en ce même instant l'oracle. Et les autres obtenaient-ils des réponses aussi nébuleuses ? Sombres ! La

tendance leur était-elle aussi contraire qu'à lui-même ?

2

Mr Nobusuke Tagomi était en train de consulter le Cinquième Livre de la Sagesse divine dans la grande ligne de Confucius, l'oracle taoïste qui a, depuis des siècles, reçu le nom de *Yi King* ou *Livre des transformations*. Dès midi, ce jour-là, il avait commencé à éprouver des appréhensions au sujet de son rendez-vous avec Mr Childan, deux heures plus tard.

Ses bureaux, installés au vingtième étage du building de *Nippon times* dans Taylor Street, donnaient sur la baie. À travers la paroi vitrée, on pouvait voir les bateaux passer sous le pont de Golden Gâte. À cet instant, un cargo se trouvait au-delà d'Alcatraz, mais Mr Tagomi n'y prêtait pas attention. Il s'approcha au contraire de la grande baie, dénoua la cordelette et laissa tomber les stores de bambou qui masquèrent la vue. Le grand bureau situé au centre de l'immeuble s'assombrit ; il n'avait plus à cligner des yeux pour ne pas être ébloui et ses pensées étaient plus claires.

Il n'était pas en son pouvoir, reconnut-il, de faire plaisir à son client. Peu importait ce que Mr Childan allait apporter : le client n'en serait pas impressionné. Il faut voir cette réalité en face, se disait-il. Mais au moins nous pouvons éviter qu'il soit mécontent.

Nous pouvons éviter de lui faire un affront en lui offrant un cadeau démodé.

Le client arriverait bientôt à l'aéroport de San Francisco par la nouvelle fusée allemande, la prestigieuse Messerschmitt 9-E. Mr Tagomi n'était jamais monté à bord d'un tel engin ; en venant chercher Mr Baynes il lui faudrait prendre soin d'avoir l'air blasé, si énorme que soit cette fusée. Exerçons-nous. Il s'installa devant le miroir qui ornait le mur de son bureau, en se composant une expression légèrement ennuyée, en veillant à avoir l'air glacial et à ne rien laisser paraître. Oui, Mr Baynes, ces appareils sont extrêmement bruyants. On ne peut pas lire. Mais le trajet entre Stockholm et San Francisco ne dure que quarante-cinq minutes. Il pourrait peut-être placer un mot sur les échecs allemands dans le domaine de la mécanique ? Je pense que vous avez entendu à la radio. Cette catastrophe au-dessus de Madagascar. Je dois avouer qu'il y a beaucoup à dire pour la défense des vieux moteurs d'avion à pistons.

Essentiel d'éviter les sujets politiques. Il ne connaissait pas les vues de Mr Baynes sur les questions d'actualité. Mais cela pourrait se présenter. Mr Baynes, en sa qualité de Suédois, serait neutre. Il avait choisi la Lufthansa plutôt que SAS. Un sondage prudent… Mr Baynes, on dit que Herr Bormann est très malade. Qu'un nouveau chancelier du Reich va être choisi par le Parti à l'automne. N'est-ce qu'une

rumeur ? Il y a tellement peu de communication, hélas, entre le Pacifique et le Reich.

Dans un classeur placé sur son bureau, une coupure du *New York Times* reproduisait un récent discours de Mr Baynes. Mr Tagomi, maintenant, l'étudiait d'un œil critique, en se penchant par suite d'un défaut de correction de ses verres de contact. Le discours avait trait à la nécessité de procéder à de nouvelles recherches – pour la quatre-vingt-dix-huitième fois – pour découvrir des sources d'eau sur la Lune. *Nous pouvons encore résoudre ce dilemme navrant,* disait Mr Baynes. *Notre voisin le plus proche et jusqu'à présent le plus décevant, sauf dans des buts militaires. Sic !* pensait Mr Tagomi en utilisant un mot latin qui faisait bon effet. Un indice concernant Mr Baynes. Il regarde sans bienveillance ce qui est exclusivement militaire. Il en prit note mentalement.

Il appuya sur le bouton de l'intercom et dit :

— Miss Ephreikian, j'aimerais que vous veniez avec votre magnétophone, s'il vous plaît.

Une moitié de la porte du bureau s'éclipsa et Miss Ephreikian, ce jour-là agréablement parée de fleurs bleues dans les cheveux, fit son apparition.

— Un brin de lilas, fit remarquer Mr Tagomi.

Il fut un temps où il cultivait des fleurs, là-bas, chez lui, à Hokkaido, à titre professionnel. Miss Ephreikian, une grande jeune fille brune arménienne, s'inclina.

— Vous êtes prête, avec votre Zip-Track Speed Master ? demanda Mr Tagomi.

— Oui, Mr Tagomi.

Miss Ephreikian s'assit ; le magnétophone à piles était prêt à fonctionner :

— J'ai interrogé l'oracle, commença Mr Tagomi… « Mon entrevue avec Mr Childan sera-t-elle profitable ? » lui ai-je demandé. À ma grande déception j'ai obtenu l'hexagramme menaçant : La prépondérance des grands. La poutre maîtresse s'affaisse. Trop chargée en son milieu ; pas d'équilibre. Nettement en désaccord avec le Tao.

Le magnétophone ronronnait. Mr Tagomi observa une pause, pour réfléchir. Miss Ephreikian le regardait, attendant. Le ronronnement s'arrêta.

— Faites-moi venir Mr Ramsey pour un moment, s'il vous plaît, dit Mr Tagomi.

— Oui, Mr Tagomi.

Elle se leva, déposa le magnétophone, puis sortit du bureau en faisant claquer ses talons.

Portant sous le bras un grand classeur de bordereaux d'embarquement, Mr Ramsey fit son apparition. Jeune, souriant, il

s'avança ; il portait sur sa chemise à carreaux le lacet des États du centre de l'Amérique et ces blue-jeans étroits, sans ceinture, considérés comme très élégants par les gens à la mode.

— Bonjour, Mr Tagomi, dit-il. Une belle journée, monsieur.

Mr Tagomi fit un petit salut. Sur ce, Mr Ramsey se raidit brusquement et s'inclina à son tour.

— J'ai consulté l'oracle, dit Mr Tagomi, tandis que Miss Ephreikian se rasseyait avec son enregistreur. Vous avez compris que Mr Baynes qui, comme vous le savez, va bientôt arriver en personne, s'en tient à l'idéologie nordique en ce qui concerne la prétendue culture orientale. Je pourrais prendre la peine de l'éblouir en lui donnant une meilleure compréhension des œuvres authentiques représentatives de la peinture chinoise sur parchemin et des céramiques de notre période Tokugawa… mais ce n'est pas notre travail que de le convertir.

— Je vois, dit Mr Ramsey. (Son visage au type caucasien était contracté sous l'effort d'une concentration pénible.)

— Nous allons donc nous conformer à ses préjugés et lui donner plutôt un objet américain d'une valeur inestimable.

— Oui.

— Vous, Ramsey, vous êtes d'origine américaine. (Il examinait Mr Ramsey d'un œil scrutateur :) Bien que vous vous soyez donné la peine de faire foncer la couleur de votre peau.

— Ce hâle a été obtenu avec une lampe à rayons ultra-violets, murmura Mr Ramsey. Uniquement pour développer la vitamine D. (Mais son expression humiliée le trahit.) Je vous assure que j'ai conservé des liens authentiques avec… (Mr Ramsey butait sur les mots.) Je n'ai pas rompu tous mes liens avec… mes origines ethniques.

— Reprenons, s'il vous plaît, dit Mr Tagomi en s'adressant à Miss Ephreikian.

Le magnétophone se remit à ronronner.

— En consultant l'oracle et en obtenant l'hexagramme Ta Kouo, Vingt-huit, j'ai reçu ensuite le Neuf défavorable à la cinquième place. Il est ainsi conçu :

Un peuplier flétri produit des fleurs.
Une femme d'un certain âge prend un mari.
Pas de blâme. Pas d'éloge.

» Cela indique clairement que, à 2 heures, Mr Childan n'aura aucun objet de valeur à nous offrir. (Mr Tagomi marqua un temps.) Soyons francs. Je ne peux pas me fier à mon propre jugement quand il s'agit d'objets d'art américains. C'est pourquoi un… (Il s'attarda à

chercher le mot qui convenait.) Mr Ramsey, vous êtes ce que j'appellerai un *autochtone.* C'est de vous que j'ai besoin. Nous devons évidemment faire de notre mieux.

Mr Ramsey n'avait rien à répondre. Mais, malgré les efforts qu'il faisait pour le dissimuler, ses traits laissaient paraître une déception muette ; il avait l'air vexé et irrité.

— Maintenant, dit Mr Tagomi, j'ai consulté l'oracle plus avant. Pour des raisons de politique, je ne peux pas vous révéler la question, Mr Ramsey. (En d'autres termes, d'après ce que signifiait son ton : vous et les *pinocs* de votre genre vous n'êtes pas autorisés à être dans le secret des importantes affaires que je traite.) Il suffit de dire, toutefois, que j'ai reçu une réponse extrêmement provocante. Elle m'a plongé dans des réflexions interminables.

Mr Ramsey et Miss Ephreikian le regardaient avec une vive attention.

— Cela a trait à Mr Baynes, dit Mr Tagomi.

Ils hochèrent la tête.

— Ma question concernant Mr Baynes a fait sortir, à travers le processus occulte du Tao, l'hexagramme Cheng, Quarante-six. Un bon jugement. Et les versets Six au début et Neuf au second rang.

Sa question avait été : « Pourrai-je traiter avec Mr Baynes et réussir ? » Le Neuf au deuxième rang lui en avait donné la certitude. Il était ainsi conçu :

> *Si l'on est sincère*
> *Il est avantageux d'apporter une offrande même petite.*
> *Pas de blâme.*

Évidemment, Mr Baynes serait satisfait par tout cadeau quel qu'il fût qui lui serait offert par la Mission commerciale grâce aux bons offices de Mr Tagomi. Mais, en posant la question, Mr Tagomi avait une arrière-pensée plus profonde, dont il était à peine conscient. Comme cela arrive souvent, l'oracle avait saisi cette demande plus fondamentale et, en répondant à l'autre, avait pris sur lui de répondre également à cette question sous-jacente.

— Comme nous le savons, dit Mr Tagomi, Mr Baynes nous apporte un compte rendu détaillé sur les nouveaux moules à injection mis au point en Suède. Si nous réussissions à signer un accord avec sa firme, nous pourrions sans aucun doute remplacer une grande partie des métaux actuellement utilisés, et devenus très rares, par des matières plastiques.

Depuis des années, le Pacifique avait essayé d'obtenir une aide fondamentale du Reich dans le domaine des produits synthétiques.

Cependant, les grands cartels chimiques allemands, l'I.G. Farben en particulier, avaient recueilli tous les brevets ; ils avaient, en fait, créé un monopole mondial des plastiques, particulièrement dans le domaine des polyesters. Par ce moyen, le commerce du Reich avait gardé un avantage sur le commerce du Pacifique et, en technologie, le Reich avait dix ans d'avance. Les fusées interplanétaires quittant l'Europe Festung étaient faites principalement de plastiques résistant à la chaleur, très légers mais si durs qu'ils étaient à l'épreuve des plus gros météores. Le Pacifique n'avait rien dans ce genre ; les fibres naturelles telles que le bois étaient encore utilisées et bien entendu l'alliage de cuivre et de plomb que l'on trouve partout. Quand il y pensait, Mr Tagomi se sentait humilié ; il avait vu dans les foires commerciales quelques-unes des créations les plus avancées de l'Allemagne, y compris les automobiles entièrement synthétiques, comme la D.S.S. – der Schnelle Spuk – qui revenait à environ six cents dollars E.A.P.

Mais sa question sous-jacente, qu'il ne pourrait jamais révéler aux *pinocs* évoluant autour des missions commerciales, concernait un aspect des activités de Mr Baynes suggéré par le premier câble codé expédié de Tokyo. Tout d'abord, les messages codés étaient rares, et ils concernaient habituellement les questions de sécurité, et non des affaires commerciales. Et le chiffre était du genre métaphorique, mettant en jeu une allusion poétique, qui avait été employée pour rouler les contrôleurs du Reich – capables de décrypter n'importe quel code littéral, si compliqué qu'il soit. C'était donc clairement le Reich que les autorités de Tokyo avaient en vue, et non les cliques quasi déloyales des îles nippones. La phrase clef « Lait écrémé dans son régime » faisait allusion à *Pinafore,* la chanson étrange qui exposait la doctrine : « Les choses sont rarement ce qu'elles semblent être. Le lait écrémé se fait passer pour de la crème. » Et le *Yi King,* consulté par Mr Tagomi, lui donna confirmation de ce point de vue. Son commentaire était le suivant :

> *On suppose ici qu'il s'agit d'un homme fort. Il est vrai qu'il ne s'harmonise pas avec son entourage, attendu qu'il est trop brusque et qu'il ne prête pas assez d'attention à la forme. Mais comme il est d'un caractère équitable, il répond à cet appel…*

Cela voudrait simplement dire que Mr Baynes n'était pas ce qu'il avait l'air d'être ; que son objectif réel en venant à San Francisco n'était pas de signer un contrat concernant des moules à injection. Que Mr Baynes était en réalité un espion.

Sa vie en aurait dépendu, que Mr Tagomi n'aurait pu imaginer de

quelle sorte d'espion il s'agissait, pour qui ou pour quelle cause il travaillait.

À 1 h 40 ce même après-midi, avec beaucoup de répugnance, Robert Childan fermait à clef la porte principale de *l'American Artistic Handcrafts Inc.* Il porta ses lourdes valises jusqu'au bord du trottoir, héla un vélo-taxi et dit au *Chinetoque* de le conduire à l'immeuble du *Nippon Times.*

Le visage décharné, le dos voûté, tout transpirant, le *chinetoque* fit un signe qui voulait dire qu'il connaissait l'endroit ; Il se mit à charger les valises. Puis, après avoir aidé Mr Childan à s'installer lui-même sur le siège recouvert de moquette, il déclencha le taximètre et se mit à pédaler le long de Montgomery Street, au milieu des voitures et des autobus.

La journée entière avait été employée à trouver l'article qui conviendrait à Mr Tagomi ; l'amertume et l'anxiété n'avaient pas été loin de submerger Childan, alors qu'il regardait les bâtiments défiler devant lui. Et cependant, c'était le triomphe. Un aspect très particulier de sa personnalité, cette habileté dont il avait fait preuve en trouvant exactement la chose qui convenait. Mr Tagomi en serait tout attendri et son client, quel qu'il fût, serait au comble de la joie. Je donne toujours satisfaction, se disait Childan. À mes clients. Il avait pu se procurer, par miracle, un exemplaire presque neuf du numéro 1, première série, des *Tip Top Comics.* Il datait des années 30, c'était une pièce de choix du folklore américain, un des premiers livres drôles, une rareté constamment recherchée par les collectionneurs. Il avait naturellement emporté d'autres articles, qu'il montrerait pour commencer. Il arriverait progressivement à ce livre amusant. Son exemplaire était soigneusement protégé dans une boîte de cuir enveloppée de papier de soie et placée dans la plus grande de ses valises.

La radio du vélo-taxi diffusait des chansons populaires tout comme celle des autres taxis, des voitures et des autobus. Childan n'entendait plus ; il était habitué. Il ne remarquait pas non plus les énormes enseignes au néon avec leur publicité permanente qui recouvraient la façade de presque tous les grands immeubles. Après tout, il avait lui aussi son enseigne ; la nuit, elle s'allumait et s'éteignait alternativement, comme faisaient toutes les autres enseignes de la ville. Quel autre moyen avait-on de faire de la publicité ? Il faut être réaliste.

En réalité, le vacarme de la radio, de la circulation, la vue des enseignes et des passants lui apportaient plutôt de l'apaisement, effaçaient les soucis intimes qu'il pouvait avoir. Et c'était agréable d'être traîné par un autre être humain qui pédalait à votre place, de

sentir l'effort musculaire du *chinetoque* transmis sous forme de vibrations régulières. Une sorte de machine à relax, se disait Childan. Être tiré au lieu de tirer soi-même. Et occuper – ne serait-ce que pour un instant – une position plus élevée.

Il s'éveilla avec un sentiment de culpabilité. Trop de projets à échafauder ; pas le temps de faire la sieste. Était-il convenablement vêtu pour pénétrer dans l'immeuble du *Nippon Times ?* Peut-être allait-il se trouver mal dans l'ascenseur ultra-rapide. Mais il avait pris ses comprimés contre le mal des transports, un produit allemand. La façon de s'adresser aux gens selon la catégorie à laquelle ils appartenaient… il savait. Qui l'on doit traiter avec politesse, ou avec rudesse. Être brusque avec le portier, le liftier, la réceptionniste, le guide, tout ce qui ressemble à un concierge. S'incliner devant tout Japonais quel qu'il soit, bien entendu, même si cela oblige à des centaines de courbettes. Mais il y avait les *pinocs.* Là, la situation était confuse. Inclinez-vous, mais regardez à travers leur corps comme s'ils étaient transparents, comme s'ils n'existaient pas. Est-ce que cela couvrait toutes les situations ? Et un visiteur étranger ? On voyait souvent des Allemands dans les missions commerciales, de même que des neutres.

Et puis, il pouvait aussi rencontrer un esclave.

Des bateaux allemands ou du Sud faisaient constamment relâche à San Francisco et les Noirs étaient parfois autorisés à descendre à terre pour un court moment. Pas plus de deux à la fois, et jamais après la tombée de la nuit ; même aux termes de la loi du Pacifique, ils devaient se soumettre au couvre-feu. Mais il y avait aussi les esclaves qui déchargeaient les marchandises dans les docks ; ceux-là vivaient continuellement à terre, ils habitaient des cases aménagées sous les quais, plus bas que la surface de la mer. Aucun n'était dans les bureaux de la Mission commerciale, mais s'il y avait quelque chose à décharger… par exemple, est-ce que Mr Childan devrait porter lui-même ses valises jusqu'au bureau de Mr Tagomi ? Sûrement pas. Il lui faudrait trouver un esclave, même si cela l'obligeait à attendre une heure debout. Même s'il devait manquer son rendez-vous. Il était hors de question de laisser un esclave le voir porter quelque chose ; il lui faudrait faire très attention. Une erreur de ce genre pouvait lui coûter cher ; il ne trouverait jamais aucune place parmi les gens qui auraient vu cela.

Dans un certain sens, se disait Childan, je prendrais presque plaisir à porter en plein jour mes valises dans l'immeuble du *Nippon Times.* Quel geste plein de grandeur ! Et qui n'est pas réellement illégal ; je n'irais pas en prison pour cela. Mais j'afficherais mes véritables sentiments, un aspect de moi-même qui n'apparaît jamais en public. Mais…

Je pourrais le faire, se disait-il, s'il n'y avait pas ces satanés

esclaves noirs qui se cachent dans tous les coins ; je pourrais supporter que ceux qui se trouvent au-dessus de moi me voient faire, je pourrais supporter leur mépris – après tout, ils me le manifestent journellement, ce mépris, et ils m'humilient. Mais je ne pourrais pas permettre à ceux qui sont au-dessous de moi de me voir, je ne pourrais supporter leur dédain. Comme ce *chinetoque* en train de pédaler devant moi. Si je n'avais pas pris un vélo-taxi, s'il m'avait vu essayer d'aller *à pied* à un rendez-vous d'affaires…

Ce sont les Allemands que l'on doit rendre responsables de cette situation. Cette tendance qu'ils ont à entreprendre plus qu'ils ne peuvent mener à bien. Après tout, ils avaient à peine trouvé le moyen de gagner la guerre qu'ils se précipitaient aussitôt à la conquête du système solaire, pendant que, chez eux, ils édictaient des mesures qui… eh bien ! l'idée au moins était bonne. Et ils avaient réussi avec les Juifs, les Bohémiens et les Étudiants de la Bible. Et les Slaves avaient été ramenés à deux mille ans en arrière, renvoyés à leur terre d'origine, l'Asie. Entièrement chassés d'Europe, au grand soulagement de tous. De nouveau en train de chevaucher les yaks, de chasser à l'arc et aux flèches. Et ces grands magazines sur papier glacé imprimés à Munich, distribuée dans toutes les librairies et tous les kiosques… on pouvait y voir en pleine page quadrichromie, ne serait-ce que ceci : les pionniers aryens aux yeux bleus et aux cheveux blonds en train de labourer, de semer, de récolter avec art dans le vaste grenier du monde, l'Ukraine. Ces garçons avaient certainement l'air heureux. Leurs fermes, leurs chaumières étaient bien propres. On ne voyait plus de photographies de Polonais ivres et obtus, vautrés sous des porches de maisons en ruine ou colportant au marché quelques navets étiolés. Tout cela appartenait au passé, comme les petites routes non goudronnées, sillonnées d'ornières qui, à la saison des pluies, se transforment en cloaques et dans lesquelles les chariots s'embourbent.

Mais il y avait l'Afrique. Là, ils avaient laissé leur enthousiasme prendre le dessus et il fallait les admirer pour cela ; cependant des avis plus réfléchis auraient tout de même pu les inciter à attendre peut-être un petit peu, par exemple jusqu'à la réalisation du projet Terre nourricière. Mais *là,* les Nazis avaient fait preuve de génie ; l'artiste s'était vraiment montré. La Méditerranée close de toutes parts, asséchée, transformée en terres cultivables grâce à l'utilisation de l'énergie atomique, quelle audace ! Les rieurs en avaient été pour leurs frais, comme certains commerçants de Montgomery Street, par exemple. C'était un fait, l'Afrique avait été presque un succès… Mais dans un programme de cette envergure, c'était un mauvais présage d'entendre utiliser le mot *presque.* Le célèbre pamphlet de Rosenberg avait paru en 1958 ; c'est là que ce mot avait fait son apparition : *En ce qui concerne la solution définitive du problème africain, nous avons*

presque atteint nos objectifs. Malheureusement, cependant…

Toutefois, il avait fallu deux cents ans pour régler la question des populations autochtones américaines et l'Allemagne était presque parvenue au même résultat en Afrique en quinze ans. Il n'y avait donc aucune raison valable pour critiquer. Childan avait en fait discuté récemment de cette question en déjeunant avec d'autres commerçants. Ils s'attendaient à des miracles, évidemment, comme si les Nazis avaient pu remodeler le monde par enchantement. Non, il s'agissait de science, de technologie et de cette aptitude fabuleuse pour les travaux les plus ardus et les plus pénibles. Les Allemands ne cessaient de se perfectionner. Et quand ils entreprenaient une tâche, ils la menaient à *bien.*

De toute façon, les vols vers Mars avaient distrait l'attention mondiale des difficultés rencontrées en Afrique. Si bien que tout se ramenait à ce qu'il avait dit à ses collègues boutiquiers ; ce que les Nazis ont et qui nous manque, c'est l'idéalisme. Admirons-les pour leur amour du travail, ou leur efficacité… mais c'est le rêve qui fait agir. Les premiers vols spatiaux ont eu pour objectif la Lune, puis ce fut Mars ; à moins que ce ne soit la plus ancienne aspiration de l'humanité, notre plus noble espoir de gloire. D'autre part, pensait-il, les Japonais, je les connais assez bien ; je fais des affaires avec eux, après tout, du matin au soir. Ce sont – regardons les choses en face – des Orientaux. Des jaunes. Nous autres blancs, nous devons leur faire des courbettes parce qu'ils détiennent le pouvoir. Mais nous surveillons l'Allemagne, nous voyons ce qui peut se faire quand les blancs sont vainqueurs, et c'est tout différent.

— Nous approchons de l'immeuble du *Nippon Times,* monsieur, dit le *chinetoque* qui, haletant de fatigue, venait de ralentir après avoir grimpé une côte.

Childan essayait de s'imaginer le client de Mr Tagomi. Il était clair qu'il s'agissait d'un homme exceptionnellement important ; le ton de Mr Tagomi au téléphone, son extrême agitation lui en avaient donné la certitude. L'image d'un des clients très importants de Childan ou plutôt d'un de ses acheteurs réguliers se présenta à son esprit, un homme qui avait fait beaucoup pour asseoir la réputation de Childan parmi les personnages de marque résidant dans la région de la baie.

Quatre ans auparavant, Childan ne s'occupait pas encore d'objets rares et recherchés ; il tenait une boutique de livres d'occasion assez mal éclairée sur Geary. Les magasins voisins vendaient de vieux meubles, de la quincaillerie, quand ce n'étaient pas des blanchisseries. Un voisinage bien peu agréable. La nuit, il y avait des vols à main armée et quelquefois des viols sur le trottoir, en dépit des efforts de la police de San Francisco et même des Kempeitai, les hauts fonctionnaires japonais. Toutes les vitrines, dès la fin de la journée,

étaient protégées par des grillages de fer pour éviter qu'on pût entrer par effraction. Cependant, un ancien militaire japonais assez âgé, le major Ito Humo, était venu habiter ce quartier. Grand, mince, blanc de cheveux, la démarche raide et le port guindé, ce major Humo avait donné à Childan un premier point de départ dans le choix des marchandises qu'il pourrait se mettre à vendre.

— Je suis un collectionneur, avait expliqué le major Humo.

Il avait passé tout un après-midi à fouiller dans les monceaux de vieux magazines qui se trouvaient dans son magasin. De sa voix douce, il avait expliqué à Childan une chose que celui-ci n'avait pu saisir sur-le-champ : pour bien des Japonais riches et cultivés, les objets populaires anciens de la civilisation américaine étaient d'un intérêt comparable à celui des antiquités plus reconnues. *Pourquoi* il en était ainsi ? Le major l'ignorait lui-même ; il s'adonnait tout particulièrement à la collection des vieux magazines concernant les boutons américains en cuivre, aussi bien que des boutons eux-mêmes. C'était du même ordre que les collections de pièces ou de timbres ; on ne pouvait en donner aucune explication rationnelle. Et les riches collectionneurs payaient des prix élevés.

— Je vais vous donner un exemple, dit le major. Savez-vous ce que sont les cartes sur les « Horreurs de la guerre » ?

Il regardait Childan avec curiosité.

En fouillant sa mémoire, Childan avait fini par se rappeler. Du temps de son enfance, ces cartes étaient distribuées comme primes avec le chewing-gum. Un cent pièce. Il y en avait eu plusieurs séries, chaque carte évoquant une horreur particulière.

— L'un de mes bons amis, avait continué le major, collectionne les « Horreurs de la guerre ». Il lui en manque une, cependant. *Le naufrage du Panay*. Il en offre une somme importante.

— Cartes volantes, dit soudain Childan.

— Pardon ?

— Nous les faisions voler. Elles avaient chacune un côté face et un côté pile. (Il avait huit ans, alors.) Chacun de nous avait un paquet de cartes. Nous nous placions l'un en face de l'autre. Chacun lançait une carte de telle sorte qu'elle décrive une trajectoire. Le gosse dont la carte atterrissait de manière que l'image soit sur le dessus gagnait deux cartes.

Comme c'était agréable de se remémorer cette belle époque, l'heureux temps de son enfance.

Le major Humo réfléchit :

— J'ai entendu mon ami parler des cartes des « Horreurs de la guerre », mais il n'a jamais fait mention de ce détail. *Mon opinion, c'est qu'il ne sait pas à quoi ces cartes servaient réellement.*

Ensuite, l'ami du major était venu au magasin de Childan pour

l'entendre lui-même raconter son histoire. Cet homme, également un officier en retraite de l'armée impériale, avait été fasciné.

— Capsules de bouteilles s'était écrié Childan sans avertissement.

Le Japonais avait cligné des yeux en ayant l'air de ne pas comprendre.

— Quand nous étions gosses, nous collectionnions les capsules des bouteilles de lait où était porté le nom de la laiterie. Il devait y avoir des milliers de laiteries sur toute l'étendue des États-Unis. Chacune faisait spécialement imprimer ses capsules.

Les yeux de l'officier s'étaient mis à briller.

— Est-ce qu'il vous reste des éléments de votre collection de cette époque, monsieur ?

Naturellement, Childan n'avait plus rien. Mais… il était probablement encore possible de retrouver des capsules anciennes, oubliées depuis longtemps, datant de l'époque d'avant-guerre où le lait était livré en bouteilles de verre plutôt qu'en récipients de plastique.

Et c'est ainsi que, peu à peu, il était entré dans ce genre d'affaires. D'autres avaient ouvert des maisons similaires, tirant parti de la folie toujours croissante des Japonais pour le folklore américain… mais Childan avait conservé son avance.

— Le compteur marque un dollar, dit le *chinetoque,* en le tirant de sa méditation.

Il avait déchargé les valises et il attendait.

Childan le paya en pensant à autre chose. Oui, il était très probable que le client de Mr Tagomi ressemblait au major Humo ; du moins, à mon point de vue, se disait Childan. Il avait traité avec tant de Japonais… mais il avait éprouvé toujours les mêmes difficultés à les distinguer les uns des autres. Il y avait les petits trapus, bâtis comme des lutteurs. Il y avait le genre pharmacien. Il y avait le jardinier arbre-arbuste-fleur… il avait ses catégories. Et les jeunes qui, pour lui, ne ressemblaient pas du tout à des Japonais. Le client de Mr Tagomi devait être probablement un homme d'affaires bedonnant qui fumait des cigares des Philippines.

Et puis là, debout devant l'immeuble du *Nippon Times,* ses valises posées à côté de lui, Childan eut soudain une idée qui le fit frissonner : et si ce client n'était pas un Japonais ! Tout ce qui se trouvait dans ce sac avait été choisi en fonction de leur esprit, de leurs goûts…

Mais l'homme était sûrement un Japonais. La première commande de Mr Tagomi avait été une affiche des services de recrutement de la guerre de Sécession ; il n'y avait qu'un Japonais pour s'intéresser à ce genre de relique. C'était caractéristique de leur penchant pour le futile et de leur fascination de légistes pour les documents, les proclamations, les publicités. Il se souvenait d'un Japonais qui consacrait ses loisirs à collectionner des annonces de

journaux pour des produits pharmaceutiques des années 1900.

Il y avait d'autres problèmes auxquels il devait faire face. Des problèmes immédiats. Des hommes et des femmes, tous élégants, franchissaient les hautes portes de l'immeuble du *Nippon Times ;* leurs voix arrivaient aux oreilles de Childan, et il se mit en marche. Un coup d'œil de bas en haut au grand édifice, le plus élevé de San Francisco. Un mur de bureaux, de fenêtres, les conceptions fabuleuses des architectes japonais – et les jardins où l'on voyait des arbres nains toujours verts, des rocailles et le paysage karesansui, une imitation en sable d'un torrent asséché serpentant entre des racines parmi des pierres plates, aux formes irrégulières…

Il vit un noir qui venait de porter des bagages et qui était à présent libre. Il l'appela :

— Porteur !

Le noir arriva vers lui en trottant, le sourire aux lèvres.

— Au vingtième étage, dit Childan de sa voix la plus dure. Appartement B. Et vite !

Il désigna les valises et s'avança à grandes enjambées vers les portes de l'immeuble. Sans naturellement se retourner.

Un instant plus tard, il se trouvait serré dans l'un des ascenseurs express ; autour de lui, il y avait surtout des Japonais dont les figures bien lavées luisaient légèrement à la lumière vive qui régnait dans la cabine. Puis ce fut l'ascension brusque qui lui mit l'estomac en révolution, avec le rapide déclic au passage des étages. Il ferma les yeux, se planta solidement sur ses pieds et fit des prières pour que le voyage prît rapidement fin. Le noir avait naturellement emporté les valises dans l'ascenseur de service. C'eût été parfaitement déraisonnable de l'admettre dans celui-ci. En fait – Childan le vérifia en entrouvrant les yeux pendant une seconde –, il n'y avait, à part lui, que très peu de blancs dans l'ascenseur.

Lorsqu'il fut déposé au vingtième étage, Childan était déjà en train de s'incliner mentalement, pour se préparer à affronter le personnel des bureaux de Mr Tagomi.

3

Dans le crépuscule, en levant les yeux, Juliana Frink vit disparaître à l'ouest un point lumineux qui décrivait un arc dans le ciel. L'une de ces fusées nazies, se dit-elle. En route vers la côte du Pacifique. Pleine de grosses légumes. Et moi je suis ici, à terre. Le vaisseau n'était naturellement plus en vue, mais elle esquissa un petit signe de la main.

L'ombre s'étendait, venant des Montagnes Rocheuses. Les grands pics bleus entraient dans la nuit. Un essaim d'oiseaux migrateurs, au vol lourd, suivait la ligne des montagnes. Ici et là, des phares de voitures s'allumaient. Elle vit deux points lumineux le long de la grande route. La station d'essence. Des maisons.

Depuis des mois, à présent, elle habitait ici, à Canon City, dans le Colorado. Elle était monitrice de judo.

Sa journée de travail terminée, elle s'apprêtait à prendre une douche. Elle se sentait fatiguée. Toutes les douches étaient occupées par les clients du gymnase Ray, et elle était restée là, à attendre dehors dans la fraîcheur du soir, en savourant le calme et le parfum de l'air des montagnes. Tout ce qu'elle entendait, c'était un léger murmure venant de la baraque à hamburgers, au bout du chemin, sur le bord de la grande route. Deux énormes camions Diesel s'étaient arrêtés là et, dans la pénombre, les chauffeurs endossaient leur veste de cuir avant d'entrer dans le snack.

Elle se disait : « Est-ce que Diesel ne s'est pas jeté par la fenêtre de sa cabine ? Ne s'est-il pas suicidé en se noyant au cours d'une traversée de l'océan ? Je pourrais peut-être en faire autant. Mais ici, il n'y a pas d'océan. Cependant, il existe toujours un moyen. Comme dans Shakespeare. Une épingle piquée sur le devant de la chemise, et adieu Frink. La fille qui n'a pas peur d'aller marauder dans le désert, sans domicile fixe. Qui s'en va, parfaitement consciente des nombreuses épreuves que lui réserve l'adversité. » Elle pouvait aussi mourir en ville, en respirant les gaz d'échappement des voitures, peut-être par l'intermédiaire d'un long tuyau.

Elle avait appris cela, pensait-elle, des Japonais. Ils lui avaient enseigné le calme devant la mort, et le moyen de gagner de l'argent avec le judo. Comment tuer, comment mourir. Yang et yin. Mais c'est dépassé, maintenant. Nous sommes dans un pays protestant.

C'était agréable de voir les fusées des Nazis passer sans s'arrêter et sans manifester le moindre intérêt pour Canon City, Colorado. Ni pour l'Utah, le Wyoming, la partie est du Nevada, ni pour des États couverts de déserts ou de pâturages. Nous ne présentons aucune valeur, se disait-elle. Nous pouvons vivre nos vies étriquées. Si nous y

tenons. Si nous y trouvons un intérêt quelconque.

Elle entendit s'ouvrir la porte d'une des douches. Une forme apparut : c'était la grosse Miss Davis, qui avait terminé et qui partait, tout habillée, le sac sous le bras.

— Oh ! vous attendiez, Mrs Frink ? Je suis désolée.

— Ça ne fait rien, dit Juliana.

— Vous savez, Mrs Frink, j'ai tiré beaucoup de profit du judo. Plus encore que du Zen. Je tenais à vous le dire.

— Perdez vos hanches par la méthode Zen, dit Juliana. Perdez des kilos sans douleur avec le satori. Excusez-moi, Miss Davis. Je rêvassais.

— Est-ce qu'ils vous ont fait très mal ? demanda Miss Davis.

— Qui ça ?

— Les Japs. Avant que vous ayez appris à vous défendre par vous-même.

— Cela a été terrible, dit Juliana. Vous n'êtes jamais allée sur la Côte ? Là où ils sont ?

— Je ne suis jamais sortie du Colorado, dit Miss Davis d'une voix qui tremblait légèrement.

— Cela pourrait arriver ici, dit Juliana. Ils pourraient décider d'occuper également cette région.

— Plus maintenant !

— On ne sait jamais ce qu'ils vont faire, dit Juliana. Ils dissimulent leurs véritables pensées.

— Que… vous ont-ils fait faire ?

Miss Davis, serrant son sac contre elle de ses deux mains, se rapprocha, dans l'obscurité, pour mieux entendre.

— Tout, dit Juliana.

— Oh ! mon Dieu. Je me défendrais, dit Miss Davis.

Juliana la pria de l'excuser et entra dans la douche vacante ; quelqu'un s'approchait, la serviette sur le bras.

Un peu plus tard, elle s'installa dans un box chez Charley et consulta distraitement la carte des hamburgers. Le juke-box jouait un hillbilly, guitare et chant plaintif hoquetant d'émotion… L'atmosphère était chargée de la fumée dégagée par la graisse qui tombait sur la braise. Et pourtant l'endroit était chaud et gai, elle était réconfortée de s'y trouver. Elle aimait voir les chauffeurs de camions au comptoir, la serveuse, le gros cuisinier irlandais en veste blanche qui rendait la monnaie devant la caisse enregistreuse.

En la voyant, Charley s'approcha pour s'occuper d'elle personnellement. Esquissant un sourire, il demanda de sa voix traînante :

— Madame veut du thé maintenant ?

— Du café, dit Juliana en supportant avec patience la bonne

humeur un peu insistante du cuisinier.

— Ah bon ! dit Charley en hochant la tête.

— Et le sandwich chaud au steak avec de la sauce.

— Vous ne préférez pas un bol de soupe au nid de rat ? Ou bien peut-être de la cervelle de chèvre frite à l'huile d'olive ?

Deux des chauffeurs de camions, se retournant sur les tabourets, rirent de la bonne blague. Et ils prirent aussi plaisir à remarquer combien Juliana était séduisante. Même sans les plaisanteries du cuisinier, tôt ou tard ils se seraient retournés pour la regarder. Des mois de judo lui avaient donné un aspect musclé exceptionnel ; elle savait très bien la maîtrise que cela lui donnait de son corps et le bien que le judo avait fait à sa silhouette.

Tout vient de la musculature des épaules, se disait-elle en les voyant l'observer. C'est comme pour les danseuses. Rien à voir avec la taille. Envoyez vos épouses au gymnase et nous leur apprendrons. Et vous serez tellement plus satisfaits de la vie.

— Faites gaffe, dit le cuisinier avec un clin d'œil. Elle vous enverrait au tapis comme un rien.

— D'où êtes-vous ? demanda-t-elle au plus jeune des chauffeurs.

— Du Missouri, répondirent les deux hommes en même temps.

— Vous êtes des États-Unis ? demanda-t-elle.

— Moi, oui, répondit le plus âgé des deux. De Philadelphie. J'ai trois gosses là-bas. L'aîné a onze ans.

— Écoutez, demanda Juliana. Est-il possible de trouver une bonne situation avantageuse par là-bas ?

— Bien sûr, dit le plus jeune. Si vous avez la peau de la bonne couleur.

Il avait pour sa part le teint mat et des cheveux noirs frisés. Il avait pris une expression amère et contractée.

— C'est un macaroni, dit le plus âgé.

— Eh bien, dit Juliana, est-ce que l'Italie n'a pas gagné la guerre ?

Elle eut pour le jeune chauffeur un sourire auquel l'autre ne répondit pas. Au contraire, ses yeux sombres se mirent à lancer des flammes, et il se détourna.

Elle était désolée, mais elle ne dit rien. Je ne peux pas t'éviter – ni à personne d'autre – d'avoir la peau foncée, disait-elle en elle-même. Elle pensait à Frank. Elle se demandait s'il vivait toujours. Il disait la chose qu'il ne fallait pas dire ; il parlait à tort et à travers. Non, se dit-elle. Jusqu'à un certain point, il aimait les Japonais. Peut-être s'identifiait-il avec eux parce qu'ils sont affreux à voir. Elle avait toujours dit à Frank qu'il était affreux. Des pores dilatés. Un gros nez. Sa peau à elle était d'une texture très fine, exceptionnelle. Est-ce qu'il est tombé mort, privé de moi ? Un « fink » c'est une sorte d'oiseau, un pinson. Et l'on dit que les oiseaux meurent.

— Vous reprenez la route ce soir ? demanda-t-elle au jeune chauffeur italien.

— Demain.

— Si vous n'êtes pas heureux aux États-Unis, pourquoi ne vous établissez-vous pas ici d'une manière permanente ? demanda-t-elle. J'ai vécu dans les Montagnes Rocheuses très longtemps et ça n'était pas si mal. J'ai habité San Francisco, sur la côte du Pacifique. Ils ont aussi le problème de la couleur, là-bas.

Tout en restant penché sur le comptoir, il lui lança un rapide coup d'œil et lui répondit :

— Madame, c'est déjà assez moche d'avoir à passer une journée et une nuit dans une ville comme celle-ci. Vivre ici ? Seigneur – si je pouvais trouver un boulot d'un autre genre, n'importe lequel, et ne plus être obligé de passer ma vie sur les routes et de bouffer dans des gargotes comme celle-ci…

Il se tut, parce qu'il avait remarqué que le cuisinier devenait écarlate. Il se mit à boire son café.

— Joe, tu es snob, lui dit le chauffeur plus âgé.

— Vous pourriez habiter Denver, dit Juliana. C'est plus gentil qu'ici.

Je vous connais, vous autres Américains de la Côte Est, se disait-elle. Vous aimez la grande vie. Vous échafaudez des projets grandioses. Les Montagnes Rocheuses, pour eux, c'est la cambrousse. Rien ne s'y est passé depuis avant la guerre. Des vieux à la retraite, des agriculteurs, tous les gens stupides, obtus, pauvres… Et tous les gars malins sont partis vers l'Est, vers New York, en traversant la frontière légalement ou pas. Parce que c'est là que se trouve l'argent, celui que rapporte abondamment l'industrie. L'expansion. Les investissements allemands ont fait énormément… il ne leur a pas fallu longtemps pour rétablir la prospérité des États-Unis.

Le cuisinier parlait à présent d'une voix rauque et furieuse.

— Dis donc, mon vieux, je n'aime pas particulièrement les Juifs, mais en 49 j'ai vu des réfugiés israélites fuir les États-Unis, alors tu peux te les garder, tes États-Unis. Si on a énormément reconstruit par là-bas, si l'argent y est facile, c'est parce qu'on a dépouillé les Juifs avant de les chasser de New York à coups de pied dans le cul, avec leur saloperie de loi nazie de Nuremberg. Quand j'étais môme j'habitais Boston ; je n'aimais pas plus que ça les Juifs mais je n'aurais jamais pensé que cette loi raciale nazie serait appliquée aux États-Unis, même après avoir perdu la guerre. Je suis étonné que tu ne te sois pas engagé dans les forces armées des États-Unis, prêt à envahir quelque petite république d'Amérique du Sud pour ouvrir un nouveau front au profit des Allemands et leur permettre de faire reculer les Japonais un peu plus loin…

Les deux chauffeurs de camions s'étaient levés, l'air résolu. Le plus âgé saisit sur le comptoir une bouteille de ketchup et la brandit en la tenant par le goulot. Sans leur tourner le dos, le cuisinier chercha à tâtons derrière lui jusqu'à ce qu'il trouve l'une de ses grandes fourchettes de rôtisseur et il la tint levée au-dessus de sa tête.

— Denver va avoir une des pistes résistant à la chaleur si bien que les fusées de la Lufthansa pourront y atterrir, dit Juliana.

Aucun des trois hommes ne broncha ni n'ouvrit la bouche. Les autres consommateurs restaient assis sans rien dire.

— Il y en a une qui est passée au-dessus de nous ce soir, dit finalement le cuisinier.

— Elle n'allait pas à Denver, dit Juliana. Elle piquait vers la Côte Ouest.

Les deux chauffeurs finirent par se rasseoir.

— J'oublie toujours, marmonna le plus âgé, ils sont un peu jaunes par ici.

— Les Japonais n'ont pas tué de Juifs, pendant la guerre ou après, dit le cuisinier. Les Japonais n'ont pas construit de fours crématoires.

— Eh bien ! c'est dommage, dit simplement le plus âgé des chauffeurs.

Puis il reprit sa tasse de café et se remit à manger.

Jaunes, se disait Juliana. Je crois que c'est en effet vrai. Nous aimons beaucoup les Japonais par ici.

— Où allez-vous passer la nuit ? demanda-t-elle en s'adressant au plus jeune des chauffeurs, Joe.

— Je ne sais pas. Je suis juste descendu du camion pour venir ici. Tout l'État, dans l'ensemble, me déplaît. Peut-être que je dormirai dans le camion.

— Le motel Honey Bee n'est pas trop mal, dit le cuisinier.

— Très bien, dit le jeune chauffeur. J'irai peut-être là, si ça ne leur fait rien que je sois italien.

Il essayait de le cacher, mais il avait un accent prononcé.

En le regardant, Juliana songea : C'est l'idéalisme qui rend tout cela plus pénible. Demander trop à la vie. Changer sans cesse d'endroit, être anxieux et agité. Je suis comme ça. Je n'ai pas pu rester sur la côte Ouest et il est possible que je ne puisse plus me sentir ici, un beau jour. Est-ce que les gens étaient comme ça, dans le passé ? Pourtant, la frontière n'est plus ici : elle est sur les autres planètes.

Nous pourrions signer un engagement, lui et moi, pour l'un de ces vaisseaux spatiaux de colonisation. Mais les Allemands le refuseraient à cause de son teint basané et moi à cause de mes cheveux noirs. Ces espèces de pédés nordiques SS, maigres et pâles, dans leurs châteaux d'entraînement, en Bavière. Ce type, Joe, n'a même pas l'expression de physionomie qui convient. Il devrait avoir cet air froid mais tout de

même enthousiaste de celui qui ne croit en rien, tout en professant cependant une sorte de foi aveugle. Oui, c'est ainsi qu'ils sont. Ce ne sont pas des idéalistes, comme Joe et moi ; ce sont des cyniques doués d'une foi absolue. C'est une sorte de déficience cérébrale, comme celle qui résulte d'une lobotomie – cette mutilation que pratiquent les psychiatres allemands et qui est un succédané misérable de la psychothérapie.

Ce qui ne va pas, conclut-elle, c'est le sexe ; au cours des années 30 ils avaient déjà des pratiques infâmes et ça n'a fût que s'aggraver. Hitler a commencé avec sa… au fait, qu'était-elle ? Sa sœur ? Sa tante ? Sa nièce ? Et sa famille souffrait déjà de consanguinité ; son père et sa mère étaient cousins. Ils commettent tous l'inceste, ils reviennent à ce péché originel qui consiste à coucher avec sa mère. C'est pourquoi l'élite pédérastique SS affiche cette angélique bouche en cœur, cette innocence de bébé blond ; elle se gardait pour maman. Ou pour leur camarade.

Qui est maman pour eux ? se demandait-elle. Le chef, Herr Bormann, qui serait en train de mourir ? Ou bien… le Malade. Le vieil Adolf qu'on suppose être quelque part dans un sanatorium, en train de finir ses jours dans un état sénile. Syphilis cérébrale datant de l'époque misérable où il était clochard à Vienne… long manteau noir, linge de corps dégoûtant, asiles de nuit.

De toute évidence, c'était une vengeance ironique de Dieu, sortie tout droit de quelque film muet. Cet homme affreux rongé par une pourriture interne, la peste qui punit traditionnellement la débauche.

Et ce qu'il y avait d'horrible, c'était que l'Empire allemand actuel était issu de ce cerveau. D'abord un parti politique, puis une nation, enfin la moitié du globe. Et les Nazis eux-mêmes l'avaient diagnostiqué, avaient reconnu la chose ; ce guérisseur charlatan qui avait soigné Hitler par les plantes, ce Dr Morelle qui lui avait administré une spécialité pharmaceutique appelée Pilules antigaz du Dr Koester, avait été à l'origine un vénérologue. On le savait dans le monde entier et cependant les bredouillements du Chef étaient toujours sacrés, étaient toujours paroles d'Évangile. Ces points de vue avaient d'ores et déjà infecté une civilisation et, comme des germes pathogènes, les grandes tantes blondes, aveugles, partaient de la Terre pour se rendre dans les autres planètes et y apporter la contamination.

Voilà ce qu'on tirait de l'inceste : folie, cécité, mort.

Brr… Elle en tremblait.

— Charley, dit-elle en s'adressant au cuisinier, est-ce que ma commande va être bientôt prête ?

Elle se sentait abandonnée ; elle se leva et alla s'installer au comptoir à côté de la caisse enregistreuse.

Personne ne la remarqua, sauf le jeune chauffeur italien ; ses yeux

sombres restaient fixés sur elle. Il s'appelait Joe. Joe qui ? Elle se le demandait.

En se trouvant plus près de lui, elle vit qu'il n'était pas aussi jeune qu'elle l'aurait cru. Difficile à dire ; il émanait de lui une énergie qui rendait cette appréciation difficile. Il se passait continuellement la main dans les cheveux, il les peignait de ses doigts raides et recourbés. Cet homme a quelque chose de particulier, se disait-elle. Il respire… la mort. Cela la retournait, mais l'attirait en même temps. Maintenant, le chauffeur plus âgé penchait la tête vers lui et lui parlait à l'oreille. Ils l'examinèrent tous les deux, cette fois d'une façon qui ne traduisait pas uniquement l'intérêt ordinaire du mâle.

— Mademoiselle, dit le plus âgé. (Les deux hommes étaient très tendus, maintenant.) Vous savez ce que c'est que ça ?

Et il lui montrait une boîte plate, blanche, pas très grande.

— Oui, répondit Juliana. Des bas de nylon. Une fibre synthétique exclusivement fabriquée par le grand cartel de New York, I. G. Farben. Très rares et très chers.

— On doit ça aux Allemands. Le monopole, ce n'est pas si mal que ça.

Le plus âgé passa la boîte à son camarade qui, du coude, la poussa vers elle sur le comptoir.

— Vous avez une voiture ? demanda le jeune Italien en buvant son café.

Charley sortait de la cuisine avec l'assiette de Juliana.

— Vous pourriez me conduire à cet endroit. (Les yeux énergiques et insistants ne cessaient de l'étudier ; elle était d'une nervosité croissante, tout en se sentant de plus en plus pétrifiée.) Ce motel, ou je ne sais quoi, où je suis supposé passer la nuit. C'est bien cela ?

— Oui, dit-elle, j'ai une voiture. Une vieille Studebaker.

Le regard du cuisinier alla d'elle au jeune chauffeur, puis il déposa son assiette sur le comptoir.

À l'extrémité de l'allée centrale, le haut-parleur lançait : « *Achtung, meine Damen und Herren*. » Mr Baynes fit un bond dans ton fauteuil, ouvrit les yeux. À sa droite, à travers le hublot, il voyait, très loin, des bandes de terrain brunes et vertes, puis du bleu : le Pacifique. Il se rendit compte que la fusée avait amorcé sa longue descente à vitesse très ralentie.

En allemand, puis en japonais, enfin en anglais, le haut-parleur expliqua qu'on ne devait plus fumer ni détacher la ceinture qui vous retenait au siège capitonné. La descente prendrait huit minutes.

Les rétrofusées furent mises à feu avec une telle soudaineté et un tel vacarme, en imprimant à l'aéronef de telles vibrations, que nombre de passagers en eurent la respiration coupée. Mr Baynes esquissa un

sourire et un autre voyageur, assis de l'autre côté de l'allée à la même hauteur que lui, un homme plus jeune, aux cheveux blonds, frisés, sourit également.

— *Sie furchten dass…* dit ce dernier.

Mais Mr Baynes dit immédiatement, en anglais :

— Désolé, je ne parle pas allemand.

Le jeune Allemand lui lança un regard interrogateur et lui répéta la même phrase en anglais.

— Vous n'êtes pas allemand ? demanda-t-il en anglais, étonné, avec un accent prononcé.

— Je suis suédois, dit Baynes.

— Vous avez embarqué à Tempelhof.

— Oui. Je me trouvais en Allemagne pour affaires. Cela me fait beaucoup voyager.

Il était clair que le jeune homme ne pouvait pas arriver à croire que quelqu'un appartenant au monde moderne, traitant des affaires internationales et voyageant à bord de la plus récente fusée de la Lufthansa ne sût ou ne voulût pas parler allemand.

— Dans quel genre d'affaires êtes-vous, mein Herr ?

— Plastiques. Polyesters. Résines. Produits de remplacement à usage industriel. Vous voyez ? Pas d'articles s'adressant directement au consommateur.

— La Suède possède une industrie de *plastiques ?* demanda le jeune Allemand, incrédule.

— Oui, et très prospère. Si vous voulez bien me donner votre nom, je vous ferai envoyer une brochure par la poste.

Mr Baynes sortait en même temps un bloc et un stylo.

— Non, c'est inutile. Ce serait perdu avec moi. Je suis un artiste, je ne suis pas un homme d'affaires. Il n'y a pas de mal. Peut-être avez-vous vu mes œuvres quand vous vous trouviez sur le Continent ? Alex Lotze.

— Je suis désolé, mais je ne m'occupe guère d'art moderne, dit Mr Baynes. J'aime les vieux cubistes et abstraits d'avant la guerre. J'aime qu'un tableau signifie quelque chose, et qu'il ne représente pas seulement un idéal.

Et il se détourna.

— Mais c'est la mission de l'art, dit Lotze. Faire progresser la spiritualité de l'homme, au-delà du sensible. Votre art abstrait représentait une période de décadence ou de chaos spirituel, due à la désintégration de la société, à une ploutocratie périmée. Les Juifs et les capitalistes millionnaires, la clique internationale ont soutenu cet art décadent. Ces temps sont révolus ; l'art doit alla de l'avant. Il ne peut pas être statique.

Baynes hocha la tête en regardant à travers le hublot.

— Avez-vous déjà été sur la côte du Pacifique ? demanda Lotze.

— Plusieurs fois.

— Pas moi. Il y a à San Francisco une exposition de mon œuvre, organisée par les services du Dr Goebbels, avec les autorités japonaises. Un échange culturel pour améliorer la compréhension et la sympathie mutuelles. Il faut amener une détente entre l'Est et l'Ouest, vous ne trouvez pas ? Nous devons communiquer davantage entre nous, et l'art peut jouer un rôle sur ce plan.

Baynes acquiesça. En dessous, au-delà du cercle de feu émanant de la fusée, la ville et la baie de San Francisco devenaient maintenant visibles.

— Où mange-t-on, à San Francisco ? demanda Lotze. J'ai réservé au Palace Hôtel, mais d'après ce que je crois savoir, on doit pouvoir trouver une bonne nourriture dans le quartier international, par exemple dans Chinatown.

— C'est exact, dit Baynes.

— Les prix sont-ils élevés à San Francisco ? Je suis très serré pour ce voyage. Le ministère n'est guère généreux, dit Lotze en riant.

— Tout dépend du taux de change que vous pourrez obtenir. Je suppose que vous emportez des lettres de change de la Reichsbank. Je vous suggère d'aller les changer à la Banque de Tokyo, Samson Street.

— *Danke sehr*, dit Lotze. Moi, j'aurais fait l'opération à l'hôtel.

La fusée était déjà presque arrivée au sol. Baynes voyait déjà le terrain, les hangars, les parkings, les cars faisant le service de la ville, des maisons… Une très jolie vue, pensait-il. Les montagnes, la mer et des écharpes de brouillard qui flottaient vers Golden Gâte.

— Quel est cet énorme bâtiment, en dessous de nous ? demanda Lotze. Il paraît inachevé, il est ouvert à une extrémité. Un port pour vaisseaux de l'espace ? Les Japonais n'en ont pas, non ?

— C'est le Stade du Pavot d'Or, dit Baynes avec un sourire. Le terrain de base-ball.

— Oui, ils adorent le base-ball, dit Lotze en riant. Incroyable. Ils ont entrepris la construction de ce grand bâtiment pour un amusement, un sport où l'on perd son temps sans rien faire d'utile…

— Il est terminé, dit Baynes en l'interrompant. C'est sa forme définitive. Ouvert d'un côté. Une nouvelle formule architecturale. Ils en sont très fiers.

— On dirait, dit Lotze, que ça a été dessiné par un Juif.

Baynes examina cet homme un bon moment. Il touchait du doigt avec netteté le déséquilibre, la fêlure psychique qui se trouvaient dans l'esprit de tout Allemand. Lotze pensait-il vraiment ce qu'il disait ? Était-ce une remarque véritablement spontanée ?

— J'espère que nous nous reverrons à San Francisco, dit Lotze au moment où la fusée touchait le sol. Je serais bien désemparé sans un

compatriote avec qui m'entretenir.

— Je ne suis pas l'un de vos compatriotes, dit simplement Baynes.

— Oh oui ! c'est exact. Mais au point de vue racial, nous sommes très proches. De même en ce qui concerne nos objectifs et nos intentions.

Lotze commençait à s'agiter dans son fauteuil, en se préparant à dégrafer les ceintures compliquées.

Ai-je quelque chose à faire avec cet homme au point de vue racial ? se demandait Baynes. Nous serions si proches qu'en ce qui concerne nos objectifs et nos intentions, il en serait de même ? Il y aurait donc en moi aussi cette faille psychopathologique ? D'ailleurs, nous vivons dans un monde psychopathologique. Les fous sont au pouvoir. Depuis quand le savons-nous ? Avons-nous regardé la situation en face ? Et… combien sommes-nous à le savoir ? En tout cas, pas Lotze. Peut-être que lorsqu'on sait être fou, on ne l'est pas. Ou bien devient-on finalement sain d'esprit ? On se réveille ? Je suppose que peu de gens sont au courant de cela. Des personnes isolées, un peu partout. Mais les grandes masses… que pensent-elles ? Ces centaines de milliers d'êtres qui vivent dans cette ville. Croient-ils habiter un univers de gens sains d'esprit ? Ou bien devinent-ils, entrevoient-ils la vérité… ?

Mais que signifie au juste *être fou ?* Une définition légale. Qu'est-ce que j'entends par là ? Je sens la chose, je la vois, mais qu'est-elle ?

Il y a une façon d'agir et une façon d'être. C'est leur inconscience. Leur manque de connaissance des autres. Ils ne se rendent pas compte de ce qu'ils font aux autres, des destructions qu'ils ont causées et qu'ils causent encore. Non, se disait Baynes. Ce n'est pas cela. Je ne sais pas ; je le sens, j'en ai l'intuition. Mais… ils sont délibérément cruels… Est-ce cela ? Non. Dieu, se disait-il. Je ne veux pas trouver, éclaircir la chose. Est-ce qu'ils ignorent certaines parties de la réalité ? Oui. Mais il y a plus… Il y a leurs plans. Oui, leurs plans. La conquête des planètes. Quelque chose d'insensé et de démentiel, comme leur conquête de l'Afrique et, auparavant, de l'Europe et de l'Asie.

Leur point de vue : il est cosmique. Pas question d'homme, ou d'enfant, mais d'une abstraction : la race, le pays. *Volk, Land, Blut. Ehre.* Pas questions d'hommes honorables, mais de *Ehre,* l'honneur en soi ; l'abstrait est réel, le réel est invisible pour eux. Telle est leur conception de l'espace et du temps. *Die Güte.* Pas *les* hommes bons, mais *cet* homme bon. C'est leur conception du temps et de l'espace. Ils voient au-delà de l'ici, du maintenant, dans les vastes profondeurs sombres qui se trouvent au-delà, ce qui ne change pas ! Et cela est fatal à la vie. Parce qu'il viendra un moment où il n'y aura plus de vie ; il y a eu autrefois uniquement des particules de poussière dans l'espace, l'hydrogène gazeux et chaud, et cela reviendra. C'est un

intervalle, *ein Augenblick*. Le processus cosmique va de l'avant, il fait rétrograder la vie jusqu'au granit et au méthane ; la roue tourne pour toute vie, quelle qu'elle soit. Elle est temporaire. Et eux – ces hommes fous – obéissent au granit, à la poussière, ils répondent à l'appel de l'inanimé ; ils veulent aider la *Natur*.

Et je sais pourquoi, se disait-il. Ils veulent être les moteurs de l'Histoire et non pas les victimes. Ils s'identifient à la puissance de Dieu et se croient ses égaux. C'est le fondement même de leur folie. Ils sont dominés par un archétype ; leur ego s'est développé d'une manière psychopathologique si bien qu'ils ne peuvent dire où il commence et où la divinité s'arrête. Ce n'est pas de l'orgueil ; c'est une hypertrophie de l'ego jusqu'à un point extrême – jusqu'à la confusion entre celui qui adore et celui qui est adoré. L'homme n'a pas mangé Dieu ; Dieu a mangé l'Homme.

Ce qu'ils ne comprennent pas, c'est *l'impuissance* de l'homme. Je suis faible, petit, je ne compte pas dans l'univers. On ne m'y remarque pas ; je vis sans être vu. Mais pourquoi est-ce mal ? N'est-ce pas mieux ainsi ? Celui que les dieux remarquent, ils le détruisent. Soyez petit… et vous échapperez à la jalousie des grands.

En dégrafant sa ceinture, il dit :

— Mr Lotze, ce que je vais vous dire, je ne l'ai jamais dit à personne : je suis juif. Vous comprenez ?

Lotze le regarda avec compassion.

— Vous ne l'auriez jamais su, dit Baynes, parce que rien dans mon aspect physique ne le révèle. J'ai fait rectifier mon nez, resserrer mes larges pores graisseux, éclaircir la couleur de ma peau par des procédés chimiques, changer la forme de mon crâne. Bref, je ne peux pas être détecté physiquement. Je peux et je l'ai souvent fait, fréquenter les cercles les plus élevés de la société nazie. Personne ne me démasquera jamais. Et… (Il marqua un temps, s'approcha tout près de Lotze et se mit à lui parler si bas que personne d'autre ne pouvait l'entendre.) Et il y a tous les autres comme moi. Vous entendez ? Nous ne sommes pas morts. Nous existons toujours. Nous vivons sans être vus.

Au bout d'un moment, Lotze bégaya :

— Les Services de Sécurité…

— La SD peut examiner mon dossier, dit Baynes. Vous pouvez faire un rapport sur mon compte. Mais j'ai de très hautes relations. Il y a parmi elles des aryens, mais d'autres sont juifs et occupent à Berlin des situations prédominantes. Votre rapport restera sans suite ; mais, ensuite, je ferai un rapport sur vous. Et par l'intermédiaire de ces relations dont je viens de vous parler, vous vous trouverez en état d'arrestation préventive.

Il sourit, hocha la tête et remonta l'allée centrale du vaisseau, en

s'écartant de Lotze, pour rejoindre les autres passagers.

Tout le monde descendait la passerelle pour accéder au terrain balayé par un vent glacial. Arrivé en bas, Baynes se retrouva pour un instant aux côtés de Lotze.

— En réalité, dit Baynes, tandis qu'il marchait à côté de lui, je n'aime pas votre allure, Mr Lotze, si bien que je pense que je vais faire de toute façon un rapport sur vous.

Il partit à grandes enjambées, en laissant Lotze en arrière.

À l'extrémité du terrain, à l'entrée du hall, beaucoup de gens attendaient. Des parents et des amis des passagers qui agitaient la main en signe de bienvenue, se tordaient le cou pour chercher quelqu'un, exploraient, l'air inquiet. Un Japonais corpulent, entre deux âges, vêtu d'un élégant pardessus anglais, chaussé de souliers Oxford, coiffé d'un chapeau melon, se tenait un peu en avant, accompagné d'un Japonais plus jeune. On pouvait voir sur le revers de son manteau l'insigne de la très importante Mission commerciale pour le Pacifique du Gouvernement impérial. Le voici, se dit Mr Baynes : Mr N. Tagomi est venu en personne m'accueillir.

Le Japonais s'avança :

— Herr Baynes… bonsoir !

Sa tête était inclinée, comme s'il avait hésité.

— Bonsoir, Mr Tagomi, dit Baynes en tendant la main.

Ils se serrèrent en effet la main, puis s'inclinèrent. Le Japonais plus jeune, le visage radieux, s'inclina également.

— Il fait froid, sur ce terrain balayé par le vent, dit Mr Tagomi. Nous allons commencer par gagner la ville au moyen de l'hélicoptère de la mission. Cela vous convient-il ? À moins que vous ne désiriez utiliser d'abord certaines commodités que vous offre l'aérogare ?

Il scrutait anxieusement le visage de Mr Baynes.

— Nous pouvons partir directement, dit Baynes. Je veux vérifier que l'hôtel m'a bien réservé ma chambre. Mes bagages, toutefois…

— Mr Kotomichi s'en chargera, dit Mr Tagomi. Il nous suivra. À ce terminus, vous savez, monsieur, il faut faire la queue pendant près d'une heure pour avoir ses valises. Plus longtemps que n'a duré votre voyage.

Mr Kotomichi affichait un sourire aimable.

— Très bien, dit Baynes.

— Monsieur, j'ai un cadeau à vous offrir, dit Mr Tagomi.

— Je vous demande pardon ? dit Baynes.

— Pour nous concilier vos bonnes grâces. (Mr Tagomi prit dans la poche de son manteau une petite boîte.) Cela a été choisi parmi les plus beaux objets d'art américains que l'on puisse trouver.

Il tendit la boîte.

— Bon, dit Baynes en prenant la boîte. Eh bien, merci.

— Des fonctionnaires choisis pour leur compétence ont examiné toutes les possibilités pendant tout l'après-midi, dit Mr Tagomi. Ceci est un échantillon tout à fait authentique de la vieille culture américaine qui est en train de disparaître, un des rares objets artisanaux qu'on ait conservés et qui dégagent un parfum des jours heureux à jamais évanouis.

Mr Baynes ouvrit la boîte. À l'intérieur, sur un coussin de velours noir, se trouvait un bracelet-montre orné d'un Mickey Mouse.

Est-ce que Mr Tagomi était en train de lui faire une blague ? Il leva les yeux, vit le visage tendu et préoccupé de ce dernier. Non, ce n'était pas une plaisanterie.

— Merci beaucoup, dit Baynes. C'est en vérité incroyable.

— Il n'y a que très peu de montres Mickey Mouse 1938 authentiques. Peut-être dix dans le monde entier, dit Mr Tagomi en étudiant Baynes, anxieux de connaître sa réaction, de voir s'il appréciait le cadeau. Je ne connais pas de collectionneur qui en possède une, monsieur.

Ils entraient dans l'aérogare et prirent l'ascenseur ensemble.

Derrière eux, Mr Kotomichi disait :

— *Harusame ni nuretsutsu yane no temari kana…*

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Mr Baynes en s'adressant à Mr Tagomi.

— Un vieux poème, répondit Mr Tagomi. Du milieu de la période Tokugawa.

— *Tandis que tombe la pluie de printemps, il y a sur le toit une balle d'enfant en chiffons,* traduisit Mr Kotomichi.

4

Frank Frink regardait son ancien patron qui suivait le couloir en se dandinant et entrait dans les ateliers principaux de la W.M. Corporation ; il se disait : Ce qu'il y a d'étrange chez Wyndam-Matson, c'est qu'il n'a pas du tout l'air d'un propriétaire d'usine. Il ressemblerait plutôt à un clochard qui ouvre les portières devant les boîtes de nuit et à qui on aurait donné un bain, des vêtements neufs, qu'on aurait rasé, à qui on aurait coupé les cheveux et administré une bonne dose de vitamines avant de l'envoyer de par le monde avec cinq dollars en poche pour se faire une nouvelle vie. Le vieil homme, paraissait faible, il était nerveux, prenait des airs fuyants et parfois même insinuants comme s'il considérait celui qu'il avait en face de lui comme un ennemi éventuel, plus fort que lui, qu'il était nécessaire de flatter et d'apaiser. « Ils vont m'avoir », telle était la pensée que semblait trahir son comportement.

Et pourtant, le vieux W.M. était réellement très puissant. Il détenait le contrôle de toutes sortes d'entreprises, il avait des intérêts dans des affaires financières et immobilières. Et en outre l'usine de la W.M. Corporation.

À la suite du vieux W.M., Frink ouvrit la grande porte métallique qui donnait sur les ateliers. Il retrouva le ronflement des machines qu'il avait entendu tout autour de lui, chaque jour, pendant tant d'années, les hommes à leur établi, l'air rempli de poussière, traversé d'éclairs. Le vieil homme arrivait et Frink hâta le pas.

— Bonjour, Mr W.M. ! dit-il à haute voix.

Le vieil homme s'était arrêté à côté d'Ed McCarthy, un chef d'atelier aux bras velus. Lorsque Frink arriva auprès d'eux, ils levèrent les yeux.

Wyndam-Matson s'humecta les lèvres nerveusement :

— Je regrette, Frink. Je ne peux rien faire pour vous reprendre. J'ai déjà engagé quelqu'un à votre place, pensant que vous ne reviendriez pas. Après ce que vous aviez dit.

Ses petits yeux ronds papillotaient et Frink savait que c'était le signe d'un esprit fuyant qui, chez cet homme, était pour ainsi dire héréditaire, qu'il avait dans le sang.

— Je suis venu chercher mes outils. C'est tout. (Sa voix, il était heureux de le constater, était ferme et même mordante.)

— Bien, nous allons voir, balbutia W.M. (Cette question des outils de Frink étant de toute évidence très nébuleuse dans son esprit. Puis, s'adressant à Ed McCarthy :) Je pense que cela devrait se trouver dans votre service, Ed. Peut-être pouvez-vous vous occuper de Frink. J'ai autre chose à faire. (Il jeta un coup d'œil à sa montre de gousset.)

Écoutez, Ed, j'examinerai plus tard la question de cette facture. Il faut que je me sauve.

Il donna une tape amicale sur le bras d'Ed McCarthy et partit très vite, sans se retourner.

Ed McCarthy et Frink restaient là, l'un à côté de l'autre.

— Vous étiez venu reprendre votre boulot, dit McCarthy au bout d'un instant.

— Oui, dit Frink.

— J'étais fier de vous, hier, en entendant ce que vous avez dit.

— Moi aussi, dit Frink. Mais… Seigneur ! je ne peux rien trouver ailleurs.

Il paraissait vaincu et désespéré.

— Vous le savez, ajouta Frink.

Les deux hommes avaient, dans le passé, souvent parlé de leurs problèmes.

— Je n'en suis pas sûr. Vous êtes aussi bon sur cette machine à câble flexible que n'importe qui sur la Côte. Je vous ai vu sortir une pièce en cinq minutes, y compris le polissage au rouge d'Angleterre. En partant du Cratex brut. À part la soudure…

— Je n'ai jamais dit que je savais souder, dit Frink.

— Vous n'avez jamais envisagé de vous installer à votre compte ?

Pris de court, Frink se mit à bégayer.

— Pour faire quoi ?

— Des bijoux.

— Oh ! pour l'amour de Dieu !

— Sur commande, des pièces originales, pas le genre commercial. (McCarthy lui fit signe de le suivre dans un coin de l'atelier, où il y avait moins de bruit.) Pour deux mille dollars environ, vous pourriez vous installer un petit atelier dans un sous-sol ou un garage. À une époque, j'ai dessiné des modèles pour des pendentifs et des boucles d'oreilles. Vous vous rappelez – de l'art moderne, contemporain.

Il prit un bout de papier et se mit à dessiner, lentement, en fronçant les sourcils à force d'application.

Frink regarda par-dessus son épaule et vit un bracelet orné de lignes sinueuses abstraites.

— Y a-t-il un marché ? demanda Frink. (Tout ce qu'il avait vu, c'étaient des objets traditionnels du passé – parfois même véritablement anciens.) Personne ne veut d'objets américains contemporains ; on n'a rien vu de ce genre, depuis la guerre.

— Créez un marché, dit McCarthy avec une grimace obstinée.

— Vous voulez dire, que je vende ces objets moi-même ?

— Placez-les chez les détaillants. Comme celui… comment s'appelle-t-il donc ? – qui se trouve dans Montgomery Street, ce grand magasin d'objets d'art.

— *American Artistic Handcrafts,* dit Frank.

Il n'était jamais entré dans ce genre de boutiques élégantes et chères. Peu d'Américains les fréquentaient ; seuls les Japonais avaient assez d'argent pour être clients dans ces endroits.

— Vous savez ce que vendent les détaillants de ce genre ? dit McCarthy. Et avec quoi ils gagnent des fortunes ? Ces saletés de boucles de ceinture en argent que fabriquent les Indiens du Nouveau-Mexique. Cette pacotille pour touristes. De l'art indigène, à ce que l'on dit.

Frink regarda McCarthy bien en face pendant un bon moment :

— Je sais ce qu'ils vendent d'autre. Et vous aussi.

— Oui, répondit McCarthy.

Ils savaient l'un et l'autre car, depuis longtemps, ils s'étaient trouvés mêlés directement à ce trafic.

Officiellement la W.M. Corporation fabriquait en fer forgé des cages d'escalier, des rampes, des foyers, des ornements pour les nouveaux immeubles de rapport, en série, d'après des modèles standards. Pour un nouvel immeuble de quarante appartements la même pièce serait exécutée quarante fois de suite. La W.M. Corporation avait toutes les apparences d'une fonderie de fer. Mais elle se livrait à d'autres activités d'où elle tirait ses véritables bénéfices.

En utilisant une grande variété d'outils, de matériaux et de machines, la W.M. Corporation sortait un flot régulier de contrefaçons d'objets d'artisanat américain d'avant-guerre. Ces faux étaient introduits avec précaution et habileté sur le marché des objets d'art pour être mélangés aux objets authentiques recueillis sur l'ensemble du continent. Comme sur le marché des timbres et des monnaies, il n'était absolument pas possible d'évaluer le pourcentage de pièces fausses qui se trouvaient ainsi en circulation. Et personne n'y tenait – tout particulièrement les vendeurs et les collectionneurs.

Lorsque Frink avait quitté son emploi, il avait laissé inachevé sur son établi un revolver Colt datant de l'époque du Far West. Il avait fait lui-même les moules, le montage, et il était occupé à la finition des pièces à la main. Il y avait un marché illimité pour les armes portatives de l'époque de la guerre de Sécession et du Far West. La W.M. Corporation était en mesure de vendre tout ce que produisait Frink. C'était sa spécialité.

Frink s'approcha lentement de son établi, prit en main l'écouvillon encore brut et rugueux du revolver. Dans trois jours, le revolver aurait été terminé. Oui, se disait-il, c'était du beau travail. Un expert aurait vu la différence, mais les collectionneurs japonais ne faisaient pas autorité au vrai sens du terme, ils n'avaient pas de points de comparaison.

En réalité, autant qu'il pouvait savoir, il ne leur était jamais venu à l'idée de se demander si les objets prétendus historiques vendus dans les boutiques de la Côte Ouest étaient authentiques. Ils s'y mettraient peut-être plus tard… et la duperie éclaterait au grand jour, le marché s'effondrerait, même pour les objets véritablement d'époque. Une loi de Gresham : les faux déprécient le vrai. La vraie raison pour qu'on ne cherche pas à en savoir davantage était sans doute celle-ci : après tout, tout le monde était content. Les fabriques, ici et là, dans différentes villes, en tiraient un bénéfice. Les marchands en gros les distribuaient, les détaillants les exposaient, faisaient de la publicité. Les collectionneurs sortaient leur argent, emportaient leurs acquisitions avec ravissement pour faire impression sur leurs associés, leurs amis et leurs maîtresses.

Comme après la guerre, pour les billets de banque, c'était très bien tant qu'on ne se posait pas de questions. Cela ne faisait de mal à personne – jusqu'au jour de la liquidation. Alors, sans qu'il y ait de jaloux, tout le monde serait ruiné. Mais jusque-là, personne n'en parlait, même ceux qui gagnaient leur vie à fabriquer les faux ; mais ils préféraient ne pas penser à ce qu'ils faisaient pour se concentrer sur des problèmes purement techniques.

— Combien y a-t-il de temps que vous n'avez plus essayé de réaliser des modèles originaux ? demanda McCarthy.

— Des années. Je peux copier avec une fidélité formidable. Mais…

— Vous savez ce que je me dis ? Je crois que vous avez pris cette idée aux Nazis, que les Juifs ne peuvent pas créer. Qu'ils peuvent seulement imiter et vendre. Des intermédiaires.

Il perçait Frink d'un regard impitoyable.

— C'est peut-être cela, dit Frink.

— Essayez donc. Faites des modèles originaux. Ou bien travaillez directement sur le métal. Essayez. Comme un gosse qui s'amuse.

— Non, répondit Frink.

— Vous n'avez pas la foi, dit McCarthy. Vous avez complètement perdu confiance en vous. Je me trompe ? C'est vraiment dommage. Parce que je sais que vous pourriez y arriver.

Il s'éloigna de l'établi.

C'est dommage, se disait Frink. Mais c'est néanmoins la vérité. C'est un fait. Je ne peux pas acquérir la confiance et l'enthousiasme par un simple effort de volonté. En le décidant.

Ce McCarthy est un chef d'atelier joliment calé, se disait-il. Il a le chic pour aiguillonner un homme, l'amener à déployer tous ses efforts en vue d'obtenir le maximum, même malgré lui. C'est un chef-né. Là, pendant un moment, il m'a presque donné une inspiration, mais… McCarthy est maintenant parti ; ses efforts ont échoué.

C'est vraiment dommage, se disait-il, que je n'aie pas ici mon exemplaire de l'oracle. Il aurait pu le consulter sur ce point ; mettre à profit cinq mille années de sagesse. Il se souvint alors qu'il y avait un exemplaire du *Yi King* dans le salon d'attente des bureaux de la W.M. Corporation. Il sortit donc des ateliers, suivit le couloir, traversa en hâte les bureaux pour arriver au salon d'attente.

Assis dans l'un des fauteuils de chrome et plastique, il écrivit sa question au dos d'une enveloppe : « Devrais-je essayer de me lancer dans cette affaire de création qu'on vient de définir devant moi ? » Puis il se mit à lancer les pièces.

La ligne du bas était un sept, de même que la seconde et la troisième. Le trigramme d'en haut était K'ien, il s'en rendit compte. Cela paraissait bon ; K'ien était le créateur. Alors ligne Quatre, un huit, Yin, ligne Cinq, encore huit, une ligne yin. Doux Seigneur, se disait-il, encore une ligne yin et j'ai l'hexagramme Onze, j'ai la Paix. Jugement très favorable. Oui, bien… Ses mains tremblaient tandis qu'il mélangeait les pièces. Une ligne yang et, de là, hexagramme Vingt-six, Ta Tch'ou, le Pouvoir apaisant du Grand. Les deux comportaient un jugement favorable, et il fallait que ce soit l'un ou l'autre. Il lança les trois pièces.

Yin. Un six. C'était la Paix.

Il ouvrit le livre et lut le jugement.

LÀ PAIX. *Le petit s'en va.*
Le grand vient.
Fortune. Succès.

Ainsi, je dois faire ce que m'a dit Ed McCarthy. Ouvrir ma petite affaire. Maintenant le six en haut, ma ligne d'action. Il tourna la page. Quel était le texte ? Il ne pouvait se rappeler ; probablement favorable parce que en lui-même l'hexagramme était tellement favorable. Union du ciel et de la terre – mais le premier et le dernier vers étaient en dehors de l'hexagramme, si bien que peut-être le six en haut…

Ses yeux repérèrent le verset et le lurent le temps d'un éclair :

Le mur retombe dans le fossé :
N'emploie pas d'armée maintenant.
Fais proclamer tes ordres dans ta propre ville.
La persévérance apporte l'humiliation.

— Quel effondrement ! s'écria-t-il, horrifié. Et le commentaire :

Le changement déjà annoncé au milieu de l'hexagramme a commencé. Le mur de la cité retombe dans le fossé d'où il avait été tiré… la fatalité s'abat…

C'était, sans aucun doute, l'un des versets les plus sinistres de tout le livre, qui en comportait plus de trois mille. Et pourtant, le jugement de l'hexagramme était favorable.

Lequel devait-il suivre ?

Et comment pouvaient-ils être aussi différents ? Cela ne lui était jamais arrivé auparavant, la chance et le destin funeste mélangés dans la prophétie de l'oracle ; quel destin étrange, c'était comme si l'oracle avait gratté le fond du tonneau, avait tiré au hasard de l'obscurité toutes sortes de lambeaux de chiffons, de vieux os, et de souillure, puis, s'étant ravisé, avait tout étalé au grand jour comme un cuisinier devenu fou. Il avait dû presser deux boutons en même temps, enrayer le mécanisme et il avait obtenu ce point de vue *schlimaz'l* de la réalité. Juste pendant une seconde – heureusement. Ça n'avait pas duré.

Bon Dieu, pensa-t-il, il faut que ce soit l'un ou l'autre ! Ça ne peut pas être les deux. On ne peut pas avoir un sort favorable et néfaste en même temps.

À moins que ?…

L'affaire de joaillerie apportera la réussite ; c'est ce que dit le jugement. Mais ce verset, ce satané verset ; il a trait à quelque chose de plus profond, quelque catastrophe à venir qui n'est même pas en relation avec l'affaire de joaillerie. Une infortune qui m'est réservée *quoi que je fasse*…

La guerre ! se dit-il. La Troisième Guerre mondiale ! Deux milliards d'entre nous tués, notre civilisation balayée. Les bombes à hydrogène tombant comme la grêle.

Oy gewalt ! pensa-t-il. Qu'est-ce qui se passe ? Est-ce que j'ai mis cela en mouvement ? Ou bien est-ce quelqu'un d'autre qui serait en train de tripatouiller on ne sait quoi, quelqu'un que je ne connais même pas ? Ou bien… nous tous. C'est la faute de ces physiciens et de cette théorie du synchronisme, selon laquelle chaque particule est en relation avec toutes les autres ; on ne peut pas faire un pet sans modifier l'équilibre de l'univers. Cela fait de la vie une drôle de plaisanterie, mais sans personne pour en rire. J'ouvre un livre et je trouve un exposé d'événements futurs que Dieu lui-même préférerait classer ou oublier. Et qui suis-je ? Celui qu'il ne faut pas ; ça je peux vous le dire.

Il faut que je prenne mes outils, que j'achète mes moteurs à McCarthy, que j'ouvre mon atelier, que je lance mon affaire, que j'aille

de l'avant en négligeant cet affreux vers. Travailler, créer à ma façon jusqu'à la fin, vivre de mon mieux, être aussi actif que je le pourrai, jusqu'à ce que le mur retombe dans le fossé pour nous tous, pour l'humanité tout entière. Voilà ce que me dit l'oracle. Le destin nous abattra peut-être ensuite, mais d'ici là j'aurai eu mon travail ; il faut que je me serve de mon cerveau, de mes mains.

Le jugement me concernait seul, ainsi que mon travail. Mais le vers nous était destiné à tous.

Je suis trop peu de chose, se disait-il. Je ne peux lire que ce qui est écrit, lever les yeux, ensuite baisser la tête et chercher l'endroit où j'en étais resté comme si je n'avais pas vu ; l'oracle n'attend pas de moi que je me mette à courir dans les rues en braillant et en vociférant pour attirer l'attention.

Est-ce que *quelqu'un* peut y apporter une modification ? se demandait-il. Nous tous, en unissant nos efforts… ou un grand personnage… ou quelqu'un qui occupe une situation stratégique, qui se trouve à l'endroit adéquat. Hasard. Accident. Et nos vies, notre monde, qui en dépendent.

Il ferma le livre, quitta le salon d'attente et retourna aux ateliers. Quand il aperçut McCarthy, il lui fit un signe de la main pour lui indiquer un endroit où ils pourraient reprendre leur conversation.

— Plus j'y pense, dit Frink, plus votre idée me plaît.

— Bravo, dit McCarthy. Maintenant, écoutez-moi bien. Voici ce que vous allez faire. Il faut que vous vous fassiez donner de l'argent par Wyndam-Matson. (Il lui fit un énorme clin d'œil effrayé.) J'ai prévu comment. Je vais quitter la boîte et entrer dans l'affaire avec vous. Mes dessins, vous comprenez ? Qu'est-ce qui ne vous convient pas ? Ils sont bons, non ?

— Sûrement, dit Frink, un peu interloqué.

— Je vous verrai ce soir à la sortie de l'usine, chez moi. Vous viendrez vers 7 heures et vous dînerez avec Jean et moi – si vous supportez les gosses.

— D'accord, dit Frink.

McCarthy sortit après lui avoir donné une claque sur l'épaule.

J'ai fait du chemin, se dit Frink. Depuis dix minutes. Mais il n'éprouvait aucune appréhension ; il était plutôt énervé.

C'est sûrement venu très vite, se disait-il en retournant à son établi et en se mettant à rassembler ses outils. Je pense que c'est ainsi que se produit ce genre de choses. L'occasion, quand elle se présente…

Toute ma vie, j'ai attendu celle-ci. Quand l'oracle dit : « Quelque chose doit être réalisé », c'est ce qu'il vise. Le temps, c'est vraiment une grande chose. Quel est le temps, en ce moment ? Quel est le moment présent ? Un six en haut de l'hexagramme Onze change tout pour en faire le Vingt-six : Le pouvoir d'apprivoisement du grand. Ce

qui était yin devient yang ; le verset se déplace et un nouveau Moment fait son apparition. Et il était si désarçonné qu'il ne s'en était même pas aperçu !

Je parie que c'est pour cela que j'ai tiré ce verset terrible ; c'est la seule façon pour l'hexagramme Onze de se changer en hexagramme Vingt-six, ce déplacement du six en haut. Je ne devrais donc pas aller me coller dans un pareil désordre.

Cependant, malgré son excitation et son optimisme, il ne pouvait complètement chasser ce verset de son esprit.

Cependant, se disait-il avec ironie, je suis en train de faire un départ joliment fameux. Vers 7 heures ce soir, j'aurai peut-être trouvé le moyen de l'oublier comme si cela ne s'était jamais produit.

Je l'espère bien. Parce que cette association avec Ed, c'est quelque chose de formidable. Il a certainement des idées du tonnerre, j'en suis certain. Et je n'ai pas l'intention de me laisser écarter.

Pour le moment, je ne suis rien mais, si je peux lancer cette affaire, alors je pourrai peut-être faire revenir Juliana. Je sais ce qu'elle veut – elle mérite d'être mariée à un homme qui compte, un personnage important dans la communauté, et non pas un *meshuggener* quelconque. Les hommes étaient de vrais hommes, autrefois ; avant la guerre, par exemple. Mais tout cela est terminé.

Rien d'étonnant à ce qu'elle aille d'un endroit à un autre, d'un homme à un autre, à la recherche de quelque chose. Et sans même savoir elle-même ce que c'est, ce que sont ses besoins biologiques. Mais je le sais, moi, et grâce à ce que je vais faire avec McCarthy – quoi que ce soit – je pourrai le réaliser pour elle.

À l'heure du déjeuner, Robert Childan fermait *American Artistic Handcrafts Inc.* Habituellement, il traversait la rue pour aller prendre quelque chose à la cafétéria en face. Il ne restait jamais plus d'une demi-heure et aujourd'hui, il ne s'était absenté que vingt minutes. Le souvenir du supplice que lui avaient infligé Mr Tagomi et la direction de la Mission commerciale lui avait retourné l'estomac et il s'en ressentait encore.

En revenant à son magasin, il se disait : « Mieux vaudrait adopter une politique nouvelle et ne plus faire de visites. Faire toutes les affaires au magasin. »

Deux heures de présentation. Beaucoup trop long. Près de quatre heures au total ; trop tard pour rouvrir le magasin. Un après-midi entier pour vendre un seul article, une montre Mickey Mouse ; un trésor coûteux mais… Il ouvrit la porte du magasin, alla pendre son manteau dans l'arrière-boutique.

En ressortant, il s'aperçut qu'il avait un client. Un blanc. Eh bien ! se dit-il, quelle surprise.

— Bonjour, monsieur, dit Childan, en s'inclinant légèrement.

Probablement un *pinoc*. Un homme mince, plutôt brun. Bien habillé, élégant. Mais mal à son aise. Le visage luisant légèrement de transpiration.

— Bonjour, murmura l'homme en faisant le tour du magasin pour regarder les vitrines.

Puis, soudain, il s'approcha du comptoir. Il fouilla dans sa veste et en sortit un petit porte-cartes de cuir brillant et exhiba une carte portant, imprimé en plusieurs couleurs, un dessin compliqué.

On y voyait l'emblème impérial. C'était un insigne militaire. La marine. L'amiral Harusha. Robert Childan, très impressionné, examina la carte.

— Le vaisseau amiral, expliqua le client, est actuellement mouillé en baie de San Francisco. Le porte-avions *Syokaku*.

— Ah ! dit Childan.

— L'amiral Harusha n'avait encore jamais visité la côte Ouest, dit le client. Il y avait plusieurs choses qu'il désirait faire pendant qu'il est ici, dont l'une était de rendre personnellement visite à votre célèbre magasin.

Dans l'archipel nippon, il n'a cessé d'entendre parler de l'*American Artistic Handcrafts Inc.*

Childan s'inclinait, comblé.

— Cependant, poursuivit l'homme, en raison du nombre de ses rendez-vous, l'amiral ne peut faire en personne cette visite à votre estimable magasin. Mais il m'a envoyé à sa place ; je suis son aide de camp.

— L'amiral est collectionneur ? demanda Childan, dont l'esprit travaillait à toute vitesse.

— C'est un amoureux des arts. Un connaisseur. Et non pas un collectionneur. Les objets qu'il désire sont destinés à faire des cadeaux : il a l'intention d'offrir à chacun des officiers de son vaisseau un objet historique de valeur, une arme individuelle, souvenir de la guerre de Sécession. Il y a douze officiers au total, dit l'homme après avoir marqué un temps.

Childan se disait en lui-même : douze armes individuelles de la guerre de Sécession. Coût à l'achat : près de dix mille dollars. Il en tremblait.

— Comme on le sait très bien, continuait l'homme, votre magasin vend ces objets anciens inestimables sortis des pages de l'Histoire américaine. Mais qui sombrent, hélas, trop vite dans l'oubli.

En prenant un soin énorme à choisir ses mots – il ne pouvait se permettre de manquer cette affaire, de faire le moindre faux pas – Childan dit :

— Oui, c'est vrai. De tous les magasins des E.A.P. je possède le

plus beau stock qu'on puisse imaginer en fait d'armes de la guerre de Sécession. Je serai heureux de servir l'amiral Harusha. Puis-je réunir une superbe collection et la lui apporter à bord du *Syokaku* ? Cet après-midi ?

— Non, dit l'homme, j'examinerai ces objets ici même.

Douze. Childan calculait. Il n'en possédait pas douze – en réalité il n'en avait que trois. Mais il pouvait s'en procurer douze, avec de la chance ; par différentes filières, et cela dans la semaine. Des envois par avion de l'Est, par exemple. Et des contacts avec les grossistes locaux.

— Vous, monsieur, dit Childan, vous vous y connaissez dans ce genre d'armes ?

— Passablement, dit l'homme. J'ai une petite collection d'armes individuelles, y compris ce minuscule pistolet secret construit de manière à avoir l'air d'un domino. Aux alentours de 1840.

— Ravissant article, dit Childan en allant vers le coffre chercher plusieurs revolvers pour les soumettre à l'examen de l'aide de camp de l'amiral Harusha.

En revenant, il trouva l'autre en train de rédiger un chèque.

— L'amiral désire payer d'avance, dit-il en s'interrompant.

Un dépôt de quinze mille dollars E.A.P.

La pièce se mit à tourner sous les yeux de Childan. Mais il trouva le moyen de garder une voix ferme ; il réussit même à prendre un air un peu ennuyé.

— Si vous le désirez. Ce n'est pas nécessaire ; une simple formalité en affaires.

Il posa une boîte de cuir et de feutre en disant :

— Voici un Colt 44 exceptionnel de 1860. (Il ouvrit la boîte.) Poudre noire et balles. Livré à l'armée des États-Unis. Les garçons en bleu étaient munis de ces armes à la Seconde bataille de Bull Run.

L'homme examina le Colt 44 pendant un très long moment. Puis, en levant les yeux, il dit avec calme :

— Monsieur, c'est une imitation.

— Hein ? demanda Childan qui ne saisissait pas.

— Cette pièce n'a pas plus de six mois. Monsieur, vous nous proposez un faux. Je suis très triste de devoir vous le dire, mais regardez le bois, ici, vieilli artificiellement à l'acide. Quelle honte !

Il reposa le revolver.

Childan ramassa l'arme et la garda entre les mains. Il ne trouvait rien à dire. En la retournant dans tous les sens, il finit par déclarer :

— Ce n'est pas possible.

— Une imitation de l'arme historique. Rien de plus. Je crains, monsieur, que vous n'ayez été trompé. Peut-être par quelque forban sans scrupule. Vous devez rapporter le fait à la police de San

Francisco. (L'homme s'inclina.) Cela me désole. Vous avez peut-être d'autres imitations dans votre magasin. Mais est-il possible, monsieur, que vous, le détenteur, le vendeur de tels objets, *vous ne puissiez distinguer les faux de ceux qui sont authentiques ?*

Il y eut un silence.

L'homme reprit le chèque inachevé et le remit dans sa poche, rangea son stylographe et s'inclina :

— C'est une honte, monsieur, mais il est clair que je ne puis, hélas, poursuivre mes pourparlers avec *American Artistic Handcrafts Inc.* L'amiral Harusha sera déçu. Néanmoins, vous voyez ma position.

Childan contemplait toujours le revolver.

— Au revoir, monsieur, dit l'homme. Acceptez s'il vous plaît mon humble avis : engagez un expert pour examiner vos acquisitions. Votre réputation… je suis sûr que vous me comprenez.

— Monsieur, si vous pouviez avoir l'amabilité… bredouilla Childan.

— Soyez tranquille, monsieur. Je n'en parlerai à personne. Je dirai… à l'amiral que votre magasin était malheureusement fermé aujourd'hui. Après tout… (L'homme s'arrêta sur le pas de la porte.) Nous sommes tous les deux, après tout, des blancs.

En s'inclinant encore une fois, il se retira.

Resté seul, Childan tenait toujours le revolver.

Ce n'est pas possible, se disait-il. Cela doit être pourtant. Dieu du Ciel. Je suis ruiné. J'ai manqué une affaire de quinze mille dollars. Et ma réputation, si cette histoire transpire. Si cet homme, l'aide de camp de l'amiral Harusha, n'est pas discret.

Je me tuerai, se dit-il. J'ai perdu la face. Je ne peux pas continuer ; c'est un fait.

D'autre part, cet homme s'est peut-être trompé.

Peut-être a-t-il menti.

Il était envoyé par les *United States Historie Objects* pour me ruiner. Ou par *West Coast Art Exclusives.*

En tout cas, par l'un de mes concurrents.

Le revolver est sans aucun doute authentique.

Comment le vérifier ? Childan se creusait la tête. Ah ! je vais le faire examiner par le Département de Criminologie de l'Université de Californie. J'y connais quelqu'un ou tout au moins j'y connaissais quelqu'un autrefois. Cela s'est déjà présenté. Contestation de l'authenticité d'un ancien fusil à culasse.

Sans perdre un instant, il téléphona au service de messageries et de livraisons de la ville et demanda qu'on lui envoie quelqu'un immédiatement. Il enveloppa le revolver, écrivit une lettre au laboratoire de l'Université pour demander qu'on procède immédiatement à une estimation de l'âge de ce revolver et qu'on lui

donne la réponse par téléphone. Le coursier arriva ; Childan lui donna la lettre et le paquet, l'adresse, et lui recommanda de prendre un hélicoptère. L'homme partit et Childan se mit à arpenter inlassablement son magasin en attendant… en attendant.

À 3 heures, coup de téléphone de l'Université.

— Mr Childan, dit une voix, vous avez voulu faire contrôler l'authenticité d'un Colt 44 modèle de l'Armée 1860. (Il y eut une pause, pendant laquelle Childan se cramponnait au téléphone, plein d'appréhension.) Voici le rapport du laboratoire : Il s'agit d'une reproduction coulée dans des moules en plastique à l'exception de la partie en noyer. Les numéros de série sont tous faux. L'armature n'a pas été cémentée par le procédé au cyanure. Les surfaces brunies et bleuies ont été finies par une technique moderne à action rapide, l'ensemble du revolver a été vieilli artificiellement et a reçu un traitement destiné à le faire paraître vieux et usagé.

— L'homme qui me l'a apporté pour expertise… dit Childan d'une voix pâteuse…

— Dites-lui qu'il s'est fait avoir, dit le technicien de l'Université. Et gravement. C'est du bon boulot. Fait par un vrai professionnel. Voyez-vous, le revolver authentique recevait son fini – vous voyez, les parties d'acier bleui ? On le mettait dans une boîte faite de lanières de cuir, scellée, avec du gaz cyanhydrique, et chauffée. Trop compliqué de nos jours. Mais ce revolver a été fait dans un atelier assez bien monté. Nous avons décelé des particules de plusieurs produits pour le polissage et la finition, dont certains sont très peu courants. Nous ne pouvons pas le prouver, mais nous savons qu'il existe une industrie régulière qui sort ce genre de faux. Ce doit être exact. Nous en avons vu tellement.

— Non, dit Childan. Ce n'est qu'une rumeur. Je puis vous l'affirmer d'une manière absolue, monsieur. (Le ton de sa voix s'élevait et elle se cassa, devint criarde.) Je suis placé pour le savoir. Pourquoi croyez-vous que je vous ai envoyé ce spécimen ? Je pouvais déceler la supercherie, car je suis qualifié par des années de pratique. Celle-ci est une rareté, une curiosité. Une plaisanterie, en réalité. Un mauvais tour. Une mystification. (Il s'interrompit, il perdait haleine.) Merci de m'avoir donné confirmation de ce que j'avais moi-même observé. Envoyez-moi votre facture. Merci.

Il raccrocha aussitôt.

Puis, sans perdre un instant, il parcourut ses dossiers. Il recherchait la trace de ce revolver. Comment était-il tombé entre ses mains ? *De qui venait-il ?*

Il venait, lut-il, de l'une des plus grosses maisons de gros de San Francisco, Ray Calvin Associates, Van Ness. Il les appela immédiatement au téléphone.

— Je voudrais parler à Mr Calvin, dit-il.

Sa voix s'était un peu raffermie.

— Oui, dit une voix d'homme bougon, très affairé.

— Ici, Bob Childan, de TA.A.H. dans Montgomery Street. Ray, il faut que je vous parle d'une affaire délicate. Je veux vous voir en particulier, à une heure quelconque aujourd'hui à votre bureau ou à tout autre endroit. Croyez-moi, vous feriez bien d'accéder à ma demande.

Voyons, se dit-il, voilà qu'il se mettait à beugler dans le téléphone.

— D'accord, dit Ray Calvin.

— N'en parlez à personne. C'est absolument confidentiel.

— 4 heures ?

— D'accord pour 4 heures, dit Childan. À votre bureau. Au revoir.

Il raccrocha avec une fureur telle que l'appareil tomba du comptoir ; il se mit à genoux pour le ramasser et le remettre en place.

Il avait une demi-heure devant lui avant d'être obligé de partir ; il allait devoir marcher de long en large tout ce temps-là. Que faire ? Une idée. Il demanda le bureau de San Francisco du *Tokyo Herald* sur Market Street.

— Messieurs, dit-il, dites-moi, s'il vous plaît : le porte-avions *Syokaku* est-il dans le port et, dans ce cas, pour combien de temps ? Je serais heureux d'obtenir ce renseignement de votre estimable journal.

Une attente angoissante. Puis la fille revint.

— D'après notre service de documentation, monsieur, dit-elle avec un petit rire, le porte-avions *Syokaku* est au fond de la mer des Philippines. Il a été coulé par un sous-marin américain en 1945. Y a-t-il une autre question qu'il vous intéresserait de nous poser, monsieur ?

Dans le bureau de ce journal, ils semblaient bien s'amuser de la blague qu'on lui avait faite.

Il raccrocha. Plus de porte-avions *Syokaku* depuis dix-sept ans. Probablement pas d'amiral Harusha non plus. L'homme était un imposteur. Et cependant…

L'homme avait raison. Le Colt 44 était faux.

Cela semblait dépourvu de sens.

L'homme était peut-être un spéculateur ; il avait essayé de se rendre maître du marché des armes individuelles de la guerre de Sécession. Un expert. Et il avait reconnu la copie. Il était un professionnel parmi les professionnels.

Il fallait être un professionnel pour savoir. Quelqu'un de la partie. Et non pas un simple collectionneur.

Childan éprouva un infime soulagement. Dans ce cas, il y en avait peu qui pourraient détecter la chose comme lui. Peut-être personne. Le secret serait gardé.

Laisser tomber l'affaire ?

Il réfléchit. Non. Il fallait faire une enquête. Avant tout, récupérer sa mise de fond : se faire rembourser par Ray Calvin. Et… il devait faire examiner par le laboratoire de l'Université tous les autres objets qu'il avait en stock.

Mais… en supposant qu'il y en ait beaucoup qui ne soient pas authentiques ?

Affaire difficile.

La seule façon de faire est celle-ci, décida-t-il. Il était triste, désespéré, même. Aller voir Ray Calvin. Le confondre. Insister pour remonter à la source. Peut-être est-il innocent, lui aussi. Peut-être pas. En tout cas, lui dire : *plus de faux ou je ne vous achète plus rien à l'avenir*.

Il faudra qu'il supporte la perte, décida Childan. Pas moi. S'il refuse, alors j'approcherai d'autres détaillants, je leur dirai, je ruinerai sa réputation. Pourquoi serais-je le seul à être touché ? Passer la main à ceux qui sont responsables, les mettre tous dans le bain.

Mais il fallait faire cela dans le plus grand secret. Garder l'affaire entre soi.

5

Le coup de téléphone de Ray Calvin intrigua Wyndam-Matson. Il n'en comprenait absolument pas le sens, en partie à cause de la façon rapide que Calvin avait de parler mais aussi parce qu'au moment de la communication – 11 heures et demie du soir – Wyndam-Matson était en train de recevoir une dame dans son appartement de l'hôtel Muromachi.

— Voilà, mon ami, nous vous retournons la totalité de votre dernière expédition. J'ai déjà renvoyé de la marchandise avant cela, mais nous avons tout payé, à l'exception de la dernière expédition. Votre dernière facture est du 18 mai.

Naturellement, Wyndam-Matson voulut savoir pourquoi.

— Ce sont des copies dégueulasses, dit Calvin.

— Mais vous le saviez. (Il était ahuri.) Je veux dire, Ray, que vous avez toujours été au courant de la situation.

Il jeta un coup d'œil circulaire : la fille était sortie, elle se trouvait probablement dans le cabinet de toilette.

— Je savais, dit Calvin, que c'étaient des copies. Ce n'est pas de cela que je parle. Je fais allusion au fait qu'elles sont mauvaises. Écoutez, je me fiche pas mal qu'un des revolvers que vous m'avez envoyés n'ait pas été *réellement* utilisé pendant la guerre de Sécession ; tout ce qu'il me faut, c'est que ce soit un Colt 44 satisfaisant. Il faut qu'il réponde aux normes. Dites, vous savez qui est Robert Childan ?

— Oui.

Il avait un vague souvenir, sans pouvoir pour le moment situer l'homme ; quelqu'un d'important, en tout cas.

— Il était chez moi cet après-midi. Dans mon bureau. C'est de mon bureau que je vous appelle, ce n'est pas de chez moi ; nous sommes toujours sur l'affaire. De toute façon, il est arrivé et il a fait toute une histoire. Il était fou furieux, vraiment excité. L'un de ses gros clients, un amiral japonais, est venu ou a envoyé un aide de camp. Childan a parlé d'une commande de vingt mille dollars, mais il y a probablement là un peu d'exagération. En tout cas – et je n'ai aucune raison de mettre en doute cette partie de son récit – son Japonais est arrivé avec le désir d'acheter, il a pris en main l'un de ces Colts 44 que vous sortez, il a vu qu'il était faux, il a remis son argent dans sa poche et il est parti. Voilà. Qu'en dites-vous ?

Wyndam-Matson ne pouvait rien dire ni penser. Mais il songea sur-le-champ : c'est Frink et McCarthy. Ils avaient dit qu'ils feraient quelque chose, et c'est cela. Mais il ne pouvait pas imaginer ce qu'ils avaient fait ; il ne pouvait comprendre le sens du compte rendu de Calvin.

Il fut envahi par une sorte de crainte superstitieuse. Ces deux-là – comment avaient-ils pu truquer un article qui avait été fabriqué en février ? Il avait pensé qu'ils seraient allés trouver la police ou les journaux, ou même le gouvernement *pinoc* de Sacramento, et il avait naturellement pris ses précautions. Ahurissant. Il ne savait que dire à Calvin ; il marmonna des choses incompréhensibles, puis s'arrangea pour couper court à cette conversation et raccrocher.

C'est à ce moment-là qu'il se rendit compte, en sursautant, que Rita était sortie de la chambre et avait entendu toute la conversation ; elle ne portait sur elle qu'un petit slip de soie noire, elle arpentait la pièce dans un grand état de surexcitation, ses cheveux blonds tombant négligemment sur ses épaules nues ponctuées de taches de rousseur.

— Avertis la police, dit-elle.

Eh bien, se dit-il, cela coûterait probablement moins cher de leur offrir deux mille dollars, ou quelque chose comme cela. Ils l'accepteraient ; ils ne demandaient vraisemblablement pas autre chose. Des types comme ça, sans envergure, ne voient pas grand ; pour eux, ça leur paraîtrait beaucoup d'argent. Ils le mettraient dans leur nouvelle affaire, le perdraient et seraient de nouveau fauchés en moins d'un mois.

— Non, dit-il.

— Pourquoi non ? Le chantage est un crime.

C'était difficile de lui expliquer. Il était habitué à payer les gens ; cela faisait partie des frais généraux, comme les fournitures. Si la somme était suffisamment modeste… mais elle avait son idée. Il ruminait tout cela dans sa tête.

Je leur donnerai deux mille dollars, mais je prendrai également contact avec ce type que je connais au Centre Civique, cet inspecteur de police. Je lui demanderai de se renseigner sur Frink et McCarthy et de voir s'il n'y a rien qu'on puisse utiliser. Si bien que s'ils viennent essayer une seconde fois, je pourrai les tenir.

Par exemple, se disait-il, quelqu'un m'a raconté que Frink était youpin. Il a changé de nez et de nom. Je n'aurai qu'une chose à faire, c'est de le dire au consul d'Allemagne. Affaire banale. Il demandera son extradition aux autorités japonaises. Dès que le mec aura franchi la ligne de démarcation, il sera bon pour la chambre à gaz. Je pense qu'ils ont l'un de ces camps à New York. Avec four crématoire.

— Je suis étonnée, dit la fille, qu'on puisse faire chanter un homme de ton envergure.

Elle lui lança un coup d'œil.

— Je vais t'expliquer, dit-il. Toute cette histoire d'authenticité ne veut rien dire. Ces Japonais sont des cloches. Je le prouverai.

Il se leva, se précipita dans son bureau et revint avec deux briquets qu'il posa sur la table.

— Regarde ça. Ils ont l'air identiques, n'est-ce pas ? Eh bien, écoute ! Il y en a un qui a de l'historicité en lui. (Il lui fit une grimace.) Prends-les en main. Vas-y. L'un des deux vaut peut-être quarante ou cinquante mille dollars sur le marché des collectionneurs.

La fille prit les deux briquets avec précaution et se mit à les examiner.

— Tu ne sens donc pas ? dit-il sur le ton de la plaisanterie. L'historicité ?

— Qu'est-ce que c'est que ça, l'historicité ?

— On dit cela d'une chose qui contient quelque chose appartenant à l'Histoire. Écoute. L'un de ces briquets Zippo se trouvait dans la poche de Franklin D. Roosevelt quand il a été assassiné. Et l'autre n'y était pas. L'un a de l'historicité à un point terrible ! Autant qu'un objet a pu jamais en contenir. Et l'autre n'a rien. Tu le sens ? (Il lui donna un coup de coude.) Non ? Tu ne vois aucune différence. Il n'y a pas de « présence plasmique mystique » ni d'« aura » autour de cet objet ?

— Mon Dieu ! dit la fille avec un respect mêlé de crainte. C'est bien vrai ? Il avait l'un de ces briquets sur lui ce jour-là ?

— Sûrement. Et je sais lequel. Tu vois où je veux en venir ? Tout cela, c'est une vaste escroquerie ; ils se jouent la comédie à eux-mêmes. Je veux dire par là, un revolver s'est trouvé dans une bataille célèbre, l'Argonne, par exemple, et il est le même que s'il ne s'y était pas trouvé, *à moins que tu ne le saches.* Ça se passe là, dit-il en se touchant le front. Dans l'esprit, pas dans le revolver. J'ai été collectionneur autrefois. C'est comme ça d'ailleurs que je suis entré dans ce genre d'affaires. Je collectionnais les timbres. Les colonies britanniques de l'époque la plus ancienne.

La fille était à la fenêtre, les bras croisés ; elle regardait les lumières du centre de San Francisco.

— Papa et maman disaient toujours qu'on n'aurait pas perdu la guerre s'il avait vécu, dit-elle.

— D'accord. (Mais Wyndam-Matson suivait son idée :) Suppose maintenant que l'an dernier le gouvernement du Canada ou n'importe qui ait retrouvé les planches ayant servi à l'impression d'un vieux timbre. Et l'encre. Et un approvisionnement de…

— Je ne crois pas que ni l'un ni l'autre de ces deux briquets ait appartenu à Franklin Roosevelt, dit la fille.

— C'est là le point ! dit Wyndam-Matson avec un petit rire. Il faut que je te le prouve au moyen d'un document quelconque. Un papier établissant son authenticité. Et ainsi, tout est faux, une tromperie collective. Le papier prouve la valeur de l'objet, et non pas l'objet lui-même !

— Montre le papier.

— Bien sûr.

Il fit un bond et retourna dans son bureau. Il décrocha du mur un certificat encadré du *Smithsonian Institute* ; ce document ainsi que le briquet lui avaient coûté une fortune, mais ils valaient bien cela, parce qu'ils lui permettaient de prouver qu'il avait raison, que le mot « faux » ne signifiait rien, puisque le mot « authentique » ne signifiait rien non plus en réalité.

— Un Colt 44 est un Colt 44 ! criait-il à la fille en revenant au pas de course dans la pièce de séjour. Cela tient à son calibre et à sa forme, et non à sa date de fabrication. Cela tient à…

Elle tendait la main. Il lui remit le document.

— Ainsi, il est authentique, dit-elle enfin.

— Oui. Celui-ci, dit-il en prenant le briquet qui avait sur le côté une longue égratignure.

— Je crois que je préfère partir, dit la fille. On se reverra un de ces soirs.

Elle déposa le document et le briquet, alla vers la chambre où se trouvaient ses vêtements.

— Pourquoi ? s'écria-t-il tout énervé, en la suivant. Tu sais qu'il n'y a aucun risque ; ma femme ne rentrera pas avant plusieurs semaines. Je t'ai tout expliqué : un décollement de la rétine.

— Ce n'est pas pour cela.

— Pourquoi, alors ?

— Appelle-moi un vélo-taxi, s'il te plaît, dit Rita. Pendant que je m'habille.

— Je te reconduirai chez toi en voiture, dit-il d'un air renfrogné.

Elle s'habilla et, pendant qu'il allait lui chercher son manteau dans la penderie, elle se promena silencieusement dans l'appartement. Elle semblait pensive, distraite, un peu déprimée même. Le passé vous attriste, se disait-il en la regardant. Au diable ! Pourquoi a-t-il fallu que je remue tout cela ? Mais elle est si jeune… je croyais qu'elle connaissait à peine son nom.

Elle s'agenouilla près de la bibliothèque.

— As-tu lu ça ? demanda-t-elle en prenant un livre.

Il lança de ce côté un regard de myope. Une couverture en couleur. Un roman.

— Non, dit-il. C'est ma femme qui l'a acheté. Elle lit énormément.

— Tu devrais le lire.

Toujours très désappointé, il saisit le livre, y jeta un coup d'œil. *La sauterelle pèse lourd.*

— Est-ce que ce n'est pas l'un de ces livres interdits à Boston ? demanda-t-il.

— Interdit sur toute l'étendue des États-Unis. Et en Europe, naturellement.

Elle était arrivée à la porte et restait là, à attendre.

— J'ai entendu parler de ce Hawthorne Abendsen.

En réalité c'était faux. Tout ce qu'il pouvait se rappeler sur ce livre, c'était… mais quoi ? Qu'il était alors très populaire. Encore une manie. Un engouement collectif. Il se pencha et remit le livre sur l'étagère.

« Je n'ai pas le temps de lire de romans populaires. Je suis trop pris par mon travail. » Les secrétaires, se disait-il avec aigreur, lisent ce genre de trucs le soir, quand elles sont seules dans leur lit. Cela les stimule. Au lieu de la chose réelle. Dont elles ont peur, mais dont elles crèvent d'envie.

— Encore une de ces histoires d'amour, dit-il en ouvrant tristement la porte d'entrée.

— Non, dit-elle. C'est sur la guerre. (Tandis qu'ils traversaient le palier pour aller à l'ascenseur, elle dit :) Il pense comme eux. Comme papa et maman.

— Qui est cet Abbotson ?

— Il a une théorie. Si Joe Zangara avait manqué Roosevelt, celui-ci aurait sorti l'Amérique de la crise et il l'aurait armée de telle sorte…

Elle s'interrompit car ils étaient arrivés à l'ascenseur et il y avait des gens qui attendaient.

Un peu plus tard, tandis qu'ils roulaient dans la Mercedes-Benz de Wyndam-Matson au milieu de l'intense circulation nocturne, elle reprit :

— La théorie d'Abendsen est que Roosevelt aurait été un président terriblement énergique. Au même titre que Lincoln. Il l'a montré pendant l'année où il a été président, par les mesures qu'il a prises. Le livre est de la fiction. Je veux dire que c'est un roman par sa forme. Roosevelt n'est pas assassiné à Miami ; il achève son mandat, il est réélu en 1936, si bien qu'il est encore président jusqu'en 1940, au début de la guerre. Tu ne vois donc pas ? Il est encore président quand l'Allemagne attaque la France, l'Angleterre et la Pologne. Il voit tout cela. Il fait de l'Amérique un pays fort. Garner a été en réalité un président épouvantable. Une grande partie de ce qui est arrivé est de sa faute. Et alors, en 1940 au lieu de Bricker, c'est un démocrate qui aurait été élu.

— Tout cela selon cet Abelson, dit Wyndam-Matson en l'interrompant.

Il jeta un coup d'œil à la fille assise à ses côtés. Mon Dieu, elles lisent un livre et elles se mettent à faire des laïus à n'en plus finir.

— Sa théorie, c'est qu'au lieu d'un isolationniste comme Bricker, en 1940, après Roosevelt, c'est Rexford Tugwell qui aurait été élu président.

Son visage uni, éclairé par les lumières des voitures, brillait

d'animation ; ses yeux se dilataient et elle faisait de grands gestes.

— Et il aurait poursuivi avec beaucoup d'énergie la politique antinazie de Roosevelt. Si bien que l'Allemagne aurait eu peur de se porter au secours du Japon en 1941. Elle n'aurait pas honoré leur traité. Tu vois ? (Elle se tourna vers lui, lui empoigna l'épaule, pleine de son sujet :) Et ainsi l'Allemagne et le Japon auraient perdu la guerre !

Il se mit à rire.

Elle le fixait, elle essayait de sonder son visage – il ne pouvait pas dire ce qu'elle y cherchait et d'ailleurs il devait s'occuper des autres voitures. Puis elle dit :

— Ça n'a rien de drôle. Cela aurait très bien pu se passer comme cela. Les États-Unis auraient été capables de flanquer la pile aux Japonais. Et…

— Comment ? dit-il en l'interrompant.

— Ça, il le laisse de côté. (Elle resta un moment sans rien dire.) Ce livre a la forme d'une fiction, reprit-elle. Bien entendu il y a beaucoup de passages de pure imagination ; je veux dire, c'est fait pour distraire, sinon les gens ne le liraient pas. Il y a un thème intéressant au point de vue humain. Deux jeunes gens. Lui est dans l'armée américaine. La fille… Bon, en tout cas le président Tugwell est réellement fort. Il comprend ce que les Japonais sont sur le point de faire. (Elle ajouta, d'un air inquiet :) C'est très bien de parler de cela. Les Japonais ont laissé le livre circuler dans le Pacifique. J'ai entendu dire qu'ils étaient nombreux à le lire. Il est très populaire dans l'archipel nippon. Il a provoqué énormément de discussions.

— Écoute, dit Wyndam-Matson, qu'est-ce qu'il dit à propos de Pearl Harbor ?

— Le président Tugwell est si malin qu'il a fait sortir tous les bateaux en haute mer. Si bien que la flotte américaine n'est pas détruite.

— Je vois. Il n'y a donc pas en réalité de Pearl Harbor. Ils attaquent mais ils ne touchent que quelques petits bateaux.

— Et ce livre s'appelle « La sauterelle quelque chose » ?

— *La sauterelle pèse lourd.* C'est une citation de la Bible.

— Et le Japon est battu parce qu'il n'y a pas eu Pearl Harbor. Écoute-moi bien : le Japon aurait été victorieux en tout état de cause. Même sans Pearl Harbor.

— Dans le livre, la flotte américaine les empêche de s'emparer des Philippines et de l'Australie.

— Ils les auraient prises de toute façon ; leur flotte était supérieure. Je connais assez bien les Japonais et c'était leur destin d'assurer leur suprématie sur le Pacifique. Depuis la Première Guerre mondiale, les États-Unis étaient sur le déclin. Dans cette guerre, tous

les pays qui se sont trouvés du côté des Alliés se sont vus ruinés, moralement et spirituellement.

— Et si les Allemands n'avaient pas pris Malte, dit la fille avec entêtement, Churchill serait resté au pouvoir et aurait conduit l'Angleterre à la victoire.

— Comment ? Où ça ?

— En Afrique du Nord. Churchill aurait fini par triompher de Rommel.

Wyndam-Matson s'esclaffa.

— Et après avoir vaincu Rommel, les Britanniques auraient pu envoyer toute leur armée à travers la Turquie à la rencontre des restes des armées russes et stabiliser la situation. Dans le livre, ils arrêtent l'avance allemande vers l'est près d'une ville russe sur la Volga. Je n'ai jamais entendu parler de cette ville, mais elle existe vraiment, j'ai regardé dans l'atlas.

— Et comment s'appelle-t-elle ?

— Stalingrad. C'est là que les Britanniques renversent la situation. Dans le livre, Rommel n'aurait jamais opéré sa jonction avec les armées allemandes venant de Russie, celles que commandait von Paulus. Tu te rappelles ? Et les Allemands n'auraient jamais été capables d'aller dans le Moyen-Orient chercher ce pétrole dont ils avaient tellement besoin ou en Inde pour faire, comme ils y ont réussi, leur jonction avec les Japonais. Et…

— Il n'y a pas au monde de stratégie qui aurait pu provoquer la défaite d'Erwin Rommel, dit Wyndam-Matson. Et aucun événement tel que ceux dont rêve ce type, cette ville de Russie héroïquement baptisée « Stalingrad », aucune action pour la défendre n'aurait pu faire mieux que de retarder le dénouement ; rien n'aurait été changé. Écoute-moi. *J'ai rencontré Rommel.* En 1948, à New York, où je me trouvais pour affaires. (En réalité il avait simplement vu le gouverneur militaire des États-Unis à une réception à la Maison-Blanche, et encore, à distance.) Quel homme ! Quelle dignité ! Quel port ! Je sais donc de quoi je parle, dit-il pour conclure.

— Cela a été une chose affreuse, dit Rita, quand le général Rommel a été relevé de son commandement et remplacé par cet affreux Lammers. C'est alors que ces assassinats ont commencé et que ces camps de concentration ont été créés.

— Ils existaient déjà du temps où Rommel était gouverneur militaire.

— Mais… (Elle fit un geste.) Ça n'était pas officiel. Peut-être ces gangsters de SS faisaient-ils des choses de ce genre, mais lui n'était pas comme les autres. Il ressemblait davantage aux Prussiens de l'ancienne école. Il était dur…

— Je vais te dire qui a fait réellement du bon travail aux États-

Unis, dit Wyndam-Matson, qui tu peux considérer comme l'auteur de la renaissance économique du pays. Albert Speer. Ce n'est ni Rommel ni l'organisation Todt. La nomination de Speer est la meilleure que le Parti ait faite en Amérique du Nord. Toutes ces affaires, ces corporations, ces usines – tout – il les a fait fonctionner de nouveau, sur la base de l'efficacité. Je voudrais que nous ayons eu la même chose ici – tandis que nous avons cinq équipes en compétition dans chaque champ d'activité, d'où un terrible gaspillage.

Il n'y a rien de plus idiot que la concurrence économique.

— Je n'aurais pas pu vivre, dit Rita, dans ces camps de travail, ces dortoirs qu'ils ont dans l'Est. J'ai une amie qui habitait par là. On censurait son courrier. Elle n'a pu me le raconter qu'après être revenue de ce côté. Elles devaient se lever à 6 heures et demie pour jouer dans un orchestre !

— Tu t'y serais habituée. Tu aurais eu un logement propre, une nourriture convenable, des récréations, des soins médicaux. Que veux-tu de plus ? Une bouillotte dans ton lit ?

Dans le brouillard frais de la nuit de San Francisco, la grosse voiture allemande glissait silencieusement.

Mr Tagomi était assis par terre, les jambes repliées sous lui. Il tenait une petite tasse sans anses de thé colong sur lequel il soufflait de temps à autre, en souriant à Mr Baynes.

— Vous habitez un ravissant endroit, dit alors Baynes. Quelle paix on trouve sur cette côte du Pacifique. C'est tout à fait différent de… là-bas. (Il ne précisa pas.)

— Dieu s'adresse à l'homme sous le signe du Réveil, murmura Mr Tagomi.

— Pardon ?

— L'oracle. Excusez-moi. La réaction du cortex à l'égard de celui qui recherche l'argent.

Rêvasserie, se disait Baynes. C'est dans cette langue qu'il s'exprime. Il se sourit à lui-même.

— Nous sommes absurdes, dit Mr Tagomi, parce que nous vivons d'après un livre vieux de cinq mille ans. Nous lui posons des questions comme s'il était vivant. Il *est* vivant. Comme la Bible des Chrétiens ; bien des livres sont réellement vivants. Et non pas pour parler par métaphores. L'esprit les anime. Vous ne voyez pas ?

Il cherchait une réaction sur le visage de Mr Baynes. En s'exprimant avec beaucoup de précaution, Baynes dit :

— Je… n'en sais pas assez sur le chapitre de la religion. C'est en dehors de mon domaine. Je préfère m'en tenir aux sujets dans lesquels j'ai quelque compétence.

À vrai dire, il ne savait pas exactement de quoi Mr Tagomi

parlait. Je dois être fatigué, se disait Mr Baynes. Depuis que je suis arrivé ici ce soir, il y a une sorte de… nanisme qui règne partout. Tout semble plus petit qu'il n'est naturel, avec un petit côté bouffon. Quel est ce livre vieux de cinq mille ans ? La montre de Mickey Mouse, Mr Tagomi lui-même, la tasse fragile dans les mains de Mr Tagomi… et sur le mur en face de Mr Baynes, une énorme tête de bison, affreuse et menaçante.

— Qu'est-ce que c'est que cette tête ? demanda-t-il soudain.

— Cela, dit Mr Tagomi, c'est simplement l'animal qui assurait la subsistance des populations autochtones dans les époques lointaines.

— Je vois.

— Voulez-vous que je vous démontre l'art de la mise à mort du bison ?

Mr Tagomi déposa sa tasse sur la table et se leva. Chez lui, le soir, il portait une robe de soie, des pantoufles, et une cravate blanche :

— Je suis sur mon cheval aux jarrets d'acier. (Il s'assit sur ses talons.) En travers de ma selle, ma fidèle carabine Winchester modèle 1866 sortie de ma collection. (Il jeta un coup d'œil interrogateur à Mr Baynes.) Vous êtes fatigué par le voyage, monsieur.

— Je le crains, dit Baynes. Tout cela est un peu accablant pour moi. Une quantité de soucis d'affaires…

Et des soucis d'un autre ordre, se disait-il. Il avait mal à la tête. Il se demandait si les excellents antalgiques I. G. Farben pouvaient se trouver sur la côte du Pacifique ; il s'y était habitué pour calmer ses maux de tête provenant d'une sinusite.

— Il faut bien que nous ayons tous foi en quelque chose, dit Mr Tagomi. Nous ne pouvons connaître les réponses. Nous ne pouvons voir l'avenir par nous-mêmes.

Mr Baynes approuva.

— Ma femme doit avoir quelque chose pour votre tête, reprit Mr Tagomi en le voyant ôter ses lunettes et se frictionner le front Ce sont les muscles de l'œil qui sont à l'origine de la douleur. Excusez-moi.

En s'inclinant, il quitta la pièce.

Ce qu'il me faudrait, c'est du sommeil, se disait Baynes. Une nuit de repos. Ou bien est-ce parce que je ne suis pas à la hauteur de la situation ? Je me contracte parce qu'elle est difficile.

Mr Tagomi revint avec une espèce de pilule et un verre d'eau et Mr Baynes lui dit :

— Je crois qu'il faut vraiment que je vous souhaite le bonsoir et que je regagne ma chambre d'hôtel. Mais je veux d'abord trouver quelque chose. Nous pourrons en discuter plus avant demain, si cela vous convient. Est-ce que vous avez entendu parler de quelqu'un qui assisterait en tiers à nos discussions ?

Le visage de Mr Tagomi exprima la surprise pendant un instant ;

puis cela se dissipa et il prit un air détaché.

— Rien n'a été dit dans ce sens. Cependant… c'est intéressant, bien entendu.

— Quelqu'un qui vient de l'archipel nippon.

— Ah ! dit Mr Tagomi.

Et cette fois il ne laissa paraître aucune surprise. Il exerçait un contrôle absolu sur ses réactions.

— Un homme d'affaires retiré assez âgé, dit Mr Baynes, qui voyage par bateau. Il est maintenant en route depuis deux semaines. Il a des idées préconçues à l'égard des voyages aériens.

— L'étrange vieux monsieur, dit Mr Tagomi.

— Il se tient informé des marchés dans l'archipel, par les affaires auxquelles il s'intéresse. Il sera en mesure de nous donner des renseignements. De toute façon, il venait en vacances à San Francisco. Ce n'est pas tellement important.

— Oui, dit Mr Tagomi. Il peut redresser certaines de nos erreurs concernant notre marché national. Voilà deux ans que je suis parti du Japon.

— Ne voulez-vous pas me donner cette pilule ?

Mr Tagomi eut un sursaut, baissa les yeux et s'aperçut qu'il avait toujours la pilule et le verre à la main.

— Excusez-moi. Ce produit est très actif. De la zaracaïne. Il est fabriqué par un laboratoire de spécialités pharmaceutiques dans le district de la Chine. (Il le lui tendit dans sa paume ouverte en ajoutant :) Pas d'accoutumance.

— Ce vieux monsieur, dit Mr Baynes en se préparant à avaler la pilule, entrera probablement directement en rapport avec votre Mission commerciale. Je vais vous écrire son nom pour que l'on sache chez vous qu'il ne faut pas le refouler. Je ne le connais pas, mais je crois savoir qu'il est légèrement sourd et un peu excentrique. Nous voulons être sûrs qu'il ne sera pas froissé dans ses susceptibilités. (Mr Tagomi semblait comprendre.) Il adore les rhododendrons. Il sera heureux si vous pouvez trouver quelqu'un qui puisse en parler avec lui pendant environ une demi-heure, tandis que nous arrangerons notre réunion. Je vais vous écrire son nom.

Il avala sa pilule, sortit son stylographe et se mit à écrire.

— Mr Shinjiro Yatabé, lut Mr Tagomi en prenant le morceau de papier, qu'il rangea soigneusement dans son carnet.

— Encore un détail.

Mr Tagomi saisit lentement sa tasse par le bord et écouta.

— Une question délicate. Ce vieux monsieur… c'est embarrassant. Il a près de quatre-vingts ans. Vers la fin de sa carrière, certaines de ses opérations n'ont pas été heureuses. Vous voyez ?

— Il n'est plus très à son aise, dit Mr Tagomi. Et peut-être

bénéficie-t-il d'une pension.

— C'est cela. Et cette pension est lamentablement réduite. C'est pourquoi il l'arrondit çà et là.

— C'est une violation de quelque règlement d'importance secondaire, dit Mr Tagomi. Le gouvernement de la métropole et ses bureaucrates. Je saisis la situation. Le vieux monsieur reçoit des honoraires pour la consultation qu'il nous donne, et il n'en parle pas à son organisme de pensions. Nous ne devons donc pas parler de sa visite. Ils ne sauront qu'une chose, c'est qu'il est en vacances.

— Vous êtes subtil, dit Mr Baynes.

— Cette situation s'est déjà présentée, dit Mr Tagomi. Dans notre société, nous n'avons pas résolu le problème des gens âgés, qui sont en nombre de plus en plus grand à mesure que la médecine se perfectionne. La Chine a raison d'apprendre à honorer les gens âgés. Cependant les Allemands font de notre négligence quelque chose qui ressemble à une vertu. Je crois comprendre qu'ils mettent les vieux à mort.

— Les Allemands, murmura Baynes qui recommençait à se frotter le front.

Est-ce que la pilule lui faisait de l'effet ? Il se sentait un peu étourdi.

— Comme vous êtes Scandinave, vous avez sans doute de nombreux contacts avec l'Europe Festung. Par exemple, vous avez embarqué à Tempelhof. Peut-on adopter une pareille attitude ? Vous êtes neutre. Donnez-moi votre opinion, si vous le voulez bien.

— Je ne comprends pas de quelle attitude vous voulez parler, dit Mr Baynes.

— À l'égard des vieux, des malades, des faibles, des aliénés, des inutiles de toutes catégories. « À quoi sert un nouveau-né ? » a demandé à juste titre un philosophe anglo-saxon. J'ai appris cette phrase par cœur et je me la suis souvent répétée. Monsieur, un nouveau-né ne sert à rien. En général.

Mr Baynes fit entendre un son qui pouvait vouloir dire n'importe quoi ; un petit grognement poli qui n'engage à rien.

— N'est-il pas exact, dit Mr Tagomi, qu'aucun homme ne doit être l'instrument des besoins d'un autre ? (Il se pencha en avant pour insister.) S'il vous plaît, donnez-moi votre opinion de neutre Scandinave.

— Je ne sais pas, répondit Mr Baynes.

— Pendant la guerre, dit Mr Tagomi, j'occupais un poste subalterne dans le District de la Chine. À Shanghai. Là, à Hankéou, il y avait un camp de Juifs internés pour la durée de la guerre par le gouvernement impérial. Le Secours juif les faisait vivre. Le ministre nazi à Shanghai nous a demandé de les massacrer. Je me rappelle la

réponse de mes supérieurs. Elle était ainsi conçue : « Pareille demande est en désaccord avec les considérations humanitaires. » Ils ont rejeté la requête comme étant barbare. Cela m'a impressionné.

— Je vois, murmura Mr Baynes.

Essaie-t-il de me faire parler ? se demandait-il. Maintenant il se sentait alerte. Il semblait recouvrer ses esprits.

— Les Juifs, dit Mr Tagomi, ont toujours été présentés par les Nazis comme des Asiates, et des non-blancs. Monsieur, cette insinuation n'a jamais été perdue de vue par les personnalités japonaises, même celles qui appartenaient au cabinet de Guerre. Je n'ai jamais discuté de cette question avec les citoyens du Reich que j'ai rencontrés…

— Eh bien, je ne suis pas allemand, dit Mr Baynes en l'interrompant. Je peux donc difficilement parler de l'Allemagne. (Il se leva et se dirigea vers la porte.) Je reprendrai la discussion avec vous demain. Veuillez m'excuser. Je ne peux pas rassembler mes pensées.

Cependant, c'était un fait, ses idées étaient à présent devenues tout à fait claires. Il faut que je sorte d'ici, constatait-il. Cet homme est en train de me pousser trop loin.

— Excusez-moi la stupidité du fanatisme, dit Mr Tagomi en allant aussitôt ouvrir la porte. Les considérations philosophiques m'ont rendu aveugle à l'égard du fait humain réel.

Il dit à haute voix quelques mots en japonais, et la porte d'entrée s'ouvrit. Apparut un jeune Japonais, qui s'inclina légèrement en regardant Mr Baynes.

Mon chauffeur, se dit celui-ci.

Peut-être mes remarques donquichottesques pendant le voyage par la Lufthansa, se dit-il soudain. À ce… quel que soit son nom. Lotze. Il a été trouver les Japonais ici, d'une façon ou d'une autre. Il y a certainement un rapport.

Je préférerais ne pas avoir dit cela à Lotze, se disait-il. Je le regrette. Mais il est trop tard.

Je ne suis pas la personne qu'il fallait. Pas du tout. Pas pour faire cela.

Puis il se dit : Un Suédois dirait bien cela à Lotze. C'est très bien. Rien n'a mal tourné ; je deviens exagérément scrupuleux. Je transporte les habitudes de ma situation antérieure dans celle-ci. En réalité je peux parler abondamment à cœur ouvert. C'est *cela* la situation à laquelle je dois m'adapter.

Et cependant, sa mise en condition allait absolument à l'encontre de cette attitude. Le sang qui coulait dans ses veines. Ses os, ses organes se révoltaient. Ouvre la bouche, se disait-il. Quelque chose. N'importe quoi. Une opinion. Tu dois le faire s'il faut que tu réussisses.

— Peut-être sont-ils conduits par quelque archétype subconscient

désespéré, dit-il. Dans le sens jungien.

— J'ai lu Jung, dit Mr Tagomi en acquiesçant. Je comprends.

Ils se serrèrent la main.

— Je vous téléphonerai demain matin, dit Mr Baynes. Bonne nuit, monsieur.

Il s'inclina, et Mr Tagomi fit de même.

Le jeune Japonais souriant s'avança et dit à Mr Baynes quelque chose que celui-ci ne saisit pas.

— Hein ? dit Baynes en prenant son manteau et en s'avançant vers le porche.

— Il s'est adressé à vous en suédois, monsieur, dit Mr Tagomi. Il a suivi des cours à l'Université de Tokio sur la guerre de Trente Ans et il est fasciné par votre grand héros, Gustav Adolph. (Mr Tagomi fit un sourire qui exprimait la sympathie :) Cependant, il est clair que ses tentatives pour s'assimiler une langue aussi lointaine de la nôtre se sont révélées vaines. Il utilise sans aucun doute des cours enregistrés sur disques ; il est étudiant et ces leçons, qui sont peu coûteuses, sont très populaires parmi ses camarades.

Le jeune Japonais qui ne comprenait manifestement pas l'anglais s'inclina en souriant.

— Je vois, murmura Baynes. Bon, je lui souhaite bonne chance.

J'ai moi aussi mes problèmes linguistiques, se dit-il. Évidemment.

Doux Seigneur – en le conduisant à son hôtel, le jeune étudiant japonais allait sans doute essayer, pendant toute la durée du trajet, de converser avec lui en suédois. Une langue que Mr Baynes comprenait à peine, et seulement quand elle était parlée de la manière la plus correcte et conventionnelle, et certainement pas quand elle était baragouinée par un jeune Japonais qui essayait de l'apprendre avec des disques.

Il n'arrivera jamais à se faire comprendre, se disait Mr Baynes. Et il continuera parce que c'est sa chance ; il ne verra peut-être plus jamais de Suédois. Mr Baynes gémissait intérieurement. Quel supplice cela allait être – pour eux deux.

6

Tôt le matin, appréciant la fraîcheur de l'air et le soleil brillant, Juliana Frink faisait ses emplettes. Elle flânait sur le trottoir, en portant les deux sacs de papier brun, et en s'arrêtant à chaque boutique pour étudier les vitrines. Elle prenait son temps.

N'y avait-il pas quelque chose qu'elle devait prendre au drugstore ? Elle entra en flânant, essayant de se rappeler. Son cours de judo ne commençait qu'à midi ; c'étaient ses heures de liberté. Elle s'assit au comptoir sur un tabouret, déposa ses sacs de provisions et commença à parcourir les magazines.

Il y avait dans le dernier numéro de *Life* un grand article intitulé LA TELEVISION EN EUROPE : UN COUP D'ŒIL SUR L'AVENIR. Intéressée, elle se pencha sur la page. Elle vit la photographie d'une famille allemande en train de regarder la télévision dans son salon. Il y a déjà, disait l'article, quatre heures d'émissions d'images par jour depuis Berlin. Un jour il y aura un émetteur dans toutes les principales villes d'Europe. Et, en 1970, on en construira un à New York.

Sur les photographies illustrant l'article, on voyait des ingénieurs électroniciens du Reich en train d'aider le personnel local à résoudre ses problèmes. Il était facile de voir quels étaient les Allemands. Ils avaient cet air sain, bien lavé, énergique, le regard décidé. Quant aux Américains – ils avaient simplement l'air d'hommes, ils ressemblaient à tout le monde.

L'un des techniciens allemands montrait quelque chose au loin et les Américains essayaient de distinguer ce qu'il pouvait bien désigner ainsi. Je pense qu'ils ont meilleure vue que nous, se dit-elle. Un meilleur régime pendant ces vingt dernières années. Comme on nous l'a dit : ils voient des choses que personne ne peut voir. La vitamine A, peut-être ?

Je me demande l'effet que ça fait d'être assis chez soi dans son salon et de voir le monde entier sur un petit tube de verre gris. Si ces Nazis sont capables de faire la navette entre la Terre et Mars, comment ne peuvent-ils pas faire fonctionner la télévision ? Je crois que je préfère regarder ces comédies musicales, voir comment Bob Hope et Jimmy Durante sont dans la réalité, plutôt que d'aller me promener sur Mars.

C'est peut-être ça, se disait-elle en remettant le magazine sur le râtelier, les Nazis n'ont aucun sens de l'humour, alors pourquoi auraient-ils besoin de la télévision ? De toute façon, ils ont tué la plupart des grands comédiens. Parce qu'ils étaient presque tous juifs. En réalité, elle s'en rendait compte, ils ont fait périr la plus grande partie des gens du spectacle. Je me demande comment Hope peut s'en

tirer indemne avec tout ce qu'il dit. Il est vrai que ses émissions partent du Canada. Il y a un peu plus de liberté par là. Mais il dit réellement de ces choses ! Comme cette blague à propos de Gœring… Gœring achète Rome, il la fait expédier dans sa retraite de la montagne et remonter. Et il fait revivre les premiers temps du Christianisme pour que ses lions favoris aient quelque chose à…

— Vous vouliez acheter ce magazine, mademoiselle ? demanda le petit vieux desséché qui tenait le drugstore, en prenant un air soupçonneux.

Se sentant coupable, elle remit à sa place le *Reader's Digest* qu'elle s'était mise à feuilleter.

Elle flânait de nouveau le long du trottoir avec ses sacs à provisions et elle se disait : peut-être que Gœring sera le nouveau Führer à la mort de ce Bormann. Il semble un peu différent des autres. La seule chose que Bormann ait faite pour accéder à la première place, c'est de venir s'insinuer au moment même où Hitler s'effondrait et ceux qui étaient tout proches de Hitler ont été les seuls à s'apercevoir de la rapidité avec laquelle cela se passait. Le vieux Gœring était au loin, dans sa montagne. Gœring aurait dû succéder à Hitler comme Führer parce que c'était sa Luftwaffe qui avait écrasé ces stations de radar des Anglais et qui avait ainsi liquidé la R.A.F. Hitler leur aurait fait bombarder Londres, comme ils ont fait à Rotterdam.

Mais c'est probablement Goebbels qui arrivera, elle en était persuadée. C'était ce que tout le monde disait. Tant que ce ne sera pas cet affreux Heydrich. Il nous tuerait tous. Il est réellement dingue.

Celui que j'aime, se disait-elle, c'est ce Baldur von Schirach. C'est le seul qui ait l'air normal, en tout cas. Mais il n'a pas une chance.

Elle se tourna et gravit les marches du perron conduisant à la porte de ce vieil immeuble de bois qu'elle habitait.

En ouvrant la porte de son appartement, elle trouva Joe Cinnadella dans la position où elle l'avait laissé, au milieu du lit, sur le ventre, les bras pendant. Il dormait toujours.

Non, se dit-elle. Ce n'est pas possible qu'il soit encore là ; le camion est parti. Est-ce qu'il l'a manqué ? Cela paraît évident.

Elle alla dans la cuisine, déposa ses sacs d'épicerie sur la table, au milieu de la vaisselle du petit déjeuner.

Mais avait-il fait exprès de laisser partir le camion ? se demandait-elle. C'était la question.

Quel homme bizarre… Il avait été tellement passionné. Il n'avait pour ainsi dire pas arrêté de la nuit. Et cependant, c'était comme s'il n'avait pas été vraiment là, comme s'il faisait cela sans s'en apercevoir. Il pensait à autre chose, peut-être.

Par habitude, elle se mit à ranger ses provisions dans le vieux réfrigérateur General Electric à tourelle extérieure et à débarrasser la

table du petit déjeuner.

Il en a peut-être fait autant, reconnut-elle. C'est sa seconde nature ; son corps fait les mouvements, comme le mien quand je mets ces assiettes et ces couverts dans l'évier. Il pourrait le faire avec les trois cinquièmes de son cerveau enlevés, comme la patte de la grenouille en classe d'histoire naturelle.

— Eh là ! appela-t-elle. Réveille-toi !

Dans le lit, Joe s'étirait, s'ébrouait.

— As-tu entendu l'émission de Bob Hope l'autre soir ? lui cria-t-elle. Il a raconté cette histoire vraiment drôle, celle où ce major allemand interroge des Martiens. Ils ne peuvent pas donner de documents établissant que leurs grands-parents étaient aryens. Si bien que le major fait savoir à Berlin que Mars est peuplé de Juifs. (Elle entra dans la pièce de séjour où Joe était couché et elle dit :) Et ils ont environ trente centimètres de haut, et ils ont deux têtes… Tu sais comment Bop Hope continue ?

Joe ouvrit les yeux. Il ne disait rien ; il la regardait sans cligner des yeux. Son menton, noir de barbe, ses yeux sombres qui semblaient douloureux… elle aussi se tut.

— Qu'y a-t-il ? finit-elle par demander. Tu as peur ?

Non, se dit-elle, c'est Frank qui a peur. C'est… je ne sais quoi.

— Le bus est parti, dit Joe en s'asseyant.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

Elle s'assit elle-même sur le bord du lit, en s'essuyant les mains et les bras avec un torchon.

— Je le rattraperai au retour. Le copain n'en parlera à personne. Il sait que je ferais la même chose pour lui.

— Tu as déjà fait ça avant ? demanda-t-elle.

Joe ne répondit pas. Tu l'as fait exprès, se dit Juliana. J'en suis sûre. Je le sais.

— Et s'il prenait une autre route pour revenir ?

— Il prend toujours la Cinquante. Jamais la Quarante. Il a eu une fois un accident sur la Quarante ; des chevaux qui sont sortis sur la route et il est rentré dedans. Dans les Montagnes Rocheuses.

Il ramassa ses vêtements sur la chaise et se mit à s'habiller.

— Quel âge as-tu, Joe ? lui demanda-t-elle en regardant son corps nu.

— Trente-quatre ans.

Alors, se dit-elle, tu dois avoir été à la guerre. Elle ne remarquait aucun défaut visible ; il avait, en fait, un beau corps mince, avec de longues jambes. Joe, sous son regard, prit un air maussade et se détourna.

— Je ne peux pas regarder ? demanda-t-elle. (Toute la nuit passée avec lui, et maintenant, cette pudeur !) Est-ce que nous sommes

difformes ? dit-elle. Nous ne pouvons pas supporter de nous voir à la lumière du jour ? Il faut nous enfoncer dans les murs ?

Avec un ricanement amer, il partit vers la salle de bains, en caleçon et chaussettes, en se frottant le menton.

C'est ma maison, se disait Juliana. Je te permets de rester ici, et pourtant tu ne veux pas me laisser te regarder. Pourquoi veux-tu rester, alors ? Elle le suivit dans la salle de bains. Il avait commencé à faire couler de l'eau chaude pour se raser.

Elle vit sur son bras un tatouage, une lettre C en bleu.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda-t-elle. Ta femme ? Connie, Corinne ?

— Le Caire, dit Joe en se savonnant le visage.

Quel nom exotique, se dit-elle avec envie. Puis elle se sentit rougir. Je suis vraiment stupide. Un Italien de trente-quatre ans, originaire de la partie du monde se trouvant entre les mains des Nazis…

Il avait été à la guerre, bien sûr. Mais du côté de l'Axe. Et il s'était battu au Caire ; le tatouage était leur lien, à ces Allemands et Italiens vétérans de la campagne d'Afrique – la défaite des Anglais et des Australiens sous le commandement du général Gott, par Rommel et son Afrikakorps.

Elle sortit de la salle de bains, retourna dans la salle de séjour et se mit à faire le lit ; ses mains volaient.

Les affaires de Joe étaient rangées sur la chaise en un petit tas bien net : vêtements, petite valise, objets personnels. Elle remarqua une boîte recouverte de velours, comme un étui à lunettes ; elle la prit, l'ouvrit et jeta un coup d'œil.

Tu t'es en effet certainement battu au Caire, se dit-elle en regardant la Croix de Fer de seconde classe sur le haut de laquelle était gravée l'inscription : *10 juin 1945*. Ils n'ont pas tous eu cela ; seulement les plus braves. Je me demande ce que tu as fait… tu n'avais que dix-sept ans, alors.

Joe apparut à la porte au moment précis où elle sortait la médaille de l'écrin ; elle s'aperçut de sa présence, et, se sentant coupable, elle sursauta. Mais il ne semblait pas s'émouvoir.

— Je jetais juste un coup d'œil, dit Juliana. Je n'en avais encore jamais vu. Est-ce que Rommel te l'a épinglée lui-même ?

— C'est le général Bayerlein qui me l'a remise. Rommel avait déjà été muté en Angleterre, pour terminer la campagne là-bas.

Le ton de sa voix était calme. Mais une fois de plus il s'était remis à faire ce geste qui ressemblait à un tic nerveux chronique : en partant de son front, sa main remontait sur son crâne, inlassablement, en passant dans ses cheveux comme pour les peigner.

— Voudrais-tu m'en parler ? demanda Juliana tandis qu'il

revenait à la salle de bains et continuait à se raser.

Ensuite il prit une douche chaude et il ne lui parla guère ; en tout cas, il ne lui dit rien qui ressemblât au récit qu'elle aurait aimé entendre. Ses deux frères aînés avaient servi pendant la campagne d'Éthiopie tandis que lui, à treize ans, faisait partie d'une organisation de jeunesse fasciste à Milan, la ville où il habitait. Ensuite, ses frères avaient été versés dans une batterie d'artillerie d'élite, celle du major Ricardo Pardi, puis, quand la Deuxième Guerre mondiale avait éclaté, Joe avait été en mesure de les rejoindre. Ils avaient combattu sous les ordres de Graziani. Leur matériel, en particulier leurs chars, était épouvantable. Les Anglais les avaient tirés comme des lapins, y compris les officiers supérieurs. Pendant la bataille, il fallait maintenir les portes des tanks fermées avec des sacs de sable, pour les empêcher de s'ouvrir. Cependant le major Pardi avait réclamé des obus réformés, les avait fait polir et graisser et les avait tirés ; sa batterie avait stoppé en 1943 la grande avance désespérée des chars du général Wavell.

— Est-ce que tes frères sont toujours en vie ? demanda Juliana.

Ses frères avaient été tués en 44, étranglés avec du fil de fer par des commandos britanniques, les Groupes du Désert à grand rayon d'action qui opéraient à l'arrière des lignes de l'Axe et qui étaient devenus particulièrement fanatiques pendant les dernières phases de la guerre, quand il était devenu clair que les Alliés ne pourraient vaincre.

— Qu'est-ce que tu éprouves maintenant à l'égard des Anglais ? demanda-t-elle en hésitant un peu.

— J'aimerais voir les Nazis faire à l'Angleterre ce que les Anglais ont ait en Afrique.

Il parlait d'une voix monotone.

— Mais il y a de cela… dix-huit ans, dit Juliana. Je sais que les Britanniques ont fait des choses particulièrement terribles. Cependant…

— On parle de ce que les Nazis ont fait aux Juifs, dit Joe. Les Britanniques ont fait pire. Pendant la bataille de Londres. (Il se tut.) Ces armes qui mettent le feu, le phosphore et le pétrole ; j'ai vu une partie des troupes allemandes, ensuite. Les bateaux brûlaient, ils étaient réduits en cendres les uns après les autres. Ces tuyaux sous l'eau, qui transformaient la mer en océan de feu. Et les populations civiles sous ces raids incendiaires grâce auxquels Churchill croyait pouvoir rétablir la situation au dernier moment. Ces attaques terroristes sur Hambourg et Essen…

— Ne parlons pas de ça, dit Juliana. (Dans la cuisine, elle se mit à faire cuire du bacon ; elle alluma le petit poste Emerson en plastique blanc que Frank lui avait donné pour son anniversaire.) Je vais te préparer quelque chose à manger.

Elle tourna le bouton, en essayant de trouver un peu de musique légère et agréable.

— Regarde ça, dit Joe. (Dans la salle de séjour, il était assis sur le lit, sa petite valise à côté de lui ; il l'avait ouverte et il en sortit un livre froissé et plus ou moins en lambeaux, qui avait l'air d'avoir été beaucoup manipulé. (Il fit un sourire narquois et dit à Juliana :) Viens ici. Tu sais ce qu'on dit ? L'auteur de ce livre… C'est très drôle. Viens t'asseoir. (Il lui prit le bras et la fit se mettre à côté de lui.) Je veux te le lire. Suppose qu'ils aient gagné. À quoi ça ressemblerait ? Tu n'as pas à t'en faire ; cet homme a pensé à tout. (Il ouvrit le livre et se mit à tourner lentement les pages.) L'Empire britannique contrôlerait l'Europe entière. Toute la Méditerranée. Plus d'Italie du tout. Ni d'Allemagne. Les policemen et ces drôles de petits soldats avec leur bonnet à poils et le roi jusqu'à la Volga.

— Est-ce que ça serait tellement mal ? demanda Juliana à voix basse.

— Tu as lu le livre ?

— Non, reconnut-elle en se tordant le cou pour essayer de voir la couverture. (Elle en avait entendu parler, cependant ; un tas de gens l'avaient lu.) Mais Frank – mon ex-mari – et moi nous avons souvent parlé de ce qu'auraient été les choses si les Alliés avaient gagné la guerre.

Joe ne semblait pas l'entendre ; il regardait son exemplaire de *La sauterelle pèse lourd.*

— Et dans ce livre, continua-t-il, est-ce que tu sais comment l'Angleterre est victorieuse ? Comment elle triomphe de l'Axe ?

Elle secoua la tête ; elle sentait croître la tension dans cet homme assis à côté d'elle. Son menton s'était maintenant mis à trembler ; il ne cessait de se passer la langue sur les lèvres, de se gratter le cuir chevelu… et sa voix était rauque.

— Elle amène l'Italie à trahir l'Axe, dit Joe.

— Oh ! dit-elle.

— L'Italie passe dans le camp des Alliés. Elle se joint aux Anglo-Saxons pour ouvrir ce qu'il appelle « le bas-ventre vulnérable de l'Europe ». Mais c'est naturel de la part de l'auteur de penser cela. Nous connaissons tous la couardise de l'armée italienne qui prenait la fuite toutes les fois qu'elle voyait les Anglais. Qui buvait du vin. Insouciants, pas faits pour se battre, les soldats italiens. Ce type… (Joe referma le livre, le retourna pour regarder la couverture.) Cet Abendsen. Je ne lui reproche rien. Il écrit ce que lui dicte son imagination, il essaie de se représenter ce qu'aurait été le monde si l'Axe avait été battu. Comment cela aurait-il pu arriver si l'Italie n'avait pas trahi ? (Sa voix devenait âpre.) Le Duce – c'était un clown ; nous savons tous cela.

Elle se dégagea et courut à la cuisine :

— Il faut que j'aille retourner le bacon.

Il la suivit, le livre à la main, et il continua :

— Ensuite, les États-Unis entrent dans le conflit. Ils liquident le Japon. Après la guerre, les États-Unis et la Grande-Bretagne se partagent le monde. Exactement comme cela s'est passé en réalité avec l'Allemagne et le Japon.

— L'Allemagne, le Japon, et l'Italie… dit Juliana.

Il la regarda avec étonnement.

— Tu oubliais l'Italie.

Elle l'affrontait avec calme. Toi aussi tu as oublié ? se disait-elle à elle-même. Comme tout le monde ? Le petit empire du Moyen-Orient… l'opérette de la Nouvelle Rome.

Elle lui servit sur un plateau des œufs au bacon, des toasts et de la marmelade d'oranges, du café. Il se mit immédiatement à manger.

— Qu'est-ce qu'on vous donnait à manger en Afrique du Nord ? demanda-t-elle en s'asseyant à son tour.

— De l'âne mort, répondit Joe.

— C'est ignoble.

— Asino Morte, dit Joe avec un sourire en coin. Les boîtes de corned-beef portaient les initiales A.M. Les Allemands appelaient cela « Alter Mann » : du vieil homme.

Il se remit rapidement à manger.

Juliana saisit le livre que Joe avait gardé sous le bras et elle se dit qu'elle aimerait le lire. Allait-il rester longtemps ? Le livre était tout graisseux ; des pages avaient été arrachées. Il y avait des marques de doigts à chaque page. Il avait été lu par les chauffeurs de camions pendant leurs longues randonnées, accoudés au comptoir des snacks miteux, tard dans la nuit… J'ai l'impression que tu lis très lentement, se disait-elle. Je parierais que tu as passé des semaines, si ce n'est des mois, sur ce livre.

En ouvrant au hasard, elle lut :

> *… maintenant, parvenu à la vieillesse, il avait devant lui la tranquillité, un empire dont les Anciens avaient rêvé mais qu'ils n'avaient jamais pu constituer, les bateaux allant de la Crimée à Barcelone, tout ce domaine ne faisant qu'un, avec la même monnaie, la même langue, le même drapeau. Le grand Union Jack flottant du soleil levant au couchant ; elle avait fini par se réaliser, cette union du soleil et du drapeau.*

— Le seul livre que j'emporte partout avec moi, dit Juliana, ce n'est pas en réalité un livre ; c'est un oracle, le *Yi King* – Frank m'a

communiqué son enthousiasme pour ce livre et je m'en sers toujours quand il s'agit de prendre une décision. Je ne m'en sépare jamais. Jamais.

(Elle referma l'exemplaire de *La sauterelle.)* Tu veux le voir ? T'en servir ?

— Non, répondit simplement Joe.

Les coudes sur la table, le menton sur ses mains, elle le regarda de biais :

— Est-ce que tu t'es installé ici à titre définitif ? Et que vas-tu faire ?

Elle revenait par la pensée sur les insultes, les calomnies qu'elle avait entendues et elle disait en elle-même : tu m'as sidérée avec cette haine de la vie que tu as. Mais… tu as quelque chose. Tu es comme un petit animal, sans importance, mais malin. En étudiant son visage basané, intelligent mais borné, elle se disait : Comment ai-je pu le croire plus jeune que moi ? Mais ce côté enfantin est réel ; tu es encore le petit frère, en adoration devant les deux frères aînés, et ton major Pardi, et le général Rommel, peinant et suant pour rompre l'encerclement et triompher des Tommies. Est-ce qu'ils ont vraiment étranglé tes frères avec du fil de fer ? Nous avons entendu parler de cela, nous avons vu les photos, lu les récits d'atrocités qui ont été diffusés après la guerre… Elle eut un frisson. Mais les commandos anglais ont été jugés et châtiés depuis longtemps.

La radio avait cessé de diffuser de la musique ; il y avait, semblait-il, un bulletin d'information, repris d'Europe sur ondes courtes. La voix s'éteignit, se fit entrecoupée. Une longue pause, le silence complet. Puis, tout près, le speaker de Denver parla d'une voix nette. Elle allait tourner le bouton quand Joe l'arrêta.

— … la nouvelle de la mort du chancelier Bormann a frappé l'Allemagne de stupeur ; hier encore on avait la certitude…

Juliana et Joe se dressèrent brusquement.

— … toutes les stations du Reich ont annulé leurs programmes et les auditeurs ont entendu les accents solennels de l'hymne du Parti, *Horst Wessel Lied* par les chœurs de la division SS *Das Reich.* Plus tard, à Dresde, où le secrétaire en fonction du Parti et les chefs de la Sicherheitsdienst, le service de sécurité qui a remplacé la Gestapo à la suite…

Joe augmenta le son.

— … de la réorganisation du gouvernement sur l'instigation du Reichsführer défunt, Himmler, d'Albert Speer et d'autres, on a décidé deux semaines de deuil national ; on rapporte que de nombreux magasins et bureaux sont déjà fermés. Comme on ne sait encore rien sur la réunion attendue du Reichstag, le dernier parlement du Troisième Reich, dont l'approbation est exigée…

— Ce sera Heydrich, dit Joe.

— Je souhaite que ce soit ce grand garçon blond, ce Schirach, dit-elle. Seigneur, il a donc fini par mourir. Crois-tu que Schirach ait une chance ?

— Non, dit tout net Joe.

— Il y aura peut-être une guerre civile, dit-elle. Mais ces types sont si vieux, à présent, Gœring et Goebbels – tous ces gars du vieux Parti.

— … l'a touché dans sa retraite dans les montagnes, près du Brenner… disait la radio.

— Ce sera le gros Hermann, dit Joe.

— … a dit simplement qu'il était accablé de chagrin par cette perte, en la personne non seulement d'un soldat, d'un patriote et du fidèle chef du Parti, mais aussi d'un ami personnel comme il l'a dit déjà à plusieurs reprises ; on se rappellera que peu de temps après la guerre, au moment des discussions concernant l'intérim du pouvoir, il l'avait soutenu alors que certains éléments avaient manifesté leur opposition à l'ascension de Herr Bormann jusqu'au pouvoir suprême…

Juliana tourna le bouton.

— Ce n'est que du bla-bla, dit-elle. Pourquoi employer des mots comme ceux-là ? On parle de ces affreux assassins comme s'ils étaient des gens dans notre genre.

— Ils le sont, dit Joe. (Il se rassit et se remit à manger.) Il n'y a rien dans ce qu'ils ont fait que nous n'aurions fait à leur place. Ils ont sauvé le monde du Communisme. S'il n'y avait pas eu l'Allemagne, nous vivrions aujourd'hui sous la domination des Rouges. Ce serait bien pire.

— Tu parles aussi comme la radio, du bla-bla, dit Juliana.

— J'ai vécu sous la domination des Nazis, dit Joe. Je sais à quoi ça ressemble. Est-ce que ça s'appelle simplement parler, d'avoir vécu douze, treize ans – plus longtemps que ça – près de quinze ans ? J'ai eu une carte de travail de l'Organisation Todt, j'ai travaillé pour elle depuis 1947, en Afrique du Nord et aux États-Unis. Écoute-moi… dit-il en tendant un doigt vers elle. J'ai les dispositions qu'ont tous les Italiens pour les travaux de terrassement. L'Organisation m'a donné une qualification élevée. On ne m'a pas mis à remuer l'asphalte à la pelle et à mélanger du ciment pour les autoroutes ; je collaborais au service des projets. Ingénieur, en quelque sorte. Un jour, le Dr Todt est venu inspecter le travail de notre équipe. Il m'a dit : « Vous connaissez votre travail. » Ça a été un grand moment, Juliana. La dignité du travail ; ils ne se contentent pas de dire des mots sans signification… Avant eux, les Nazis, tout le monde dédaignait les travaux manuels. Le point de vue aristocratique. Le Front du Travail a mis fin à cela. J'ai pour la première fois pris conscience de mes mains. (Il parlait si vite

que son accent reparaissait. Elle avait quelque peine à le suivre.) Nous vivions tous dans les bois, dans le nord de l'État de New York, comme des frères. Nous chantions des chansons. Nous allions travailler en marchant au pas. L'esprit de la guerre, mais seulement pour reconstruire, et non pour détruire. Ce fut la plus belle époque, celle de la reconstruction après la guerre – ces rangées d'immeubles d'habitation beaux, nets, durables, construits bloc par bloc, tout le bas de la ville rebâti à New York, Baltimore. Maintenant, bien sûr, ce travail appartient au passé. Les grands cartels comme Krupp und Sohnen de New Jersey mènent la danse. Mais ce n'est pas nazi ; c'est juste les puissants européens d'autrefois, toujours les mêmes. C'est pire, tu m'entends ? Des Nazis comme Rommel et Todt sont un million de fois mieux que des industriels comme Krupp, et les banquiers, tous ces Prussiens ; il aurait fallu les faire passer à la chambre à gaz. Tous ces messieurs en veston.

Mais, se disait Juliana, ces messieurs en veston gardent leurs places et semblent devoir rester toujours. Quant à tes idoles, Rommel, le Dr Todt, ils sont simplement venus après la fin des hostilités pour déblayer les décombres, construire des autoroutes, faire repartir l'industrie. Ils ont même laissé vivre les Juifs, surprise heureuse – amnistie, pour que les Juifs puissent se remettre à la besogne. Jusqu'en 1949, en tout cas… et ensuite, adieu Todt et Rommel qu'on a envoyés paître.

Est-ce que je ne le sais pas ? se demandait Juliana. Est-ce que je n'ai pas entendu tout cela de la bouche de Frank ? Tu ne peux rien m'apprendre de la vie sous le régime nazi ; mon mari était – et est toujours – juif. Je sais que le Dr Todt était l'homme le plus modeste et le plus doux qui ait jamais existé ; je sais que tout ce qu'il voulait, c'était fournir du travail – honnête, estimable – aux millions d'Américains au regard morne, désespéré, hommes et femmes, qui, après la guerre, cherchaient on ne sait trop quoi dans les ruines. Je sais qu'il voulait voir instituer des services médicaux, créer des centres de vacances, construire des logements convenables pour tous, sans considération de race ; c'était un bâtisseur, ce n'était pas un penseur… et dans la plupart des cas il a trouvé le moyen de créer ce qu'il voulait, il y est vraiment parvenu. Mais…

Une préoccupation qui la travaillait depuis un moment jaillit soudain à la surface de sa conscience.

— Dis-moi, Joe, ce livre, *La sauterelle,* est-ce qu'il n'est pas interdit sur la Côte Est ?

Il fit signe que oui.

— Comment as-tu pu le lire, dans ce cas ? (Il y avait là quelque chose qui la préoccupait.) Est-ce qu'on aurait cessé de fusiller les gens pour avoir lu ?

— Cela dépend de votre groupe racial. Du brassard d'or bien authentique.

C'était donc cela. Les Slaves, les Polonais, les Portoricains sont les plus limités au point de vue de ce qu'ils ont le droit de lire, d'écouter. Les Anglo-Saxons sont beaucoup mieux placés ; ils ont des écoles publiques pour leurs enfants, ils peuvent fréquenter les bibliothèques, les musées et les concerts. Mais même ainsi… *La sauterelle* est un livre qui n'est pas seulement mis à l'index mais encore interdit, et à tous.

— Je l'ai lu aux cabinets, dit Joe. Je le cachais sous un oreiller. À vrai dire je l'ai lu *parce qu'il est interdit.*

— Tu es très courageux, lui dit-elle.

— Tu dis ça ironiquement ?

Joe ne savait pas trop quoi penser.

— Non.

Il se détendit légèrement.

— C'est facile pour vous autres, par ici ; vous menez une vie tranquille, sans objectifs en vue, peut-être, mais vous n'avez rien à faire, et pas de soucis. Vestiges d'un passé oublié, en dehors du cours des événements. Ce n'est pas un peu ça ? (Il la regardait d'un air moqueur.)

— Vous vous tuez avec votre cynisme. Vos idoles vous sont retirées une par une et à présent vous n'avez plus personne à qui donner votre amour.

Elle tendait sa fourchette dans sa direction ; il acceptait ce qu'elle lui disait. Mange, pensait-elle. Ou bien, abandonne même les processus biologiques.

Tout en mangeant, Joe désigna le livre d'un mouvement de tête :

— Cet Abendsen habite quelque part de ce côté-ci, d'après la jaquette. À Cheyenne. Il voit le monde entier depuis ce coin bien tranquille. Tu ne l'aurais jamais cru, hein ? Lis ce qu'il dit ; lis à haute voix.

Elle regarda le dos de la jaquette.

— Il a servi pendant la guerre dans les Marines américains, il a été blessé en Angleterre par un char Tigre des Nazis. Il était sergent. On dit que l'endroit où il écrit est pratiquement une forteresse avec des canons partout. (Elle déposa le volume et ajouta :) Ce qu'on ne dit pas ici et que j'ai entendu raconter, c'est qu'il n'est pas loin d'être une sorte de paranoïaque ; l'endroit où il vit est niché dans les montagnes et il est entouré de fils de fer barbelés sous tension. Difficile d'y parvenir.

— Il a peut-être raison, dit Joe, de vivre dans ces conditions après avoir écrit ce livre. Les gros bonnets allemands ont sauté au plafond après l'avoir lu.

— Il vivait déjà comme ça auparavant ; c'est là qu'il a écrit son

livre. Sa maison s'appelle… (Elle jeta un coup d'œil à la jaquette du livre.) Le Haut Château. C'est le nom qu'il lui a donné.

— Alors, ils ne l'auront pas, dit Joe en mastiquant rapidement. Il est sur ses gardes. C'est très malin.

— J'estime, dit Juliana, qu'il faut du courage pour écrire un tel livre. Si l'Axe avait perdu la guerre, nous aurions pu dire et écrire tout ce que nous aurions voulu, comme c'était le cas autrefois ; nous serions un pays et nous aurions un système de lois convenables, les mêmes pour tous.

À sa grande surprise, il l'approuva d'un signe de tête, d'un air très raisonnable.

— Je ne te comprends pas, dit-elle. Que crois-tu ? Que veux-tu ? Tu défends ces monstres, ces détraqués qui ont massacré les Juifs et alors, toi…

Ne sachant plus que dire, elle le saisit par les oreilles ; elle se leva, l'entraînant à sa suite ; il sursauta de surprise et de douleur ; ses yeux papillotaient, il était obligé de la suivre.

Ils se firent face, haletants, incapables de parler.

— Veux-tu me dire ? Tu ne veux donc pas me raconter ? Tu sais ce que c'est, par toi-même ; tu comprends très bien, et tu te contentes de continuer à manger en prétendant que tu n'as aucune idée de ce que je veux dire.

Elle lui lâcha les oreilles, après les avoir si bien pincées qu'elles étaient toutes rouges.

— Discours vide, dit Joe. Aucune importance. C'est comme la radio, ce que tu en disais. Tu sais comment les vieilles Chemises Brunes appelaient les gens qui font de la philosophicaillerie ? *Eierkopf*. Des têtes d'œuf, des grosses têtes. Parce que ces grosses têtes se cassent si facilement… dans les bagarres de rues.

— Si tu penses cela de moi, dit Juliana, pourquoi donc ne pars-tu pas ? Pour quelle raison restes-tu ici ?

Elle fut glacée par sa grimace énigmatique.

Je voudrais ne l'avoir jamais laissé venir ici avec moi, se disait-elle. Et maintenant, il est trop tard. Je sais que je ne peux pas me débarrasser de lui – il est trop fort. Il y a quelque chose de terrible qui est en train de se passer, se disait-elle. Quelque chose qui sort de lui. Et il me semble que j'y contribue.

— Que se passe-t-il ? (Il tendit la main, la prit sous le menton, lui caressa le cou, passa les doigts à l'intérieur de sa chemise et se mit à lui presser les épaules affectueusement.) Question d'humeur. Ton problème… je t'analyserai gratuitement.

— Et puis après on te traitera d'analyste juif. (Elle eut un faible sourire.) Tu veux donc finir dans un four crématoire ?

— Tu as peur des hommes. C'est bien cela ?

— Je ne sais pas.

— C'était possible à dire la nuit dernière. Seulement parce que… (Il s'interrompit brusquement.) Parce que j'ai veillé tout particulièrement à tenir compte de tes désirs.

— Parce que tu as couché avec tant de filles, dit Juliana, c'est ce que tu étais parti pour dire.

— Mais je sais que j'ai raison. Écoute ; je ne te ferai jamais de mal, Juliana. Sur le corps de ma mère – je t'en donne ma parole. Je serai plein d'égards et si tu veux tirer parti de mon expérience… je t'en donnerai la possibilité. Tu cesseras d'avoir des hantises. Je peux te détendre, t'améliorer, et cela en peu de temps, relativement. C'est simplement parce que tu n'as pas eu de veine.

Elle acquiesça, un petit peu rassérénée. Mais elle avait froid dans le corps, elle était triste et elle ignorait toujours exactement pourquoi.

Pour commencer sa journée, Mr Nobusuke Tagomi se réserva un moment de solitude. Il était assis dans son bureau du *Nippon Times,* et il réfléchissait.

Déjà, avant de quitter son domicile pour venir à son bureau, il avait reçu le rapport d'Ito au sujet de Mr Baynes. Il ne subsistait aucun doute dans l'esprit de l'étudiant : Mr Baynes n'était pas suédois. Il était certainement de nationalité allemande.

Mais l'aptitude d'Ito à manier les langues germaniques n'avait jamais impressionné les Missions commerciales, ni le Takkoka, la police secrète japonaise. Cet idiot n'avait probablement trouvé aucun sujet de conversation, se dit Mr Tagomi. Un enthousiasme maladroit, combiné à des doctrines romantiques. Chercher à savoir, mais toujours avec un soupçon au départ.

De toute façon, la conférence avec Mr Baynes et ce personnage âgé venu du Japon commencerait bientôt, à l'heure prévue, quelle que puisse être la véritable nationalité de Mr Baynes. Et Mr Tagomi aimait bien cet homme. C'était là, à son avis, la qualité primordiale chez un homme haut placé tel que lui. Reconnaître un homme bien au premier contact. Avoir de l'intuition sur les gens. Couper court à tout cérémonial et protocole. Aller droit au cœur.

Le cœur, enfermé dans deux lignes yin de passion noire. Étranglé, parfois, et pourtant, même ainsi, il y avait la lumière du yang, le scintillement au centre. Il me plaît, se disait Mr Tagomi, qu'il soit allemand ou suédois. J'espère que la zaracaïne lui aura calmé son mal de tête. Que je n'oublie pas de m'en informer, dès que je le verrai.

Il y eut un bourdonnement au pupitre de l'intercom.

— Non, répondit-il sur un ton brusque. Pas de discussion. C'est le moment de la Vérité Intérieure. L'introversion.

Sortant du minuscule haut-parleur, lui parvint la voix de Mr

Ramsey :

— Monsieur, la nouvelle vient de nous atteindre à l'instant. Elle provient des services de presse de l'étage au-dessous. Le chancelier du Reich est mort. Martin Bormann.

La voix de Ramsey se tut ; ce fut le silence.

Il faut décommander tous les rendez-vous d'aujourd'hui, se dit Mr Tagomi. Il se leva de son bureau et se mit à arpenter la pièce d'un pas rapide, les mains jointes. Voyons. Envoyer immédiatement une lettre officielle au consul du Reich. Tâche secondaire ; un subordonné peut s'en charger. Profond chagrin, etc. En ces heures de deuil, le Japon tout entier se joint au peuple allemand. Ensuite ? Être aux aguets. Se trouver en mesure de recevoir sans aucun délai toute information en provenance de Tokyo.

Il pressa le bouton de l'intercom :

— Mr Ramsey, assurez-vous de la liaison avec Tokyo. Prévenez les filles du standard. Soyez vigilant. Nous ne devons pas manquer la communication.

— Bien, monsieur, répondit Mr Ramsey.

— À partir de maintenant, je serai dans mon bureau. Écartez tout ce qui concerne les affaires courantes. Renvoyez tous ceux qui n'appellent que pour des questions commerciales.

— Monsieur ?

— Je dois avoir les mains libres pour le cas où j'aurais à prendre des mesures d'urgence.

— Bien, monsieur.

Une demi-heure plus tard, à 9 heures, arriva un message du plus haut fonctionnaire du gouvernement impérial sur la côte Ouest, l'ambassadeur du Japon auprès des États américains du Pacifique, l'Honorable Baron L.B. Kaelemakule. Le ministère des Affaires étrangères avait convoqué une réunion extraordinaire à l'ambassade, dans Sutter Street, et chaque Mission commerciale devait envoyer un personnage haut placé pour y assister. Dans ce cas, cela voulait dire Mr Tagomi en personne.

Il n'avait pas le temps de se changer. Il se précipita vers l'ascenseur express, descendit au rez-de-chaussée et, un instant plus tard, il était en route dans la limousine de la Mission, une Cadillac 1940, conduite par un chauffeur chinois en uniforme.

Autour de l'ambassade les voitures des autres dignitaires étaient une douzaine, au total. Les dignitaires gravissaient les marches du perron et entraient dans l'immeuble ; Mr Tagomi connaissait une partie d'entre eux et les autres lui étaient complètement étrangers. Il sauta par la portière que son chauffeur lui maintenait ouverte, sans lâcher sa serviette ; elle était vide, car il n'avait aucun papier à emporter, mais il était essentiel de ne pas passer pour un simple

spectateur. Il monta les marches avec l'autorité de quelqu'un qui joue un rôle essentiel dans les événements en train de se dérouler, bien qu'il ne connût même pas l'ordre du jour de la réunion.

Les personnalités présentes s'étaient rassemblées en petits groupes. Des discussions se poursuivaient dans les couloirs. Mr Tagomi se joignit à des personnes de connaissance, les salua d'un signe de tête et prit un air aussi solennel que le leur.

Un employé de l'ambassade fit son apparition et les précéda dans une vaste pièce. Des chaises pliantes étaient installées là. Tout le monde s'assit en silence. On n'entendait que des bruits de pas et de toux. Aucune conversation.

Sur le devant de l'auditoire, un monsieur portant une liasse de papiers s'avança et alla s'installer devant une table légèrement surélevée. Pantalons rayés : représentant du ministère des Affaires étrangères.

Il y eut un léger brouhaha. D'autres personnages discutaient à voix basse ; des têtes se penchaient l'une vers l'autre.

— Messieurs, dit le représentant du ministère des Affaires étrangères d'une voix forte, sur un ton de commandement. (Tous les yeux se tournèrent vers lui.) Comme vous le savez, nous avons reçu confirmation de la mort du Chancelier du Reich. Par une déclaration officielle de Berlin. Cette réunion, qui ne durera que peu de temps – vous serez bientôt en mesure de regagner vos bureaux – a pour but de vous mettre au courant de ce que nous croyons devoir se produire dans la vie politique allemande ; comme résultat de la lutte entre les différentes tendances ; maintenant qu'il s'agit de pourvoir, dans une libre compétition, au remplacement de Herr Bormann.

» Passons rapidement en revue les candidats les plus importants. Au tout premier plan, Hermann Gœring. Permettez que je vous rappelle des détails qui vous sont familiers.

» Le Gros, comme on l'appelle, en raison de sa corpulence, a été tout d'abord un courageux as de l'aviation pendant la Première Guerre mondiale, a fondé la Gestapo et a occupé un poste très important dans le gouvernement de la Prusse. C'est l'un des plus impitoyables parmi les premiers Nazis, mais par la suite ses excès de sybaritisme ont donné naissance à une image trompeuse, celle d'un aimable amateur de bons vins, image que notre gouvernement vous demande instamment d'écarter de votre esprit. On a également prétendu que cet homme n'était pas bien portant, et même morbide par ses appétits et on le ferait ressembler plutôt à ces Césars de la Rome antique qui se permettaient tous les excès, et dont la puissance semblait augmenter plutôt que diminuer à mesure qu'ils avançaient en âge. Le tableau haut en couleur qu'on fait de cet homme en toge au milieu de ses lions favoris, dans un château immense plein de trophées et d'objets d'art

est certainement conforme à la vérité. Pendant la guerre, des trains entiers d'objets de valeur volés étaient acheminés sans aucun motif militaire dans sa propriété privée. Notre estimation : cet homme ambitionne un pouvoir énorme et est capable de l'obtenir. Se permettant plus que n'importe quel Nazi, il contraste nettement avec le défunt Himmler qui a toujours vécu d'un salaire minime dans un état de gêne permanente. Herr Gœring est le symbole de la mentalité corrompue, c'est un homme qui utilise le pouvoir pour augmenter sa fortune personnelle. Une mentalité primitive, souvent vulgaire, mais un homme très intelligent, peut-être le plus intelligent de tous les chefs nazis. Son objectif : instaurer à son profit un culte personnel à la manière des empereurs de l'Antiquité.

» Ensuite, Herr J. Goebbels. A souffert de poliomyélite dans sa jeunesse. De naissance catholique. Brillant orateur, écrivain, esprit à la fois souple et fanatique, spirituel homme du monde, cosmopolite. Très porté sur les dames. Élégant. Bien élevé. De hautes capacités. Grande puissance de travail ; un besoin forcené de commander. On dit qu'il ne prend jamais de repos. Personnage très respectable. Peut être charmant, mais a la réputation d'avoir des crises de colère sans équivalent chez les autres Nazis. Orientation idéologique faisant penser à un point de vue médiéval jésuitique exacerbé par le nihilisme allemand post-romantique. Considéré comme le seul intellectuel authentique du Parti. Dans sa jeunesse, a eu l'ambition d'être auteur dramatique. Peu d'amis. N'est pas aimé par ses subordonnés, mais il est néanmoins le produit très raffiné de bien des éléments de la culture européenne, pris parmi les meilleurs. Derrière son ambition on ne doit pas voir une tendance à assurer des satisfactions personnelles, mais le besoin de puissance pour la puissance. Esprit d'organisation dans le sens classique où on l'entendait dans l'État prussien.

» Herr R. Heydrich.

Le fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères marqua un temps, promena un regard circulaire, puis reprit :

— Beaucoup plus jeune que les précédents ; il a collaboré à la Révolution de 1932. A fait carrière dans le groupe de SS placés sous le commandement direct de Himmler, a peut-être joué un rôle dans la mort encore partiellement inexpliquée de ce dernier en 1948. A officiellement éliminé ses rivaux dans le personnel policier, tels que A. Eichmann, W. Schellenberg et autres. On dit que cet homme est redouté par bien des membres du Parti. Responsable de la reprise en main des éléments de la Wehrmacht après la fin des hostilités au cours de ce célèbre heurt entre la police et l'armée qui a conduit à la réorganisation du système gouvernemental et d'où le NSDAP est finalement sorti victorieux. A soutenu d'un bout à l'autre Mr Bormann. Produit de l'entraînement des élites et cependant antérieur au système

dit du Château SS. On prétend qu'il est complètement dépourvu d'affectivité au sens traditionnel du mot. Énigmatique dans son comportement. On peut dire de lui qu'il a de la société une vue qui ramène la lutte entre les hommes à une suite de jeux ; un détachement particulier et quasi scientifique qu'on trouve également dans certains milieux technologiques. Ne participe pas aux discussions idéologiques. En résumé : au point de vue mentalité peut être défini comme moderne ; du genre postérieur au siècle de lumières qui se passe des illusions prétendues nécessaires, comme la croyance en Dieu, etc. La signification de cette mentalité dite réaliste ne peut être explorée par les sociologues de Tokyo, si bien que cet homme doit être considéré comme un point d'interrogation. Cependant, on doit noter une ressemblance avec une détérioration de l'affectivité qui s'observe dans la schizophrénie pathologique.

Mr Tagomi était fatigué d'écouter.

— Baldur von Schirach. Ancien chef des Jeunesses hitlériennes. Considéré comme un idéaliste. Personnellement attirant, en apparence, mais considéré comme modérément expérimenté et compétent. Croit sincèrement dans les buts du Parti. A pris la responsabilité d'assécher la Méditerranée et de réclamer d'énormes surfaces à livrer à la culture. Mêlé également à une politique très répréhensible d'extermination raciale dans les pays slaves au début des années 50. S'est adressé directement au peuple allemand pour défendre le principe consistant à cantonner les restes des peuples slaves dans les régions sans communications avec l'extérieur, au cœur de l'Europe, analogues à des réserves. On lui a demandé de mettre fin à certaines formes d'euthanasie et d'expérimentation médicale, mais il ne l'a pas fait.

» Dr Seyss-Inquart. Ancien nazi autrichien, chargé à présent des régions coloniales du Reich, responsable de la politique coloniale. Est peut-être l'homme le plus haï sur tout le territoire du Reich. Est considéré comme l'instigateur de la plupart sinon de la totalité des mesures de répression prises à l'égard des peuples conquis. A travaillé avec Rosenberg à remporter des victoires idéologiques d'une ampleur extrêmement alarmante, comme cette tentative pour stériliser la totalité de la population russe survivant après la fin des hostilités. On ne dispose pas de faits certains sur ce point, mais on le considère comme l'un des responsables de la décision qui a été prise de faire un holocauste du continent africain, et de créer ainsi à l'égard de la population noire les conditions d'un génocide. Peut-être le plus proche au point de vue du tempérament du premier Führer, Adolf Hitler.

Le porte-parole du ministère des Affaires étrangères cessa sa lente et sèche lecture. Je crois que je deviens fou, se dit Mr Tagomi. Il faut que je sorte d'ici ; j'ai une attaque. Mon corps ne garde rien, rejette

tout – je me meurs. Il y voyait à peine, il se mit péniblement sur ses pieds, descendit la travée en passant devant les autres chaises où des gens étaient assis ; il lui fallait aller aux lavabos. Il courut pour remonter de l'autre côté.

Des têtes se tournèrent. On le vit. Humiliation. Malade à une réunion importante. Sa place était perdue. Il courait toujours, il franchit la porte, maintenue ouverte par un employé de l'ambassade.

La panique cessa sur-le-champ. La tête ne lui tournait plus, il distinguait à nouveau les objets. Le plancher, les murs se stabilisaient.

Une attaque de vertige. Dysfonctionnement de l'oreille moyenne, sans aucun doute.

Défaillance physique momentanée.

Donner à ses pensées une orientation rassurante. Se rappeler l'ordre auquel le monde obéit. Qu'y a-t-il pour le faire mouvoir ? La religion ? *Voyons,* se disait-il, *une gavote s'exécute posément. Très bien vous deux, très bien vous deux, vous vous y êtes pris d'une façon charmante. C'est précisément le style qu'il faut.* À une petite échelle, un monde reconnaissable. *Les Gondoliers.* G et C. Il ferma les yeux, il revit la Compagnie D'Oyle Carte quand elle avait fait cette tournée après la guerre. Le monde aux dimensions finies, le monde aux dimensions finies…

Un employé de l'ambassade, le prenant par le bras, lui dit :

— Monsieur, puis-je vous aider ?

— Ça va mieux, dit Mr Tagomi en s'inclinant.

Le visage de l'autre, calme, exprimant le respect. Aucune moquerie. Ils rient tous de moi, peut-être bien ? se dit Mr Tagomi. Complètement coulé.

C'est le mal. Cela se touche, comme le ciment.

Je ne peux y croire. Je ne peux le supporter. Le mal n'est pas une manière de voir. Il errait au hasard dans le vestibule, il entendait le bruit de la circulation dans Sutter Street, le porte-parole du ministère des Affaires étrangères s'adressant à son auditoire. Toute notre religion est fausse. Que vais-je faire ? se demandait-il. Il alla jusqu'à la grande porte de l'ambassade ; un employé la lui ouvrit, Mr Tagomi descendit les marches jusqu'à l'allée. Les voitures en stationnement. La sienne. Les chauffeurs qui attendent.

Il y a un principe en nous. Dans le monde. Il se répand sur nous, il s'infiltre dans nos corps, nos cerveaux, nos cœurs, dans le trottoir, même.

Pourquoi ?

Nous n'y voyons pas plus que des taupes. Nous rampons sur le sol, nous flairons avec notre museau. Nous ne savons rien. Je m'en suis aperçu… à présent je ne sais pas où aller. Hurler de terreur, c'est tout. M'enfuir.

Pitoyable.

Ils se moquent de moi, se disait-il en voyant les chauffeurs le regarder tandis qu'il allait vers sa voiture. Oublié ma serviette. Je l'ai laissée là-bas, à côté de ma chaise. Tous les yeux tournés vers lui quand il fait signe à son chauffeur. On lui tient la porte ouverte ; il se glisse dans la voiture.

Emmenez-moi à l'hôpital, est-il sur le point de dire. Non, rentrons au bureau.

— L'immeuble du *Nippon Times,* dit-il à haute voix. Allez doucement.

Il regardait la ville, les voitures, les boutiques, de hauts immeubles, maintenant très modernes. Les gens. Tous ces hommes, toutes ces femmes allant, chacun de leur côté, à leurs affaires.

En arrivant à son bureau il donna comme instructions à Mr Ramsey de prendre contact avec une autre Mission commerciale, celle des Métaux non ferreux et de demander que leur délégué à la conférence du ministère des Affaires étrangères veuille bien l'appeler dès son retour.

L'appel téléphonique eut lieu un peu avant midi.

— Vous avez peut-être remarqué que j'ai eu des ennuis au cours de cette réunion, dit Mr Tagomi au téléphone. Cela a dû se voir, et surtout mon départ précipité.

— Je n'ai rien remarqué, dit l'homme des métaux non ferreux. Mais après la réunion, ne vous voyant pas, je me suis demandé ce que vous étiez devenu.

— Vous êtes plein de tact, dit Mr Tagomi d'un air morne.

— Pas du tout. Je suis sûr que tout le monde était trop absorbé par la conférence des Affaires étrangères pour faire attention à quoi que ce fût d'autre. Quant à ce qui s'est passé après votre départ… avez-vous entendu ce qui concernait la ruée des candidats dans cette lutte pour le pouvoir ? C'est par là que cela a commencé.

— J'ai entendu jusqu'au passage concernant le Dr Seyss-Inquart.

— À la suite de cela, l'orateur s'est étendu sur la situation économique là-bas. Le point de vue des îles métropolitaines, c'est que le plan de l'Allemagne tendant à réduire en esclavage les populations d'Europe et d'Asie septentrionale – et en outre à mettre à mort tous les intellectuels, les représentants de la bourgeoisie, la jeunesse patriote et Dieu sait quoi – a été une catastrophe au point de vue économique. Seules les formidables réalisations de la technique, de la science et de l'industrie allemandes ont pu sauver la situation. Des armes miracles, pour ainsi dire.

— Oui, dit Mr Tagomi. (Toujours assis à son bureau, tenant le téléphone d'une main, il se versa de l'autre une tasse de thé bouillant.) Comme l'ont fait les armes miracles V 1 et V 2 et les avions de combat

à réaction pendant la guerre.

— C'est un tour d'escamotage, disait l'homme des métaux non ferreux. Tout d'abord, la situation a été maintenue par leurs utilisations de l'énergie atomique. Et la diversion procurée par leurs voyages vers Mars et Vénus. Il a souligné le fait que, mis à part leur caractère sensationnel, ceux-ci n'ont rien apporté de tangible au point de vue économique.

— Mais ils sont dans une situation dramatique, dit Mr Tagomi.

— Le pronostic était sombre. Il a l'impression que la plupart des Nazis placés aux postes de commande refusent d'envisager les faits à la lumière de la situation économique. Ce faisant, ils accentuent la tendance qui conduit à des aventures de plus en plus acrobatiques, à l'inconnu, à l'instabilité en général. Le cycle de l'enthousiasme délirant, puis de la peur, puis enfin des solutions les plus désespérées proposées par le Parti. Le point où il voulait en venir, c'est que tout aurait tendance à amener au pouvoir les candidats les plus inconscients et les plus fanatiques.

Mr Tagomi acquiesça.

— Nous devons donc nous attendre au plus mauvais choix, plutôt qu'au meilleur. Les éléments modérés et conscients de leurs responsabilités seront les vaincus dans la lutte actuelle.

— Qui a-t-il désigné comme étant le pire ? demanda Mr Tagomi.

— R. Heydrich, le Dr Seyss-Inquart, Hermann Gœring. C'est l'opinion du gouvernement impérial.

— Et le meilleur ?

— Peut-être von Schirach et le Dr Goebbels. Mais sur ce point il s'est montré moins explicite.

— Rien d'autre ?

— Il nous a dit que nous devions avoir confiance dans l'Empereur et son Cabinet, en ce moment plus que jamais. Que nous pouvions nous tourner vers le Palais avec confiance.

— Y a-t-il eu une minute de silence ?

— Oui.

Mr Tagomi remercia l'homme des métaux non ferreux et raccrocha.

Pendant qu'il buvait son thé, l'intercom sonna. C'était la voix de Miss Ephreikian :

— Monsieur, vous désiriez envoyer un message au consul d'Allemagne. (Un temps.) Êtes-vous disposé à me le dicter maintenant ?

C'est vrai, il avait oublié.

— Venez dans mon bureau, répondit-il.

Elle entra peu après, avec un sourire plein d'espoir.

— Vous sentez-vous mieux, monsieur ?

— Oui. On m'a fait une piqûre de vitamines qui m'a fait du bien. (Il réfléchit.) Rappelez-moi comment s'appelle le consul allemand.

— Je l'ai noté, monsieur. Freiherr Hugo Reiss.

— Mein Herr, dit Mr Tagomi pour commencer. Nous avons appris une nouvelle bouleversante : votre chef, Herr Martin Bormann, est décédé. Tandis que j'écris ces lignes, les larmes me viennent aux yeux. Quand je me remémore les actes hardis accomplis par Herr Bormann pour assurer le salut du peuple allemand contre ses ennemis intérieurs aussi bien qu'extérieurs, les mesures bouleversantes de sévérité prises à l'égard des défaitistes et des traîtres qui se disposaient à ruiner toute possibilité pour le genre humain d'avoir une vision du cosmos, dans lequel, après des siècles, les races nordiques aux cheveux blonds et aux yeux bleus ont enfin plongé dans leur…

Il s'arrêta. Il n'y avait pas moyen de terminer cette phrase. Miss Ephreikian avait arrêté son enregistreur et attendait.

— C'est une grande époque, dit-il.

— J'enregistre ces mots, monsieur ? Ils font partie du message ?

Elle remit sa machine en marche, sans être très sûre.

— Je m'adressais à vous, dit Mr Tagomi.

Elle sourit.

— Faites-moi repasser ce que je viens de dicter, dit Mr Tagomi.

On entendit tourner la bobine. Puis ce fut sa voix, fluette et métallique, qui sortait du haut-parleur de cinq centimètres. «… accomplis par Herr Bormann pour assurer le salut…» Il écoutait ce crissement d'insecte à mesure que la bobine se dévidait. Des grincements et des clapotements au niveau du cortex, se disait-il.

— J'ai ma conclusion, dit-il quand la bobine eut fini de se dévider. Détermination de s'élever et de s'immoler, afin d'obtenir dans l'Histoire une place dont rien de vivant ne pourra les déloger, quoi qu'on puisse apprendre ensuite. (Il marqua un temps.) Nous sommes tous des insectes, dit-il en s'adressant à Miss Ephreikian. Nous allons à tâtons vers quelque chose de terrible ou de divin. Êtes-vous d'accord ?

Il s'inclina. Miss Ephreikian, toujours assise à côté de son magnétophone, fit à son tour une légère courbette.

— Envoyez cela, dit-il. Signez, et ainsi de suite. Travaillez un peu les phrases, si vous voulez, pour qu'elles aient un sens. (Au moment où elle quittait le bureau, il ajouta :) Ou bien laissez-les ainsi de manière à ce qu'elles n'aient aucun sens. Ce que vous jugerez préférable.

En ouvrant la porte, elle le regarda avec curiosité.

Après son départ, il s'attaqua aux affaires courantes. Mais presque aussitôt, Mr Ramsey l'appelait sur l'intercom.

— Monsieur, c'est Mr Baynes qui vous demande.

Bon, se dit Mr Tagomi. Maintenant nous allons pouvoir aborder la

discussion importante.

— Passez-le-moi, dit-il en décrochant son téléphone.

— Mr Tagomi… (C'était la voix de Mr Baynes.)

— Bonjour. Par suite de la nouvelle de la mort du chancelier Bormann, je me suis trouvé obligé de sortir ce matin, alors que cela n'était pas prévu. Cependant…

— Est-ce que Mr Yatabé est entré en rapport avec vous ?

— Pas encore, dit Mr Tagomi.

— Avez-vous bien recommandé à votre personnel de guetter son arrivée ? dit Mr Baynes, qui paraissait très agité.

— Oui, répondit Mr Tagomi. On doit l'introduire directement dès qu'il sera là. (Il nota dans sa tête de prévenir Mr Ramsey ; il n'avait pas encore abordé le sujet avec lui.) Est-ce que nous ne devrions pas commencer nos discussions, alors, en attendant l'arrivée de ce vieux monsieur ? J'ai hâte de commencer. Êtes-vous en mesure de nous présenter vos moules à injection ? Bien que nous ayons été un peu bouleversés aujourd'hui…

— Il y a eu un changement, dit Mr Baynes. Nous attendrons Mr Yatabé. Vous êtes bien *sûr* qu'il n'est pas arrivé ? Je veux que vous me donniez votre parole de me prévenir dès qu'il vous aura appelé. Faites de votre mieux, s'il vous plaît, Mr Tagomi. (La voix de Mr Baynes paraissait étranglée, tremblante.)

— Je vous en donne ma parole. (C'était lui, à présent, qui se sentait agité. La mort de Bormann était à l'origine de ce changement.) En attendant, se hâta-t-il d'ajouter, je serais heureux de jouir de votre compagnie, peut-être aujourd'hui à déjeuner. Je n'ai pas encore pu me mettre à table à cette heure-ci. (Il continua, improvisant à mesure :) Tout en attendant pour entrer dans les détails, peut-être pourrions-nous passer en revue la situation mondiale, en particulier…

— Non, dit Mr Baynes.

Non ? répéta en lui-même Mr Tagomi.

— Monsieur, dit-il, je ne me sens pas bien aujourd'hui. J'ai eu un accident désagréable ; j'avais l'espoir de vous en faire part.

— Je regrette, dit Mr Baynes. Je vous rappellerai plus tard.

On entendit le déclic du téléphone. Il avait raccroché brusquement.

Je l'ai offensé, se dit Mr Tagomi. Il a dû saisir avec raison que j'avais omis de prévenir mon personnel en temps voulu à propos du vieux monsieur. Mais ce n'est pas grave ; il pressa le bouton de l'intercom et dit : « Mr Ramsey, s'il vous plaît, venez dans mon bureau. » Je peux rectifier sur-le-champ. Il y a eu des choses plus importantes. La mort de Bormann l'avait secoué.

Une chose sans gravité – mais cependant symptomatique de mon attitude irréfléchie et de mon manque d'énergie. Mr Tagomi se sentait

coupable. Ce n'est pas un bon jour, se dit-il. J'aurais dû consulter l'oracle, déterminer à quel Moment nous nous trouvons. J'ai dérivé très loin du Tao ; c'est évident.

Sous lequel des soixante-quatre hexagrammes suis-je en train d'agir. Il ouvrit le tiroir de son bureau, étala devant lui les deux volumes du *Yi King*. Tant de choses à demander aux sages. Tant de questions qui se posent en moi et que je puis à peine formuler…

Quand Mr Ramsey entra dans le bureau, il avait déjà trouvé l'hexagramme. Il lui montra le livre :

— Regardez, Mr Ramsey.

C'était l'hexagramme Quarante-sept. L'accablement (l'épuisement).

— Mauvais présage, en général, dit Mr Ramsey. Quelle est votre question, monsieur ? Si je puis me permettre de vous le demander.

— Je me renseignais sur le Moment, dit Mr Tagomi. Le Moment pour nous tous. Pas de lignes en mouvement. Un hexagramme statique.

Il referma le livre.

À 3 heures ce même après-midi, Frank Frink, qui attendait toujours avec son associé la décision de Wyndam-Matson au sujet de l'argent, décida de consulter l'oracle. Comment les choses allaient-elles tourner ? demanda-t-il en lançant les pièces.

L'hexagramme était le Quarante-sept. Il obtint une ligne mobile. Neuf à la cinquième place.

On a le nez et les pieds coupés.
On est accablé par les hommes aux genouillères pourpres.
La joie vient doucement.
Il est avantageux de présenter des offrandes et des libations.

Longtemps – au moins une demi-heure – il étudia le verset et les éléments en rapport avec lui, essayant d'imaginer ce qu'il pouvait bien vouloir dire. L'hexagramme, et tout particulièrement le verset mobile le troublaient. À la fin il conclut à contrecœur que l'argent n'arriverait pas.

— Vous faites trop confiance à cette chose, dit Ed McCarthy.

À 4 heures, un coursier de la W.M. Corporation fit son apparition ; il remit à Frink et McCarthy une enveloppe entoilée. En l'ouvrant, ils y trouvèrent un chèque certifié de deux mille dollars.

— Ainsi, vous vous trompiez, dit McCarthy.

Alors, se dit Frink, l'oracle doit faire allusion à quelque conséquence future. C'est là l'ennui ; plus tard, une fois que cela s'est

produit, on peut regarder en arrière et voir exactement ce qu'il voulait dire. Mais maintenant…

— Nous pouvons commencer à installer l'atelier, dit McCarthy.

— Aujourd'hui ? Tout de suite ? (Il se sentait soucieux.)

— Pourquoi pas ? Nos commandes sont prêtes ; tout ce que nous avons à faire, c'est de les mettre à la poste. Le plus tôt sera le mieux. Et les trucs qu'on peut trouver sur place, nous irons les chercher nous-mêmes.

Il mit son veston et il s'approcha de la porte de la chambre de Frink.

Ils avaient parlé au propriétaire de Frink de lui louer le sous-sol de l'immeuble qui était actuellement utilisé comme entrepôt. Dès que les cartons en auraient été sortis, ils pourraient construire leur établi, faire poser les câbles, l'éclairage, commencer à monter les moteurs et les courroies de transmission. Ils avaient fait des croquis, déterminé les caractéristiques du matériel, dressé des listes de pièces détachées. Ils avaient déjà commencé, en réalité.

L'affaire démarrait, et Frank Frink s'en rendait compte. Ils s'étaient même mis d'accord sur un nom.

— Tout ce que je peux faire aujourd'hui, dit-il, c'est acheter le bois pour l'établi, et peut-être du matériel électrique. Mais pas les fournitures de joaillerie.

Ils se rendirent donc chez un marchand de bois du sud de San Francisco. Au bout d'une heure, ils avaient leur bois.

— Qu'est-ce qui vous tracasse ? demanda Ed McCarthy au moment où ils entraient dans un magasin de quincaillerie qui vendait au prix de gros.

— L'argent. Ça me déprime. De financer les choses de cette façon.

— Le vieux W. M. comprend, lui, dit McCarthy.

Je sais, se disait Frink. C'est justement ce qui me déprime. Nous sommes entrés dans son univers. Nous sommes comme lui. Est-ce une pensée agréable ?

— Ne regardez pas en arrière, dit McCarthy. Regardez devant vous. Du côté des affaires.

Je regarde devant moi, se disait Frink. Il pensait à l'hexagramme. Quelles offrandes, quelles libations dois-je faire ? Et… à qui ?

7

Le jeune et beau couple japonais qui avait visité le magasin de Robert Childan, les Kasoura, lui téléphonèrent vers la fin de la semaine et l'invitèrent à dîner chez eux. Il attendait de leurs nouvelles, il fut donc charmé.

Il ferma *American Artistic Handcrafts Inc.* un peu plus tôt et prit un vélo-taxi pour se rendre dans le quartier privilégié où demeuraient les Kasoura. Il le connaissait, bien qu'aucun blanc n'y habitât. Le vélo-taxi l'emmenait par des rues qui serpentaient au milieu des pelouses et des saules. Childan levait les yeux vers les immeubles modernes et s'émerveillait de l'harmonie de leur architecture. Les balcons en fer forgé, les colonnes élancées, modernes, les coloris pastel, l'usage de différents matériaux… tout contribuait à en faire des œuvres d'art. Il se rappelait encore l'époque où il n'y avait là que des décombres, résultat de la guerre.

Les petits enfants japonais le regardaient passer, puis retournaient à leur football ou à leur base-ball. Mais il n'en était pas de même des adultes ; les jeunes Japonais bien vêtus qui rangeaient leur voiture ou entraient dans un des immeubles, le regardaient avec un vif intérêt. Ils se demandaient probablement s'il habitait là. Les jeunes hommes d'affaires japonais rentrant de leur bureau… même les chefs des Missions commerciales, résidaient dans ce quartier. Il remarqua des Cadillac en stationnement. À mesure que le vélo-taxi le rapprochait de sa destination, il devenait de plus en plus nerveux.

Peu de temps après, tandis qu'il gravissait l'escalier menant à l'appartement des Kasoura, il se disait : je suis ici, non pas pour affaires, mais parce que j'ai été invité à dîner. Il avait bien entendu apporté un soin particulier à sa tenue ; il pouvait au moins avoir confiance dans son aspect. Mon aspect, se disait-il. Oui, c'est cela. De quoi ai-je l'air ? Cela ne trompe personne ; je n'appartiens pas à ce milieu. À ce pays que les hommes blancs ont défriché et où ils ont bâti l'une de leurs plus belles villes. Je suis un intrus dans ma patrie.

En suivant le couloir recouvert d'un tapis, il parvint à la bonne porte et sonna. On ouvrit, et il vit la jeune Mrs Kasoura en kimono de soie et obi, avec ses longs cheveux noirs et brillants en désordre sur la nuque qui lui souriait en lui souhaitant la bienvenue. Dans la salle de séjour, derrière elle, son mari, un verre à la main, faisait un signe de tête.

— Entrez, Mr Childan.

Il s'inclina puis entra.

Un intérieur d'un goût raffiné. Et tellement… ascétique. Peu de meubles. Ici une lampe, une table, une bibliothèque, une estampe sur

le mur. Le sens du *wabi – un mot intraduisible en anglais* – incroyablement développé chez les Japonais. L'aptitude à découvrir dans les objets simples une beauté au-delà de ce qui est compliqué de forme et orné. Question d'arrangement.

— Un verre ? demanda Mr Kasoura. Whisky soda ?

— Mr Kasoura… commença-t-il à dire.

— Paul, dit le jeune Japonais. (Puis, désignant son épouse :)

— Betty. Et vous ?

— Robert, murmura Mr Childan.

Assis sur le tapis moelleux avec leur verre, ils écoutaient un enregistrement de koto, cette harpe japonaise à treize cordes. C'était un nouvel enregistrement de la Voix de son Maître japonaise, très populaire. Childan remarqua que tous les organes du phonographe, y compris le haut-parleur, étaient cachés. Il n'aurait pas pu dire d'où le son sortait.

— Ne connaissant pas vos goûts, dit Betty, nous avons joué sur le velours. Dans le four électrique est en train de cuire une côte de bœuf. Pour l'accompagner, des pommes de terre au four avec de la sauce à la crème aigre et à la ciboulette. Comme dit le proverbe : on est sûr de ne pas se tromper en servant un steak à un invité la première fois qu'il vient chez vous.

— Absolument parfait, dit Childan. Je suis fou du steak.

C'était certainement exact. Il en mangeait rarement. Les élevages du Middle West n'envoyaient plus grand-chose sur la côte Ouest. Il ne pouvait se rappeler quand il avait mangé un bon steak pour la dernière fois.

C'était le moment de sortir son cadeau.

Il prit dans la poche de son veston un petit objet enveloppé dans du papier de soie. Il le déposa discrètement sur la table basse. Ils le remarquèrent immédiatement l'un et l'autre, ce qui l'obligea à dire :

— Une bagatelle pour vous. Pour vous exprimer bien imparfaitement la joie et la détente que j'éprouve à me trouver ici ce soir.

Il déplia le papier de soie et leur montra le cadeau. Un morceau d'ivoire sculpté un siècle auparavant par les pêcheurs de baleines de la Nouvelle-Angleterre. Un minuscule objet d'art délicatement orné, un travail naïf de matelot. Leurs figures s'illuminèrent ; ils connaissaient bien ces petits chefs-d'œuvre sculptés par les pêcheurs à leurs moments perdus. Rien ne pouvait mieux résumer la vieille culture populaire américaine.

Un silence.

— Merci, dit Paul.

Robert Childan s'inclina.

Pendant un instant, il y eut une certaine paix dans son cœur.

Cette offrande, cette – comme dit le Yi King – libation. Il avait fait ce qu'il fallait faire. Un peu de l'anxiété et de l'oppression qui pesaient sur lui ces derniers temps commença à se dissiper.

Il avait reçu de Ray Calvin le remboursement pour le Colt 44, en même temps que, par écrit, des assurances lui garantissant que pareille chose ne se reproduirait pas. Et cependant, il n'en était pas soulagé pour autant. C'était seulement en ce moment, dans cette situation sans rapport avec cet événement, qu'il venait pour un instant d'être libéré de cette impression que tout allait constamment de travers. Le *wabi* autour de lui, une harmonie rayonnante… c'était cela, il en était sûr. Les proportions. L'équilibre. Ils sont si proches du Tao, ces deux jeunes Japonais. C'est la raison pour laquelle j'ai réagi tout de suite en les voyant. J'ai senti le Tao à travers eux. Je l'ai vu moi-même d'un coup d'œil.

À quoi cela doit-il ressembler, se demandait-il, de connaître réellement te Tao ? *Le Tao est ce qui donne d'abord la lumière, ensuite l'obscurité.* Ce qui amène l'interférence de deux forces élémentaires de telle sorte qu'il y a toujours un renouvellement. C'est ce qui évite à tout cela de s'user. L'univers ne prendra jamais fin parce que au moment précis où les ténèbres semblent avoir tout recouvert, l'emporter vraiment, alors de petites étincelles de lumière jaillissent à nouveau dans les profondeurs mêmes. C'est ainsi que vont les choses. Quand la semence tombe, elle s'enfonce dans le sol. Et, en dessous, invisible, elle prend vie.

— Un hors-d'œuvre, dit Betty.

Elle se mit à genoux pour lui présenter une assiette sur laquelle se trouvaient des petits biscuits au fromage, et diverses autres choses du même genre. Il en prit deux en remerciant.

— Il y a eu ces jours-ci des nouvelles internationales très importantes, dit Paul en buvant une gorgée. En rentrant ce soir en voiture, j'ai entendu une retransmission en direct de la gigantesque parade accompagnant les funérailles officielles à Munich, qui a rassemblé quinze mille personnes, avec drapeaux et tout ce qui s'ensuit. On a beaucoup entendu chanter *Ich Hatte einen Kamarad.* Le corps est pour le moment exposé en grande pompe à la vue de tous les fidèles.

— Oui, cette nouvelle que nous avons apprise brusquement au début de la semaine a été bouleversante, dit Robert Childan.

— Le *Nippon Times* de ce soir annonce de source sûre que B. von Schirach est gardé à vue à son domicile, dit Betty, sur les instructions de la S. D.

— Mauvais, dit Paul en hochant la tête.

— Il n'y a aucun doute que les autorités veulent maintenir l'ordre, dit Childan, von Schirach est connu pour entreprendre avec

entêtement des actes insuffisamment mûris. En cela, il ressemble beaucoup à Rudolf Hess dans le passé. Rappelez-vous son voyage insensé en Angleterre, par avion.

— Qu'est-ce que le *Nippon Times* dit d'autre ? demanda Paul en s'adressant à sa femme.

— Beaucoup de désordre, de confusion et d'intrigues. Des unités de l'armée se déplaçant ici et là. Permissions supprimées. Postes frontières fermés. Le Reichstag siège. Tout le monde fait des discours.

— Cela me rappelle le beau discours du Dr Goebbels que j'ai entendu, dit Robert Childan, à la radio, il y a environ un an, beaucoup de mordant et d'esprit. Il tenait comme d'habitude son auditoire à bout de bras. Il joue, sur toute la gamme des émotions diverses. Aucun doute ; mis à part le premier de tous, Adolf Hitler, le Dr Goebbels est l'as des as en fait d'orateurs nazis.

— Exact, dirent en même temps Paul et Betty, en s'inclinant simultanément.

— Le Dr Goebbels a aussi de beaux enfants et une belle femme, continuait Childan. Des personnages de tout premier plan.

— Exact, reconnurent Paul et Betty.

— Un père de famille, à la différence de nombre d'autres grands Mogols de là-bas, dit Paul, de mœurs sexuelles contestables.

— Je ne m'attarde guère à écouter les bruits qui courent, dit Childan. Vous faites allusion à des affaires comme celle de Rœhm. C'est de l'histoire ancienne. Oubliée depuis longtemps.

— Je pense plutôt à Hermann Gœring, dit Paul en sirotant son verre et en l'examinant avec attention. Des orgies romaines avec toutes sortes de fantaisies. Rien qu'à en entendre parler, on en a la chair de poule.

— Mensonges, dit Childan.

— Ça ne vaut même pas la peine d'en discuter, dit Betty avec tact en leur lançant un coup d'œil à tous les deux.

Ils avaient fini leur verre, elle se leva pour les remplir.

— Les discussions politiques excitent beaucoup les gens, dit Paul. Partout où vous allez. L'essentiel, c'est de ne pas perdre la tête.

— Oui, reconnut Childan. Du calme et de l'ordre. Les choses reviennent ainsi à leur stabilité habituelle.

— Sous un régime totalitaire, il y a un moment critique à passer quand le Chef vient à mourir, dit Paul. Le manque de traditions s'associant aux institutions de la classe moyenne… (Il s'interrompit net.) Mieux vaut laisser tomber la politique. (Il sourit.) Comme au temps où nous étions étudiants.

Robert Childan se sentait rougir, il se pencha sur son second verre pour ne pas le laisser voir par son hôte. Quel affreux début. Il avait bêtement et avec lourdeur discuté politique ; il avait marqué son

désaccord d'une manière impolie et il avait fallu le tact et l'adresse de son hôte pour sauver la soirée. Combien j'ai encore de choses à apprendre, se disait Childan. Ils sont si aimables, si polis. Et moi… le barbare blanc. C'est exact.

Pendant un certain temps, il se contenta de boire son verre et de ganter une expression artificielle traduisant le plaisir qu'il éprouvait à être là. Il faut que je suive entièrement leur exemple, se disait-il. Être toujours d'accord.

Pris de panique, il en vint à se dire que la boisson lui obscurcissait un peu les idées. Ainsi que la fatigue et l'énervement. Est-ce que je peux y arriver ? Je ne serai jamais plus invité de toute façon ; c'est déjà trop tard. Il se sentait désespéré.

Revenue de la cuisine, Betty se rassit sur le tapis. Comme elle est séduisante, se disait à nouveau Childan. Ce corps mince. Leurs silhouettes sont bien plus jolies. Pas de graisse, pas de rondeurs excessives. Pas besoin de soutien-gorge ni de gaine. Il ne faut pas que je laisse paraître l'effet qu'elle produit sur moi. Et cependant, il lui lançait de temps en temps un regard à la dérobée. Les ravissantes couleurs sombres de sa peau, de ses cheveux, de ses yeux. À côté d'eux nous avons l'air à moitié cuits. Sortis du four avant d'être terminés. Le vieux mythe aborigène ; la vérité est là.

Il faut que je pense à autre chose. Trouver un sujet mondain, n'importe lequel. Ses yeux erraient à la recherche d'un thème quelconque. Le silence pesait lourdement, aggravant son état de tension. Insupportable. Que diable pouvait-il bien dire ? Un sujet sans risque. Ses yeux se posèrent sur un livre placé sur un meuble bas en bois de teck.

— Je vois que vous êtes en train de lire *La sauterelle pèse lourd,* dit-il. J'en ai entendu parler de bien des côtés, mais l'urgence de mes affaires m'a empêché de m'y intéresser moi-même. (Il se leva, prit le livre, en guettant attentivement leur expression ; ils semblaient répondre à son geste sociable et il continua :) Un policier ? Excusez ma profonde ignorance. (Il tournait les pages.)

— Ce n'est pas un policier, dit Paul. Au contraire, c'est un roman d'un genre intéressant, s'apparentant à la science-fiction.

— Oh non ! dit Betty, qui n'était pas d'accord. Il n'y a aucune science là-dedans. Ni aucune vue sur le futur. La science-fiction traite de l'avenir, en particulier d'un avenir où la science aura progressé par rapport à ce qu'elle est aujourd'hui. Ce livre ne remplit aucune de ces deux conditions.

— Mais, dit Paul, il traite d'un présent différent. Bien des romans célèbres de science-fiction appartiennent à ce genre. (Puis, s'adressant à Robert :) Excusez mon insistance sur ce point mais, comme ma femme le sait, j'ai été longtemps un fanatique de la science-fiction. J'ai

commencé très tôt, quand j'avais à peine douze ans. Durant les premiers temps de la guerre.

— Je vois, dit Robert Childan, avec une grande politesse.

— Vous aimeriez que nous vous prêtions *La sauterelle* ? demanda Paul. Nous l'aurons bientôt terminé, sans aucun doute d'ici un jour ou deux. Mon bureau se trouve dans le bas de la ville, assez près de votre estimable magasin, je serai donc heureux de vous le déposer un jour à l'heure du déjeuner. (Il se tut un moment et alors – probablement, se dit Childan, à la suite d'un signe fait par Betty – il continua :) Vous et moi, Robert, nous pourrions déjeuner ensemble, à cette occasion.

— Merci, répondit Robert.

Il ne pouvait en dire plus. Déjeuner dans l'un de ces restaurants élégants du bas de la ville pour hommes d'affaires. Lui et ce jeune Japonais haut placé si moderne et plein d'allure. C'en était trop ; il sentit que son regard se brouillait. Mais il continua à examiner le livre en hochant la tête.

— Oui, dit-il, ceci me semble intéressant. J'aimerais beaucoup le lire. J'essaie de me tenir au courant des questions dont on discute. (Que convenait-il de dire ? Avoir l'air de dire que l'intérêt qu'il portait à ce livre tenait au fait qu'il était à la mode. Peut-être cela manquait-il de classe. Il ne savait pas, mais il en avait l'impression.) On ne peut pas juger d'un livre par son succès commercial, dit-il. Nous savons tous cela. Bien des best-sellers appartiennent à la littérature de bas étage. Celui-ci, cependant… (Il hésitait.)

— C'est tout à fait vrai, dit Betty. En général le goût des gens est abominable.

— C'est comme en musique, dit Paul. On ne s'intéresse pas au jazz américain authentique populaire, par exemple. Robert, aimez-vous, disons Bunk Johnson et Kid Ory, et d'autres du même genre ? Le jazz Dixieland des débuts ? J'ai une discothèque de cette musique, des enregistrements originaux Genet.

— Je crains de pas connaître grand-chose à la musique nègre, dit Robert. (Ils n'eurent pas l'air tellement heureux de cette remarque.) Je préfère les classiques. Bach et Beethoven.

C'était sûrement possible à admettre. Il se sentait à présent légèrement irrité. Est-ce qu'on attendait de lui qu'il reniât les grands maîtres de la musique européenne, les classiques éternels, en faveur du jazz de La Nouvelle-Orléans florissant dans les dancings et les bistrots du quartier nègre ?

— Peut-être pourrai-je vous jouer une sélection des New Orléans Rythm Kings, commença Paul en s'apprêtant à sortir de la pièce.

Mais Betty lui lança un regard en guise d'avertissement. Il hésita et haussa les épaules.

— Le dîner est presque prêt, dit-elle.

Paul revint s'asseoir. Sur un ton un peu boudeur, du moins c'est ce que Robert crut percevoir, il dit à mi-voix :

— Le jazz de La Nouvelle-Orléans est la musique populaire américaine la plus authentique qui soit. Elle est née sur ce continent. Tout le reste est venu d'Europe, par exemple ces ballades sirupeuses dans le style anglais accompagnées à la guitare.

— C'est un perpétuel sujet de discussions entre nous, dit Betty en souriant à Robert. Je ne partage pas son adoration pour le jazz d'origine.

Robert tenait toujours à la main l'exemplaire de *La sauterelle pèse lourd* ; il dit :

— Quel est l'« autre présent » décrit dans ce livre ?

— Un présent dans lequel l'Allemagne et le Japon auraient perdu la guerre, dit Betty au bout d'un moment.

Ils restèrent tous silencieux.

— Il est temps de se mettre à table, dit Betty en se mettant sur ses pieds. Venez, s'il vous plaît, vous deux, les hommes d'affaires affamés.

Elle les dirigea gentiment vers la table. Le couvert était mis. Nappe blanche, argenterie, porcelaine, grandes serviettes rugueuses dans des ronds en os que Robert reconnut comme étant de l'art primitif américain. Les couverts étaient en argent massif américain. Les tasses et les soucoupes étaient du Royal Albert, bleu foncé et jaune. Très exceptionnel, il ne pouvait s'empêcher de les regarder avec admiration, en professionnel.

Les assiettes n'étaient pas américaines. Elles semblaient japonaises, il ne pouvait le dire, cela sortait des limites de sa compétence.

— C'est de la porcelaine Imari, dit Paul en remarquant l'intérêt qu'elles éveillaient en lui. Elles viennent d'Arita, au Japon, qui est considéré comme produisant les plus belles porcelaines.

Ils s'assirent.

— Café ? demanda Betty en s'adressant à Robert.

— Volontiers, merci, dit-il.

— Vers la fin du repas, dit-elle en allant chercher le chariot pour faire le service.

Bientôt, ils mangeaient. Robert trouvait les mets délicieux. Betty était vraiment une cuisinière exceptionnelle. La salade lui plaisait tout particulièrement. Des avocats, des fonds d'artichauts, une sorte de sauce au fromage de Roquefort… Dieu merci, ils ne lui avaient pas préparé un repas japonais, ces plats où l'on trouve toutes sortes de salades et de viandes, dont il avait tellement mangé depuis la guerre.

Et ces fruits de mer à n'en plus finir. Il en était arrivé à ne plus pouvoir supporter la vue d'une crevette ou d'un coquillage quel qu'il fût.

— Il y a une chose que je voudrais savoir, dit Robert.

Comment suppose-t-il que se présenterait le monde si l'Allemagne et le Japon avaient perdu la guerre ?

Paul et Betty restèrent un moment sans répondre. Paul finit par dire :

— Il y a des différences très compliquées à expliquer. Mieux vaut lire le livre. Cela risquerait de gâcher votre plaisir de l'entendre raconter avant.

— J'ai à ce sujet des convictions bien arrêtées, dit Robert, j'y ai souvent songé. Le monde serait encore pire qu'il n'est. (Il entendit sa propre voix qui était ferme, et presque dure.) Bien pire.

Ils paraissaient pris par surprise. C'était peut-être son intonation.

— Le communisme régnerait partout, continua Robert.

— L'auteur, dit Paul en acquiesçant, étudie ce point comme étant une conséquence d'une expansion sans contrôle de la Russie soviétique. Mais comme dans la Première Guerre mondiale, même en se trouvant dans le camp des vainqueurs, la Russie, principalement peuplée de paysans arriérés, se trouve naturellement très vite sur le déclin. Il y a de quoi rire longtemps en se rappelant la guerre que le Japon a menée contre eux, lorsque…

— Vous en avez tout de même souffert, dit Robert, vous avez dû payer le prix, mais vous l'avez fait pour la bonne cause. Pour arrêter l'invasion slave.

— Personnellement, dit Betty à voix basse, je ne marche pas dans ces discours hystériques à propos d'« inondation mondiale » par n'importe quel peuple, qu'il soit slave, chinois ou japonais.

Elle regardait Robert avec calme. Elle se contrôlait parfaitement, elle ne se laissait pas entraîner ; mais elle tenait à exprimer son sentiment. Une tache rouge foncé était apparue sur chacune de ses joues.

Ils continuèrent à manger sans rien dire.

Voilà que j'ai recommencé, constata Robert Childan. Impossible d'éviter le sujet. Parce qu'il se trouve partout, dans un livre que je prends par hasard, ou dans une collection de disques, dans ces ronds de serviette en os – le butin pillé par les conquérants. Le pillage de mon peuple.

Regardons les faits en face. Je suis en train d'essayer de prétendre que ces Japonais et moi, nous sommes pareils. Mais considérons une chose : même lorsque j'éclate d'enthousiasme parce qu'ils ont gagné la guerre qu'a perdue mon pays – il n'y a toujours pas de terrain de rencontre. Le sens que les mots ont pour moi contraste vivement avec celui qu'ils ont pour eux. Leurs cerveaux sont différents. Leurs âmes également. Regardez-les boire dans leurs tasses de porcelaine anglaise coquille d'œuf, manger dans de l'argent estampillé États-Unis, écouter

de la musique nègre. Tout est en surface. Les avantages conférés par la richesse et la puissance leur permettent d'en disposer, mais ce sont des ersatz, aussi vrai qu'il fait jour à midi.

Même le *Yi King* qu'ils nous ont forcés à ingurgiter ; il est chinois. Emprunté depuis cette époque. Qui trompent-ils ? Eux-mêmes ? Chiper des habitudes à gauche et à droite, s'habiller, manger, parler, marcher, comme par exemple savourer avec délices des pommes de terre au four avec de la crème et de la ciboulette, un plat américain à l'ancienne mode venant s'ajouter à leur menu habituel. Mais personne ne s'y laisse prendre, je peux vous le dire, moi moins que personne.

Seules les races blanches sont douées d'une faculté de création, se disait-il. Et moi, cependant, apparenté à celle-ci par le sang, je dois me prosterner devant ces deux-là. Pensez à ce que cela aurait été si nous avions vaincu ! Nous les aurions écrasés jusqu'à leur disparition complète. Il n'y aurait plus de Japon aujourd'hui ; et les États-Unis seraient la seule grande puissance qui rayonnerait sur le monde entier.

Il faut que je lise ce livre, *La sauterelle,* se dit-il. C'est un devoir patriotique, d'après ce que j'entrevois.

— Robert, vous ne mangez rien, dit Betty d'une voix douce, ces plats ne sont donc pas bien préparés ?

Il prit immédiatement une fourchette de salade.

— Non, dit-il, c'est probablement le repas le plus délicieux que j'aie fait depuis des années.

— Merci, dit-elle, visiblement charmée. J'ai fait de mon mieux pour être authentique… par exemple, j'ai fait soigneusement mes achats dans les marchés américains minuscules tout le long de Mission Street. J'ai compris que c'était le fin du fin.

Vous préparez à la perfection les plats du pays, pensait Robert Childan. Ce que l'on dit est exact : vos possibilités d'imitation sont immenses. Tarte aux pommes, Coca-Cola, promenade en sortant du cinéma, Glenn Miller… Vous pourriez assembler en faisant sortir les éléments d'une boîte de conserve et de papier de riz une Amérique artificielle complète. Le papier de riz de maman à la cuisine, le papier de riz de papa qui lit son journal. Le papier de riz du petit chien à ses pieds.

Paul l'observait en silence. Childan, remarquant soudain l'attention dont il était l'objet, interrompit le fil de ses pensées et s'intéressa uniquement à ce qu'il mangeait. Peut-il lire dans mon esprit ? se demandait-il. Voir ce que je pense en réalité ? Je sais que je ne le laisse pas paraître. Je maintiens sur mon visage l'expression qui convient ; il ne peut absolument rien dire.

— Robert, dit Paul, puisque vous êtes né et que vous avez été élevé ici, en parlant la langue américaine, peut-être pourrai-je obtenir que vous m'aidiez dans la lecture d'un livre qui me donne un peu de

mal. C'est un roman des années 30 par un auteur américain.

Robert s'inclina légèrement.

— Ce livre, dit Paul, est très rare, et j'en possède un exemplaire ; il a été écrit par Nathanael West. Il a pour titre *Miss Cœur-solitaire.* Je l'ai lu avec plaisir mais je ne saisis pas complètement ce que veut dire l'auteur.

Il lançait à Robert un regard chargé d'espoir.

Mais ensuite, Robert Childan dut reconnaître :

— Je… n'ai jamais lu ce livre, je le crains.

Il se disait qu'il n'en avait même jamais entendu parler.

La déception se peignit sur les traits de Paul.

— C'est vraiment dommage. C'est un tout petit livre. Il y est question d'un homme qui écrit des chroniques dans un quotidien ; on lui soumet constamment des problèmes sentimentaux à résoudre jusqu'au moment où il finit par se prendre pour Jésus-Christ. Vous vous rappelez ? Il y a peut-être longtemps que vous l'avez lu.

— Non, répondit Robert.

— Ce livre ouvre de curieux aperçus sur la souffrance, dit Paul. Il y a une tentative des plus originales d'exploration du sens de la douleur sans cause, problème qui a été étudié par toutes les religions. Les religions telles que le Christianisme déclarent souvent qu'il doit y avoir péché pour expliquer la souffrance. Nathanael West semble y ajouter une vue plus astreignante par-dessus les notions plus anciennes. Cette idée de Nathanael West qu'on peut souffrir sans cause doit être due au fait qu'il était juif.

— Si l'Allemagne et le Japon avaient perdu la guerre, dit Robert, les Juifs dirigeraient le monde, par l'intermédiaire de Moscou et de Wall Street.

Les deux Japonais, l'homme et la femme, parurent se cabrer. On aurait dit qu'ils s'effaçaient, se refroidissaient, descendaient en eux-mêmes. La pièce elle-même se refroidit. Robert Childan se sentait seul. Il mangeait seul, il n'était plus en leur compagnie. Qu'avait-il fait à présent ? Quel était le malentendu ? Une incapacité stupide de leur part à saisir une langue étrangère, la pensée occidentale. Ce qu'on dit leur échappe et ils en prennent ombrage. Quelle tragédie ! se disait-il en continuant de manger. Et cependant… qu'y faire ?

Il fallait ramener la clarté qui avait régné d'abord, il y avait un moment. Jusqu'ici elle n'avait pas encore régné à son maximum. Robert Childan ne se sentait pas tout à fait aussi mal à l'aise qu'auparavant parce que ce rêve sans signification qui occupait son esprit s'était dissipé. J'attendais tant de cette rencontre en arrivant ici, se rappelait-il. Tandis que je montais l'escalier j'étais plongé dans une sorte de brume romantique, comme un adolescent. Mais on ne peut méconnaître la réalité ; nous devons devenir adultes.

Il y avait une conclusion directe à en tirer : *ces gens ne sont pas exactement des êtres humains.* Ils en ont pris l'aspect extérieur mais ils sont comme des singes qu'on habille en hommes dans les cirques. Ils sont intelligents, capables d'apprendre, *mais c'est tout.*

Dans ce cas pourquoi ai-je pour eux ces prévenances ? Sont-elles dues au seul fait que ce sont les vainqueurs ?

Cette rencontre a permis à un grave défaut de caractère de se révéler chez moi. Mais d'après la tournure que prennent les choses, j'ai une tendance tragique à… eh bien, dirons-nous, à choisir à coup sûr entre deux maux, le moindre. Comme la vache qui aperçoit l'abreuvoir ; je galope sans réfléchir.

Ce que j'ai fait, c'est de faire les gestes qui convenaient, parce que c'était plus sûr ; après tout, ils sont les vainqueurs… ils commandent. Et je vais continuer de même, je crois. Parce que, pourquoi me rendrais-je malheureux ? Ils ont lu un livre américain et ils veulent que je le leur explique ; ils espèrent que moi, un homme blanc, je vais pouvoir leur donner la réponse. Et j'essaie de le faire ! Mais dans le cas présent, je ne peux pas ; cependant, si j'avais lu le livre, j'aurais pu le faire, sans aucun doute.

— Peut-être qu'un jour, je jetterai un coup d'œil sur cette *Miss Cœur-solitaire,* dit-il à Paul. Et je vous dirai alors la signification que j'y vois.

Paul acquiesça d'un léger signe de tête.

— Cependant, pour le moment, je suis trop absorbé par mon travail, dit Robert. Plus tard, peut-être… je suis sûr que cela ne me prendra pas longtemps.

— Non, murmura Paul, c'est un livre très court.

Ils ont l'air triste tous les deux, se disait Robert Childan. Il se demandait s'ils sentaient la présence entre eux et lui de ce gouffre infranchissable. Il espérait pourtant que non. Ils méritaient de l'ignorer. Une honte d'être obligé de les laisser découvrir par eux-mêmes le message contenu dans ce livre.

Il mangeait avec plus de plaisir.

La soirée ne fut plus troublée par le moindre heurt. En quittant à 10 heures l'appartement des Kasoura, Robert Childan éprouvait toujours le sentiment de confiance qui, chez lui, avait pris le dessus au cours du repas.

Il descendit l'escalier de l'immeuble sans se préoccuper vraiment des locataires japonais qui, en allant ou en revenant des bains municipaux, pouvaient le remarquer et le regarder. Il sortit sur le trottoir obscur, héla un vélo-taxi qui passait et il fut bientôt en route pour son domicile.

Je m'étais toujours demandé quel effet cela me ferait de

rencontrer dans le privé certains de mes clients. Ce n'est pas si désagréable, après tout. Et, se disait-il, cette expérience peut très bien m'être utile dans mes affaires.

C'est une thérapeutique de rencontrer ces gens qui vous ont intimidé. Et de découvrir comment ils sont en réalité. Alors on cesse de l'être.

Plongé dans ses pensées, il arriva près de sa maison, devant sa porte. Il paya le *chinetoque* et gravit l'escalier qui lui était familier.

Dans la première pièce de son appartement était assis un homme qu'il ne connaissait pas. Un blanc qui portait un pardessus ; il était sur le divan et lisait le journal. Voyant Robert Childan s'arrêter sur le seuil, surpris, l'homme posa son journal, se leva en prenant son temps et prit son portefeuille dans la poche de son veston. Il l'ouvrit et lui montra une carte.

— Kempeitaï.

C'était un *pinoc*. Un employé de cette Police d'État installée à Sacramento par les autorités d'occupation japonaises. Terrifiant !

— Vous êtes Robert Childan ?

— Oui, monsieur, répondit-il, le cœur battant.

— Dernièrement, dit la policier en consultant une fiche extraite d'une serviette déposée sur le divan, vous avez reçu la visite d'un homme, un blanc, se faisant passer pour le représentant d'un officier de la Marine impériale. Des recherches ultérieures ont révélé qu'il n'en était rien. Cet officier n'existe pas. Le bateau non plus. (Il examinait Childan.)

— C'est exact, dit Childan.

— Nous avons un rapport, continua le policier, concernant une organisation de malfaiteurs opérant dans la région de la baie de San Francisco. Cet homme en fait évidemment partie. Pourriez-vous le décrire ?

— Petit, la peau assez sombre, commença Childan.

— Juif ?

— Oui ! dit Childan. Maintenant que j'y pense. Cela m'avait échappé sur le moment.

— Voici une photo, dit l'homme du Kempeitaï en la lui passant.

— C'est bien lui, dit Childan qui le reconnaissait effectivement. (Il était un peu effrayé par les pouvoirs de détection du Kempeitaï.) Comment l'avez-vous découvert ? Je n'ai pas fait de rapport sur lui, mais j'ai téléphoné à mon revendeur, Ray Calvin, et je lui ai dit…

Le policier lui fit signe de se taire.

— J'ai un papier à vous faire signer, c'est tout. Vous n'aurez pas à vous présenter devant le tribunal ; c'est une formalité légale et vous ne serez pas mêlé à la suite de l'affaire. (Il tendit à Childan un papier et même un stylo.) Il est déclaré ici que vous avez été approché par cet

homme, qu'il a essayé de vous escroquer en se présentant sous une fausse identité et ainsi de suite. Lisez le papier. (Le policier remontait sa manchette et regardait l'heure tandis que Robert Childan lisait.) Est-ce exact dans l'ensemble ?

C'était exact… dans l'ensemble. Robert Childan n'avait pas le temps d'examiner le papier avec plus d'attention et, de toute façon, il avait l'esprit un peu confus à la suite de tout ce qui était arrivé dans cette même journée. Mais il savait que cet homme s'était présenté sous une fausse identité et qu'il y avait là-dessous une affaire d'escroquerie ; et comme le disait l'homme du Kempeitaï, ce type était un Juif. Robert jeta un coup d'œil au nom qui se trouvait sous la photo. Frank Frink. Originairement Frank Fink. Oui, il était certainement juif. Tout le monde aurait pu le dire, avec un nom comme Frink. Et encore il l'avait changé.

Childan signa le papier.

— Merci, dit le policier.

Il ramassa ses affaires, mit son chapeau, souhaita le bonsoir à Childan, et se retira. Toute l'affaire n'avait pris qu'un instant.

Je crois qu'ils le tiennent, se dit Childan. Quel que soit le coup sur lequel il était.

Un grand soulagement. Ils travaillaient vite, et bien.

Nous vivons dans une société où règnent la loi et l'ordre, où les Juifs ne peuvent employer leur esprit subtil à exploiter les innocents. Nous sommes protégés.

Je ne sais pas pourquoi je n'ai pas reconnu ses caractères raciaux en le voyant. Je suis évidemment facile à tromper.

Simplement, se dit-il avec certitude, je ne suis pas capable de tromper et cela me laisse sans défense. Sans la loi, je serais à leur merci. Il aurait pu me convaincre de n'importe quoi. C'est comme une sorte d'hypnose. Ils peuvent ainsi contrôler toute une société.

Demain il faudra que je sorte pour acheter ce livre, *La sauterelle,* se dit-il. Ce sera intéressant de voir comment l'auteur décrit un monde dirigé par les Juifs et les Communistes, avec le Reich en ruine, le Japon devenu sans doute une province de la Russie ; avec la Russie s'étendant en fait de l'Atlantique au Pacifique. Je me demande si l'auteur – quel que soit son nom – décrit une guerre entre la Russie et les États-Unis ? Livre intéressant. Curieux que personne n'ait pensé jusqu'ici à l'écrire.

Il doit nous aider à apprécier notre bonheur. En dépit des inconvénients évidents… nous pourrions être tellement plus mal partagés. Ce livre dégage une grande leçon de morale. Oui, ici, nous avons les Japonais au pouvoir, nous sommes un pays vaincu. Mais nous devons regarder devant nous ; nous devons construire. De grandes choses doivent sortir de tout cela, la colonisation des planètes,

par exemple.

Il devrait y avoir un bulletin d'information à la radio.

Il s'assit et alluma son poste. Le nouveau chancelier du Reich a peut-être été choisi. Il était déjà excité. À mes yeux, ce Seyss-Inquart me paraît le plus dynamique, se dit-il. Le plus capable de réaliser des programmes hardis.

Je voudrais me trouver là-bas. Un jour, peut-être, j'aurais assez d'argent pour faire le voyage et voir ce qui a été réalisé en Europe. C'est une honte de manquer cela. De rester cloué sur cette côte Ouest, où rien ne se passe. L'Histoire se déroule sans nous.

8

Ce matin-là, à 8 heures, Freiherr Hugo Reiss, consul du Reich à San Francisco, sautait de sa Mercedes-Benz 220-E et montait allègrement le perron du consulat. Derrière lui, deux jeunes employés du sexe masculin appartenant au ministère des Affaires étrangères. La porte avait été ouverte par le personnel de Reiss, si bien qu'il entra aussitôt, salua d'un signe de la main les deux standardistes, le vice-consul Herr Frank, puis, dans le bureau intérieur, son secrétaire, Herr Pferdehuf.

— Freiherr, dit Pferdehuf, il y a un message radio en code qui vient d'arriver de Berlin. Précédé du chiffre 1.

Cela voulait dire que le message était urgent.

— Merci, dit Reiss en ôtant son manteau et en le donnant à Pferdehuf pour qu'il le pende.

— Il y a environ dix minutes Herr Kreuz vom Meere a téléphoné ; il voudrait que vous le rappeliez.

— Merci, dit Reiss.

Il s'assit devant la petite table près de la fenêtre de son bureau, retira le couvercle qui protégeait le plateau de son petit déjeuner, vit le petit pain, les œufs brouillés et la saucisse, se versa une tasse du café noir bouillant contenu dans une cafetière d'argent, puis déplia son journal du matin.

Kreuz vom Meere, qui l'avait appelé, était le chef de la Sicherheitsdienst pour les États américains du Pacifique ; son quartier général se trouvait sous un nom servant de couverture à l'aérogare. Les relations entre Reiss et Kreuz vom Meere étaient plutôt tendues. Leurs juridictions interféraient dans d'innombrables questions, ce qui était, sans aucun doute, voulu délibérément par les chefs de Berlin. Reiss avait le grade de major honoraire dans la hiérarchie SS, ce qui, du point de vue technique, faisait de Kreuz vom Meere son supérieur. Ce grade lui avait été décerné plusieurs années auparavant et à l'époque Reiss avait compris l'intention. Mais il n'y pouvait rien. Ce qui ne l'empêchait pas de ronger son frein.

Le journal arrivé le matin à 6 heures par la Lufthansa était le *Frankfurter Zeitung*. Reiss lut soigneusement la première page, von Schirach gardé à vue à son domicile, peut-être mort dès à présent. Dommage. Gœring se trouvant sur la base d'entraînement de la Luftwaffe, entouré de vétérans de la guerre, expérimentés, tous loyaux au Gros. Personne ne pourrait le toucher. Pas d'exécuteurs de la S.D. armés de haches. Quant au Dr Goebbels ?

Probablement au centre de Berlin. Cela dépendait comme toujours de son état d'esprit, de son aptitude à sortir de toutes les

situations par le miracle de sa parole. Si Heydrich lui envoyait une escouade pour le liquider, se disait Reiss, le petit docteur, non seulement discuterait avec eux pour les amener à renoncer, mais encore les persuaderait de passer de son côté. Il en ferait des employés du ministère de la Propagande et de la Culture.

Il pouvait imaginer le Dr Goebbels en cet instant même, dans l'appartement de quelque étourdissante vedette de cinéma, regardant par la fenêtre avec dédain les unités de la Wehrmacht défiler dans la rue. Rien ne faisait peur à ce *Kerl.* Goebbels aurait ce sourire moqueur… continuerait à caresser de la main gauche le sein de cette ravissante dame, tandis qu'il lirait son article destiné à *l'Angriff du* même jour avec…

Reiss en était là de ses pensées quand il fut interrompu par son secrétaire qui frappait à sa porte.

— Excusez-moi. Kreuz vom Meere est de nouveau à l'appareil.

Reiss se leva, alla à son bureau et décrocha.

— Ici, Reiss.

Il entendit le chef de la S.D. locale lui demander, avec son accent bavarois prononcé :

— Aucune nouvelle de ce type de l'Abwehr ?

Très intrigué, Reiss se creusait la tête pour essayer de savoir de qui Kreuz vom Meere voulait parler.

— Hum… murmura-t-il, à ma connaissance, il y a trois ou quatre « personnages » de l'Abwehr sur la côte du Pacifique en ce moment.

— Celui qui est venu par la Lufthansa dans le courant de la semaine dernière.

— Oh ! dit Reiss. (Il prit son étui à cigarettes en tenant le récepteur entre son oreille et son épaule.) Il n'est jamais venu ici.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Mon Dieu, je n'en sais rien. Demandez à Canaris.

— Je voudrais que vous téléphoniez au ministère des Affaires étrangères pour qu'ils appellent la Chancellerie et qu'ils demandent à n'importe quelle personne se trouvant disponible de saisir l'Amirauté pour demander, ou que l'Abwehr retire ses gens d'ici, ou bien qu'elle nous dise pourquoi ils y sont.

— Vous ne pouviez donc pas le faire ?

— Nous sommes en pleine confusion.

Ils ont complètement perdu l'homme de l'Abwehr, c'est cela, se dit Reiss. La S.D. locale a reçu pour instruction de l'état-major de Heydrich de le surveiller, mais ils ont perdu le contact. Et maintenant, ils veulent que je les tire d'affaire.

— S'il vient ici, dit Reiss, je chargerai quelqu'un de s'attacher à ses pas. Vous pouvez y compter.

Bien entendu, il y avait peu de chance, ou pas du tout, pour que

cet homme vienne. Ils le savaient aussi bien l'un que l'autre.

— Il utilise sans aucun doute un nom de couverture, continuait Kreuz vom Meere. Nous ne savons naturellement pas lequel. C'est un garçon qui a une allure aristocratique. Environ quarante ans. Il est capitaine. Son vrai nom est Rudolf Wegener. Il appartient à l'une de ces vieilles familles monarchistes de Prusse-Orientale. Il a probablement soutenu von Papen dans le Systemzeit. (Tandis que Kreuz vom Meere continuait d'une voix monotone, Reiss s'installa confortablement à son bureau.) La seule réponse à faire, à mon point de vue, à ces monarchistes attardés, c'est de réduire le budget de la Marine de telle sorte qu'ils n'aient plus les moyens…

Reiss trouva finalement le moyen de se dégager du téléphone. Quand il revint à son déjeuner, le petit pain était froid mais le café encore chaud. Il le but et reprit la lecture de son journal.

Ça ne finit jamais, se disait-il. Ces gens de la S.D. assurent une permanence de nuit. Ils vous appellent aussi bien à 3 heures du matin.

Pferdehuf passa la tête par la porte, vit qu'il n'était plus au téléphone et dit :

— Sacramento vient juste d'appeler. Ils sont dans un grand état d'agitation. Ils prétendent qu'il y a un Juif qui se promène en liberté dans les rues de San Francisco.

Ils éclatèrent de rire tous les deux.

— Très bien, dit Reiss. Dites-leur de se calmer et de nous envoyer les papiers habituels. Rien d'autre ?

— Vous avez lu les messages de condoléances ?

— Il y en a d'autres ?

— Quelques-uns. Je les ai sur ma table, si vous les voulez. J'ai déjà répondu.

— Il faut que je prenne la parole à cette réunion aujourd'hui, dit Reiss, à 1 heure de l'après-midi. Ces hommes d'affaires.

— Je vous y ferai penser, dit Pferdehuf.

— Vous avez envie de parier ? demanda Reiss en se renversant sur son siège.

— Pas sur les résultats des délibérations du Parti, si c'est de cela que vous voulez parler.

— Ce sera le Bourreau.

— Heydrich a été aussi loin qu'il pouvait aller, dit Pferdehuf. Ces gens n'en viendront jamais au contrôle direct du Parti parce que tout le monde a peur d'eux. Les gros bonnets en auraient une crise, rien que d'y penser. Vous auriez une coalition en vingt-cinq minutes, dès que la première voiture de SS quitterait Prinzalbrechtstrasse. Ils auraient tous ces pontes de l'économie comme Krupp et Thyssen…

Il s'interrompit. L'un des cryptographes venait de lui remettre une enveloppe.

Reiss tendit la main et son secrétaire lui apporta le pli.

C'était le message radio urgent, décodé et tapé.

Quand il eut terminé sa lecture, il vit que Pferdehuf attendait qu'il le lui lise. Reiss fit une boule du papier, le mit dans le gros cendrier de céramique qui se trouvait sur son bureau, l'enflamma avec son briquet.

— Il y a un général japonais qui, croit-on, voyage par ici incognito. Tedeki. Vous feriez bien de descendre à la bibliothèque publique pour vous procurer l'un de ces magazines militaires officiels japonais qui aurait publié sa photographie. Faites-le discrètement, naturellement. Je ne pense pas que nous ayons rien sur lui ici. (Il était parti dans la direction du classeur fermé à clef, mais il changea d'avis.) Procurez-vous les renseignements que vous pourrez. Les statistiques. On doit pouvoir les trouver à la bibliothèque. (Il ajouta :) Ce général Tedeki a été chef d'État-major il y a quelques années. Est-ce que vous vous rappelez quelque chose à son sujet ?

— Peu de chose, répondit Pferdehuf. Un exalté. Il devrait avoir dans les quatre-vingts ans. Il me semble qu'il a défendu une sorte de programme fracassant tendant à lancer le Japon dans les explorations spatiales.

— Et il a échoué sur ce point, dit Reiss.

— Je ne serais pas étonné s'il venait ici pour se faire soigner, dit Pferdehuf. Nombreux ont été les vieux militaires japonais qui ont utilisé le Grand Hôpital U.C. Ils peuvent ainsi bénéficier de techniques chirurgicales allemandes inconnues chez eux. Naturellement ils font cela discrètement. Pour des raisons patriotiques, vous comprenez. Nous pourrions donc avoir peut-être quelqu'un à l'Hôpital U.C. pour assurer une surveillance, au cas où Berlin voudrait le garder à l'œil.

Reiss acquiesça. Ou alors le vieux général était engagé dans des spéculations commerciales, dont une grande partie avait lieu à San Francisco. Des relations qu'il s'était faites quand il était en activité pouvaient lui être utiles à présent qu'il était à la retraite. Était-il vraiment à la retraite ? Dans le message on le désignait comme *général* et non pas *général en retraite.*

— Dès que vous aurez la photo, dit Reiss, faites-en parvenir des épreuves immédiatement à nos gens de l'aéroport et du port. Il est peut-être déjà arrivé. Vous savez le temps qu'il faut pour qu'on nous fasse parvenir ce genre de choses.

Et, naturellement, si le général était déjà arrivé à San Francisco, Berlin s'en prendrait au consulat des États américains du Pacifique. Le consul aurait dû être capable de l'intercepter – même avant que le message eût été envoyé de Berlin.

— Je vais faire tamponner le message codé à l'horodateur, dit Pferdehuf, si bien que si l'on nous pose des questions par la suite, nous

pourrons prouver exactement l'heure à laquelle nous l'avons reçu.

— Merci, dit Reiss.

Les gens de Berlin étaient passés maîtres dans l'art de rejeter les responsabilités sur les autres et il était fatigué de s'y laisser prendre. C'était arrivé trop souvent.

— Simplement se mettre à l'abri, dit-il. Je crois que je ferais mieux de vous faire répondre à ce message : « Vos instructions extrêmement tardives. Personne déjà signalée dans région. Possibilité intercepter à présent très limitée. » Mettez cela au point dans ce sens et envoyez-le. Restez dans le vague. Vous comprenez.

— Je l'envoie immédiatement, dit Pferdehuf en acquiesçant. Et je garde la trace précise de la date et de l'heure de départ.

Il referma la porte sur lui.

Il faut faire attention, se disait Reiss, sinon, tu te retrouves consul d'une île peuplée d'une poignée de nègres au large de la côte d'Afrique du Sud, collé avec une mamma noire et entouré de dix ou douze petits négrillons qui t'appellent papa.

Il se rassit devant la table où il avait déjeuné, alluma une cigarette égyptienne Simon Arzt n°70, referma soigneusement la boîte de métal.

Il ne risquait plus, semblait-il, d'être interrompu avant quelque temps, si bien qu'il sortit de sa serviette le livre qu'il était en train de lire, ouvrit à la marque qu'il avait laissée, s'installa bien à son aise, et reprit à l'endroit où il avait été contraint de s'arrêter.

> *… avait-il vraiment parcouru les rues aux voitures silencieuses, par ce paisible dimanche matin sur le Tiergarten, il y a si longtemps ? Une autre vie. La crème glacée, un goût qui pouvait n'avoir jamais existé. À présent ils faisaient bouillir des orties et ils étaient bien contents d'en avoir. Dieu ! s'écriait-il. Ne vont-ils pas s'arrêter ? Les énormes chars anglais s'avançaient. Encore un immeuble, il avait pu être une maison de rapport, un magasin, une école, un building de bureaux ; il ne pouvait dire – les ruines s'écroulaient, se réduisaient en fragments. Dans les décombres, en dessous, étaient ensevelis des survivants – une poignée – et l'on n'entendait même pas le bruit de la mort. La mort s'étendait partout, également, sur les vivants, les blessés, les cadavres en couches superposées, et qui commençaient ! déjà à sentir. Le cadavre frissonnant, puant, de Berlin, les tourelles sans yeux encore sorties, s'éclipsant sans protestation comme cet édifice sans nom qu'un homme avait un jour érigé avec fierté.*
>
> *Le garçon remarqua ses bras ; ils étaient couverts d'une pellicule grise – la cendre en partie minérale, mais composée en*

outre de matière organique, brûlée, réduite en poudre. Tout cela était mélangé, et le garçon s'essuyait sans aller plus loin. Une autre pensée s'emparait de son esprit au moment où il croyait qu'il allait y passer, dans le hurlement et le foum foum des obus. La faim. Depuis six jours il ne mangeait que des orties, et à présent il n'y en avait même plus. La prairie de mauvaises herbes avait disparu, il n'y avait à cette place qu'un vaste entonnoir. D'autres silhouettes efflanquées, à peine visibles, s'étaient montrées sur le bord, comme le jeune garçon, étaient restées là silencieuses, puis s'étaient éloignées. Une vieille mère avec une baboushka nouée autour de sa tête grisonnante, un panier – vide – au bras. Un manchot, aux yeux aussi vides que le panier. Une jeune fille. Disparus dans l'amoncellement d'arbres abattus où Éric, le jeune garçon, s'était caché, lui aussi. Et le serpent approchait.

Cela finirait-il un jour ? demanda le jeune garçon sans s'adresser à personne. Et si cela doit finir, quand ? Rempliront-ils leur ventre, ces…

— Freiherr, dit Pferdehuf, excusez-moi de vous interrompre. Juste un mot.

— Certainement, dit Reiss en sursautant et en refermant son livre.

Comme cet homme sait écrire, se disait-il. Il m'a complètement transporté ailleurs. Réel. Chute de Berlin aux mains des Anglais, aussi vivants que si cela s'était vraiment passé ainsi. Brr… Il frissonna.

Étonnant ce pouvoir qu'a la fiction – même la fiction populaire de qualité inférieure – d'évoquer les choses. Rien d'étonnant à ce que ce livre soit interdit sur le territoire du Reich ; j'en ferais autant moi-même. Je regrette de l'avoir commencé ; mais, à présent, je dois le finir.

— Quelques matelots d'un bateau allemand, dit le secrétaire. Ils ont demandé à vous faire un rapport.

— Bien, dit Reiss.

Il alla d'un bond jusqu'à la porte et sortit dans le premier bureau. Il y avait là trois matelots portant de gros tricots gris foncé ; ils avaient tous d'épais cheveux blonds, des visages énergiques, ils semblaient un tant soit peu nerveux. Reiss leva la main droite et leur adressa un bref sourire amical :

— *Heil Hitler*.

— *Heil Hitler*, marmonnèrent-ils.

Ils commencèrent à montrer leurs papiers.

Dès qu'il y eut apposé un cachet pour attester que les matelots s'étaient présentés au consulat, il retourna en toute hâte dans son

bureau personnel.

De nouveau seul, il rouvrit *La sauterelle pèse lourd.*

Ses yeux tombèrent sur un passage où intervenait Hitler. Il se trouva incapable de s'arrêter ; il se mit à lire le passage sans s'occuper de sa place dans le récit ; il avait la nuque en feu.

Il comprit qu'il s'agissait du procès de Hitler. Après la fin de la guerre. Hitler entre les mains des Alliés, Dieu tout-puissant ! Goebbels également, ainsi que Gœring et tous les autres. À Munich. Il s'agissait évidemment de la réponse de Hitler à l'avocat général américain.

> *… sombre, flamboyant, l'esprit des premiers temps sembla un instant briller comme avant. Le corps tremblant en vacillant se redressa et se raidit. Un coassement mi-aboiement mi-murmure sortit des lèvres qui bavaient sans répit. « Deutsche, hier steh' Ich. » Des frissons parcoururent ceux qui regardaient et écoutaient, ils ajustèrent leurs écouteurs ; les visages des Russes, des Américains, des Anglais et des Allemands étaient également contractés. Oui, se dit Karl. Il se redresse une dernière fois… ils nous ont battus – et encore davantage. Ils ont dépouillé ce surhomme de tout ce qui empêchait de voir ce qu'il est vraiment. Seulement un…*

— Freiherr !…

Reiss réalisa que son secrétaire venait d'entrer dans le bureau.

— Je suis occupé, dit-il avec irritation. (Il referma brusquement le volume.) Je suis en train d'essayer de lire ce livre, pour l'amour de Dieu !

C'était à désespérer. Il le savait.

— Un autre message radio codé en provenance de Berlin, dit Pferdehuf. J'y ai jeté un coup d'œil au moment où on commençait à le décoder. Il a trait à la situation politique.

— Que dit-il ? murmura Reiss en se frictionnant le front avec son pouce et ses doigts.

— Le Dr Goebbels a parlé inopinément à la radio. Un discours de la plus grande importance. (Le secrétaire était très énervé.) On attend de nous que nous en prenions le texte – qui nous est transmis en clair – et que nous nous assurions qu'il est bien publié dans la presse.

— Oui, oui, dit Reiss.

Au moment même où son secrétaire était encore une fois reparti, Reiss ouvrit à nouveau le livre. Encore un coup d'œil, malgré sa résolution… il feuilleta rapidement ce qui précédait.

… en silence, Karl contemplait le cercueil recouvert d'un drapeau. Il gisait là, et maintenant il s'en était allé, vraiment. Même les puissances inspirées par le démon étaient incapables de le faire revenir. L'homme – ou bien était-il après tout Uebermensch ? – que Karl avait suivi aveuglément, adoré… même jusqu'au bord de la tombe. Adolf Hitler n'était plus, mais Karl se cramponnait à la vie. Je ne le suivrai pas, murmurait Karl dans le fond de lui-même. Je continuerai à vivre. Et je reconstruirai. Et nous reconstruirons tous. Nous le devons.

Comme la magie du Chef l'avait mené loin, terriblement loin ! En quoi consistait-elle, maintenant que le point final a été mis à cette incroyable carrière, ce voyage qui débute dans une petite ville isolée de la campagne autrichienne, qui se continue dans la misère noire à Vienne, qui va des épreuves, du cauchemar des tranchées, à travers les intrigues politiques, la fondation du Parti, jusqu'à la Chancellerie, jusqu'à ce qui, pendant un instant, a semblé se trouver bien près d'être la domination sur le monde entier ?

Karl savait. C'était du bluff. Hitler leur avait menti. Ils les avait fait marcher au moyen de formules creuses.

Il n'est pas trop tard. Nous voyons votre bluff, Adolf Hitler. Et nous avons fini par vous connaître pour ce que vous êtes. Et le Parti Nazi, et cette ère abominable de meurtre et de fantasmagorie mégalomane, nous les connaissons pour ce qu'ils sont. Ce qu'ils étaient.

Karl se détourna et s'éloigna lentement du cercueil…

Reiss ferma le livre et resta assis un instant. Il était bouleversé malgré lui. On aurait dû faire davantage pression sur les Japonais, se disait-il, pour qu'ils interdisent ce livre. En fait, c'était visiblement voulu de leur part. Ils auraient pu arrêter ce – quel que soit son nom – cet Abendsen. Ils ont tout pouvoir dans le Middle West.

Ce qui le bouleversait, c'était ceci : *la mort* de Adolf Hitler, la défaite et la destruction de Hitler, du Parti, de l'Allemagne elle-même, telles qu'elles étaient dépeintes dans le livre d'Abendsen… tout cela avait en quelque sorte plus de grandeur, était plus dans l'esprit d'autrefois que le monde réel. Le monde de l'hégémonie allemande.

Comment cela était-il possible ? C'était ce que se demandait Reiss. Est-ce seulement dû au talent d'écrivain de cet homme ?

Ces romanciers connaissent des milliers de trucs. Prenez le Dr Goebbels ; c'est ainsi qu'il a débuté, en écrivant des romans. Faire appel aux instincts les plus bas qui se cachent dans les profondeurs de l'âme humaine, si respectables que soient apparemment les gens. Oui,

le romancier connaît les hommes, et sait qu'ils ne valent pas cher ; ils sont dominés par leurs testicules, ils hésitent par couardise à faire quoi que ce soit, ils sont prêts, par rapacité, à trahir n'importe quelle cause – il suffit de battre du tambour, et tout le monde suit. Et l'autre rit sous cape du succès qu'il remporte.

Remarquez : il joue sur les sentiments et non pas sur l'intelligence ; et naturellement il faut qu'on le paie pour cela – la question d'argent est toujours là. Il a fallu évidemment quelqu'un pour mettre *le Hundsfott au* courant, lui dire ce qu'il fallait écrire. Les gens écriront n'importe quoi s'ils savent qu'ils seront payés. Ils racontent un tas de mensonges, le public avale tout. Où ce livre a-t-il été publié ? Herr Reiss examinait son exemplaire. Omaha, Nebraska. Le dernier bastion de l'ancienne industrie américaine de l'édition, entre les mains de la ploutocratie, qui était autrefois installée dans le bas de la ville de New York, et soutenue par l'or juif et communiste.

Peut-être cet Abendsen est-il juif.

Ils sont toujours aussi acharnés à essayer de nous empoisonner. Ce *jüdische Buch.* Il referma brutalement *La sauterelle.* Son vrai nom était probablement Abendstein. Sans aucun doute la S.D. avait d'ores et déjà jeté un coup d'œil de ce côté.

C'est certain, nous devons envoyer quelqu'un dans l'État des Montagnes Rocheuses pour rendre visite à Herr Abendstein. Je me demande si Kreuz vom Meere a reçu des instructions à cet effet. Probablement pas, avec tout le désordre qui règne à Berlin. Tout le monde est trop absorbé par les affaires intérieures.

Mais ce livre, se disait Reiss, est dangereux.

Si on trouvait un beau matin Abendstein se balançant au plafond, ce serait un avertissement à l'égard de ceux que son livre pourrait influencer. Nous aurions ainsi le dernier mot. Rédigé le post-scriptum.

Il faudrait utiliser un blanc, bien entendu. Je me demande ce que fait Skorzeny en ce moment.

Reiss pesait le pour et le contre, il lisait à nouveau ce qui était imprimé sur la jaquette du livre. Le youpin en question se barricade, là-haut, dans son Haut Château. Les gens ne sont pas fous. Celui qui réussirait à entrer et à l'avoir n'en ressortirait jamais vivant.

C'est peut-être idiot, se dit-il. Après tout, le livre est imprimé. Trop tard à présent. Et c'est le territoire placé sous l'autorité japonaise… les petits hommes jaunes feraient un raffut de tous les diables.

Néanmoins, si c'était fait adroitement… si l'on pouvait mener l'affaire convenablement…

Freiherr Hugo Reiss nota quelque chose sur son bloc. Mettre l'affaire en train avec le général SS Otto Skorzeny, ou mieux encore Otto Ohlendorf à l'Amt III du Reichsicherheitshauptamt. Est-ce que

Ohlendorf n'était pas le chef de l'Einsatzgruppe D ?

Et alors, presque instantanément, sans avertissement d'aucune sorte, il se sentit malade de rage. Je croyais tout cela liquidé, se disait-il. Faudra-t-il que cela dure à jamais ? La guerre est finie depuis des années. Et nous pensions que c'en était vraiment terminé. Mais ce fiasco en Afrique, et ce fou de Seyss-Inquart réalisant les plans de Rosenberg.

Ce Herr Hope a raison, se disait-il. Avec ses blagues sur nos contacts avec Mars. Mars peuplée de Juifs. Nous les verrons là aussi. Même avec deux têtes chacun, et n'ayant pas plus de trente centimètres de haut.

J'ai à m'occuper des affaires courantes, se dit-il. Je n'ai pas de temps à perdre avec ces aventures d'écervelés, à ce projet d'envoyer les Einsatzkommandos contre Abendsen. Je suis débordé par les réceptions de matelots allemands et les réponses à donner aux messages radio codés ; laissons à quelqu'un de plus haut placé le soin de prendre l'initiative d'un tel projet – c'est lui que ça regarde.

De toute façon, si je prenais cette décision, si je me faisais l'instigateur de ces mesures et qu'il en résulte des retours de flamme, on peut imaginer où je me retrouverais : en résidence surveillée au Gouvernement général de la côte Est si ce n'est pas dans une chambre où l'on aura injecté du gaz cyanhydrique Zyklon B.

Il prit donc son bloc, gratta soigneusement ce qu'il y avait écrit, puis, pour plus de sûreté, arracha la feuille, la mit dans son cendrier de céramique et la fit brûler.

On frappa et la porte du bureau s'ouvrit. Son secrétaire entra avec une brassée de papiers.

— Le discours du Dr Goebbels, dit-il, intégral. Vous devez le lire. Il est excellent ; l'un de ses meilleurs.

Et il posa les feuilles sur le bureau.

Reiss alluma une nouvelle cigarette Simon Artz n°70 et se mit à lire le discours du Dr Goebbels.

9

Après deux semaines de travail à peu près ininterrompu, la joaillerie Edfrank avait sorti son premier lot de pièces terminées. Elles étaient rangées sur deux planches recouvertes de velours noir qui se logeaient chacune dans un panier carré en osier d'origine japonaise. Ed McCarthy et Frank Frink s'étaient fait des cartes commerciales. Ils avaient gravé leur nom sur une gomme à effacer dont ils s'étaient ensuite servis pour l'imprimer en rouge ; ils avaient complété les cartes grâce à une petite presse à imprimer pour *enfant,* un jouet. Ils avaient utilisé une carte épaisse de couleur, de très belle qualité, spéciale pour cartes de Noël.

Sous tous ses aspects, leur travail avait été celui de professionnels. En examinant leur joaillerie, leurs cartes, leur présentation, rien ne pouvait révéler l'amateur. D'ailleurs pourquoi en aurait-il été autrement ? se disait Frank Frink. Ils étaient professionnels l'un et l'autre ; non pas dans la fabrication de la joaillerie, mais dans le travail d'atelier en général.

Les plateaux de présentation comportaient une grande variété de bijoux. Des bracelets de cuivre jaune et rouge, de bronze, et même de fer noir forgé à chaud. Des pendentifs, principalement de cuivre jaune, avec de petits ornements d'argent. Des boucles d'oreilles d'argent. Des broches d'argent ou de cuivre jaune. L'argent leur avait coûté très cher ; même la soudure d'argent les avait ruinés. Ils avaient acheté quelques pierres semi-précieuses, également, pour les monter sur les broches : perles baroques, spinelle, jade, des éclats d'opale de feu. Si les affaires marchaient bien, ils essaieraient d'employer de l'or et, si possible, des diamants de cinq ou six carats.

C'était avec l'or qu'ils pourraient réaliser de véritables bénéfices. Ils avaient déjà commencé à chercher des endroits où ils pourraient se procurer des déchets d'or, ils avaient fait fondre des pièces anciennes sans valeur artistique – tout cela revenant beaucoup moins cher que l'or neuf. Mais même ainsi, ils avaient engagé d'énormes dépenses. Et pourtant, une broche en or rapporterait à la vente plus que quarante broches de cuivre. Ils pouvaient presque obtenir n'importe quel prix sur le marché de détail pour une broche vraiment bien dessinée et exécutée en or… à condition au moins, comme Frink l'avait fait remarquer, que leur marchandise s'écoule.

Jusque-là ils n'avaient pas encore essayé de vendre. Ils avaient résolu ce qui leur paraissait être leurs problèmes techniques fondamentaux ; ils avaient leur établi avec ses moteurs, la machine à câble flexible, leur arbre entraînant meule et polisseuse. Ils avaient en fait un jeu complet d'outils de finition, depuis les brosses de gros fil de

fer, les brosses de cuivre et les meules en Cratex jusqu'aux polissoirs plus délicats en coton, toile, cuir, peau de chamois qui pouvaient être recouverts de produits allant de l'émeri et la ponce jusqu'aux rouges d'Angleterre, les plus délicats. Et ils avaient aussi, bien entendu, leur matériel de soudure oxyacétylénique, avec réservoirs, manomètres, tuyaux flexibles, embouts, masques.

Et de magnifiques outils de joaillier. Des pinces d'Allemagne et de France, des micromètres, des perceuses à diamant, des scies, tenailles, des pinces brucelles, des dispositifs à trois branches pour la soudure, des étaux, des tissus à polir, des cisailles, de minuscules marteaux forgés à la main… toute une variété de matériel de précision. Et leurs fournitures de bâtons de brasure de différents calibres, de métal en feuille, de montures de broches, d'anneaux, de montures à clip pour boucles d'oreilles. Ils avaient dépensé sensiblement plus de la moitié des deux mille dollars ; ils n'avaient plus à leur compte ouvert au nom d'Edfrank à la banque que deux cent cinquante dollars. Mais ils étaient en règle au point de vue légal ; ils avaient même leur permis d'exploitation des États américains du Pacifique. Il ne restait plus qu'à vendre.

En étudiant ses présentations, Frink se disait qu'aucun revendeur ne pourrait procéder à un examen plus sévère que le sien. Ces quelques pièces sélectionnées avaient certainement un très bon aspect ; on était revenu inlassablement sur chacune d'entre elles, à la recherche de soudures imparfaites, de bords irréguliers ou coupants, de taches colorées dues à l'action du feu… le contrôle garantissait une qualité excellente. Le plus léger défaut de poli, la moindre trace d'éraflure due à une brosse métallique avaient entraîné le retour à l'atelier. Nous ne pouvons pas nous permettre de présenter un travail présentant des défauts de finition ; une tache noire qui serait passée inaperçue sur un collier d'argent – et c'en serait fini de nous.

Le magasin de Robert Childan figurait au premier rang sur leur liste. Mais Ed était seul à pouvoir y aller. Childan aurait certainement reconnu Frank Frink.

— C'est à vous de faire en réalité la plus grande partie des ventes, avait dit Ed. (Mais il avait pris son parti de prendre lui-même contact avec Childan ; il avait acheté un costume neuf, une chemise blanche, pour faire une bonne impression. Néanmoins, il ne se sentait pas à son aise.) Je sais que ce que nous offrons est excellent, se répétait-il pour la millionième fois, mais… que diable !

La plupart des modèles étaient abstraits, enroulements de fil, boucles, motifs dont les métaux, à la fonte, avaient plus ou moins pris une forme libre. Certains avaient un côté aérien, une délicatesse de toile d'araignée ; d'autres avaient la lourdeur massive, puissante d'objets barbares. Il y avait toute une gamme étonnante de formes si

l'on considérait le petit nombre d'objets qui se trouvaient présentés sur ces plateaux de velours ; et pourtant, Frink s'en rendait compte, un seul magasin aurait pu acheter tout ce qui s'y trouvait exposé. Nous visiterons chaque boutique une fois – si nous échouons. Mais si nous réussissons, si nous les amenons à nous suivre dans la ligne que nous nous sommes tracée, alors nous viendrons faire renouveler nos commandes jusqu'à la fin de nos jours.

Les deux hommes installaient ensemble les plateaux de velours dans le panier d'osier. Nous pourrions récupérer quelque chose avec le métal, se disait Frink, si les choses se mettaient à aller de mal en pis. Et sur les outils et le matériel ; nous pouvons nous en défaire à perte, mais au moins nous en tirerons quelque chose.

C'est le moment de consulter l'oracle. Demande : comment Ed va-t-il s'en tirer pour sa première tournée de vente ? Mais il était trop nerveux. Cela aurait pu être un mauvais présage et il ne se sentait pas capable d'y faire face. En tout cas les dés étaient jetés ; les pièces étaient fabriquées, l'atelier installé – quels que puissent être les bla-bla du *Yi King* sur ce point.

Il ne peut pas vendre ces bijoux à notre place… il ne peut pas nous *donner* la chance.

— Je vais m'attaquer tout d'abord à Childan, dit Ed. Nous pourrions aussi bien tout placer chez lui. Et ensuite, vous essaierez une ou deux maisons. Vous venez avec moi, n'est-ce pas ? Dans le camion. Je m'arrêterai au coin.

Tandis qu'ils s'installaient dans leur camion avec le panier d'osier, Frink se disait : Dieu sait si Ed est un bon vendeur, je ne suis pas mauvais non plus, il est possible que nous vendions à Childan, mais, comme on dit, il faudra une présentation.

Si Juliana était là, elle n'aurait qu'à entrer et elle y parviendrait en un clin d'œil ; elle est jolie, *elle* sait s'adresser à n'importe qui, et c'est une femme. Après tout, ce sont des bijoux de femme. Elle pourrait les porter en entrant dans la boutique. En fermant les yeux, il essayait de s'imaginer l'effet que ferait sur elle l'un de leurs bracelets. Ou l'un de ces grands colliers d'argent. Avec ses cheveux noirs, son teint pâle, ses yeux tristes au regard pourtant pénétrant… elle porterait un sweater gris, un peu trop serré, l'argent serait directement sur sa peau, le collier monterait et descendrait, au gré de sa respiration…

Dieu, comme en cet instant elle était vivante dans son esprit ! Chaque objet terminé par eux, il voyait ses doigts fins mais solides le saisir, l'examiner ; rejeter la tête en arrière, élever le bijou à la hauteur de ses yeux. Le choix de Juliana c'était toujours ce qu'il y avait de mieux pour connaître la qualité de son travail.

Ce qui lui irait le mieux, il le savait à présent, c'étaient les boucles

d'oreilles. Celles qui étaient brillantes et se balançaient. Avec ses cheveux relevés et retenus en arrière ou coupés court pour dégager son cou et ses oreilles. Et nous pourrions faire des photos d'elle pour notre publicité et notre étalage. Il avait discuté d'un catalogue avec Ed ; cela leur permettrait de vendre par correspondance à des magasins situés dans d'autres parties du monde. Elle serait formidable… sa peau est jolie, très saine, ni poches ni rides et d'une belle couleur. Est-ce qu'elle accepterait, s'il pouvait trouver où elle est ? Pas d'importance ce qu'elle pense de moi ; rien à faire avec notre vie privée. Il s'agirait strictement d'affaires.

Que diable, je ne prendrais même pas les photos. Nous nous adresserions à un professionnel. Cela lui plairait. Elle est probablement toujours aussi vaniteuse. Elle a toujours aimé qu'on la regarde, qu'on l'admire ; n'importe qui. Je crois que toutes les femmes sont ainsi. Elles ont sans cesse besoin d'attirer l'attention. C'est leur côté très enfant.

Juliana ne supporterait jamais d'être seule. Il lui fallait m'avoir près d'elle pour entendre tout le temps des compliments. Les petits enfants sont ainsi : ils ont l'impression que si leurs parents ne les regardent pas, ce qu'ils font n'a plus de réalité. Sans aucun doute, il y a un type qui s'occupe d'elle. Qui lui dit combien elle est jolie. Ses jambes. Son ventre lisse et plat…

— Que se passe-t-il ? dit Ed en lui lançant un regard. Vous vous énervez ?

— Non, dit Frink.

— Je ne vais pas rester planté là, dit Ed. J'ai quelques idées personnelles. Et je vais vous dire autre chose : je n'ai pas peur. Je ne suis pas intimidé sous prétexte que c'est un endroit élégant et que j'ai dû mettre ce costume élégant. Je reconnais que je n'aime pas m'habiller. Que je ne suis pas à mon aise. Mais ça n'a pas la moindre importance. J'y vais et je fais mon numéro devant ce polichinelle.

C'est bon pour toi, se disait Frink.

— Diable, si vous pouviez aller comme vous l'avez fait, dit Ed, en vous faisant passer pour l'aide de camp d'un amiral japonais, il faudrait que je sois capable de lui dire la vérité, que c'est en réalité de la belle joaillerie de création originale, faite à la main…

— *Ciselée* à la main, dit Frink.

— Ouais. *Ciselée* à la main. Je veux dire que j'entrerais et que je ne sortirais qu'après lui en avoir donné pour son argent. Il faut qu'il achète cela. Sinon, il est vraiment dingue. J'ai regardé un peu partout ; il n'y a rien en vente qui ressemble à ce que nous présentons. Dieu, quand je pense qu'il va peut-être regarder et ne rien acheter… ça me rend fou et je crois que je serais capable de lui allonger un bon coup de poing.

— N'oubliez pas de lui dire que ce n'est pas du plaqué, dit Frink. Que cuivre signifie cuivre massif et laiton laiton massif.

— Laissez-moi faire à ma manière, dit Ed. J'ai quelques très bonnes idées.

Voici ce que je peux faire, se disait Frink. Je peux prendre deux pièces – Ed s'en fichera – les emballer et les envoyer à Juliana. Elle verra comme cela ce que je fais. La poste la retrouvera ; je l'enverrai en recommandé à la dernière adresse que je connaisse. Que dira-t-elle en ouvrant la boîte ? Il faudra une lettre expliquant que j'ai fait cela moi-même ; que je suis associé dans une petite affaire de création de joaillerie. J'exciterai son imagination, je lui en dirai assez pour lui donner l'envie d'en savoir davantage, pour l'intéresser. Je lui parlerai de pierres et de métaux. Les maisons auxquelles nous vendons, les magasins élégants…

— Ce n'est pas par ici ? demanda Ed en ralentissant.

(Ils étaient pris dans une intense circulation ; les immeubles leur cachaient le ciel.) Il vaudrait mieux que je range le camion.

— Encore cinq pâtés de maisons, dit Frink.

— Tu n'as pas une de ces cigarettes de marijuana ? demanda Ed. Ça me calmerait d'en fumer une, juste maintenant.

Frink lui passa son paquet de T'ien-lais, la « Musique Céleste », un mélange qu'il avait pris l'habitude de fumer à la W.M. Corporation.

Je sais qu'elle vit avec un type, se disait Frink. Qu'elle couche avec lui. Comme si elle était sa femme. Je connais Juliana. Elle ne pourrait pas tenir autrement ; je sais comment elle devient vers la tombée de la nuit. Quand il se met à faire frais et sombre et que tout le monde rentre à la maison pour se retrouver dans la salle de séjour. Elle n'a jamais été faite pour vivre en solitaire. Moi non plus.

Peut-être que le type est vraiment bien. Quelque étudiant timide qu'elle a trouvé. Elle serait la compagne rêvée pour un jeune gars qui n'a jamais encore eu le courage d'approcher une femme. Elle n'est ni dure ni cynique. Elle lui ferait beaucoup de bien. J'espère bougrement qu'elle n'est pas tombée sur un type plus âgé qu'elle. C'est ce que je ne pourrais pas supporter. Un type expérimenté et mauvais, avec un cure-dent au coin de la bouche et qui la ferait marcher.

Il s'aperçut qu'il commençait à avoir de la peine à respirer. Imaginer un type musclé et velu mettant brutalement Juliana au pas, lui faisant la vie dure… Je sais qu'elle en arriverait à se tuer, se disait-il. C'est écrit dans les cartes en ce qui la concerne, si elle ne trouve pas l'homme qu'il faut – ce qui signifie le genre étudiant vraiment doux, sensible, prévenant, capable d'apprécier la qualité de sa pensée.

J'ai été trop dur avec elle. Et je ne suis pas tellement mauvais ; il y a tout un tas de types pires que moi. Je pouvais assez bien imaginer ce qu'elle pensait, ce qu'elle désirait, quand elle se sentait seule, mal à

son aise, déprimée. J'ai passé énormément de temps à me faire du souci pour elle, à être aux petits soins. Mais ça ne suffisait pas. Elle méritait mieux. Elle mérite énormément de choses, se disait-il toujours.

— Je me range, dit Ed. (Il avait trouvé une place et il reculait en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule.)

— Écoutez, dit Frink. Est-ce que je pourrais envoyer deux bijoux à ma femme ?

— Je ne savais pas que vous étiez marié. (Occupé à se ranger, Ed lui répondit après avoir réfléchi :) Bien sûr, à condition qu'ils ne soient pas en argent.

Ed arrêta le moteur du camion.

— Nous y voilà, dit-il. (Il tira encore quelques bouffées de marijuana, écrasa la cigarette sur le tableau de bord, jeta le reste sur le plancher.) Souhaitez-moi bonne chance.

— Bonne chance, dit Frink.

— Eh ! regardez ! Au dos du paquet de cigarettes il y a un de ces poèmes japonais *waka.*

Sur un fond de bruit de voitures, Ed lut le poème à haute voix :

Entendant le coucou chanter
J'ai regardé du côté
D'où venait le chant
Qu'ai-je vu ?
La pâle lune – rien d'autre – dans un ciel de crépuscule.

— Seigneur ! s'écria-t-il en rendant le paquet de T'ien-lais à Frink. Puis il lui donna une tape dans le dos, eut un sourire narquois, prit le panier d'osier et sauta du camion.

— Je vous laisse le soin de mettre la pièce dans le parcomètre, dit-il en s'éloignant sur le trottoir.

Un instant après, il s'était perdu dans la foule des piétons.

Juliana, se disait Frink, es-tu aussi solitaire que moi ?

Il descendit et alla glisser une pièce dans la fente du parcomètre.

C'est la peur, se dit-il. Toute cette affaire de joaillerie. *Et si ça ratait ? Et si ça ratait ?* C'était ainsi que l'oracle présentait les choses. Gémissements, pleurs, la ruine rapide.

L'homme se trouve en face des ténèbres qui s'épaississent autour de lui. Son acheminement vers la tombe. Si elle s'était trouvée là, cela n'aurait pas été aussi pénible. Loin de là.

J'ai peur. Il s'en rendait compte. Supposons qu'Ed ne vende rien. Supposons qu'ils se moquent de nous.

Quoi alors ?

Sur un drap étalé par terre dans la pièce du devant de son appartement, Juliana était étendue et tenait Joe Cinnadella serré contre elle. Le soleil de ce milieu d'après-midi rendait l'atmosphère humide et étouffante. Son corps et celui de l'homme qui se trouvait dans ses bras étaient moites de transpiration. Une goutte, qui coulait du front de Joe, resta un instant accrochée à sa pommette, puis tomba sur la gorge de Juliana.

— Tu continues à dégouliner, murmura-t-elle.

Il ne répondit pas. Sa respiration était ample, lente, régulière… comme l'océan, se disait-elle. Nous sommes tout en eau, à l'intérieur de nous.

— Comment était-ce ? demanda-t-elle.

Il marmonna que cela avait été parfait.

Je le pensais aussi, se disait Juliana. Je peux le dire. Maintenant il faut que nous nous levions tous les deux, que nous nous ressaisissions. Ou bien est-ce mauvais ? Un symptôme de désaccord du subconscient ?

Il commença à s'agiter.

— Tu te lèves ? (Elle l'agrippa, le tint serré dans ses bras :) Non, pas encore.

— Tu ne dois donc pas aller au gymnase ?

Je ne vais pas au gymnase, disait Juliana à part. Tu ne sais donc pas ça ? Nous irons quelque part ; nous ne resterons pas ici beaucoup plus longtemps. Mais ce sera dans un endroit où nous n'avons jamais été. Il est temps.

Elle sentit qu'il se dégageait pour se mettre à genoux, ses mains glissèrent sur le dos de Joe, humide de transpiration. Elle l'entendit ensuite marcher pieds nus sur le plancher. Il allait dans la salle de bains, sans doute. Prendre sa douche.

C'est fini, se dit-elle. Oh bon ! Elle soupira.

— Je t'entends, dit Joe de la salle de bains. Tu gémis. Tu es toujours déprimée, n'est-ce pas ? Souci, crainte et soupçons, à mon sujet et au sujet de tout le monde… (Il passa une seconde la tête, son visage rayonnant était couvert de mousse de savon :) Qu'est-ce que tu dirais d'un voyage ?

— Où cela ? demanda-t-elle, le cœur battant.

— Dans une grande ville. Pourquoi pas dans le Nord, à Denver ? Je te sortirai, prendrai des billets pour le théâtre, t'emmènerai dans un bon restaurant, nous prendrons des taxis, je t'achèterai une robe du soir et tout ce qu'il te faudra. Ça va ?

Elle avait peine à le croire, mais elle voulait, elle essayait.

— Est-ce que ta vieille Stude tiendrait le coup ? demanda Joe.

— Certainement, dit-elle.

— Nous achèterons tous les deux de beaux vêtements, dit-il. Nous nous amuserons, peut-être pour la première fois de notre vie. Comme ça tu ne broieras plus du noir.

— Où prendrons-nous l'argent ?

— J'en ai. Regarde dans ma valise, dit Joe en refermant la porte de la salle de bains.

Le bruit d'eau couvrit la suite de ses paroles.

Elle ouvrit la commode, en sortit sa petite valise bosselée et tachée. C'était sûrement cela, elle trouva une enveloppe dans un coin ; il y avait dedans des billets de la Reichsbank, d'une grande valeur et ayant cours partout. Elle comprit qu'ils pouvaient donc partir. Peut-être qu'après tout, il ne me fait pas marcher. Je voudrais seulement voir ce qui se passe en lui, à l'intérieur, se disait-elle tout en comptant l'argent…

Sous l'enveloppe elle découvrit un énorme stylographe cylindrique, ou du moins quelque chose qui y ressemblait ; du reste, il y avait une agrafe. Mais cela pesait vraiment lourd. Elle souleva l'objet avec précaution, dévissa le capuchon. Oui, il y avait une pointe en or. Cependant…

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle à Joe quand il fut sorti de la douche.

Il lui prit l'objet, le remit dans la valise. Comme il le maniait avec délicatesse… elle le remarqua, y pensa et resta perplexe.

— Encore morbide ? demanda Joe.

Il semblait détendu, plus qu'elle ne l'avait jamais vu l'être. En poussant un cri d'enthousiasme, il la prit par la taille, la souleva dans ses bras, la balança, d'avant en arrière, en la regardant dans les yeux, en exhalant sur elle son haleine chaude, en la serrant jusqu'à la faire protester.

— Non, dit-elle. Je suis seulement… un peu longue à changer.

Et j'ai encore un peu peur de toi, ajoutait-elle en elle-même. Si peur que je ne peux jamais t'en parler.

— Par la fenêtre ! s'écria Joe en traversant la pièce avec Juliana dans ses bras. On y va !

— S'il te plaît, dit-elle.

— Je blague. Écoute : nous partons pour une marche, comme la Marche sur Rome. Tu te rappelles. Le Duce en avait pris la tête, et les autres suivaient, comme par exemple mon oncle Carlo. Maintenant il s'agit pour nous d'une petite marche, moins importante, qui ne sera pas mentionnée dans les livres d'Histoire. C'est ça ? (Il pencha la tête et l'embrassa sur la bouche, avec tant de violence que leurs dents s'entrechoquèrent.) Comme nous aurons bon air, tous les deux, dans nos vêtements neufs. Et tu peux m'expliquer exactement comme on doit parler, se tenir ; d'accord ? Tu m'apprends les bonnes manières ;

d'accord ?

— Tu parles tout à fait bien, dit Juliana. Mieux que moi-même.

— Non. (Il se rembrunit immédiatement.) Je parle très mal. Un véritable accent rital. Ne l'avais-tu pas remarqué la première fois que tu m'as vu dans ce café ?

— Je crois en effet, dit-elle. (Cela ne lui semblait pas important.)

— Il n'y a qu'une femme pour connaître les conventions mondaines, dit Joe en la reprenant et en l'envoyant, tout effrayée, sur le lit. En l'absence des femmes nous discutons voitures de courses, chevaux et nous racontons des histoires cochonnes ; on n'est pas civilisés.

Quelle étrange humeur, se disait Juliana. Agité et sombre jusqu'au moment où tu te décides de partir ; alors tu deviens exubérant. Veux-tu réellement que je t'accompagne ? Tu peux me laisser tomber ; c'est déjà arrivé. J'en ferais autant, pour ma part, si je devais partir.

— C'est ta paie ? lui demanda-t-elle tandis qu'il s'habillait. Tu as économisé tout cet argent ? (C'était tout de même beaucoup. Bien sûr, il y a beaucoup d'argent dans l'Est.) Tous les autres chauffeurs de camions à qui j'ai parlé ne gagnent jamais autant…

— Tu crois que je suis chauffeur de camion ? dit Joe en l'interrompant. Écoute-moi bien. Je conduisais ce bus non pas pour le conduire mais pour le protéger des gangsters. J'avais l'air d'un chauffeur de camion, je somnolais dans la cabine. (Il s'effondra dans un fauteuil dans un coin de la chambre, se renversa en arrière, faisant semblant de dormir, la bouche ouverte, affalé :) Tu vois ?

Tout d'abord, elle ne vit rien. Puis elle se rendit compte qu'il tenait à la main un couteau, aussi mince qu'un couteau de cuisine qui sert à couper les pommes chips. Dieu tout-puissant ! se dit-elle. D'où sort-il ? De sa manche ; on aurait pu croire qu'il venait de se matérialiser dans l'air.

— C'est pour cela que les gens de Volkswagen m'ont engagé. États de service. Nous nous protégions contre Haselden, ces commandos dont il était le chef. (Ses yeux noirs scintillaient ; il fit un sourire de biais à Juliana :) Devine qui a fini par avoir le colonel. Quand nous l'avons coincé sur le bord du Nil lui et son groupe du désert à grand rayon d'action, des mois après la fin de la campagne du Caire. Une nuit, ils ont fait un raid contre nous pour avoir de l'essence. J'étais en sentinelle. Haselden a surgi, le corps, la figure, même les mains enduits de noir ; ils n'avaient pas de fil de fer cette fois-là, seulement des grenades et des mitraillettes. Tout cela beaucoup trop bruyant. Il a essayé de me briser le larynx, d'une manchette. Je l'ai eu. (Joe sauta de son siège, bondit vers elle et dit en riant :) Faisons nos bagages. Téléphone au gymnase pour dire que tu prends quelques jours de

liberté.

Son récit n'emportait pas sa conviction. Peut-être n'avait-il pas été du tout en Afrique du Nord, ne s'était-il pas trouvé pendant la guerre du côté des forces de l'Axe, ne s'était-il même jamais battu. Et ces gangsters ? Elle se demandait aussi. Elle n'avait jamais entendu parler de camions venant de la côte Est et traversant Canon City avec à bord un ancien militaire de carrière comme garde. Il n'avait peut-être même jamais vécu aux États-Unis, il avait tout inventé depuis le début ; une façon d'attirer son attention, de se rendre intéressant, de passer pour un personnage romanesque.

Il est peut-être fou, se dit-elle. Quelle ironie… Je peux vraiment faire ce que j'ai souvent prétendu avoir fait : utiliser mes connaissances en judo pour me défendre si on m'attaque. Pour sauver… ma virginité ? Ma vie. Mais ce qui est plus vraisemblable, c'est qu'il est un pauvre Rital minable avec des idées de grandeur ; il veut faire la bombe, dépenser tout son argent, en profiter jusqu'au bout, et retourner ensuite à son existence monotone. Et pour cela, il lui faut une femme.

— Très bien, dit-elle, j'appelle le gymnase.

Elle partit toute songeuse vers l'entrée de l'immeuble. Il va m'acheter des robes chères et m'emmener dans un hôtel de luxe. Tout homme a envie d'avoir eu avant de mourir une femme bien habillée, même s'il doit lui acheter lui-même ses robes. Une virée de ce genre, Joe Cinnadella a dû y penser toute sa vie. Et il est perspicace ; je parierais qu'il ne se trompe pas quand il analyse mon cas : j'ai une crainte névrotique de l'homme. Frank le savait, lui aussi. C'est la raison pour laquelle nous avons rompu ; c'est pourquoi je ressens encore cette anxiété aujourd'hui, ce manque de confiance.

Quand elle revint du taxiphone, elle trouva Joe plongé encore une fois dans *La sauterelle,* ayant complètement perdu conscience de ce qui se passait autour de lui.

— Quand me laisseras-tu ce livre ? demanda-t-elle.

— Peut-être pendant que je conduirai, répondit Joe sans lever les yeux.

— *Tu vas conduire ?* Mais c'est ma voiture !

Il ne dit rien ; il se contentait de poursuivre sa lecture.

Robert Childan était près de sa caisse enregistreuse ; il leva la tête pour regarder entrer un homme grand et mince aux cheveux bruns. L'homme portait un complet pas tout à fait élégant et tenait un grand panier d'osier. Un représentant. Pourtant il n'avait pas le sourire commercial ; son visage parcheminé semblait sombre et morose. Plutôt le genre plombier ou électricien, se dit Robert Childan.

Quand il eut terminé avec son client, Childan demanda à

l'homme :

— Quelle maison représentez-vous ?

— La joaillerie Edfrank, grommela l'homme. (Il avait posé son panier sur l'un des comptoirs.)

— Jamais entendu ce nom.

Childan déambulait nonchalamment pendant que l'autre ouvrait son panier en faisant beaucoup de gestes inutiles.

— Ciselé à la main. Chaque modèle unique. Chaque modèle original. Cuivre jaune et rouge, argent. Même du fer noir forgé à chaud.

Childan jeta un coup d'œil dans le panier. Du métal sur du velours noir, étrange.

— Non merci, ce n'est pas le genre d'articles que je vends.

— Ceci représente une création artistique américaine. Contemporaine.

Faisant non d'un signe de tête, Childan retourna à sa caisse enregistreuse.

L'homme resta un moment à tripoter ses plateaux gainés de velours et son panier. Il ne sortait pas les plateaux, il ne les rentrait pas ; il ne semblait avoir aucune idée de ce qu'il faisait. Les bras croisés, Childan le regardait, en réfléchissant aux différents problèmes qui allaient se poser pour lui au cours de la journée. À 2 heures il avait rendez-vous pour présenter des coupes d'art primitif. Puis à 3 heures, une autre fournée revenait du laboratoire après expertise. Il faisait examiner de plus en plus de pièces, depuis quinze jours. Depuis le désagréable incident du Colt 44.

— Ce n'est pas du plaqué, dit l'homme au panier d'osier, en présentant un bracelet. C'est du cuivre massif.

Childan hocha la tête sans répondre. L'homme allait traîner encore un moment, changer ses échantillons de place, puis il finirait par s'en aller.

Le téléphone sonna. Childan répondit. C'était un client qui se renseignait au sujet d'un rocking-chair ancien, de grande valeur, qu'il lui avait donné à réparer. Il n'était pas encore terminé et Childan fut obligé de lui raconter une histoire qui parût convaincante. Tout en regardant à travers la vitrine l'intense circulation du milieu de la journée, il le rassurait. Le client, finalement calmé, raccrocha.

Il n'y avait aucun doute, se disait-il en reposant le combiné, l'affaire du Colt 44 l'avait considérablement secoué. Il n'éprouvait plus le même respect quand il examinait son stock. La connaissance de ces choses vient de loin. Elle s'apparente à l'éveil de la première enfance ; les faits de la vie. Cela montre le lien qui vous rattache à vos jeunes années ; il n'y a pas seulement l'histoire des États-Unis qui se trouve en jeu, mais votre propre personnalité. Comme si, se disait-il, se posait

la question de savoir si votre acte de naissance est authentique. Ou votre impression sur votre père.

Peut-être est-ce que je ne me rappelle pas exactement Franklin Delano Roosevelt, par exemple. Une image synthétique qui s'est lentement formée à force d'en entendre parler. Un mythe qui s'est subtilement fixé sur la matière grise. Analogue au mythe de Hepplewhite, à celui de Chippendale. Ou plutôt au fait de dire : Abraham Lincoln a mangé là-dedans. Il a utilisé ce vieux couteau d'argent, cette fourchette, cette cuiller. On ne le voit pas, mais il l'a fait.

Sur l'autre comptoir, le représentant fourrageait toujours dans son panier :

— Nous pouvons exécuter des articles sur commande. Au goût du client. Si certains ont leurs propres idées.

Sa voix s'étranglait. Il l'éclaircit, en regardant tantôt Childan, tantôt une pièce de joaillerie qu'il tenait à la main. Il ne savait pas comment s'en aller, c'était évident.

Childan souriait sans rien dire.

Ça ne dépend pas de moi. C'est à lui de s'en aller d'ici. Qu'il ait vendu quelque chose ou non.

C'est dur, comme c'est désagréable. Mais rien ne l'oblige à être représentant. Nous souffrons tous en ce bas monde. Regardez-moi. Supporter, toute la journée des Japonais tels que Mr Tagomi. Rien que par l'intonation de leur voix, ils s'arrangent pour être gentils, familiers, ce qui ne les empêche pas de m'empoisonner la vie.

Une idée lui vint alors. Ce gars était visiblement sans aucune expérience. Il suffisait de le regarder. Peut-être pourrais-je me faire confier un peu de marchandise à condition. Ça vaut la peine d'essayer.

— Dites-moi… commença Childan.

L'homme leva aussitôt la tête et ne le quitta plus des yeux.

Les bras toujours croisés, Childan s'avança vers lui :

— Il semble que nous ayons une demi-heure de tranquillité. Je ne vous promets rien, mais vous pourriez sortir quelques articles. Faisons un peu de place.

En acquiesçant, l'homme commença à débarrasser le comptoir. Il rouvrit son panier, fouilla une fois de plus dans les plateaux de velours…

Il va tout sortir, Childan le savait. Tout arranger en se donnant beaucoup de mal et cela pendant une heure. Faire des embarras, rectifier, jusqu'à ce que tout soit installé. Plein d'espoir. Faisant des prières. Me surveillant du coin de l'œil à tout instant. Pour voir si je suis intéressé. Au moins un peu.

— Quand vous aurez tout sorti, dit Childan, si je ne suis pas trop occupé, je jetterai un coup d'œil.

L'homme travaillait fébrilement, comme aiguillonné.

Plusieurs clients entrèrent alors ; Childan leur souhaita la bienvenue. Il reporta son attention sur eux et les désirs qu'ils exprimaient, il oublia le représentant travaillant à sa présentation. Celui-ci, qui comprenait la situation, n'agit plus que par mouvements furtifs, il essayait de passer inaperçu. Childan vendit un bol à barbe, vendit presque un tapis fait à là main au crochet, reçut un acompte sur une couverture tricotée. L'heure passait. Les clients finirent par s'en aller. Une fois de plus, le magasin était vide à l'exception de lui-même et du représentant.

Celui-ci avait terminé. Sa sélection complète de joaillerie était disposée sur le velours noir qu'il avait placé sur le comptoir.

Robert Childan s'approcha en flânant, alluma une Land-O-Smiles, en se balançant d'avant en arrière sur ses talons et en chantonnant à mi-voix. Le représentant ne disait plus un mot. Childan non plus. Ce dernier finit par désigner une broche.

— J'aime assez cela.

— C'est un excellent article, dit le représentant, très vite. Vous n'y verrez pas la moindre trace de brosse métallique. Entièrement fini au rouge d'Angleterre. Et il ne ternira pas. Nous recouvrons ces articles d'une laque plastique qui tient pendant des années. La meilleure laque industrielle qu'on puisse trouver sur le marché.

Childan fit un léger signe d'approbation.

— Ce que nous avons fait ici, dit le représentant, c'est adapter à la fabrication de la joaillerie des techniques déjà essayées et éprouvées dans l'industrie. Autant que je sache, personne n'a encore fait cela. Pas de moulages. Métal sur métal. Soudé et brasé. (Il marqua un temps.) Les montures sont soudées solidement.

Childan prit en main deux bracelets. Puis une broche. Et une autre. Il les tint un instant à la main, puis les mit de côté.

Le visage du représentant s'éclaira. L'espoir.

En examinant une étiquette fixée à un collier, Childan demanda :

— Est-ce que ceci…

— Prix au détail. Pour vous c'est la moitié de ce prix. Et si vous achetez disons, pour cent dollars environ, nous vous faisons une ristourne supplémentaire de 2 %.

En les prenant un par un, Childan mit encore plusieurs bijoux de côté. Chaque fois qu'une nouvelle pièce venait s'ajouter aux précédentes, le représentant s'agitait un peu plus ; il parlait de plus en plus vite, arrivait à se répéter, disait même des choses idiotes et sans signification, toujours à mi-voix et sur un ton pressant. Il croit vraiment qu'il va me vendre quelque chose, pensait Childan. Son expression ne trahissait rien de ses intentions ; il continua son petit jeu.

— Cet article est spécialement réussi, continuait le représentant, tandis que Childan prenait un grand pendentif. Je crois que vous avez pris ce que nous avons de mieux. (L'homme riait :) Vous avez vraiment bon goût.

Ses yeux lançaient des éclairs. Il faisait mentalement l'addition pour arriver à la somme correspondant à ce que Childan avait choisi.

— Notre politique, dit Childan, quand il s'agit d'une marchandise que nous n'avons encore jamais essayé de vendre, c'est de la prendre en dépôt.

Le représentant fut un moment avant de comprendre. Il s'arrêta de parler, mais il regardait Childan sans saisir. Celui-ci lui sourit.

— En dépôt, finit par dire le représentant, comme pour faire écho.

— Vous préféreriez ne pas laisser la marchandise ? dit Childan.

— Vous voulez dire, bégaya-t-il, que je vous laisse la marchandise et que vous me payez plus tard, lorsque…

— Vous touchez les deux tiers de la recette. Après la vente. De cette façon vous recevez davantage. Mais bien sûr, vous devez attendre… (Childan haussa les épaules.) Ça dépend de vous. Je peux vous faire un étalage, éventuellement. Et si ça part, alors peut-être un peu plus tard, dans un mois environ… eh bien, nous pourrions envisager de vous prendre ferme un peu de marchandise.

Le représentant venait de passer sensiblement plus d'une heure à montrer ses articles ; Childan s'en rendait compte. Il avait tout sorti. Tous ses plateaux dérangés, mis en désordre. Il lui faudrait encore une heure de travail pour tout remettre en état afin de pouvoir les présenter ailleurs. Il y eut un silence. Les deux hommes se taisaient.

— Les pièces que vous avez mises de côté… dit le représentant à voix basse, ce sont celles que vous désirez ?

— Oui. J'accepte que vous les laissiez en totalité. (Childan alla vers son bureau dans l'arrière-boutique.) Je vais vous faire une fiche. Vous aurez ainsi l'état de ce que vous m'avez laissé en dépôt. (En revenant avec son carnet à souches il ajouta :) Vous comprendrez que lorsqu'une marchandise est laissée en dépôt, le magasin n'assume aucune responsabilité en cas de vol ou de détérioration.

Il fit signer le double par le représentant. Le magasin n'aurait jamais à rendre compte des objets laissés en dépôt. Lorsque les bijoux non vendus seront retournés, si certains ne peuvent être retrouvés, c'est qu'ils auront été volés, se dit Childan. Il y a toujours des vols dans les magasins. Spécialement quand il s'agit de petits articles comme des bijoux.

Robert Childan ne pouvait pas y perdre. Il n'avait pas à payer la joaillerie de cet homme ; il n'avait aucune mise de fonds à faire. S'il en vendait, il réaliserait un bénéfice, sinon, il en retournerait la totalité – ou ce qui pourrait être retrouvé – à une date future et non

précisée.

Childan établit la fiche en faisant une liste des articles. Il signa et donna un exemplaire au représentant.

— Vous pouvez me téléphoner dans environ un mois. Pour savoir comment ça a marché.

Il prit les bijoux qu'il voulait garder, s'en alla dans l'arrière-boutique en laissant au représentant le soin de ramasser ce qui restait de marchandise.

Je ne croyais pas qu'il marcherait, se disait-il. On ne sait jamais. C'est pourquoi ça vaut toujours la peine d'essayer.

Quand il leva à nouveau les yeux, il vit le représentant prêt à partir. Il avait son panier d'osier sous le bras et le comptoir était dégagé. Il venait vers lui en lui tendant quelque chose.

— Oui ? dit Childan, qui venait de parcourir du courrier.

— Je désire vous laisser notre carte. (Le représentant déposa sur le bureau de Childan un drôle de petit carré de papier gris et rouge. *Edfrank – Joaillerie originale.)* Il y a notre adresse et notre numéro de téléphone. Pour le cas où vous désireriez nous joindre.

Childan approuva d'un signe de tête, sourit sans rien dire et retourna à son travail.

Quand au bout d'un moment il s'arrêta et leva la tête, le magasin était vide. Le représentant était parti.

Il glissa une pièce de monnaie dans le distributeur fixé au mur et il eut aussitôt une tasse de thé instantané chaud qu'il savoura silencieusement.

Je me demande si ça se vendra, se disait-il. Très peu vraisemblable. Mais c'est bien fait. On ne voit jamais rien qui ressemble à cela. Il examinait l'une des broches. Un dessin tout à fait frappant. Ce ne sont certainement pas des amateurs.

Je changerai les étiquettes. J'augmenterai très sensiblement les prix. J'insisterai sur le côté « fait à la main ». Et le caractère unique. Originaux exécutés spécialement. Petites sculptures. Portez un objet d'art. Une création exclusive sur votre revers ou à votre poignet.

Et puis, il y avait une autre notion qui se répandait et se développait dans le fond de la pensée de Robert Childan. *Avec ces objets, pas de problème d'authenticité.* Un problème qui peut un jour couler l'industrie des objets artisanaux américains historiques. Ce n'est pas pour aujourd'hui ni pour demain – mais ensuite, qui sait ?

Il vaut mieux ne pas mettre tous ses œufs dans le même panier. Cette visite de l'escroc juif ; ce pourrait être un signe avant-coureur. Si je me constitue tranquillement un stock d'objets non historiques, de travaux contemporains sans historicité réelle ou imaginaire, je pourrai trouver une façon d'échapper à la concurrence. Et tant que cela ne me coûte rien…

Renversé sur sa chaise, de manière à pouvoir s'appuyer sur le mur, il réfléchissait en sirotant son thé.

Le Moment est en train de changer. On doit être prêt à changer en même temps. Sinon rester sur le sable. *S'adapter.*

La règle à suivre pour survivre. Observer d'un œil lucide ce qui se passe autour de vous. Apprenez à savoir ce qu'exige la situation. Et… répondez à ces exigences. Trouvez-vous là au *moment convenable* pour faire *ce qui convient.*

Suivez le yin. L'Oriental sait. Les yeux noirs yin malins…

Il eut subitement une bonne idée qui le fit immédiatement se redresser sur son siège. Faire d'une pierre deux coups. Ah ! Il bondit sur ses pieds, très énervé. Envelopper soigneusement la plus belle pièce de joaillerie (après avoir ôté l'étiquette, bien entendu). Une broche, un pendentif, ou un bracelet. Quelque chose de joli en tout cas. Ensuite – puisque tu dois quitter le magasin, fermer à 2 heures dans ce cas – faire un saut jusqu'à l'appartement des Kasoura. Mr Kasoura, Paul, serait au bureau. Mais Mrs Kasoura, Betty, *serait vraisemblablement chez elle, seule.*

En cadeau, ce produit original du nouvel artisanat américain. En hommage personnel, pour connaître la réaction de personnes haut placées. C'est ainsi qu'on lance une nouvelle fabrication. N'est-ce pas ravissant ? Il y a tout un choix au magasin ; passez donc, etc. Ceci est pour vous, Betty.

Il en tremblait. Elle et lui, seuls dans l'appartement, au milieu de la journée. Le mari à ses affaires. Tout parfaitement correct, cependant.

Impeccable !

Robert Childan prit une petite boîte, du papier d'emballage et un ruban ; il se mit à préparer un cadeau pour Mrs Kasoura. Cette femme brune séduisante, mince dans sa robe orientale en soie, ses hauts talons, et ainsi de suite. Ou bien peut-être porterait-elle aujourd'hui un pyjama négligé en coton bleu dans le genre coolie, très léger, confortable et sans cérémonie. Ah ! se disait-il.

Ou bien, est-ce trop hardi ? Paul le mari s'en formalisant. Subodorant quelque chose et réagissant mal. Aller peut-être plus progressivement ; lui apporter le cadeau à *lui,* à son bureau ? Lui servir la même histoire, mais à lui. Lui laisser le soin de lui remettre le cadeau ; aucun soupçon. Et, se disait Robert Childan, donner alors un coup de téléphone à Betty le lendemain ou le surlendemain pour connaître sa réaction.

Encore plus impeccable !

Quand Frank Frink vit son associé revenir sur le trottoir il pouvait déjà dire que cela n'avait pas bien marché.

— Qu'est-il arrivé ? demanda-t-il en prenant le panier d'osier des mains d'Ed et en l'installant dans le camion. Bon Dieu ! vous êtes resté une heure et demie. Il lui a fallu tout ce temps pour dire non ?

— Il n'a pas dit non, répondit Ed.

Il paraissait fatigué. Il vint s'asseoir dans le camion.

— Qu'est-ce qu'il a dit, alors ?

Frink ouvrit le panier et vit qu'un bon nombre des bijoux manquait. Parmi les plus réussis.

— Il en a pris un tas. Qu'est-ce qu'il y a, alors ?

— En dépôt, dit Ed.

— Vous l'avez laissé faire ? (Il n'en croyait pas ses oreilles :) Nous en avions parlé…

— Je ne sais pas comment c'est venu.

— Seigneur ! dit Frink.

— Je suis désolé. Il a fait comme s'il allait acheter. Il a choisi un tas de choses. Je croyais qu'il achetait.

Ils restèrent assis un bon moment dans le camion sans rien dire.

10

Ces deux dernières semaines avaient été terribles pour Mr Baynes. Tous les jours à midi, il avait appelé la Mission commerciale de sa chambre d'hôtel pour savoir si le vieux monsieur avait fait son apparition. La réponse était invariablement négative. Chaque jour, la voix de Mr Tagomi se faisait plus froide et plus cérémonieuse. Au moment où Mr Baynes s'apprêtait à faire son seizième appel, il se dit : Tôt ou tard, ils finiront par me dire que Mr Tagomi est sorti. Qu'il ne répond plus au téléphone. Et ce sera comme ça.

Qu'est-il arrivé ? Où est Mr Yatabé ?

Il avait une assez bonne idée. La mort de Martin Bormann avait immédiatement plongé Tokyo dans la consternation. Mr Yatabé devait être sans doute en route, parti depuis un ou deux jours, quand il avait reçu de nouvelles instructions. Revenir aux îles métropolitaines pour réexamen de la situation.

Pas de chance, Mr Baynes s'en rendait compte. Issue peut-être même tragique.

Mais il devait rester où il était, à San Francisco. Continuer à essayer d'arranger la réunion en vue de laquelle il était venu. Quarante-cinq minutes par la fusée de la Lufthansa pour en arriver là. Nous vivons dans une drôle d'époque. Nous pouvons aller où nous voulons, même sur d'autres planètes. Et pour quoi faire ? Pour rester assis jour après jour, avec un moral qui décline, des espoirs qui s'effondrent. À sombrer dans un ennui sans fin. Et pendant ce temps-là, les autres s'occupent. Ils ne restent pas assis à attendre sans rien faire.

Mr Baynes déplia l'édition de midi du *Nippon Times* et lut encore une fois les gros titres.

> *Solution surprise au problème de la désignation du chef suprême apportée par la décision du comité du Parti. Discours à la radio considéré comme décisif. Berlin croule sous les acclamations. Déclarations attendues. Gœring pourrait être nommé chef de la Police au-dessus de Heydrich.*

Il relut l'article dans son intégralité. Puis il posa le journal encore une fois, prit son téléphone et demanda le numéro de la Mission commerciale.

— Ici Mr Baynes. Puis-je parler à Mr Tagomi ?

— Un instant, monsieur.

Cet instant était très long.

— Ici Mr Tagomi.

Mr Baynes prit une profonde inspiration et dit :

— Excusez cette situation qui est aussi déprimante pour vous que pour moi, monsieur.

— Ah ! Mr Baynes.

— Je ne peux pas abuser de votre hospitalité, monsieur. Je sais que vous apprendrez un jour les raisons qui m'ont obligé à reporter notre conférence jusqu'à ce que le vieux monsieur…

— J'ai le regret de vous dire qu'il n'est pas arrivé.

— Je pensais que peut-être, depuis hier… dit Mr Baynes en fermant les yeux.

— Je crains que non, monsieur. (Froideur polie.) Si vous voulez bien m'excuser, Mr Baynes, j'ai des affaires urgentes.

— Bonjour, monsieur.

Il y eut un déclic dans le téléphone. Aujourd'hui Mr Tagomi avait raccroché sans même dire au revoir. Mr Baynes raccrocha lentement.

Je dois faire quelque chose. Ça ne peut pas attendre davantage.

Ses supérieurs lui avaient dit clairement qu'il ne devait sous aucun prétexte entrer en contact avec l'Abwehr. Il devait attendre simplement d'avoir trouvé le moyen d'établir le contact avec les représentants militaires japonais ; il devait conférer avec les Japonais, puis rentrer à Berlin. Mais personne n'avait prévu la mort de Bormann à ce moment précis. En conséquence…

Les ordres devaient être modifiés. Suivant l'avis de quelqu'un tenant compte des circonstances. Le sien propre, dans ce cas, puisqu'il n'avait personne d'autre à consulter.

Dans les États américains du Pacifique, il y avait en fonctions au moins dix hommes de l'Abwehr, mais quelques-uns – et peut-être tous – étaient connus de la S.D. locale et de son chef régional Bruno Kreuz vom Meere. Des années auparavant il avait entrevu Bruno à une réunion du Parti. Cet homme avait dans les milieux de la Police une assez mauvaise réputation, du fait que c'était lui qui, en 1943, avait découvert le complot anglo-tchèque contre la vie de Reinhard Heydrich et qu'il avait ainsi sauvé la vie du Bourreau. En tout cas, Bruno Kreuz vom Meere voyait déjà son autorité croître au sein de la S.D. Il n'était pas un simple bureaucrate policier.

Il était, en fait, un homme plutôt dangereux.

Il y avait même la possibilité qu'en dépit de toutes les précautions qu'on avait prises, à la fois du côté de l'Abwehr à Berlin que du Tokkoka à Tokyo, la S.D. ait appris ce projet de réunion à San Francisco dans les bureaux de la direction des Missions commerciales. Cependant, c'était après tout un pays administré par le Japon. La S.D. n'avait aucune possibilité de s'en mêler officiellement. Elle pouvait

veiller à ce que le haut fonctionnaire allemand – lui en l'occurrence – fût arrêté dès qu'il poserait à nouveau le pied en territoire allemand ; mais elle ne pouvait guère prendre de mesures contre le fonctionnaire japonais ou contre la réunion de cette conférence.

C'était du moins ce qu'il espérait.

Y avait-il une possibilité pour que la S.D. eût trouvé un moyen de retenir le vieux monsieur japonais quelque part sur le trajet ? Tokyo-San Francisco était un long voyage, particulièrement pour quelqu'un d'aussi âgé et fragile qui ne pouvait supporter l'avion.

Mr Baynes savait une chose : il devait apprendre de ses supérieurs si Mr Yatabé devait toujours venir. Ils le sauraient. Ils sauraient également si la S.D. l'avait intercepté ou si le gouvernement de Tokyo l'avait rappelé.

Et s'ils avaient trouvé le moyen d'arriver jusqu'au vieux monsieur, il se rendait très bien compte qu'ils arriveraient également jusqu'à lui.

Cependant, même en pareilles circonstances, la situation n'était pas désespérée. Tandis qu'il attendait, jour après jour, seul dans sa chambre de l'Abhirati Hôtel, une idée lui était venue.

Il vaudrait mieux donner mes informations à Mr Tagomi plutôt que de rentrer à *Berlin les mains vides.* De cette façon il y aurait au moins une chance, même mince, pour que les gens qui convenaient fussent finalement mis au courant. Mais Mr Tagomi ne pourrait qu'écouter ; c'était le point faible de son idée. En mettant les choses au mieux, il pourrait entendre, retenir le mémoire, et dès que possible s'en aller en voyage d'affaires dans les îles de la métropole. Tandis que Mr Yatabé avait un rôle politique. Il pouvait à la fois entendre – et parler.

Cependant c'était mieux que rien. Le temps commençait à presser. Commencer du début, arranger en se donnant beaucoup de peine, avec précaution, pendant des mois, une fois de plus, le contact délicat entre une faction allemande et une faction japonaise…

Mr Tagomi serait certainement bien surpris, se disait-il avec aigreur. Se trouver soudain en possession d'un pareil secret, quelle responsabilité sur ses épaules. On était bien loin des renseignements sur les moules à injection…

Il aurait peut-être une dépression nerveuse. Ou bien repasser les informations à quelqu'un de son entourage, ou se retirer ; se persuader lui-même qu'il n'avait rien entendu. Refuser simplement de me croire. Se lever, s'incliner et sortir de la pièce en s'excusant dès que j'aurai commencé.

Indiscret. Il pourrait le considérer ainsi. Il ne doit pas en principe entendre parler de semblables sujets.

C'est si commode, se disait Mr Baynes. La porte de sortie est si facile à trouver, pour lui. Je voudrais qu'il en fût de même pour moi.

Et cependant, en dernière analyse, cela n'est pas possible, même

pour Mr Tagomi. Nous ne sommes pas différents. Il peut se boucher les oreilles à la nouvelle telle qu'elle vient de moi, sous forme de mots. Mais plus tard, quand il ne s'agira plus de mots. Si je peux lui faire comprendre cela maintenant. Ou à qui que ce soit que j'arrive à trouver en face de moi…

Mr Baynes quitta sa chambre d'hôtel, descendit dans le hall. Une fois sur le trottoir, il demanda au portier de lui appeler un vélo-taxi ; il était bientôt en route vers Market Street ; le *chinetoque* pédalait avec énergie.

— Ici, lui dit-il, en reconnaissant l'affiche qu'il guettait. Arrêtez-vous le long du trottoir.

Le vélo-taxi s'arrêta près d'une borne d'incendie. Mr Baynes le paya et le renvoya. Personne ne semblait l'avoir suivi. Mr Baynes partit à pied le long du trottoir. Un moment après, mêlé à une foule d'autres acheteurs, il entra dans le grand magasin Fuga.

Il y avait partout des clients. Comptoir après comptoir. Des vendeuses, blanches pour la plupart, avec comme chefs de rayon, quelques Japonais. Le bruit était terrifiant.

Après avoir un peu erré, Mr Baynes finit par découvrir le rayon de vêtements d'homme. Il s'arrêta devant les râteliers où étaient suspendus les pantalons et se mit à les examiner. Presque aussitôt, un vendeur blanc s'approcha en lui souhaitant la bienvenue.

— Je suis revenu pour un pantalon de laine marron foncé que j'ai regardé hier. (Comme il rencontrait le regard du vendeur, il dit :) Ce n'est pas vous à qui je me suis adressé hier. Il était plus grand Moustache rousse. Plutôt mince. Son nom était sur son veston : Larry.

— Il est allé déjeuner. Mais il ne va pas tarder, dit le vendeur.

— Je vais aller essayer ce pantalon, dit Mr Baynes en prenant un pantalon sur le râtelier.

— Très bien, monsieur.

Le vendeur lui indiqua un salon d'essayage libre et s'éloigna pour servir un autre client.

Mr Baynes entra dans le salon d'essayage et referma la porte. Il s'assit sur l'une des deux chaises qui se trouvaient là et attendit.

Au bout de quelques minutes, on frappa. La porte du salon d'essayage s'ouvrit et un petit Japonais d'âge mûr fit son entrée.

— Vous êtes étranger à l'État, monsieur ? dit-il à Mr Baynes. Et je dois donner mon accord pour le crédit. Voulez-vous me montrer vos pièces d'identité. (Il referma la porte derrière lui.)

Mr Baynes sortit son portefeuille. Le Japonais s'assit et se mit à examiner le contenu du portefeuille. Il s'arrêta à la photo d'une jeune fille.

— Très jolie.

— Ma fille, Martha.

— Moi aussi, dit le Japonais, j'ai une fille qui s'appelle Martha. Actuellement elle se trouve à Chicago pour étudier le piano.

— Ma fille, dit Mr Baynes, est sur le point de se marier.

Le Japonais rendit le portefeuille et attendit.

— Je suis ici depuis deux semaines, dit Mr Baynes, et Mr Yatabé n'a pas encore paru. Je veux savoir s'il peut encore venir. Sinon, ce que je dois faire.

— Revenez demain après-midi, dit le Japonais.

Il se leva, Mr Baynes fit de même :

— Au revoir, dit le Japonais.

— Au revoir, répondit Mr Baynes.

Il quitta le salon d'essayage, remit le pantalon à sa place et quitta le grand magasin Fuga.

Ça n'a pas duré bien longtemps, se disait-il en suivant le trottoir au milieu d'une foule de piétons, dans ce quartier commerçant grouillant de monde. Pouvait-il dès maintenant obtenir des informations ? Prendre contact avec Berlin, transmettre mes questions, procéder à tout ce travail de codage et de décodage – franchir tous les échelons intéressés ?

Oui, apparemment.

Maintenant, je regrette de ne pas avoir pris contact plus tôt avec cet agent, se dit-il. Je me serais, épargné bien des soucis et bien des ennuis. Et cela est évident, on ne courait pas de risque bien grave ; tout cela a l'air de vouloir se passer sans heurt. En fait, ça n'a pris que cinq ou six minutes.

Mr Baynes continuait à flâner, à regarder les vitrines. Il se sentait beaucoup mieux, à présent. Il ne tarda pas à se retrouver en train de contempler, devant les boîtes de nuit minable, les étalages de photographies couvertes de crottes de mouches, de femmes blanches complètement nues, dont les seins pendaient comme des ballons de volley-ball à moitié dégonflés. Ce spectacle le divertissait et il traînait, se laissait bousculer par les gens qui allaient et venaient le long de Market Street.

Au moins, il avait fini par faire quelque chose.

Quel soulagement !

Confortablement calée contre la portière de la voiture, Juliana lisait. À côté d'elle, le coude appuyé sur le rebord de la vitre ouverte, Joe conduisait d'une main légère, une cigarette collée à sa lèvre inférieure ; c'était un bon conducteur, ils avaient déjà couvert une bonne distance depuis Canon City.

La radio de la voiture faisait entendre de la musique populaire, un orchestre d'accordéons ; l'une de ces innombrables polkas ou scottishes qu'elle n'avait jamais pu distinguer les unes des autres.

— Kitsch, dit Joe quand la musique se tut. Écoute, j'en connais un drôle de bout en fait de musique. Je vais te dire qui était un grand chef d'orchestre. Tu ne te souviens probablement pas de lui. Arturo Toscanini.

— Non, dit-elle sans cesser de lire.

— Il était italien. Mais après la guerre, les Nazis ne lui ont plus permis de conduire, à cause de ses opinions politiques. Il est mort, à présent. Je n'aime pas ce von Karajan, chef attitré du New York Philharmonie Orchestra. Il fallait qu'on aille à ses concerts, après le travail. Ce que j'aime, en ma qualité de Rital, tu peux le deviner. (Il lui lança un coup d'œil :) Tu aimes ce livre ?

— Il est passionnant.

— J'aime Verdi et Puccini. Tout ce qu'on peut avoir à New York, c'est la musique pesante et emphatique de Wagner et d'Orff ; il faut aller toutes les semaines à ces spectacles sentimentaux du Parti nazi américain à Madison Square Garden, avec les drapeaux, les tambours, les trompettes et la lueur vacillante des torches. L'histoire des tribus gothiques ou autres salades éducatives, chantée au lieu d'être simplement parlée, pour qu'on puisse appeler ça de l'« art ». As-tu connu le New York d'avant la guerre ?

— Oui, dit-elle en essayant de lire.

— Est-ce vrai qu'ils avaient un théâtre épatant à cette époque ? C'est ce que j'ai entendu dire. Maintenant, c'est la même chose avec l'industrie du cinéma ; tout ça, c'est un cartel qui a son siège à Berlin. Pendant les treize ans que j'ai habité New York je n'ai jamais vu créer une bonne pièce ou comédie musicale, il n'y avait que…

— Laisse-moi lire, dit Juliana.

— C'est la même chose avec l'édition, dit Joe sans se troubler. Il y a un cartel qui fonctionne à Munich. Tout ce qu'ils font à New York, c'est d'imprimer ; simplement de grosses presses. Mais avant la guerre, New York était le centre de l'industrie mondiale de l'édition, du moins c'est ce qu'on dit.

Elle se bouchait les oreilles et essayait de se concentrer sur le livre ouvert sur ses genoux. Elle en était arrivée au chapitre de *La Sauterelle* où était décrite la fabuleuse télévision et elle était captivée ; en particulier ce qui concernait les petits postes bon marché pour les peuples sous-développés d'Afrique et d'Asie.

> *… Il n'y avait que le savoir-faire américain et le système de production en grande série – Détroit, Chicago, Cleveland noms magiques – pour réaliser ce prodige, faire déferler jusque dans le moindre village et les régions les plus reculées d'Extrême-Orient un flot ininterrompu et irrésistible de postes de télévision en*

pièces détachées à un dollar (le dollar chinois, la monnaie commerciale). Lorsque le poste a été monté par quelque jeune garçon mince, à l'esprit bouillonnant, ce village qui n'aurait jamais connu pareille chance sans la générosité américaine va pouvoir commencer à recevoir les émissions sur cet apparail minuscule dont la source d'énergie, incorporée, ne dépasse pas la dimension d'une bille. Et que reçoit-il ? Accroupis devant l'écran, les jeunes gens du village – et souvent les vieux, tout aussi bien – voient les mots. L'instruction. Apprendre à lire, pour commencer. Le reste ensuite. Comment creuser un puits plus profond, labourer plus profond, purifier l'eau de boisson, soigner les malades. Au-dessus de leurs têtes, le satellite artificiel américain gravite, distribuant le signal, l'apportant en tout lieu… à toutes ces masses d'Orient, qui attendent avides d'apprendre.

— Est-ce que tu lis à la suite ? demanda Joe. Ou bien est-ce que tu parcours ?

— C'est merveilleux ; il nous fait envoyer du ravitaillement et l'instruction à tous ces Asiatiques, à ces millions d'hommes.

— L'assistance à l'échelle mondiale, dit Joe.

— Oui. Le New Deal sous Tugwell ; ils élèvent le niveau des masses. Écoute.

Et elle se mit à lire à haute voix pour Joe :

… Qu'avait été la Chine ? Aspirant à une communauté nécessaire tournée vers l'Ouest ; son grand président Tchang Kaï Chek, un démocrate qui avait conduit le peuple chinois pendant les années de guerre, le dirigeant, le conduisant à présent vers des années de paix, vers la Décennie de la Reconstruction. Mais pour la Chine, il ne s'agissait pas de reconstruction car ce pays plat d'une étendue presque surnaturelle n'avait jamais été construit, et somnolait toujours dans le même rêve ancestral. Il s'éveillait ; oui, cette entité, ce géant devait accéder à la pleine conscience, s'éveiller au monde moderne avec ses avions à réaction, son énergie atomique, ses autoroutes et ses produits pharmaceutiques. Et d'où viendrait le coup de tonnerre qui réveillerait le géant ? Tchang le savait, même au cours de la lutte qui devait aboutir à la défaite du Japon. Il viendrait des États-Unis. Et, vers 1950, les techniciens, les ingénieurs, les professeurs, les médecins, les agronomes américains se répandant dans chaque province, infusant une forme nouvelle de vie…

— Tu sais ce qu'il a fait, n'est-ce pas ? dit Joe en l'interrompant. Il a pris ce qu'il y avait de mieux dans le nazisme, la partie socialiste, l'organisation Todt et le progrès économique que nous avons connu grâce à Speer et il en attribue le mérite à quoi ? Au New Deal. Et il a laissé de côté l'aspect fâcheux, les SS, l'extermination raciale et la ségrégation. C'est une utopie ! Tu t'imagines que si les Alliés avaient été victorieux, le New Deal aurait été capable de ranimer l'économie et de réaliser ses améliorations socialistes au point de vue du bien-être de tous, comme il le prétend ? Diable non ; il parle d'une forme de syndicalisme d'État, d'État corporatif, comme celui que nous avons connu sous le Duce. Il dit : « Vous auriez eu tout ce qu'il y a de bon et rien de…»

— Laisse-moi lire, dit-elle, furieuse, cette fois.

Il haussa les épaules, mais il se tut. Elle reprit aussitôt sa lecture, mais pour elle seule, cette fois.

> *… Et ces marchés, ce nombre incalculable de millions de Chinois font ronronner les usines de Détroit et de Chicago ; cette énorme bouche ne pourra jamais être remplie, cent ans ne suffiraient pas pour donner à ce peuple assez de camions, de briques, de lingots d'acier, de tissus, de machines à écrire, de petits pois en conserve, de pendules, de radios ou de gouttes pour le nez. Le travailleur américain avait en 1960 le plus haut niveau de vie du monde entier et cela était dû entièrement à ce qu'on appelle très aimablement la clause de la nation la plus favorisée dans toute transaction commerciale avec l'Est. Les États-Unis n'occupaient plus le Japon, ils n'avaient jamais occupé la Chine et pourtant, ce fait ne pouvait être mis en doute : Canton, Tokyo et Shanghai n'achetaient pas aux Anglais, mais aux Américains. À chaque vente, le travailleur de Baltimore, de Los Angeles ou d'Atlanta voyait s'améliorer un peu sa prospérité.*
>
> *Les planificateurs, les hommes prévoyants de la Maison-Blanche pouvaient croire avoir presque atteint leurs objectifs. Les vaisseaux spatiaux allaient bientôt risquer un nez prudent dans le vide, en partant d'un monde qui connaissait au moins la fin de ses maux séculaires : la faim, les épidémies, la guerre et l'ignorance. Dans l'Empire britannique, des mesures équivalentes dans le sens du progrès social et économique avaient apporté des améliorations similaires au sort des masses, en Birmanie, en Inde, en Afrique, au Moyen-Orient. Les usines de la Ruhr, de Manchester, de la Sarre, le pétrole de Bakou, tout se combinait pour faire régner une harmonie réelle. Les populations d'Europe se prélassaient dans une situation qui semblait…*

— Je crois que le rôle de chefs aurait dû leur appartenir, dit Juliana, en s'arrêtant dans sa lecture. À ceux qui ont toujours été les mieux. Aux Anglais.

Elle attendait la réponse de Joe, qui ne vint pas. Elle se remit à lire.

> *… Réalisation du rêve de Napoléon : une homogénéité rationnelle entre les différents courants ethniques qui se sont querellés et ont amené la balkanisation de l'Europe depuis l'effondrement de Rome. Celui de Charlemagne également : la Chrétienté unie, en paix absolue non seulement avec elle-même, mais avec le reste du monde. Et cependant subsiste cette plaie inquiétante. Singapour.*
>
> *Les États de Malaisie comportent une importante population chinoise principalement dans la classe des affaires, et ces bourgeois économes et industrieux voyaient dans l'administration américaine de la Chine un traitement plus équitable de celui qu'on appelait l'« indigène ». D'après la loi anglaise, les hommes de couleur étaient exclus des clubs, des hôtels, des restaurants de premier ordre ; ils se trouvaient, comme dans les temps anciens, confinés dans des compartiments spéciaux des trains et des autobus et – c'était peut-être ce qu'il y avait de pire – dans chaque ville, ils ne pouvaient résider que dans certains quartiers. Ces « indigènes » voyaient bien, remarquaient d'après les conversations à table et les journaux, qu'aux États-Unis le problème des gens de couleur avait été résolu dès 1950. Blancs et Noirs vivaient, travaillaient, prenaient leurs repas côte à côte, même dans l'extrême Sud. La Deuxième Guerre mondiale avait mis fin à la discrimination…*

— Y a-t-il ensuite des ennuis ? demanda Juliana en s'adressant à Joe.

Il émit un grognement, sans quitter la route des yeux.

— Dis-moi ce qui se passe, dit-elle. Je sais que je n'arriverai pas à finir ; nous allons être bientôt à Denver. Est-ce qu'il y a une guerre entre les Américains et les Anglais et est-ce que l'un des deux pays en sort maître du monde ?

— Dans un certain sens, dit Joe ensuite, ce n'est pas un mauvais livre. Il précise tous les détails : les États-Unis ont le Pacifique, à peu près notre Sphère de Co-prospérité de l'Est asiatique. Ils se partagent la Russie. Ça marche pendant environ dix ans. Puis il y a des ennuis – naturellement.

— Pourquoi, naturellement ?

— La nature humaine, ajouta Joe. La nature des États. Méfiance, peur, avidité. Churchill croit que les États-Unis sapent la domination britannique dans le Sud asiatique en essayant de séduire les importantes populations chinoises qui, grâce à Tchang Kaï Chek, sont naturellement pro-américaines. Les Anglais se mettent – il lui fit un bref sourire torve – à inaugurer ce qu'ils appellent les « détentions préventives ». Autrement dit les camps de concentration. Pour des milliers de Chinois peut-être déloyaux. On les accuse de sabotage et de propagande. Churchill est tellement…

— Tu veux dire qu'il est *encore* au pouvoir ? Est-ce qu'il n'aurait pas autour de quatre-vingt-dix ans ?

— C'est sur ce point, dit Joe, que le système anglais dame le pion aux Américains. Tous les huit ans les États-Unis chassent leurs dirigeants, sans s'occuper de savoir s'ils sont qualifiés – mais Churchill reste, simplement. Après Tugwell, les États-Unis n'ont plus aucun chef comme lui. Seulement des non-valeurs. Et plus il vieillit – Churchill, je veux dire – plus il devient autocrate et inflexible. Jusque vers 1960, il est, partout ailleurs qu'en Asie centrale, une sorte de seigneur de la guerre ; personne ne peut rien contre lui. Il est au pouvoir depuis vingt ans.

— Seigneur Dieu dit-elle en feuilletant la dernière partie du livre, et en cherchant à vérifier ce que lui disait Joe.

— Oh ! ça je le reconnais, dit Joe. Churchill était le seul grand chef que les Anglais aient eu pendant la guerre. S'ils n'avaient pas su le conserver, ils auraient aussi bien fait de renoncer à la lutte. Je te le dis : un État ne vaut que ce que vaut son chef. *Führerprinzip* – le principe du chef, comme disent les Nazis. Ils ont raison. Même cet Abendsen doit en tenir compte. Certes, les États-Unis se développent au point de vue économique après avoir battu le Japon, parce qu'ils ont arraché à ce pays cet énorme marché qu'est l'Asie. Mais ça ne suffit pas ; cela ne confère pas la spiritualité. Non pas que les Britanniques en aient une. Ces deux pays sont des ploutocraties, ils sont dirigés par les riches. S'ils avaient vaincu, cette classe supérieure n'aurait pensé qu'à une seule chose, gagner davantage d'argent. Abendsen a tort ; il n'y aurait eu aucune réforme sociale, ni de plans pour le bien-être de tous – les ploutocrates anglo-saxons ne l'auraient pas permis.

Il parle comme un fasciste convaincu, se disait Juliana.

Joe avait évidemment lu ses pensées rien qu'à voir son expression ; il se tourna vers elle, ralentit en conservant un œil sur les voitures venant en sens inverse, l'autre restant posé sur elle.

— Écoute, je ne suis pas un intellectuel – le fascisme n'en a pas besoin. Ce qu'il faut c'est de *l'action.* La théorie dérive de l'action. Ce

que notre État corporatif exige de nous, c'est la compréhension des forces sociales – de l'histoire. Tu vois ? Je te le dis bien. Je sais, Juliana. (Il semblait si convaincu qu'il en était presque suppliant.) Ces vieux empires pourris gouvernés par l'argent, l'Angleterre, la France et les États-Unis, encore que ce dernier soit à présent une sorte de pays bâtard un peu à côté, qui n'est pas à proprement parler un empire, mais qui est tout de même orienté par les préoccupations d'argent. Ils n'ont pas d'âme et naturellement pas d'avenir. Ils ne grandissent pas. Les Nazis sont une poignée d'apaches ; je suis d'accord. Tu es d'accord ? Ça va ?

Elle ne put s'empêcher de sourire ; son exubérance italienne ressortait même dans ses tentatives pour conduire et parler simultanément.

— À en croire Abendsen, cela a une grande importance de savoir qui est finalement vainqueur, des États-Unis ou de l'Angleterre. Idiotie ! Il n'y a pas de mérite à cela, aucun rôle historique. Six de l'un, douze de l'autre. As-tu déjà lu ce qu'écrivait le Duce ? Il était inspiré. Un homme magnifique. Des écrits magnifiques. Il explique les dessous de tous les événements. Le véritable sens de la guerre, c'était les vieux contre les jeunes. L'argent – c'est pourquoi les Nazis ont commis l'erreur d'y mêler la question juive – contre l'esprit communautaire, ce que les Nazis appellent *Gemeinchaft*… Comme les Soviets. La Commune. Exact ? Seulement, les Communistes ont chipé les ambitions impérialistes du pan-slaviste Pierre le Grand et ont fait des réformes sociales un moyen de réaliser des ambitions impérialistes.

Comme Mussolini, exactement, se disait Juliana.

— Le brigandage nazi, c'est une tragédie, bégaya Joe au moment où il dépassait un camion qui marchait lentement. Mais le changement est toujours brutal pour celui qui est le perdant. Rien de nouveau. Regarde les révolutions précédentes telles que la Révolution française. Ou Cromwell contre l'Irlandais. Trop de philosophie dans le tempérament germanique ; trop de théâtre, aussi. Tous ces rassemblements. Tu ne verras jamais un vrai fasciste parler, mais seulement agir comme moi. Exact ?

— Dieu ! dit-elle en riant, tu viens de parler à raison d'un kilomètre et demi à la minute.

— Je suis en train de t'expliquer la théorie fasciste de l'action ! s'écria-t-il très surexcité.

Elle ne pouvait répondre ; c'était trop drôle.

Mais l'homme assis à côté d'elle ne trouvait pas cela drôle ; il la regarda de travers, le visage congestionné. Les veines de son front se gonflèrent, il recommença à trembler. Et de nouveau il se passa sur le crâne ses doigts recourbés, d'avant en arrière, sans parler, en la

regardant, simplement.

— Ne fais pas cette tête, dit-elle.

Elle crut un instant qu'il allait la frapper ; il ramena son bras en arrière… mais il se contenta de grogner, puis de mettre la radio en marche.

Ils continuaient leur chemin. Musique d'orchestre. Elle essaya encore une fois de se concentrer sur le livre.

— Tu as raison, dit Joe au bout d'un long moment.

— À propos de quoi ?

— Cet empire à la noix. Ce clown comme chef. Pas étonnant que nous n'ayons rien tiré de la guerre.

Elle lui tapota le bras.

— Juliana, tout est obscurité, dit Joe. Rien n'est vrai ni certain. Exact ?

— Peut-être bien, dit-elle d'un air absent, continuant à essayer de lire.

— L'Angleterre gagne, dit Joe en désignant le livre. Je t'épargne la peine de continuer. Les États-Unis déclinent ; l'Angleterre continue son expansion, conserve l'initiative. Tu peux donc mettre ce livre de côté.

— J'espère que nous allons nous amuser à Denver, dit-elle en fermant le volume. Tu as besoin de te détendre. Moi aussi.

Si tu ne le fais pas, tu vas tomber en morceaux, disait-elle en elle-même. Comme un ressort qui se détend. Et qu'est-ce qu'il advient de moi, dans ce cas ? Comment est-ce que je rentre ? Et… est-ce que je te quitte simplement ?

Je veux avoir le bon temps que tu m'as promis. Je ne veux pas être dupée. Je l'ai été trop souvent dans ma vie, et par trop de gens.

— Nous en aurons du bon temps, dit Joe. Écoute… (Il la regardait d'une drôle de façon, avec un air inquisiteur :) Tu t'intéresses tellement à ce livre, *La sauterelle ;* je me demande… supposes-tu qu'un homme qui écrit un best-seller, un auteur tel qu'Abendsen… est-ce que les gens lui écrivent des lettres ? Je parie que des tas de gens lui disent par correspondance le bien qu'ils pensent de son livre, et qu'ils viennent même peut-être le voir.

Elle comprit aussitôt :

— Joe… il n'y a plus que cent cinquante kilomètres !

Ses yeux brillaient ; il lui sourit, heureux de nouveau, il n'était plus rouge, ni troublé.

— Nous pourrions ! dit-elle. Tu conduis si bien… ce n'est rien d'aller jusque-là, n'est-ce pas ?

— Eh bien ! dit Joe lentement, je doute qu'un homme célèbre laisse entrer les visiteurs. Il y en a probablement tellement.

— Pourquoi n'essaierions-nous pas ? Joe… (Elle attrapa son

épaule, très énervée, elle la lui serra.) Tout ce qu'il pourrait faire, c'est de nous mettre dehors. *S'il te plaît.*

— Quand nous aurons fait nos courses, dit Joe très posément, acheté de nouveaux vêtements et que nous serons tirés à quatre épingles… c'est important, pour faire bonne impression. Et peut-être même louer une voiture neuve à Cheyenne… Je parie qu'on peut faire ça.

— Oui, dit-elle. Et tu as besoin de te faire couper les cheveux. Et puis, laisse-moi choisir tes vêtements, s'il te plaît, Joe. Je choisissais toujours les vêtements de Frank ; un homme ne sait pas s'acheter ses affaires.

— Tu as bon goût en fait de vêtements, dit Joe, en se tournant encore une fois du côté de la route, le regard sombre. Autrement aussi. Il vaut mieux que *tu* arrives la première, que tu prennes le premier contact.

— Je me ferai coiffer, dit-elle.

— Bon.

— Je n'ai pas peur du tout à l'idée d'arriver et de tirer le cordon de sonnette, dit Juliana. Je veux dire, on ne vit qu'une fois. Pourquoi serais-je intimidée ? C'est un homme comme tout le monde. En réalité, il sera probablement content de savoir qu'on est venu de si loin simplement pour lui dire qu'on aime son livre. Nous pouvons avoir un autographe sur le livre, à l'intérieur, comme cela se fait. C'est bien cela ? Nous ferons mieux d'acheter un nouvel exemplaire ; celui-ci est tout taché. Il ne ferait pas bon effet.

— Tout ce que tu veux, dit Joe. Je te laisserai décider de tous les détails ; je sais que tu peux le faire. Une jolie fille tombe toujours tout le monde ; quand il verra quelle créature renversante tu es, il ouvrira la porte toute grande. Mais attention : pas de blague.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu dis que nous sommes mariés. Je ne veux pas que tu te trouves embringuée avec lui, tu sais. Ce serait terrible. Ça ruinerait l'existence de tout le monde ; quelle récompense pour avoir laissé entrer des visiteurs, quelle ironie. Alors, fais bien attention, Juliana.

— Tu pourras discuter avec lui, dit Juliana. Ce passage où il est question de la trahison de l'Italie qui leur fait perdre la guerre ; dis-lui ce que tu m'as dit.

— C'est ça, dit Joe en acquiesçant. Nous discuterons de toute la question.

Ils avançaient vite.

À 7 heures du matin, le lendemain, heure des États américains du Pacifique, Mr Nobusuke Tagomi sortit du lit, partit dans la direction de la salle de bains, puis changea d'avis et alla directement à l'oracle.

Assis les jambes croisées sur le plancher de sa pièce de séjour il commença à manipuler les quarante-neuf baguettes. Il avait l'impression très nette que ses questions avaient un caractère urgent et il fut fébrile jusqu'au moment où il eut le verset devant lui.

Choc ! Hexagramme Cinquante et un !

Dieu apparaît sous la forme de l'Éveilleur. Tonnerre et éclairs. Bruits. Il se boucha involontairement les oreilles. Ha-Ha ! Oh ! oh ! L'ébranlement sème l'effroi, l'éclair, il éblouit. Le lézard galope et le tigre rugit et c'est Dieu Lui-même qui surgit !

Quel est le sens de cela ? Il promenait un regard scrutateur dans sa pièce de séjour. L'arrivée de… quoi ?

Il bondit sur ses pieds et resta là, attendant, pantelant.

Rien. Les battements de son cœur. La respiration, tous les processus somatiques, y compris toute la série de réponses automatiques contrôlées par le diencéphale, devant une situation critique : sécrétion d'adrénaline, tachycardie, accélération du pouls, contraction de la gorge, dilatation des pupilles, relâchement intestinal et ainsi de suite. Crampes d'estomac et suppression de la libido.

Et pourtant, rien à voir ; rien à faire pour qui que ce soit. S'enfuir ? Tout faire pour préparer une fuite précipitée ? Mais pour aller où et comment ? Mr Tagomi se le demandait. Aucun indice. Donc impossible. Le dilemme du civilisé ; le corps en éveil, mais le danger obscur.

Il alla dans la salle de bains et commença à se savonner le visage avec son blaireau.

Le téléphone se mit à sonner.

— C'est le choc, dit-il tout haut en reposant son rasoir. Sois prêt. (Il alla rapidement de la salle de bains à la pièce de séjour.) le suis prêt, dit-il en soulevant le récepteur. (Sa voix s'étranglait ; il s'éclaircit la gorge :) Ici, Tagomi.

Un temps. Puis une voix faible, sèche, comme un bruissement, faisant penser à de vieilles feuilles sèches, très loin :

— Monsieur. Ici Shinjiro Yatabé. Je suis arrivé à San Francisco.

— Tous les compliments de bienvenue de la haute direction de la Mission commerciale, dit Mr Tagomi. Comme je suis heureux. Vous êtes en bonne santé et détendu ?

— Oui, Mr Tagomi. Quand puis-je vous voir ?

— Très vite. Dans une demi-heure, dit Mr Tagomi en essayant de voir l'heure à la pendule de sa chambre. Il y a une troisième personne : Mr Baynes. Je dois le prévenir. Cela peut retarder un peu, mais…

— Si nous disions dans deux heures, monsieur ? dit Mr Yatabé.

— Oui, dit Mr Tagomi en s'inclinant.

— À votre bureau dans l'immeuble du *Nippon Times.*

Mr Tagomi fit un nouveau petit salut.

Un déclic. Mr Yatabé avait raccroché.

C'est Mr Baynes qui va être content, se dit Mr Tagomi. Charmé à l'idée de commander du saumon, par exemple, une jolie queue bien épaisse. Il secoua le support du récepteur, puis composa sur-le-champ le numéro de l'hôtel Abhirati.

— Supplice terminé, dit Mr Tagomi. 10 h 30. Au revoir.

Il raccrocha et retourna en courant dans la salle de bains pour finir de se raser. Pas le temps de prendre un petit déjeuner ; demander à Mr Ramsey de s'en occuper d'urgence dès que tout le monde sera arrivé au bureau. Nous pourrons peut-être, à nous trois, nous permettre… tout en se rasant, il projetait dans sa tête un bon petit déjeuner.

En pyjama, Mr Baynes restait debout près de son téléphone, en se frottant le front et en réfléchissant. Quelle honte que j'aie violé la consigne en prenant contact avec cet agent, se disait-il. Si j'avais attendu seulement un jour de plus.

Mais il n'y avait probablement pas eu de dégâts. Cependant il aurait dû retourner le jour même au grand magasin. Et si je n'y parais pas ? Cela peut déclencher une réaction en chaîne ; ils vont croire que j'ai été assassiné, ou quelque chose du même genre. Ils essaieront de retrouver ma trace.

Ça ne fait rien. *Parce qu'il est là. Enfin.* L'attente est terminée.

Mr Baynes se précipita dans la salle de bains et s'apprêta à se raser.

Je ne doute pas que Mr Tagomi le reconnaisse dès qu'il le verra, se dit-il. Nous pouvons laisser tomber le « Mr Yatabé », renoncer dès maintenant à cette couverture. En fait, nous pouvons abandonner toutes les couvertures, tous les faux-semblants.

Dès qu'il fut rasé, Mr Baynes sauta sous la douche. Tandis que l'eau jaillissait tout autour de lui, il se mit à chanter à tue-tête :

Wer reitet so spät
Durch Nacht und Wind ?
Es ist der Vater
Mit seinem Kind

Il est probablement trop tard à présent pour que la S.D. fasse quoi que ce soit, se dit-il. Même s'ils trouvent. Je peux donc peut-être cesser de me faire du mauvais sang, tout au moins pour cette question secondaire. De me soucier de ce qui concerne ma situation personnelle.

Quant au reste… il est possible que cela ne fasse que commencer.

11

Pour le consul du Reich à San Francisco, Freiherr Hugo Reiss, la première affaire de cette journée était inattendue et très désagréable. En arrivant à son bureau, il trouva un visiteur qui l'attendait déjà : un homme mûr, corpulent, à la mâchoire puissante, au visage grêlé ; une grimace de désapprobation faisait se rejoindre ses deux sourcils noirs en broussaille. L'homme se leva, fit le salut du Parti en murmurant en même temps : « Heil ! »

Reiss lui répondit de même. Il grondait intérieurement, mais il gardait un sourire commercial.

— Herr Kreuz vom Meere, quelle surprise ! Voulez-vous entrer ?

Il ouvrit la porte de son bureau personnel, qui était fermée à clef, en se demandant où pouvait bien être son vice-consul et qui avait laissé entrer le chef de la S.D. De toute façon, il était là, on ne pouvait plus rien faire.

En le suivant, les mains dans les poches de son pardessus de lainage sombre, Kreuz vom Meere disait :

— Écoutez, Freiherr. Nous avons repéré ce garçon de l'Abwehr. Ce Rudolf Wegener. Il s'est présenté à une vieille boîte aux lettres de l'Abwehr que nous avons sous surveillance. (Kreuz vom Meere éclata de rire, en montrant une énorme mâchoire aurifiée :) Et nous avons suivi sa trace jusqu'à son hôtel.

— Parfait, dit Reiss en remarquant son courrier sur son bureau.

Ainsi Pferdehuf devait être dans les parages. Il avait sans aucun doute laissé la porte du bureau fermée pour empêcher le chef de la S.D. de se livrer à une petite inspection officieuse.

— Ceci est important, dit Kreuz vom Meere. J'ai avisé Kaltenbrunner. Priorité absolue. Vous allez probablement recevoir d'un instant à l'autre des nouvelles de Berlin. À moins que ces *Unratfresser* de là-bas ne brouillent tout.

Il s'assit sur la table du consul, sortit de sa poche une liasse de papiers pliés, l'ouvrit laborieusement, ses lèvres continuant à s'agiter :

— Nom de couverture : Baynes. Se fait passer pour un industriel suédois ou un représentant ou quelque chose ayant un rapport avec les fabriques. À reçu ce matin à 8 h 10 un coup de téléphone d'un fonctionnaire japonais concernant un rendez-vous à 10 h 30 dans le bureau de ce Japonais. Nous sommes en train d'essayer de retrouver l'origine de cet appel. Nous aurons probablement le résultat dans une demi-heure. On me le fera connaître ici.

— Je vois, dit Reiss.

— Maintenant, nous pouvons arrêter ce type, poursuivit Kreuz vom Meere. Dans ce cas, nous le renvoyons dans le Reich à bord du

premier avion de la Lufthansa. Cependant, les Japonais ou Sacramento peuvent protester et essayer de nous en empêcher. C'est auprès de vous qu'ils protesteront, s'ils le font. En fait, ils peuvent exercer une énorme pression. Et ils enverront à l'aéroport un plein camion de ces durs du Tokkoka.

— Vous ne pouvez pas les empêcher de découvrir la chose ?

— Trop tard. Il est en route pour aller à son rendez-vous. Nous serons peut-être obligés de l'enlever sur place. Entrer, nous emparer de lui, partir aussitôt.

— Ça ne me plaît guère, dit Reiss. Supposez que son rendez-vous soit avec un très haut fonctionnaire japonais ? Il est possible qu'un représentant personnel de l'Empereur se trouve actuellement à San Francisco. J'en ai vaguement entendu parler l'autre jour…

— Ça n'a pas d'importance, dit Kreuz vom Meere en l'interrompant. C'est un ressortissant allemand, il est soumis aux lois du Reich.

Et nous les connaissons, les lois du Reich, dit Reiss en lui-même.

— J'ai une escouade de Kommandos toute prête, poursuivit Kreuz vom Meere. Cinq hommes de premier ordre. (Il éclata de rire :) Ils ont l'air de violonistes. De beaux visages ascétiques. Pleins de flamme. On croirait des séminaristes. Ils entreront. Les Japonais les prendront pour un quatuor à cordes.

— Quintette, rectifia Reiss.

— Oui. Ils iront directement à la porte – ils sont habillés juste comme il faut. Un peu comme vous, dit-il en jetant un coup d'œil au consul.

Merci toujours, dit Reiss en lui-même.

— Ils se montreront au grand jour. Ils s'approchent de ce Wegener, se rassemblent autour de lui. Ils font semblant de conférer. Un message important. (Kreuz continuait de sa voix endormante, tandis que le consul commençait à ouvrir son courrier :) Aucune violence. Simplement : « Herr Wegener, venez avec nous, s'il vous plaît. Vous comprenez. » Et entre deux vertèbres une petite piqûre. Seringue. Paralysie des ganglions supérieurs.

Reiss acquiesça.

— Vous m'écoutez ?

— *Ganz bestimmt.*

— Alors, on ressort. À la voiture. Retour à mon bureau. Les Japonais font quelque raffut. Mais ils restent polis. (Kreuze vom Meere descendit du bureau pour imiter les courbettes d'un Japonais.) Très déplacé de nous avoir trompé, Herr Kreuz vom Meere. Cependant, adieu, Herr Wegener…

— Baynes, rectifia Reiss. Est-ce qu'il n'utilise pas son pseudonyme ?

— Baynes. Si tristes de vous voir partir. Peut-être que la prochaine fois nous pourrons parler beaucoup plus longtemps. (Sur le bureau de Reiss, le téléphone se mit à sonner et Kreuz vom Meere arrêta ses facéties.) C'est peut-être pour moi, dit-il.

Il s'apprêtait à répondre quand Reiss s'avança pour saisir le récepteur :

— Ici Reiss.

Une voix inconnue lui dit :

— Monsieur le Consul, ici Ausland Fernsprechamt à Nova Scotia. C'est un appel téléphonique transatlantique pour vous, de Berlin. C'est urgent.

— Très bien, dit Reiss.

— Un moment, monsieur le Consul. (Quelques parasites, des craquements. Puis une autre voix, celle d'une téléphoniste :) Kanzler.

— Oui, ici Ausland Fernsprechamt à Nova Scotia. Un appel pour le consul du Reich à San Francisco, Herr Reiss. J'ai le consul au bout du fil.

— Ne quittez pas.

Une longue pause, pendant laquelle Reiss continuait, d'une main, à examiner son courrier. Kreuz vom Meere le regardait faire nonchalamment.

— Herr Konsul, désolé de vous prendre de votre temps. (Une voix d'homme. Le sang de Reiss se glaça instantanément dans ses veines. Une voix de baryton, cultivée, roulant légèrement les « r », une voix qui était familière à Reiss :) Ici le Dr Goebbels.

— Oui, Kanzler.

En face de Reiss, Kreuz vom Meere esquissait lentement un sourire. Sa mâchoire avait cessé de pendre.

— Le général Heydrich vient de me demander de vous appeler. Il y a à San Francisco un agent de l'Abwehr. Son nom est Rudolf Wegener. Vous devez coopérer étroitement avec la police en ce qui le concerne. Je n'ai pas le temps de vous donner des détails. Simplement, mettez votre bureau à sa disposition. *Ich danke Ihnen sehr dabei.*

— J'ai compris, Herr Kanzler, dit Reiss.

— Au revoir, Konsul. (Et le Reichskanzler raccrocha.)

Kreuz vom Meere regardait attentivement Reiss raccrocher son téléphone.

— Avais-je raison ?

— Pas de discussions, répondit Reiss en haussant les épaules.

— Rédigez une autorisation qui nous permette de réexpédier ce Wegener en Allemagne contre sa volonté.

Reiss prit son stylo, rédigea l'autorisation, la signa et la tendit au chef de la S.D.

— Merci, dit Kreuz vom Meere. Maintenant, quand les Japonais

viendront vous voir pour se plaindre…

— S'ils viennent.

— Ils viendront, dit Kreuz vom Meere en le regardant bien en face. Sans aucun doute. Un quart d'heure après l'enlèvement de ce Wegener, ils seront ici. (Il avait cessé de plaisanter, de faire le clown.)

— Pas de quintette à cordes, dit Reiss.

Kreuz vom Meere ne répondit pas.

— Nous l'aurons au cours de la matinée. Soyez donc prêt. Vous pouvez dire aux Japonais qu'il est homosexuel ou faussaire, quelque chose dans ce genre. Recherché pour un crime grave et renvoyé dans son pays. Ne leur dites pas qu'il est recherché pour crimes politiques. Vous savez qu'il y a quatre-vingt-dix pour cent de la loi Nationale-Socialiste qu'ils ne reconnaissent pas.

— Je sais, dit Reiss. Je sais ce que je dois faire.

Il était de mauvaise humeur, il sentait qu'on se moquait de lui. Il est passé par-dessus moi, se disait-il. Comme d'habitude. Il a contacté la Chancellerie. Les salauds !

Ses mains tremblaient. Un coup de téléphone du Dr Goebbels ; ça venait de là ? Une crainte respectueuse du Tout-Puissant ? Ou son ressentiment à sentir qu'il avait été court-circuité par… cette saloperie de police. Ils deviennent de plus en plus forts. Goebbels travaillait déjà pour eux ; ils dirigeaient le Reich.

Mais que puis-je faire ? Y a-t-il seulement quelqu'un qui y puisse quelque chose ?

Mieux vaut coopérer, se disait-il avec résignation. Ce n'était pas le moment de prendre cet homme à rebrousse-poil ; il peut probablement faire rentrer qui il veut en Allemagne, et peut-être aussi faire destituer quiconque lui est hostile.

— Je vois, dit-il tout haut, que vous n'aviez pas exagéré l'importance de cette affaire, Herr Polizeiführer. La sécurité de l'Allemagne dépend de toute évidence de la rapidité avec laquelle vous avez pu détecter cet espion, ce traître, quel qu'il puisse être.

En lui-même, il était honteux de s'entendre choisir de tels mots. Cependant Kreuz vom Meere paraissait satisfait.

— Merci, Consul, dit-il.

— Vous nous avez peut-être tous sauvés.

— Bon, mais nous ne le tenons pas encore, répondit tristement Kreuz vom Meere. Attendons un peu. Je voudrais bien que ce coup de téléphone vienne.

— Je m'occuperai des Japonais, dit Reiss. J'ai une grande expérience, comme vous savez. Leurs plaintes…

— Ne bavardons plus, dit Kreuz vom Meere en l'interrompant. Il faut que je réfléchisse.

Évidemment ce coup de téléphone de la Chancellerie le

préoccupait : à son tour, il sentait la pression s'exercer sur lui.

Il est possible que ce type s'en sorte et ça vous coûtera votre poste, se disait le consul Hugo Reiss. Mon poste, votre poste – nous pouvons nous retrouver dans la rue d'un moment à l'autre. Pas plus de sécurité pour vous que pour moi.

En réalité, se disait-il, cela peut valoir la peine de voir comment on pourrait un peu ralentir vos activités, Herr Polizeiführer, en traînant par-ci par-là. Quelque chose de négatif qui ne pourrait jamais être décelé. Par exemple, lorsque les Japonais viendront se plaindre ici, je pourrais m'arranger pour laisser échapper une indication sur l'avion de la Lufthansa à bord duquel ce type sera emmené… ou bien à part cela, les conduire à se sentir encore un peu plus offensés – par un sourire à peine méprisant – qui laisse entendre que le Reich s'amuse d'eux, ne prend pas au sérieux ces petits hommes jaunes. Il est facile de les exciter ainsi. Et lorsqu'ils seront suffisamment en colère, ils porteront peut-être l'affaire devant Goebbels.

Toute une gamme de possibilités. La S.D. ne peut pas réellement faire sortir ce type des États américains du Pacifique sans ma coopération active. Si je peux seulement trouver le joint…

Je déteste les gens qui me passent par-dessus la tête, se disait Freiherr Reiss. Ça me met tout à fait mal à mon aise. Cela me rend tellement nerveux que je ne peux plus dormir, et quand je ne dors pas, je ne peux pas faire mon travail. Je dois donc à l'Allemagne de redresser la situation. Je serais beaucoup plus à mon aise la nuit, comme le jour d'ailleurs, si ce brigand bavarois de bas étage était rentré chez lui, en train de rédiger des rapports dans quelque poste de police obscur.

L'ennui, *c'est que l'on n'a pas le temps.* Au moment où je suis en train d'essayer de décider comment…

Le téléphone sonna.

Cette fois Kreuz vom Meere tendit la main pour le saisir et le consul Reiss le laissa faire.

— Allô, Allô ! dit Kreuz vom Meere.

Il y eut un moment de silence pendant qu'il écoutait.

Déjà ? pensait Reiss.

Mais le chef de la S.D. lui tendait l'appareil.

— C'est pour vous.

En poussant en lui-même un soupir de soulagement, Reiss prit le récepteur.

— C'est un maître d'école, dit Kreuz vom Meere. Il veut savoir si vous pouvez lui donner des affiches pittoresques d'Autriche pour décorer sa classe.

Vers 11 heures du matin, Robert Childan ferma son magasin et

partit, à pied, pour le bureau de Mr Paul Kasoura.

Heureusement, Paul n'était pas occupé. Il accueillit Childan avec politesse et lui offrit une tasse de thé.

— Je ne vais pas vous importuner longtemps, dit Childan lorsqu'ils eurent l'un et l'autre commencé à siroter leur thé.

Le bureau de Paul était petit, moderne et meublé avec simplicité. Sur le mur, une unique et magnifique estampe, le Tigre de Mokkei, un chef-d'œuvre de la fin du XIII^e^ siècle.

— Je suis toujours heureux de vous voir, Robert, dit Paul sur un ton qui, d'après l'idée que s'en fit Childan, était très légèrement distant.

C'était peut-être de l'imagination de sa part. Childan regardait avec circonspection par-dessus sa tasse de thé. L'autre paraissait certainement amical. Et cependant… Childan sentait comme un changement.

— Votre femme, dit Childan, a été déçue par ce cadeau mal fini. Je lui ai peut-être fait injure. Cependant comme je vous l'ai expliqué en vous l'offrant, lorsqu'il s'agit de quelque chose de nouveau qui n'a encore jamais été mis à l'épreuve, on ne peut faire une estimation convenable ou définitive – et en tout cas cela ne peut être fait par quelqu'un qui ne voit que le côté commercial. Vous êtes certainement tous les deux mieux placés que moi pour en juger.

— Elle n'a pas été déçue, Robert. Je ne lui ai pas donné ce bijou. (Il sortit de son tiroir la petite boîte blanche.) Il n'a pas quitté ce bureau.

Il sait, se dit Childan. Quel homme intelligent. Il ne lui en a même jamais parlé. C'est donc ainsi. À présent, espérons qu'il ne va pas s'en prendre à moi. M'accuser d'une façon ou d'une autre d'avoir tenté de séduire sa femme.

Il pourrait me ruiner, se disait Childan. Le visage impassible, il continuait à boire son thé.

— Vraiment ? dit-il d'une voix douce.

Paul ouvrit la boîte, sortit la broche et se mit à l'examiner. Il la tenait dans la lumière, la retournait dans tous les sens.

— Je me suis permis de montrer cet objet à un certain nombre de mes relations d'affaires, dit Paul, des gens qui partagent mon goût pour les objets historiques américains ou pour des créations artisanales d'une valeur esthétique certaine. (Il ne quittait pas Childan des yeux.) Bien entendu, personne n'avait encore rien vu de pareil. Comme vous me l'avez expliqué, jusqu'à présent on ne connaissait pas de travaux contemporains de cette nature. Vous m'avez également dit, je crois, que vous étiez représentant exclusif ?

— C'est exact, dit Childan.

— Vous voulez connaître leur réaction ?

Childan s'inclina.

— Ces gens, dit Paul, ont ri.

Childan ne disait toujours rien.

— Moi aussi, j'ai ri sous cape, sans que vous vous en doutiez, dit Paul, l'autre jour quand vous êtes venu me montrer cette chose. Naturellement, pour éviter de vous faire perdre votre sang-froid, j'ai évité de le laisser paraître ; comme vous vous en souviendrez certainement, je ne me suis guère compromis par ma façon de réagir.

Childan approuva.

Examinant toujours la broche, Paul continua :

— Cette réaction est facile à comprendre. Voici un morceau de métal qui a été fondu jusqu'à devenir informe. Il ne représente rien. Il ne comporte aucun dessin, aucune intention. Il est simplement amorphe.

Childan approuva encore.

— Cependant, continua Paul, voilà plusieurs jours que je l'examine et sans raison logique *il exerce sur moi un certain attrait.* Pourquoi cela ? me permettrai-je de demander. Je ne vais même pas projeter dans cette bricole, comme on fait dans les tests psychologiques allemands, ma propre psyché. Je continue à n'y voir aucune forme. Mais cet objet participe d'une façon ou d'une autre du Tao. Vous voyez ? (Il faisait des gestes dans la direction de Childan.) Il est équilibré. À l'intérieur, les forces se compensent. Elles sont au repos. Pour ainsi dire, cet objet a fait la paix avec l'univers. Il s'en est séparé et il a trouvé cependant le moyen d'arriver à l'homéostase.

Childan hochait toujours la tête, en examinant le bijou, mais Paul l'avait laissé bien en arrière.

— Il n'a pas de *wabi,* dit Paul, et il ne pourra jamais en avoir. Mais… (Il touchait la broche de son ongle.) Robert, cet objet a du *wu.*

— Je crois que vous avez raison, dit Childan.

Il essayait de se rappeler ce que c'était que le *wu ;* ce n'était pas un mot japonais – il était chinois. La sagesse, se dit-il. Ou la compréhension. De toute façon, c'était extrêmement bon.

— Les mains de l'artisan, dit Paul, avaient du *wu,* et ont permis à ce *wu* de s'infiltrer dans cette pièce. Il est possible qu'il ne sache qu'une chose, c'est que cette pièce le satisfait. Elle est complète, Robert. En la contemplant, nous acquérons nous-mêmes plus de *wu.* Nous éprouvons la tranquillité associée non à l'art, mais aux choses saintes. Je me rappelle un sanctuaire à Hiroshima où l'on pouvait voir le tibia d'un saint du Moyen Age. Cependant, il s'agit ici d'un objet artisanal, et dans l'autre cas, d'une relique. Ceci est vivant dans le présent, du fait que c'est seulement *resté.* Par cette méditation sur laquelle je me suis largement étendu depuis votre dernière visite, je suis arrivé à identifier la valeur qu'a cet objet, en opposition avec

l'historicité. Je suis profondément bouleversé, comme vous pouvez le voir.

— Oui, dit Childan.

— Que cet objet n'ait aucune historicité, ni aucune valeur artistique, esthétique, et qu'il comporte cependant une valeur immatérielle, cela tient du miracle. Précisément parce que c'est une bricole misérable, minuscule, paraissant dénuée de valeur ; cela, Robert, tient au fait qu'elle possède le *wu.* Car, c'est un fait, le *wu* se trouve habituellement dans les endroits les moins imposants ; comme dans l'aphorisme chrétien, dans « les pierres rejetées par le bâtisseur ». On prend conscience du *wu* dans des objets de rebut tels qu'un vieux bâton, une boîte de bière rouillée abandonnée sur le bord d'une route. Cependant, dans ces cas-là, le *wu* se trouve à l'intérieur de l'observateur. C'est une expérience religieuse. Ici, l'artisan a mis le *wu* dans l'objet, il n'a pas simplement constaté qu'il contenait le *wu.* (Il leva les yeux.) Est-ce que je me fais bien comprendre ?

— Oui, dit Childan.

— En d'autres termes, cet objet nous laisse entrevoir un monde entièrement nouveau. Il ne s'agit ni d'art, à cause de l'absence de forme, ni de religion. Qu'est-ce que c'est ? J'ai longuement médité sur cet objet, sans pouvoir le découvrir. Nous manquons évidemment de mots pour désigner un tel objet. Vous avez donc raison, Robert. Il s'agit véritablement d'une chose tout, à fait nouvelle sur la surface du globe.

Authentique, pensait Childan. Oui, certainement. Je saisis cette notion. Quant au reste…

— Lorsque j'en fus parvenu à ce point de mes méditations, reprit Paul, j'ai convoqué ici les mêmes relations d'affaires. J'ai pris sur moi, comme je viens de le faire avec vous, de me livrer à une déclaration complètement dépourvue de tact. Pour obtenir un jugement sincère je devais avoir l'air de n'attacher personnellement aucune importance à cet objet. Il fallait que ces gens m'écoutent.

Childan savait que pour un Japonais tel que Paul, imposer ses idées à d'autres personnes avait quelque chose d'incroyable.

— Le résultat fut encourageant, dit Paul. Ils se sont trouvés dans l'obligation d'adopter mon point de vue ; ils ont vu ce que je leur indiquais. Cela en valait la peine. Après avoir fait cela, je me suis reposé. Rien de plus, Robert, je suis épuisé. (Il remit la broche dans la boîte.) Je ne suis plus responsable. Je passe la main. (Il poussait la boîte vers Childan.)

— C'est à vous, dit Childan, éprouvant quelque appréhension.

La situation ne correspondait à rien qu'il eût déjà rencontré. Un Japonais portant aux nues un objet dont on lui a fait présent, et le rendant ensuite. Childan se sentait vaciller sur ses jambes. Il n'avait

aucune idée de ce qu'il devait faire ; il essayait de rassembler son courage, il se sentait rougir.

— Robert, vous devez regarder la réalité en face avec plus de courage, dit Paul avec calme, presque avec dureté.

— Je suis troublé par… bégaya Childan en pâlissant.

— Prenez garde. C'est votre travail. Vous êtes agent exclusif, pour cet article et d'autres du même genre. Vous êtes d'autre part un professionnel. Isolez-vous pendant quelque temps. Méditez, consultez si possible le *Livre des Transformations*. Ensuite, étudiez vos vitrines, votre publicité, votre système commercial.

Childan restait bouche bée.

— Vous verrez quelle est votre voie, dit Paul. Comment vous devez vous y prendre pour lancer ces objets en grand.

Childan était frappé de stupeur. Cet homme est en train de m'expliquer que je suis *obligé* d'assumer la responsabilité morale de la joaillerie Edfrank. Cette fameuse conception névrotique du monde des Japonais ; aux yeux de Paul Kasoura on ne peut concevoir en la matière qu'une relation sans intermédiaire avec la joaillerie sur le plan spirituel aussi bien que commercial.

Et ce qu'il y avait de pire, c'était que Paul s'exprimait certainement avec autorité, et que ce qu'il disait émanait du cœur même de la culture et de la tradition japonaise.

L'obligation, se disait-il avec amertume. Cela pouvait s'attacher à lui pour le reste de sa vie, une fois que cela aurait commencé. Jusqu'à la tombe. Paul – pour sa propre satisfaction, en tout cas – s'était acquitté de la sienne. Mais celle de Childan ; ah ! celle-là portait malheureusement une marque indiquant qu'elle était sans fin.

Ils ont perdu la tête, se disait Childan. Exemple : ils ne porteront pas secours à un homme blessé gisant dans le ruisseau, à cause de l'obligation qui en résulte. Comment appelez-vous cela ? Je dis que c'est typique ; exactement ce qu'on peut attendre d'une race à laquelle appartient cet homme qui, chargé de reproduire un destroyer anglais, est allé jusqu'à copier les pièces qu'on avait dû mettre à la chaudière aussi bien que…

Paul ne le quittait pas des yeux. Heureusement, une longue habitude avait appris à Childan à dissimuler automatiquement ses sentiments réels. Il avait pris une expression douce et réservée qui convenait à la situation. Il s'était composé un masque, il croyait le sentir sur son visage.

C'est épouvantable, Childan s'en rendait compte. Une catastrophe. Il eût mieux valu que Paul ait cru qu'il essayait de séduire sa femme.

Betty. Il n'y avait plus aucune chance à présent pour qu'elle vît cet objet, pour que son plan d'origine se réalisât. *Wu* était incompatible avec la sexualité ; c'était, comme Paul l'avait dit,

solennel et saint, comme une relique.

— J'ai donné l'une de vos cartes à chacune de ces personnes, dit Paul.

— Pardon ? demanda Childan, toujours plongé dans ses préoccupations.

— Vos cartes commerciales. Pour qu'ils puissent aller vous voir et examiner d'autres spécimens.

— Je vois, dit Childan.

— Il y a plus. L'un d'eux veut discuter de l'ensemble de la question avec vous à son bureau. Je vous ai noté ici son nom et son adresse. (Et Paul lui remit un papier plié.) Il veut que ses collègues vous entendent. C'est un importateur. Il importe et exporte en grandes quantités. Spécialement avec l'Amérique du Sud. Des appareils de radio, de photo, des jumelles, des magnétophones et des appareils analogues.

Childan regardait le papier.

— Il traite, naturellement, par énormes quantités. Peut-être par dizaines de mille pour chaque article. Sa société a le contrôle de diverses entreprises qui fabriquent pour lui avec des frais généraux peu élevés et qui sont toutes situées en Orient, où la main-d'œuvre est meilleur marché.

— Pourquoi est-il… commençait Childan.

— Des pièces comme celle-ci… dit Paul qui prenait une fois de plus la broche à la main. (Il referma le couvercle et rendit la boîte à Childan.)… peuvent être produites en grande série. Soit en métal soit en plastique. D'après un moule. En n'importe quelles quantités.

— Et en ce qui concerne le *wu* ? demanda Childan au bout d'un instant. Est-ce qu'il subsisterait dans les articles ainsi fabriqués ?

Paul ne répondit rien.

— Vous me conseillez de le voir ? dit Childan.

— Oui, dit Paul.

— Pourquoi ?

— Fétiches, dit Paul. Childan paraissait stupéfait.

— Des fétiches porte-bonheur. À porter sur soi. Pour les gens relativement pauvres. Une série d'amulettes à répandre dans toute l'Amérique latine et en Orient. Les masses croient encore, pour la plupart, à la magie, vous savez. Les charmes. Les philtres. C'est un commerce important, d'après ce qu'on m'a dit. (Le visage de Paul était figé, sa voix sans intonation.)

— Il semblerait, dit Childan, qu'il y avait beaucoup d'argent à gagner là-dedans.

Paul fit signe que oui.

— C'est cela votre idée ? demanda Childan.

— Non, dit Paul et il resta silencieux.

Votre patron, pensa Childan. Vous avez montré cette pièce à votre supérieur, qui connaît cet importateur. Votre supérieur – ou quelque personnage important placé au-dessus de vous, quelqu'un qui exerce une autorité sur vous, quelqu'un de riche et d'important – a contacté cet importateur.

C'est pour cela qu'il m'a repassé le renseignement, réalisa Childan. Il ne veut aucune part dans cette affaire. Mais il sait ce que je sais : que je me rendrai à cette adresse et verrai cet homme. Il le faut. Je n'ai pas le choix. Je concéderai l'utilisation de ces dessins ou je les vendrai moyennant un pourcentage ; j'arriverai à un accord quelconque avec ces gens.

Cela n'est plus entre vos mains. Ce serait de mauvais goût de votre part de prétendre m'arrêter ou discuter avec moi.

— Il y a une occasion pour vous, dit Paul, de devenir extrêmement riche.

Il continuait à garder les yeux fixés stoïquement devant lui.

— Je suis frappé par le côté bizarre de l'idée, dit Childan. Faire des fétiches porte-bonheur avec de tels objets d'art. J'ai peine à l'imaginer.

— Parce que ce n'est pas votre genre d'affaires habituel. Vous vous êtes consacré à un ésotérisme raffiné. Je me trouve dans le même cas. De même que les gens qui viendront à bref délai visiter votre magasin, ceux dont je vous ai parlé.

— Que feriez-vous à ma place ? demanda Childan.

— Ne sous-estimez pas l'éventualité présentée par cet estimable importateur. C'est un étrange personnage. Vous et moi – nous ne soupçonnons pas le nombre de gens non évolués qui peuvent exister. Ils peuvent se procurer au moyen d'objets moulés et identiques une joie qui nous serait refusée à nous. Nous devons pouvoir nous dire que nous sommes en possession d'un exemplaire unique, ou en tout cas de quelque chose de rare que peu de gens peuvent avoir. Et, bien entendu, quelque chose de parfaitement authentique. Non pas un moulage ou une copie. (Il continuait à regarder dans le vide, sans que ses yeux s'arrêtent sur Childan) Non pas quelque chose qui se trouve tiré à des dizaines de milliers d'exemplaires.

Childan se demandait s'il n'entrevoyait pas cette vérité, à savoir que certains des objets historiques qui se trouvaient dans des magasins tels que le sien – sans parler de nombreux échantillons de sa collection personnelle – étaient des imitations ? On pouvait peut-être en déceler la trace dans ses paroles. Comme s'il avait sous-entendu ironiquement un message tout à fait différent de ce qu'il paraissait être. Ambiguïté, comme celle qui se trouve un peu partout dans l'oracle… Qualité, comme on dit, de l'esprit oriental.

Childan pensait que l'autre était en train de lui demander :

« Lequel des deux êtes-vous, Robert ? Celui que l'oracle appelle l'« homme inférieur », ou cet autre à qui tous les bons avis sont destinés ? C'est le moment de décider. Vous pouvez partir d'un côté ou de l'autre, mais pas des deux côtés à la fois. C'est le moment du choix. »

Et de quel côté ira l'homme supérieur ? se demandait Robert Childan. Du moins, selon Paul Kasoura. Et ce que nous avons devant nous n'est pas un concentré vieux de plusieurs milliers d'années de sagesse inspirée par la divinité ; c'est simplement l'opinion d'un mortel – d'un jeune homme d'affaires japonais.

Cependant, il y a un fondement à tout cela. *Wu,* comme aurait dit Paul. Le *wu* de la situation est celui-ci : quelle que soit notre répugnance personnelle, il n'y a aucun doute, la réalité se trouve du côté de l'importateur. C'est dommage pour ce qui entrait dans nos intentions ; nous devons nous adapter, comme le déclare l'oracle.

Et, après tout, les originaux peuvent encore se vendre dans mon magasin. À des connaisseurs, aux amis de Paul, par exemple.

— Vous luttez contre vous-même, lui fit remarquer Paul. C'est sans doute un moment où l'on préfère être seul. (Il était déjà parti vers la porte du bureau.)

— J'ai déjà pris ma décision.

Les yeux de Paul papillotèrent. En s'inclinant, Childan déclara :

— Je vais suivre votre conseil. Maintenant je prends congé pour aller rendre visite à cet importateur. (Il montra le papier plié.)

Chose étrange, Paul ne paraissait pas satisfait ; il se contenta d'émettre un grognement et de retourner à son bureau. Ils refrènent leurs réactions jusqu'au bout, se dit Childan, pensif.

— Tous mes remerciements pour l'aide que vous m'avez apportée dans mes affaires, dit Childan en se préparant à partir. J'espère pouvoir un jour vous payer de retour. Je n'oublierai pas.

Mais le jeune Japonais ne bronchait toujours pas. Ce n'est que trop vrai, ce qu'on dit, pensait Childan : ils sont impénétrables.

En l'accompagnant à la porte, Paul semblait plongé dans des réflexions profondes. Soudain, il ne put s'empêcher de dire :

— Les artisans américains ont fait cet objet entièrement à la main, c'est exact ? C'est un travail de leur corps ?

— Oui, depuis le dessin original jusqu'au dernier polissage.

— Monsieur ! Est-ce que ces artisans vont marcher ? J'imaginerais qu'ils rêvent d'autre chose pour leur travail.

— Je me risquerai à dire qu'on pourra les persuader, dit Childan. (Le problème lui apparaissait comme mineur.)

— Oui, dit Paul. Je le suppose.

Il y avait quelque chose dans le ton de Paul que Childan remarqua aussitôt. Une façon nébuleuse et particulière d'insister. Cela s'imposa à

Childan. Il avait sans aucun doute dissipé l'ambiguïté : *il voyait.*

Bien sûr. Toute cette affaire, c'était le cruel renoncement auquel aboutissaient les efforts des Américains, et il y assistait. Du cynisme, mais à Dieu ne plaise, il avait avalé l'hameçon, la ligne et le plomb. Il m'a fait le reconnaître pas à pas, se dit-il. Il m'a conduit à cette conclusion : les productions manuelles américaines sont tout juste bonnes à servir de modèles pour des porte-bonheur de pacotille.

C'était ainsi que les Japonais imposaient leur domination, non par la brutalité, mais avec subtilité, ingéniosité, une ruse inlassable.

Seigneur ! Nous sommes des Barbares à côté d'eux. Nous sommes simplement des lourdauds en présence de raisonnements aussi impitoyables. Paul ne m'a pas dit que notre art est sans valeur ; il me l'a fait dire. Et par une ironie suprême, il se prend à regretter ce que j'ai dit. Une manifestation de chagrin simulé, comme peut en avoir un civilisé, en entendant la vérité sortir de ma bouche.

Il m'a brisé, dit Childan, presque à haute voix – heureusement, cependant, on ne l'entendit pas, cette pensée resta pour lui seul. Il nous a humiliés, ma race et moi. Et je suis sans recours. Il n'y a pas moyen de se venger ; nous sommes battus et nos défaites sont comme cela, si ténues, si délicates que nous pouvons à peine les percevoir. En réalité, il nous faut franchir une étape dans notre évolution pour pouvoir prendre même conscience que c'est arrivé.

Quelle preuve supplémentaire peut être présentée pour établir que les Japonais sont aptes à diriger ? Il avait presque envie de rire, en appréciant peut-être la drôlerie de la chose. Oui, c'était bien cela, c'est comme lorsqu'on entend raconter une bonne histoire. Il faut se la rappeler, la savourer plus tard, la répéter même. Mais à qui ? Ici, problème. Trop personnel pour être raconté.

Dans un coin du bureau de Paul il y avait un panier à papier. Dedans ! Cette pièce de joaillerie de pacotille, débarrassée de son *wu.*

Est-ce que je peux le faire ? La jeter ? Mettre fin à cette situation sous les yeux de Paul ?

Je ne peux même pas la jeter. Il s'en aperçut et il la tint serrée dans sa main. Il ne le faut pas, se dit-il. Si tu prévois de te retrouver devant ton camarade japonais.

Qu'ils aillent au diable, je ne peux me libérer de leur influence, céder à l'impulsion. Toute spontanéité est écrasée… Paul le regardait avec insistance, il n'avait besoin de rien dire ; sa présence suffisait. Sa conscience était prise au filet, un fil invisible partait de cet objet de pacotille qui se trouvait dans ses mains et remontait son bras pour le relier à son âme.

Je crois que j'ai trop longtemps vécu dans leur voisinage. Trop tard à présent pour m'enfuir, retourner parmi les Blancs et vivre comme eux.

— Paul, dit Robert Childan. (Sa voix était comme un coassement maladif ; ni contrôle ni modulation.)

— Oui, Robert.

— Paul… je… suis… humilié.

La pièce tournait.

— Pourquoi cela, Robert ?

Il paraissait intéressé, mais il était plutôt détaché. Il ne se sentait pas en cause.

— Paul. Un moment. (Il tripotait le petit bijou, qui était humide de sueur.) Je… suis fier de ce travail. Il ne peut pas être envisagé d'en faire des porte-bonheur de pacotille. Je rejette l'idée.

Une fois de plus, il ne put saisir la réaction du jeune Japonais, qui prêtait simplement l'oreille, sans plus.

— Merci tout de même, dit Robert Childan.

Paul s'inclina.

Robert Childan s'inclina.

— Les hommes qui ont fait cela, dit Childan, sont des artistes américains pleins de fierté. Moi compris. Suggérer d'en faire des porte-bonheur de pacotille est donc une injure et je demande des excuses.

Un silence incrédule et prolongé.

Paul le guettait toujours. Un sourcil relevé légèrement et ses fines lèvres crispées. Un sourire ?

— Je le demande, dit Childan.

C'était tout ; il ne pouvait pas aller plus loin.

À présent, il se contentait d'attendre.

Rien ne se passait.

S'il vous plaît, disait-il en lui-même, aidez-moi.

— Pardonnez mon excès de prétention.

Il lui tendit la main.

— Très bien, dit Robert Childan.

Ils se serrèrent la main.

Le calme revint dans l'esprit de Childan. J'ai traversé l'épreuve et j'en suis sorti. Tout est fini. Par la grâce de Dieu ; cela s'est produit au moment précis où il le fallait pour moi. Une autre fois – cela se passerait autrement. Pourrais-je jamais oser une fois de plus forcer ma chance ? Probablement non.

Il se sentait mélancolique. Un bref instant, comme s'il montait à la surface et la voyait dégagée.

La vie est courte, se disait-il. L'art, ou quelque chose qui n'est pas la vie, est long, cela s'étend sans fin, comme un ver solide. Plat, blanc, il n'est pas lissé par le passage de quoi que ce soit par-dessus ou en travers. Je suis là. Mais pas pour longtemps. Il prit la petite boite et rangea la joaillerie Edfrank dans la poche de son veston.

12

— Mr Tagomi, voici Mr Yatabé, dit Mr Ramsey.

Il se retira dans un coin du bureau et le vieux monsieur fit son entrée.

— Je suis heureux de vous rencontrer personnellement, monsieur, dit Mr Tagomi en tendant la main.

La vieille main légère et fragile glissa dans la sienne ; il la secoua sans la serrer et la lâcha aussitôt. J'espère n'avoir rien cassé, se dit-il. Il examina le visage du vieux monsieur et en fut charmé. On sentait un caractère sévère, sans failles. Rien de nébuleux dans l'esprit. Toutes les solides traditions ancestrales émanaient certainement de lui, qui en était conscient. C'était déjà la plus magnifique qualité qu'on puisse trouvez chez un vieillard – et voici qu'il s'apercevait qu'il avait devant lui le général Tedeki, l'ancien chef de l'état-major impérial.

Mr Tagomi s'inclina très bas.

— Mon général, dit-il.

— Où est la troisième personne ? demanda le général Tedeki.

— Il vient au pas de course ; il n'est pas loin à présent, dit Mr Tagomi. Je l'ai fait prévenir à son hôtel.

Complètement bouleversé, il recula de plusieurs pas, en restant toujours incliné, ne semblant plus capable de reprendre une position normale.

Le général s'assit. Ignorant probablement toujours l'identité du vieil homme, Mr Ramsey lui avait tendu le siège, mais sans faire montre d'une déférence particulière. Toujours hésitant, Mr Tagomi prit un siège en face de lui.

— Nous avons perdu du temps, dit le général. C'est regrettable mais impossible à éviter.

— C'est exact, dit Mr Tagomi.

Dix minutes se passèrent. Personne ne disait rien.

— Excusez-moi, monsieur, dit à la fin Mr Ramsey, en s'agitant. Je vais me retirer à moins que vous n'ayez besoin de moi.

Mr Tagomi ayant acquiescé, Mr Ramsey sortit.

— Du thé, mon général ? demanda Mr Tagomi.

— Non, monsieur.

— Monsieur, dit Mr Tagomi, je reconnais que j'ai peur. Je pressens quelque chose de terrible dans cette entrevue.

Le général inclina la tête.

— Mr Baynes, que j'ai rencontré, dit Mr Tagomi, et reçu chez moi, se dit suédois. En y regardant de plus près on s'aperçoit que c'est quelque Allemand haut placé. Je dis cela parce que…

— Continuez, je vous prie.

— Merci, mon général. L'agitation qu'il manifeste à la perspective de cette réunion me donne à penser qu'il y a là un rapport avec les bouleversements politiques du Reich.

Mr Tagomi ne fit pas mention d'un autre fait : il savait très bien que le général n'était pas arrivé à la date prévue.

— Monsieur, en ce moment, vous essayez de pêcher des informations. Vous n'en donnez pas, dit le général.

Ses yeux gris pétillaient avec une expression plutôt paternelle. Il ne fallait pas y voir de malice. Mr Tagomi accepta cette petite rebuffade.

— Monsieur, est-ce que ma présence à cette réunion n'est destinée qu'à sauvegarder les apparences et à tromper ces canailles de Nazis ?

— Bien entendu, dit le général, nous avons intérêt à maintenir une certaine fiction. Mr Baynes est représentant des To-Am Industries de Stockholm, ce n'est pas autre chose qu'un homme d'affaires. Et moi, je suis Shinjiro Yatabé.

Et moi je suis Tagomi, se disait Mr Tagomi. Il en est ainsi.

— Sans aucun doute les Nazis ont examiné à la loupe les allées et venues de Mr Baynes, dit le général. (Il restait les mains sur les genoux, assis très droit… comme si, se disait Mr Tagomi, il avait flairé de très loin l'arôme du bouillon.) Mais pour détruire cette fiction, ils doivent recourir aux formes légales. C'est le véritable objectif ; non pas de tromper, mais d'exiger des formalités en cas de danger. Vous comprenez par exemple que pour se saisir de Mr Baynes, il ne leur suffit pas de tirer sur lui… ce qu'ils auraient pu faire au cours du voyage qu'il faisait comme… eh bien, sans son parapluie virtuel.

— Je vois, dit Mr Tagomi.

Cela ressemblait à un jeu, se disait-il. Mais ils connaissent la mentalité nazie. Je suppose donc que c'est utile.

Il y eut le bourdonnement de l'intercom. Puis la voix de Mr Ramsey :

— Monsieur, Mr Baynes est ici. Dois-je vous l'envoyer ?

— Oui ! s'écria Mr Tagomi.

La porte s'ouvrit et Mr Baynes, impeccablement vêtu d'un costume bien repassé et admirablement coupé, fit son apparition. Il s'était composé un visage.

Le général Tedeki se leva pour se placer devant lui. Mr Tagomi se leva à son tour. Les trois hommes s'inclinèrent.

— Monsieur, dit Mr Baynes en s'adressant au général, je suis le capitaine R. Wegener des services de contre-espionnage de la marine du Reich. Comme il a été bien précisé, je ne représente que moi-même et quelques personnalités privées anonymes, à l'exclusion de tous départements ou bureaux d'aucune sorte dépendant du gouvernement du Reich.

— Herr Wegener, dit le général, je comprends que vous n'êtes officiellement mandaté par aucun service du gouvernement du Reich. Je suis ici officieusement et à titre privé du fait que la situation que j'ai occupée antérieurement dans l'armée impériale peut être considérée comme me donnant accès à certains milieux de Tokyo où l'on est désireux d'entendre ce que vous avez à dire.

Étrange discours, pensait Mr Tagomi. Mais pas désagréable. Il y a là quelque chose qui n'est pas loin de la musicalité. Cela soulage et rafraîchit, en réalité.

Ils s'assirent.

— Sans autre préambule, dit Mr Baynes, je voudrais vous faire savoir à vous et à ceux avec qui vous êtes en contact, qu'on procède dans le Reich à des études déjà très avancées en vue d'un projet intitulé Lowenzahn, Pissenlit.

— Oui, acquiesça le général comme s'il en avait déjà entendu parler. (Mais, selon l'impression de Mr Tagomi, il paraissait très impatient d'entendre Mr Baynes continuer.)

— Pissenlit, continua Mr Baynes, c'est un incident de frontière entre les États des Montagnes Rocheuses et les États-Unis.

Le général acquiesça avec un léger sourire.

— Les troupes des États-Unis seront attaquées et, à titre de représailles, elles franchiront la frontière pour engager le combat contre les troupes régulières des États des Montagnes Rocheuses stationnées à proximité. Les troupes des États-Unis ont des cartes détaillées où sont portées les installations de l'armée dans le Middle West. C'est la première étape. La deuxième consistera en une déclaration de l'Allemagne au sujet de ce conflit. Un détachement de parachutistes volontaires de la Wehrmacht sera envoyé pour aider les États-Unis. Cependant, ce n'est qu'un camouflage de plus.

— Oui, dit le général, attentif.

— L'objectif essentiel de l'Opération Pissenlit, dit Mr Baynes, c'est une énorme attaque nucléaire contre l'archipel nippon, sans aucun préavis.

— Dans le but de balayer la Famille royale, l'armée de défense métropolitaine, la plus grande partie de la Marine impériale, la population civile, les industries, le potentiel économique, dit le général Tedeki, ce qui laisserait les possessions d'outre-mer sans défense et permettrait leur absorption par le Reich.

Mr Baynes ne dit rien.

— Et ensuite ? dit le général.

Mr Baynes semblait ne plus savoir.

— La date, monsieur, dit le général.

— Tout est changé, dit Mr Baynes, par suite de la mort de Mr Bormann. Du moins, je le présume. Je ne suis pas en contact avec

l'Abwehr pour le moment.

— Continuez, Herr Wegener, dit ensuite le général.

— Ce que nous recommandons, c'est que le gouvernement japonais se mette au courant de la situation intérieure du Reich. Ou, du moins, c'était ce que j'étais venu recommander. Dans le Reich, certains groupes sont en faveur de l'Opération Pissenlit ; d'autres, non. On espérait que ce seraient ces opposants qui viendraient au pouvoir après la mort du chancelier Bormann.

— Mais pendant que vous vous trouviez ici, dit le général, Herr Bormann est mort et la situation politique s'est dénouée. Le Dr Goebbels est désormais chancelier du Reich. C'est la fin de l'agitation. (Il marqua un temps.) Comment cette faction envisage-t-elle l'Opération Pissenlit ?

— Le Dr Goebbels en est partisan, dit Mr Baynes.

Sans être vu des autres, Mr Tagomi ferma les yeux.

— Qui est contre ? demanda le général Tedeki.

— Le général SS Heydrich.

— Cela me surprend, dit le général. Je ne suis pas convaincu. Est-ce une information de bonne source ou bien un point de vue de vous et de vos collègues ?

— L'administration de l'Est, dit Mr Baynes, c'est-à-dire de la région actuellement occupée par le Japon, serait du côté des Affaires étrangères. Les gens de Rosenberg, qui travaillent directement avec la Chancellerie. L'année dernière il y a eu de nombreuses séances orageuses entre les dirigeants. J'ai des photocopies des notes qui ont été rédigées. La police demandait à exercer l'autorité mais cela lui fut refusé. Il leur faut organiser la colonisation de l'espace, Mars, la Lune, Vénus. Ce sera leur domaine. Une fois réglée cette division de l'autorité, la police a exercé toute son influence en faveur du programme spatial et contre Pissenlit.

— Rivalité, dit le général Tedeki. Un groupe joue contre le groupe rival. Devant le chef. Si bien que lui n'est jamais mis en cause.

— Exact, dit Mr Baynes. C'est la raison pour laquelle on m'a envoyé ici, afin de solliciter votre intervention. Il serait encore possible d'agir ; la situation reste fluide. Il faudra des mois au Dr Goebbels pour consolider sa position. Il lui faudra briser la résistance de la police, peut-être faire exécuter Heydrich et d'autres chefs des SS et de la S.D. Une fois cela fût…

— Nous devons donner notre appui à la Sicherkeitsdienst ? demanda le général en l'interrompant. La portion la plus malfaisante de toute la société allemande ?

— C'est exact, dit Mr Baynes.

— L'Empereur, dit le général Tedeki, ne supporterait jamais cette politique. Il considère les corps d'élite du Reich, tous ceux qui portent

l'uniforme noir et la tête de mort, le Système du Château – comme l'incarnation du Mal.

Du mal, se disait Mr Tagomi. Oui, c'est cela. Devons-nous lui apporter notre appui, dans le but de sauver notre vie ? Est-ce là le paradoxe de notre situation sur cette terre ?

Je ne peux pas envisager ce dilemme, se disait-il. Cet homme devrait agir devant une telle ambiguïté morale. Il n'y a pas de Chemin là-dedans. Tout est confus. Tout est chaos de lumière et de ténèbres, d'apparence et de substance.

— La Wehrmacht, dit Mr Baynes, les militaires, sont les seuls à disposer dans le Reich de la bombe à hydrogène. Là où les chemises noires l'ont utilisée, c'était seulement sous la supervision de l'armée. Sous le règne de Bormann, la Chancellerie n'a jamais permis que la police fût pourvue du moindre armement nucléaire. Dans l'Opération Pissenlit, tout sera mené par l'OKW. Le haut commandement militaire.

— Je suis au courant, dit le général Tedeki.

— Le comportement des chemises noires excède en férocité celui de la Wehrmacht. Mais leur puissance est moindre. Nous devrions réfléchir seulement en fonction de la réalité, de la puissance effective. Et non des intentions morales.

— Oui, nous devons êtres réalistes, dit Mr Tagomi à haute voix.

Mr Baynes et le général Tedeki lui lancèrent un coup d'œil.

— Quelle suggestion particulière faites-vous ? demanda le général à Mr Baynes. Que nous établissions un contact avec la S.D., ici, dans les États du Pacifique ? Que nous négociions directement avec… je ne sais pas qui est le chef de la S.D. ici. Un personnage répugnant, je suppose.

— La S.D. locale ne sait rien, dit Mr Baynes. Son chef est Bruno Kreuz vom Meere, un flic du Parti aux temps anciens. Ein Altparteigenosse. Un imbécile. Il ne viendrait à l'idée de personne à Berlin de le mettre au courant de quoi que ce soit ; il se charge seulement du travail de routine.

— Qui, alors ? (Le général semblait se mettre en colère.) Le consul d'ici ou l'ambassadeur du Reich à Tokyo.

Cette conversation échouera, pensait Mr Tagomi. Peu importe l'enjeu. Nous n'avons pas accès à ce monstrueux marécage schizophrénique des intrigues intérieures des Nazis ; nos esprits ne peuvent s'y adapter.

— Cela doit être conduit avec délicatesse, dit Mr Baynes. Par une suite d'intermédiaires. Quelqu'un de proche de Heydrich résidant en dehors du Reich, en pays neutre. Ou bien quelqu'un qui fait la navette entre Tokyo et Berlin.

— Vous pensez à un nom ?

— Le ministre des Affaires étrangères italien, le comte Ciano. Un

homme intelligent, sûr, très courageux, totalement dévoué à la cause de l'entente internationale. Toutefois – ses contacts avec le dispositif de la S.D. sont inexistants. Mais il peut agir par l'intermédiaire de quelqu'un d'autre en Allemagne, des personnalités ayant des intérêts économiques telles que Krupp, ou le général Speidel, ou bien même peut-être des gens de la Waffen-SS… La Waffen-SS est moins fanatique, elle est orientée dans l'axe de la société allemande.

— Votre organisme, l'Abwehr… il serait vain d'essayer de joindre Heydrich par votre intermédiaire ?

— Les chemises noires se répandent en injures sur notre compte. Voilà vingt ans qu'ils essaient d'obtenir l'accord du Parti pour nous liquider tous.

— Est-ce que vous ne vous trouvez pas personnellement exposé à un grand danger venant d'eux ? dit le général Tedeki. Ils se montrent actifs ici, sur la côte du Pacifique, d'après ce que j'ai compris.

— Actifs, mais ineptes, dit Mr Baynes. L'homme des Affaires étrangères, Reiss, est adroit, mais opposé à la S.D. (Il haussa les épaules.)

— J'aimerais avoir vos photocopies, dit le général, pour les transmettre à mon gouvernement. Tout document que vous pourriez posséder concernant ces discussions en Allemagne. Et… (Il réfléchissait.) Ce sont des preuves… objectives.

— Certainement, dit Mr Baynes. (Il sortit de son veston une boîte à cigarettes plate, en argent.) Comme vous le verrez, chaque cigarette est creuse et contient un microfilm.

Il remit la boîte au général Tedeki.

— Et la boîte elle-même ? dit le général en l'examinant. Cet objet me paraît d'une trop grande valeur pour être ainsi abandonné.

Il commença à retirer les cigarettes.

— La boîte aussi, dit Mr Baynes avec un sourire.

— Merci.

En souriant également, le général glissa la boîte dans sa poche.

Il y eut le bourdonnement de l'intercom. Mr Tagomi pressa le bouton. C'était la voix de Mr Ramsey.

— Monsieur, il y a dans le hall, en bas, un groupe d'hommes de la S.D. qui essaient de s'emparer de l'immeuble. Ils en sont venus aux mains avec les gardiens du *Times*. (On entendait venant d'une certaine distance, un bruit de sirène, sous les fenêtres de Mr Tagomi, dans la rue.) Les MP de l'armée, ainsi que les Kempeitai de San Francisco sont en route pour venir ici.

— Merci, Mr Ramsey, dit Mr Tagomi. Vous avez fait montre d'une grande dignité en me faisant votre rapport avec un tel calme. (Mr Baynes et le général Tedeki écoutaient, figés.) Messieurs, leur dit Mr Tagomi, nous allons sans aucun doute tuer ces assassins de la S.D.

avant qu'ils parviennent à cet étage. (Puis, s'adressant à Mr Ramsey :) Coupez le courant des ascenseurs.

— Bien, Mr Tagomi, dit Mr Ramsey qui alla faire aussitôt ce qu'on lui demandait.

— Nous allons attendre, dit Mr Tagomi en ouvrant le tiroir de son bureau.

Il y prit un coffret en bois de teck, l'ouvrit et il en sortit un Colt 44 U.S. 1860, guerre de Sécession, en parfait état de conservation, un des trésors de sa collection. Il prit une boîte de poudre, une balle et une amorce et il se mit en devoir de charger le revolver. Mr Baynes et le général Tedeki le regardaient faire de tous leurs yeux.

— Objet de ma collection personnelle, (fit Mr Tagomi. On s'est beaucoup payé ma tête à me voir m'entraîner avec quelque gloriole au défouraillage rapide et au tir, à mes moments perdus. Je reconnais que je peux au point de vue vitesse me comparer sans difficulté à d'autres fanatiques. Mais je n'avais pas eu jusqu'à présent l'occasion de pratiquer ce talent dans la réalité. (Il prit l'arme bien en main et la braqua sur la porte du bureau. Puis il resta sur sa chaise, à attendre.)

Devant l'établi, dans leur atelier du sous-sol, Frank Frink était installé près de l'arbre. Il appliquait une boucle d'oreille d'argent à moitié finie contre le polissoir de coton qui tournait bruyamment ; des projections de rouge maculaient ses lunettes, noircissaient ses ongles et ses mains. La boucle, qui avait la forme d'une spirale de colimaçon, était devenue brûlante sous l'action du frottement, mais Frink pouvait en supporter davantage avec le sourire.

— Ne la faites pas trop brillante, dit Ed McCarthy. Attaquez-vous seulement aux reliefs ; vous pouvez laisser les creux complètement de côté.

Frank Frink émit un grognement.

— Il y a un meilleur marché pour l'argent quand il n'est pas trop poli, dit Ed. Les objets d'argent doivent avoir un air ancien.

Toujours le marché, se disait Frink.

Ils n'avaient rien vendu. À part les objets en dépôt chez *American Artistic Handcrafts,* personne ne leur avait rien pris, et ils avaient visité en tout cinq magasins de détail.

Nous ne gagnons absolument pas d'argent, se disait Frink. Nous fabriquons de plus en plus et toute la marchandise s'entasse autour de nous.

La vis de fixation de la boucle d'oreille se prit dans la roue ; la pièce échappa à Frink, alla rebondir sur le bouclier protecteur de la polisseuse et tomba par terre. Il coupa le moteur.

— Ne perdez pas ces pièces, dit McCarthy qui travaillait à une soudure au chalumeau.

— Seigneur, c'est gros comme un petit pois. On ne peut même pas le tenir.

— Ramassez-le tout de même.

Au diable tout ça, se dit Frink.

— Qu'est-ce qui vous arrive ? demanda McCarthy en voyant qu'il ne faisait pas mine d'aller ramasser la boucle d'oreille.

— On dépense de l'argent pour rien, dit Frink.

— Nous ne pouvons pas vendre ce qui n'est pas fabriqué.

— Nous ne pouvons rien vendre, fabriqué ou pas.

— Cinq magasins. Pris au hasard.

— Mais la tendance, dit Frink. Ça suffit pour la connaître.

— Ne vous faites pas d'illusions.

— Je ne m'en fais pas, dit Frink.

— Ce qui veut dire ?

— Qu'il est temps de nous mettre à chercher à solder notre marchandise.

— Très bien, dit McCarthy, abandonnez, dans ce cas.

— C'est fait.

McCarthy ralluma son chalumeau :

— Je continuerai tout seul.

— Comment allons-nous partager la camelote ?

— Je ne sais pas. Nous trouverons bien un moyen.

— Rachetez-moi ma part, dit Frink.

— Diable non !

— Donnez-moi six cents dollars, dit Frink en faisant un rapide calcul.

— Non, vous prenez la moitié de tout.

— La moitié du moteur ?

Ils restèrent tous les deux sans rien dire.

— Encore trois magasins, dit McCarthy. Ensuite, on en reparle.

Il baissa à nouveau son masque et se mit à braser dans un bracelet un morceau de fil de cuivre.

Frank Frink s'éloigna de l'établi. Il repéra la boucle d'oreille en colimaçon et la replaça dans le carton des pièces inachevées.

— Je vais fumer une cigarette dehors, dit-il en allant vers l'escalier.

Un moment plus tard, il était sur le trottoir devant la porte, une T'ien-lai entre les doigts.

C'est terminé, se dit-il. Je n'ai pas besoin que l'oracle me le dise. Je reconnais que c'est le Moment. On sent l'odeur. La défaite.

Et il est difficile de dire pourquoi. Peut-être, théoriquement, que nous pourrions continuer. Magasin après magasin, d'autres villes. Mais… il y a quelque chose qui ne va pas. Tous les efforts, tous les déploiements d'ingéniosité n'y changeront rien.

Je veux savoir pourquoi, se disait-il.

Mais je ne le saurai jamais.

Qu'aurais-je dû faire ? Au lieu de faire ce que j'ai fait ?

Nous avons résisté au Moment. Résisté au Tao. À contre-courant, dans la mauvaise direction. Et maintenant… dissolution. Décomposition.

Yin nous a. La lumière se détourne de nous, s'en va ailleurs.

Nous ne pouvons que nous soumettre.

Il était là, sous l'avant-toit de l'immeuble, il tirait des bouffées rapides de sa cigarette de marijuana, il regardait tristement passer les voitures ; un homme blanc entre deux âges, paraissant comme tout le monde, lui sauta dessus.

— Mr Frink ? Frank Frink ?

— Vous y êtes, dit Frink.

L'homme exhiba un document plié et une carte d'identité.

— J'appartiens au département de la police de San Francisco. J'ai un mandat d'arrêt à votre nom.

Il tenait le bras de Frink. C'était déjà fait.

— Et pour quelle raison ? s'enquit Frink.

— Abus de confiance. Mr Childan, *American Artistic Handcrafts.*

De force, le flic fit longer le trottoir à Frink. Un autre flic en civil se joignait à lui, pour encadrer Frink. Ils le poussèrent vers une Toyopet sans signe distinctif qui stationnait là.

C'est ce que l'époque exige de nous, se disait Frink tandis qu'on le poussait sur la banquette de la voiture entre les deux hommes. La portière claqua. La voiture, conduite par un troisième flic, celui-ci en uniforme, se mêla à la circulation. Voilà les enfants de salauds dont nous dépendons.

— Vous avez un avocat ? lui demanda l'un des flics.

— Non, répondit-il.

— On vous donnera une liste au poste de police.

— Merci, dit Frink.

— Qu'est-ce que vous avez fait de l'argent ? demanda un peu plus tard l'un des flics, au moment où ils se rangeaient dans le garage du poste de police de Kearney Street.

— Dépensé, dit Frink.

— Tout ?

Il ne répondit pas.

L'un des flics secoua la tête et se mit à rire.

Au moment où ils descendaient de voiture, l'un d'eux dit à Frink.

— Est-ce que votre vrai nom est Frink ?

Frink se sentit glacé de terreur.

— Frink, répéta le flic. Vous êtes un youpin. (Il sortit un dossier gris :) Réfugié d'Europe.

— Je suis né à New York, dit Frank Frink.

— Vous avez échappé aux Nazis, dit le flic. Vous savez ce que ça représente ?

Frank Frink se dégagea brusquement et courut à travers le garage. Les trois flics se mirent à crier et à la porte il se trouva devant une voiture pleine de policiers armés en uniforme qui lui barraient le chemin. Ils lui sourirent ; l'un d'entre eux, qui tenait un revolver, sauta à terre et lui passa une paire de menottes.

En le tirant par le poignet – le métal mince lui entrait dans la chair, jusqu'à l'os – le flic lui fit faire en sens inverse le chemin qu'il venait de parcourir.

— Renvoyé en Allemagne, dit l'un des flics qui le gardait à l'œil.

— Je suis américain, dit Frank Frink.

— Vous êtes juif, dit le flic.

Tandis qu'on l'emmenait au premier étage, l'un des flics demanda :

— Est-ce qu'on le boucle ici ?

— Non, répondit l'autre, nous le gardons pour le consul d'Allemagne. Ils veulent le juger selon la loi allemande.

Tout compte fait, il n'était plus question de liste d'avocats.

Mr Tagomi était resté vingt minutes à son bureau sans bouger, le revolver braqué sur la porte, tandis que Mr Baynes arpentait le bureau. Après avoir réfléchi un moment, le vieux général avait pris le téléphone et demandé l'ambassade du Japon à San Francisco. Toutefois, il n'avait pu joindre le baron Kaelemakule. L'ambassadeur, lui avait dit un fonctionnaire, était en dehors de la ville.

Le général Tedeki était à présent en train de faire un appel trans-Pacifique pour Tokyo.

— Je vais conférer avec le conseil supérieur de la Guerre, expliqua-t-il à Mr Baynes. Ils vont entrer en contact avec les forces militaires impériales stationnées dans les parages. (Il ne paraissait pas troublé.)

Ainsi nous serons délivrés dans quelques heures, se dit Mr Tagomi. Peut-être par les Marines d'un porte-avions japonais, armés de mitrailleuses et de mortiers.

Opérer suivant les canaux officiels est très efficace au point de vue du résultat final… mais cela occasionne des retards regrettables. À l'étage en dessous des apaches en chemises noires s'occupent à matraquer nos secrétaires et nos employés.

Cependant, il ne pouvait pas en faire beaucoup plus personnellement.

— Je me demande si ça vaudrait la peine d'essayer de joindre le consul d'Allemagne, dit Mr Baynes.

Mr Tagomi se voyait déjà appelant Miss Ephreikian avec son magnétophone pour prendre en dictée une protestation pressante adressée à Herr H. Reiss.

— Je puis appeler Herr Reiss, dit Mr Tagomi, sur une autre ligne.

— Faites-le, s'il vous plaît, dit Mr Baynes.

Sans lâcher son Colt 44 de collection, Mr Tagomi pressa un bouton sur son bureau. Il en sortit un appareil téléphonique relié à une ligne ne figurant pas à l'annuaire, spécialement installée pour les communications clandestines.

Il composa le numéro du consulat d'Allemagne.

— Bonjour. Qui appelle ?

C'était la voix alerte d'un fonctionnaire mâle ayant un fort accent. Sans aucun doute subalterne.

— Son Excellence Herr Reiss, s'il vous plaît, dit Mr Tagomi. C'est urgent. Ici Mr Tagomi ; direction de la Mission commerciale impériale. (Il utilisait son intonation dure et autoritaire.)

— Oui, monsieur. Un moment, si vous permettez.

Un long moment, semblait-il. Aucun bruit dans le téléphone, même pas de déclic. Il reste simplement là, l'appareil à la main, se dit Mr Tagomi. Il gagne du temps, en utilisant une ruse typiquement nordique.

Au général Tedeki, attendant à l'autre appareil, et à Mr Baynes qui arpentait toujours la pièce, il dit :

— On est naturellement en train de se débarrasser de moi.

Le fonctionnaire finit par revenir en ligne.

— Désolé de vous faire attendre, Mr Tagomi.

— Pas du tout.

— Le consul est en conférence. Cependant…

Mr Tagomi raccrocha.

— Temps perdu, pour ne pas dire plus, dit-il, déconfit.

Qui appeler d'autre ? Tokkoka déjà mis au courant, de même que les unités MP sur le front de mer ; inutile de leur téléphoner. Un appel direct à Berlin ? Au chancelier du Reich Goebbels ? À l'aérodrome militaire impérial de Napa, en demandant du renfort par la voie des airs ?

— Je m'en vais appeler le chef de la S.D., Herr B. Kreuz vom Meere, dit-il à haute voix. Me plaindre amèrement. Tempêter, lancer des invectives.

Il commença à former le numéro enregistré pour la forme – et par euphémisme – dans l'annuaire sous la raison sociale « Consigne des objets précieux de l'aéroport terminal de la Lufthansa ». Au moment où le téléphone sonnait, il ajouta :

— Vitupérer d'une voix criarde d'hystérique.

— Faites-nous un bon numéro, dit le général Tedeki en souriant.

Mr Tagomi entendit une voix germanique :

— Qui est là ?

Encore plus autoritaire que la mienne, cette voix, se dit Mr Tagomi. Mais il avait l'intention d'aller plus loin.

— Dépêchez-vous, dit la voix.

— Je donne l'ordre, hurla Mr Tagomi, d'arrêter et de faire passer en jugement votre bande de coupe-gorge et de dégénérés, pris de folie furieuse, de bêtes enragées aux cheveux blonds qui défient toute description ! Me reconnaissez-vous, *Kerl* ? Ici, Tagomi, conseiller du Gouvernement impérial. Vous sortez de la légalité et cinq secondes plus tard les troupes de choc des Marines commencent le massacre avec des lance-flammes et des bombes au phosphore. C'est une honte pour la civilisation.

À l'autre bout du fil, le larbin de la S.D. bafouillait, très inquiet.

Mr Tagomi fit un clin d'œil à Mr Baynes.

… nous ne sommes au courant de rien, disait le larbin.

— Menteur ! s'écria Mr Tagomi. Nous n'avons donc pas le choix. (Il raccrocha violemment.) Sans aucun doute, ce n'est qu'un geste, dit-il à Mr Baynes et au général Tedeki. Mais ça ne peut pas faire de mal, de toute façon. Il reste toujours la vague possibilité qu'il y ait dans la S.D. quelques éléments nerveux.

Le général Tedeki allait parler quand il y eut à la porte du bureau un vacarme terrifiant. Puis la porte s'ouvrit brusquement.

Deux hommes blancs très costauds, armés de pistolets munis d'un silencieux, firent leur apparition. Ils désignèrent Mr Baynes.

— *Da ist er,* dit l'un des deux.

Ils marchèrent dans sa direction.

Toujours à son bureau, Mr Tagomi pointa son Colt 44 de collection et appuya sur la détente. L'un des hommes de la S.D. tomba. L'autre braqua immédiatement sur Mr Tagomi son revolver muni d'un silencieux et riposta. Mr Tagomi n'entendit aucune détonation, vit seulement un filet de fumée sortir du revolver, et perçut le sifflement d'une balle qui passait près de lui. Avec une vitesse qui battait tous les records, il ramena en arrière le chien de son Colt à simple action, fit feu et répéta plusieurs fois la manœuvre.

La mâchoire de l'homme de la S.D. éclata. Des fragments d'os, de chair, de dents s'envolèrent. Frappé dans la bouche, se dit Mr Tagomi. Coup terrifiant, surtout tiré de bas en haut. Les yeux de l'homme de la S.D. sans mâchoire laissaient apparaître encore un vestige de vie. Il me voit toujours, se disait Mr Tagomi. Puis les yeux perdirent leur éclat, l'homme s'effondra, lâchant son revolver et faisant entendre un gargouillement inhumain.

— Dégoûtant, dit Mr Tagomi.

On ne vit plus apparaître d'hommes de la S.D. dans l'embrasure

de la porte restée ouverte.

— C'est peut-être terminé, dit le général Tedeki après un moment de silence.

Mr Tagomi, absorbé par le travail fastidieux consistant à recharger son arme et qui durait trois minutes, s'arrêta un instant pour presser le bouton de l'intercom.

— Apportez la trousse de secours d'urgence, dit-il. Il y a ici un voyou affreusement blessé.

Pas de réponse, un simple bourdonnement.

Mr Baynes s'était penché et avait ramassé les revolvers des deux Allemands ; il en passa un au général et conserva l'autre.

— Maintenant nous allons déblayer cela, dit Mr Tagomi se rasseyant avec son Colt 44, comme avant. Quel formidable triumvirat, dans ce bureau !

On entendit crier dans le hall :

— La racaille allemande s'est rendue !

— Ici on s'en est déjà occupé, répondit Mr Tagomi. Morts ou mourants. Venez vérifier.

Un petit groupe d'employés du *Nippon Times* fit prudemment son apparition ; plusieurs s'étaient munis du matériel de l'immeuble prévu en cas de désordres : haches, carabines, grenades lacrymogènes.

— C'est un *casus belli,* dit Mr Tagomi. Le gouvernement des États américains du Pacifique à Sacramento pourrait sans hésitation déclarer la guerre au Reich. (Il ouvrit son revolver.) En tout cas, c'est terminé.

— Ils vont nier toute complicité, dit Mr Baynes. La technique habituelle. Elle a servi un nombre incalculable de fois. (Il posa le pistolet équipé d'un silencieux sur le bureau de Mr Tagomi :) Made in Japan.

Il ne plaisantait pas. C'était exact. Pistolet japonais pour tir à la cible, d'excellente qualité. Mr Tagomi l'examinait.

— Et ils ne sont pas de nationalité allemande, dit Mr Baynes. (Il avait pris le portefeuille de l'un des blancs, celui qui était mort.) Citoyen des États américains du Pacifique. Domicile San José. Rien pour établir un rapport avec la S.D. Son nom est Jack Sanders.

Il jeta le portefeuille.

— Un hold-up, dit Mr Tagomi. Motif : nos coffres dans la cave. Aucun aspect politique.

Il se mit sur ses pieds en vacillant légèrement.

En tout cas, la tentative d'assassinat ou d'enlèvement par la S.D. avait échoué. Au moins, ce premier essai. Mais il était clair qu'ils savaient qui était Mr Baynes et n'avaient aucun doute sur le but de son voyage.

— Le pronostic est sombre, dit Mr Tagomi.

Il se demandait si l'oracle serait de quelque utilité en l'occurrence. Il pourrait peut-être les protéger. Les avertir, les garantir, au moyen des conseils qu'il pourrait leur donner.

Toujours un peu tremblant, il prit les quarante-neuf baguettes d'achillée. L'ensemble de la situation était confus et anormal. Aucune intelligence humaine n'était capable de la déchiffrer ; on ne pouvait s'adresser qu'à une intelligence vieille de cinq mille ans. La société totalitaire allemande ressemble à une forme de vie défectueuse, pire que la nature. Avec tous ses mélanges, son brassage d'inutilités.

Ici, se disait-il, la S.D. locale agit comme un instrument, complètement en accord avec la tête qui se trouve à Berlin. Dans cet être composite, où se trouve le discernement ? Qui est réellement l'Allemagne ? Qui a jamais été l'Allemagne ? C'est presque un cauchemar où l'on assisterait à la parodie et à la décomposition des problèmes qu'on a trouvés devant soi dans le courant de son existence.

L'oracle se fraierait un passage à travers tout cela. Même une race de chats pervers telle que l'Allemagne nazie est compréhensible pour le *Yi King*.

Voyant Mr Tagomi manipuler distraitement la poignée de baguettes, Mr Baynes pouvait sonder la profondeur de la détresse de cet homme. Cet événement qui l'avait conduit à tuer et mutiler deux hommes était, pour lui, non seulement épouvantable, mais inexplicable.

Que puis-je dire pour le consoler ? Il a tiré en mon nom ; c'est donc à moi qu'incombe la responsabilité de ces deux morts, et je l'assume. C'est ainsi que je vois les choses.

Le général s'approcha de Mr Baynes et lui dit d'une voix douce :

— Vous êtes témoin du désespoir d'un homme. Il a, voyez-vous, été sans aucun doute élevé dans la religion bouddhiste. Son influence est présente, même sans se manifester. C'est une culture qui apprend qu'on ne doit pas ôter la vie : tout ce qui vit est sacré.

Mr Baynes acquiesça.

— Il recouvrera son équilibre, poursuivit le général Tedeki. Le moment venu. Actuellement il n'a pas trouvé l'angle sous lequel il peut envisager son acte pour le comprendre. Ce livre l'y aidera, car il fournit un système de référence extérieur.

— Je vois, dit Mr Baynes.

Mais il se disait en lui-même : un autre système de référence qui pourrait lui être d'un certain secours, ce serait la doctrine du Péché originel. Je me demande s'il en a seulement entendu parler. Nous sommes tous condamnés à commettre des actes de cruauté, de violence, à faire le mal ; tel est notre destin, déterminé par des faits immémoriaux. Notre Karma.

Pour sauver une vie, Mr Tagomi en a pris deux. Un esprit logique,

équilibré, ne peut pas comprendre cela. Un homme aussi bon que Mr Tagomi peut devenir fou devant les conséquences d'une telle réalité.

Néanmoins, se disait Mr Baynes, le point crucial n'est pas situé dans le présent, il ne dépend pas de sa mort, ou de la mort de ces deux hommes de la S.D. ; il se trouve – par hypothèse – dans l'avenir. Ce qui vient d'arriver trouvera – ou ne trouvera pas – sa justification dans ce qui se passera plus tard. Peut-être pouvons-nous sauver l'existence de millions d'hommes, de tous les Japonais, par le fait.

Mais l'homme qui manipulait les baguettes de l'oracle ne pouvait pas penser à cela ; le présent, l'actualité étaient trop tangibles, en l'espèce, les Allemands, l'un mort, l'autre mourant, gisant sur le sol du bureau.

Le général Tedeki avait raison ; Mr Tagomi comprendrait avec le recul du temps. À moins qu'il ne se réfugiât dans les ténèbres de la maladie mentale, détournant à jamais ses regards, dans un état de perplexité désespérée.

D'ailleurs, nous ne sommes pas tellement différents, pensait Mr Baynes. Nous sommes confrontés avec les mêmes troubles confusionnels. Par conséquent nous ne pouvons être d'aucun secours à Mr Tagomi. Nous ne pouvons qu'attendre, dans l'espoir de le voir survivre et se rétablir, finalement.

13

Ils trouvèrent à Denver des magasins élégants et modernes. Les vêtements, de l'avis de Juliana, étaient d'un prix exorbitant, mais Joe ne semblait pas s'en soucier, ni même s'en apercevoir ; il se contentait de payer ce qu'elle avait choisi et ils couraient tous les deux dans une autre boutique.

Sa principale acquisition – après de multiples essayages, des discussions prolongées – se fit tard dans la journée, après qu'elle eut écarté bien des modèles : une robe bleu clair, exclusivité italienne, avec des manches bouffantes et largement décolletée. Elle avait vu cette robe portée par un mannequin dans un magazine européen de mode ; on la considérait comme la plus belle création de la saison. Joe en eut pour près de deux cents dollars.

Pour aller avec cette robe, elle avait besoin de trois paires de souliers, d'autres bas de nylon, de plusieurs chapeaux et d'un nouveau sac de cuir noir fait à la main. Elle s'aperçut également que le décolleté de sa robe italienne exigeait le port d'un nouveau soutien-gorge qui ne couvre que la partie inférieure du sein. En s'examinant dans le grand miroir du magasin, elle se sentit un peu nue et pas très sûre de ce qui se passerait si elle se penchait un peu trop en avant. Mais la vendeuse lui garantit que le nouveau soutien-gorge resterait bien en place, malgré son absence d'épaulettes.

Tandis qu'elle s'examinait dans l'intimité du salon d'essayage, Juliana s'accordait juste un peu au-dessus du bout du sein, mais pas un millimètre de plus. Les soutiens-gorge coûtaient aussi une somme coquette. Également d'importation, lui expliqua la vendeuse, et faits à la main. Elle lui montra une robe de sport, des shorts, des costumes de bain, une robe de plage en tissu éponge ; mais, immédiatement, Joe commença à s'agiter. Ils partirent donc.

— Tu ne trouves pas que je vais être formidable ? dit-elle pendant que Joe chargeait les paquets dans la voiture.

— Oui, répondit-il d'un air préoccupé. En particulier avec cette robe bleue. Tu la mettras quand nous irons là-bas, chez Abendsen ; tu comprends ?

Ce dernier mot était dit d'une voix rude, comme s'il s'était agi d'un ordre ; elle en fut surprise.

— Je fais un quarante ou un quarante-deux, dit-elle en entrant dans la boutique suivante. La vendeuse sourit aimablement et les accompagna à l'endroit où les robes étaient pendues. De quoi avait-elle encore besoin ? Juliana se le demandait. Mieux valait acheter le plus de choses possible tant qu'elle le pouvait ; elle parcourut des yeux, très rapidement, les blouses, les jupes, les tricots, les pantalons,

les manteaux. Oui, un manteau.

— Joe, dit-elle, il me faut un manteau long. Mais pas en drap.

Ils transigèrent pour un manteau en fibre synthétique de provenance allemande ; c'était plus solide et moins cher que la vraie fourrure. Mais elle se sentait déçue. Elle se réconforta en regardant les bijoux. Mais c'était une abominable camelote dépourvue de toute imagination et de toute originalité.

— *Il me faut quelques bijoux,* expliqua-t-elle à Joe. Des boucles d'oreilles, au moins. Ou une broche – pour mettre avec la robe bleue.

Elle l'entraîna le long du trottoir jusqu'à une boutique de bijoutier. Puis, soudain, se sentant coupable, elle se souvint :

— Et tes vêtements ? Il faut que nous allions faire des achats pour toi, à présent.

Pendant qu'elle regardait les bijoux, Joe alla se faire couper les cheveux. Quand elle le vit revenir une demi-heure plus tard, elle fut stupéfaite ; non seulement il s'était fut couper les cheveux aussi ras que possible, mais encore il s'était fait teindre. Elle avait peine à le reconnaître ; il était blond. Mon Dieu ! se dit-elle en le regardant. Mais pourquoi ?

— J'en ai assez d'être un Rital, dit-il avec un haussement d'épaules.

Ce fut tout ce qu'il consentit à dire ; ils entrèrent dans un magasin de vêtements pour hommes mais il refusa de discuter.

Ils achetèrent un costume bien coupé en dacron, la nouvelle fibre synthétique Du Pont. Des chaussettes, du linge de corps et une paire d'élégantes chaussures à bouts pointus. Et quoi maintenant ? se demandait Juliana. Des chemises. Et des cravates. Avec l'aide du vendeur, elle choisit deux chemises blanches avec des poignets mousquetaire, plusieurs cravates de fabrication française, et une paire de boutons de manchettes en argent. Il ne fallut pas plus de quarante minutes pour faire tous ces achats ; elle était étonnée de la facilité avec laquelle cela s'était fait, en comparaison du mal qu'il avait fallu se donner pour elle.

À son avis, le costume de Joe avait besoin de retouches. Mais Joe avait recommencé à s'impatienter ; il paya la note avec les billets de la Reichsbank qu'il avait sur lui. Je sais une chose qui manque encore, pensa Juliana. Un nouveau porte-billets. Avec le vendeur, elle choisit pour lui un porte-billets en crocodile noir, c'était cela qu'il lui fallait. Ils quittèrent le magasin et retournèrent à la voiture ; il était 4 heures et demie et les achats étaient terminés, du moins en ce qui concernait Joe.

— Tu ne veux pas faire rétrécir un peu la ceinture ? demanda-t-elle, tandis qu'ils reprenaient leur place dans le flot de voitures qui s'en allait vers le centre de Denver. À ton costume, je veux dire ?

— Non.

Son intonation, brutale et impersonnelle, la fit sursauter.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? J'ai acheté trop de choses ?

Je sais que c'est cela, se disait-elle, j'ai trop dépensé.

— Je pourrai rendre quelques-unes de ces jupes.

— Allons dîner, dit-il.

— Oh ! Dieu ! s'écria-t-elle, je sais ce que j'ai oublié : des chemises de nuit.

Il lui lança un coup d'œil féroce.

— Tu veux que je m'achète quelques jolis pyjamas ? dit-elle. Comme ça je serai toute pimpante et…

— Non, dit-il en secouant la tête. N'y pense plus. Cherchons un endroit pour dîner.

— Nous allons d'abord aller retenir une chambre à l'hôtel, dit-elle d'une voix calme. Comme cela nous pourrons nous changer. Ensuite nous irons dîner.

Et mieux vaut que ce soit un très bon hôtel, se disait-elle, ou bien tout sera complet. Surtout à une heure aussi tardive. Et nous demanderons à l'hôtel de nous indiquer le meilleur endroit pour dîner à Denver. Ainsi que le nom d'un cabaret où nous puissions voir une pièce comme on n'en voit qu'une fois dans sa vie, avec non pas des artistes locaux, mais quelques grandes vedettes d'Europe comme Eleanor Perez ou Willie Beck. Je sais que certains grands artistes de la UFA viennent à Denver, je l'ai lu dans la publicité. Et je ne me dérangerai pas pour moins que cela.

Tandis qu'ils étaient à la recherche d'un bon hôtel, Juliana ne cessait d'examiner l'homme qui était à côté d'elle. Avec ses cheveux courts et blonds, ses vêtements neufs, ce n'était plus la même personne. Est-ce que je l'aime mieux ainsi ? C'était difficile à dire. Et moi – quand j'aurai pu trouver le moyen de me faire coiffer, nous serons deux personnes différentes, pour ainsi dire. Créées à partir de rien, ou plutôt, à partir d'une jolie somme d'argent. Mais il faut que je puisse aller chez le coiffeur.

Ils trouvèrent dans le quartier des affaires de Denver un hôtel vaste et imposant ; un portier en uniforme s'occupa de faire garer leur voiture. C'était ce qu'elle voulait. Un chasseur – en réalité un homme mûr, mais revêtu de l'uniforme marron – s'empressa de porter leurs paquets et leurs valises, sans rien leur laisser à faire que de grimper les larges marches recouvertes de tapis, sous un vélum, de franchir les portes d'acajou et de glaces et d'entrer dans le hall.

De chaque côté de ce hall se trouvaient des stands où l'on vendait des fleurs, des cadeaux, de la confiserie, où l'on pouvait envoyer un télégramme, réserver des places d'avion. Au bureau, devant les ascenseurs, c'était la bousculade des voyageurs. Il y avait des plantes

vertes dans d'énormes pots et sous leurs pieds, une moquette épaisse et moelleuse… Elle respirait cette atmosphère d'hôtel, elle regardait tous ces gens, cette agitation. Des enseignes au néon indiquaient la direction du restaurant de l'hôtel, du foyer, du snack-bar. C'est à peine si elle eut le temps de tout voir pendant qu'ils traversaient le hall pour arriver jusqu'au bureau de la réception.

Il y avait même une librairie.

Pendant que Joe signait sur le registre, elle s'excusa pour aller voir si elle n'y trouvait pas *La sauterelle.* Oui, le livre était là, il y avait une grande pile d'exemplaires, avec un dépliant qui montrait à quel point cet ouvrage était populaire et important et qui soulignait le fait qu'il était, bien entendu, interdit dans les régions soumises à la loi allemande. Une dame entre deux âges, souriante, tout à fait le genre grand-mère, s'occupa d'elle ; le livre coûtait près de quatre dollars, ce qui parut énorme à Juliana, mais elle paya au moyen d'un billet de la Reichsbank qu'elle sortit de son sac tout neuf, et elle s'en fut vite rejoindre Joe.

Le chasseur, portant leurs bagages, leur montrait le chemin ; ils le suivirent dans l'ascenseur, jusqu'au second étage, puis le long du couloir – silencieux, chaud, recouvert de tapis – jusqu'à leur chambre, superbe, à couper le souffle. Le chasseur leur ouvrit la porte, apporta tout à l'intérieur, arrangea la fenêtre et les lumières ; Joe lui donna un pourboire, le congédia, et referma la porte derrière lui.

Tout se déroulait exactement comme elle l'avait souhaité.

— Combien de temps allons-nous rester à Denver ? demanda-t-elle à Joe, qui avait commencé à défaire les paquets sur le lit. Avant que nous montions à Cheyenne ?

Il ne répondit pas ; il paraissait très absorbé par le contenu de sa valise.

— Un jour ou deux ? demanda-t-elle en retirant son manteau neuf. Crois-tu que nous pourrions rester *trois* jours ?

Joe leva la tête et répondit :

— Nous partons ce soir.

Elle ne comprit pas tout de suite ; ensuite, elle ne voulut pas le croire. Elle le regardait et il la regardait à son tour d'un air narquois, presque méprisant ; son visage était contracté dans un rictus affreux, elle n'avait jamais vu personne dans un pareil état de tension. Il ne bougeait pas ; il semblait figé sur place, paralysé, penché sur sa valise, fourrageant dans ses vêtements.

— Après avoir dîné, ajouta-t-il.

Elle ne savait que penser et ne trouvait rien à dire.

— Ainsi, mets donc ta robe bleue qui a coûté si cher, dit-il, la seule que tu aimes, celle qui est vraiment bien… tu comprends ? (Il se mit alors à déboutonner sa chemise :) Je vais me raser et prendre une

bonne douche chaude.

Il parlait d'une manière automatique, comme à travers un instrument, à des kilomètres de distance ; puis, d'une démarche raide il s'en alla jusqu'à la salle de bains.

Au prix de mille difficultés, elle réussit tout de même à dire :

— Il est trop tard ce soir.

— Non. Nous aurons fini de dîner vers 5 heures et demie, 6 heures au plus tard. Nous pouvons être à Cheyenne en deux heures ou deux heures et demie. Ça ne fera que 8 heures et demie. Disons 9 heures au plus tard. Nous pouvons téléphoner d'ici, dire à Abendsen que nous arrivons, lui expliquer la situation. Ça fera une certaine impression, un appel à longue distance. Dire quelque chose comme ça : nous allons en avion sur la côte Ouest ; nous ne sommes à Denver que pour la soirée. Nous sommes tellement enthousiasmés par son livre que nous allons nous rendre en voiture jusqu'à Cheyenne et revenir ici cette nuit, simplement pour le cas où, par hasard…

— Pourquoi ? dit-elle en l'interrompant.

Les larmes lui vinrent aux yeux, elle se mit à serrer les poings, les pouces à l'intérieur, comme lorsqu'elle était enfant ; elle sentait sa mâchoire trembler, et quand elle se mit à parier, on pouvait à peine l'entendre.

— Je ne veux pas aller le voir ce soir ; je n'y vais pas. Je ne veux pas du tout, même pas demain. Je veux voir ce qu'il y a à voir ici. Comme tu me l'avais promis.

Tandis qu'elle parlait, sa terreur revenait, s'installait en elle, cette sorte de panique aveugle bien particulière qui la quittait rarement, même pendant leurs moments les plus heureux. Cette terreur prenait le dessus et la faisait agir ; elle provoquait des tressaillements dans son visage, elle apparaissait si nettement qu'on ne pouvait pas ne pas la remarquer.

— On va appeler d'ici et ensuite, en revenant… nous pourrons aller voir les curiosités de Denver.

Il parlait d'un air raisonnable, mais d'une voix morne et comme s'il avait récité une leçon.

— Non, dit-elle.

— Mets cette robe bleue.

Il fouilla dans les paquets jusqu'à ce qu'il trouve le carton le plus grand. Il ôta soigneusement la ficelle, sortit la robe, l'étendit bien proprement sur le lit ; il prenait son temps.

— Ça va ? Tu vas être du tonnerre. Écoute-moi, nous allons acheter une bouteille de scotch de première qualité et l'emporter avec nous. Du Vat 69.

Frank, se disait-elle. Viens à mon secours. Je suis dans une situation à laquelle je ne comprends rien.

— C'est beaucoup plus loin que tu ne crois, dit-elle. J'ai regardé la carte. Il sera vraiment tard quand nous arriverons, plus près de 11 heures ou même peut-être minuit passé.

— Mets la robe ou je te tue, dit-il.

Elle ferma les yeux et éclata d'un rire nerveux. Mon entraînement, se disait-elle. Il était réel, après tout ; maintenant, nous allons voir. Peut-il me tuer ou bien puis-je pincer un nerf dans son dos et le paralyser pour la vie ? Mais il a combattu ces commandos anglais ; il est passé par là, il y a bien des années.

— Je sais que tu peux éventuellement me laisser tomber, dit Joe. Ou peut-être pas.

— Non pas te laisser tomber, dit-elle. T'estropier définitivement. Ça, je peux réellement le faire. J'ai vécu sur la côte Ouest. Les Japonais m'ont appris, là-haut, à Seattle. Si tu y tiens, tu vas à Cheyenne et tu me laisses ici. N'essaie pas de m'obliger. J'ai peur de toi et j'essaierai. (Sa voix se brisait.) Si tu t'approches, j'essaierai de te faire très mal.

— Oh ! allons… mets cette satanée robe ! Pourquoi toutes ces histoires ? Tu dois être folle de parler comme cela de tuer et d'estropier, simplement parce que je veux que tu sautes dans la voiture après le dîner et que tu prennes avec moi l'autoroute pour aller voir ce type dont le livre…

On frappa à la porte. Joe se précipita pour ouvrir. Un garçon en livrée se trouvait dans le couloir.

— C'est pour le service du valet de chambre, monsieur. Vous avez demandé quelque chose au bureau.

— Oh ! oui, dit Joe, en allant jusqu'au lit. (Il prit les chemises neuves qu'il venait d'acheter et les apporta au chasseur.) Pouvez-vous les rapporter dans une demi-heure ?

— Juste effacer les faux plis au fer ? dit le garçon en les examinant. Pas les laver. Oui, je suis sûr qu'on pourra, monsieur.

Tandis que Joe refermait la porte, Juliana dit :

— Comment savais-tu qu'on ne peut pas porter une chemise blanche neuve sans la faire repasser ?

Il se contenta de hausser les épaules.

— J'avais oublié, dit Juliana, et une femme doit savoir… quand on les sort de la cellophane, elles sont toutes froissées.

— Quand j'étais plus jeune, je m'habillais et je sortais énormément.

— Comment savais-tu que l'hôtel avait un service de valets ? Je l'ignorais. T'es-tu vraiment fait couper les cheveux et teindre ? Je crois que tes cheveux ont toujours été blonds et que tu portais une perruque. Ce n'est pas cela ?

Il haussa les épaules encore une fois.

— Tu dois être un homme de la S.D., dit-elle. Qui se fait passer pour un Rital chauffeur de camion. Tu ne t'es jamais battu en Afrique du Nord, n'est-ce pas ? Tu dois être venu ici pour tuer Abendsen ; ce n'est pas ça ? Je sais que c'est cela. Je suis plutôt idiote, je crois.

Elle se sentait prise de court, à bout d'arguments.

Au bout d'un instant, Joe se remit à parler :

— Bien sûr que je me suis battu en Afrique du Nord. Peut-être pas dans la batterie de Pardi. Avec les Brandebourgeois. (Il ajouta :) Commando de la Wehrmacht. Infiltrés dans le quartier général britannique. Je ne vois pas la différence que cela peut faire ; nous avons vu beaucoup de combats. Et j'ai été au Caire ; j'ai été cité et j'ai eu la médaille. Caporal.

— Ce stylo est bien une arme ?

Il ne répondit pas.

— Une bombe ! (Elle s'en rendit subitement compte, et elle dit à haute voix :) Une espèce de bombe piégée, avec un circuit qui la fait exploser lorsqu'on y touche.

— Non, dit-il. Ce que tu as vu est un poste émetteur-récepteur de 2 watts. Je peux ainsi garder le contact par radio. Pour le cas où il y aurait une modification dans le plan, en rapport avec la situation politique qui change tous les jours à Berlin.

— Tu vérifies avec eux juste avant de le faire. Pour être sûr.

Il fit signe que oui.

— Tu n'es pas italien ; tu es allemand.

— Suisse.

— Mon mari est juif.

— Je me moque bien de ce qu'est ton mari. Tout ce que je veux que tu fasses, c'est de mettre cette robe et de te préparer pour que nous puissions aller dîner. Arrange tes cheveux d'une façon ou d'une autre ; j'aurais voulu que tu puisses aller chez le coiffeur. Le salon de soins de beauté de l'hôtel est peut-être encore ouvert. Tu pourrais faire cela pendant que j'attends mes chemises et que je prends ma douche.

— Comment est-ce que tu vas le tuer ?

— S'il te plaît, dit Joe, mets cette robe neuve, Juliana. Je vais téléphoner en bas et me renseigner pour la coiffeuse.

Il se dirigeait vers le téléphone de la chambre.

— Pourquoi as-tu besoin de moi avec toi ?

Tout en formant le numéro, Joe répondit :

— Nous avons un dossier sur Abendsen ; il semble attiré par un certain genre de fille brune et sensuelle. Le type levantin ou méditerranéen.

Pendant que Joe parlait aux gens de l'hôtel, elle s'étendit sur le lit. Elle ferma les yeux et s'abrita le visage derrière son bras replié.

— Ils ont bien une coiffeuse, dit Joe après avoir raccroché. Et elle

peut te prendre tout de suite. Tu descends au salon de coiffure, c'est à l'entresol.

Il lui tendait quelque chose ; elle vit en ouvrant les yeux que c'étaient encore des billets de la Reichsbank.

— Pour la coiffeuse.

— Laisse-moi rester étendue ici. Veux-tu, s'il te plaît ?

Il la regarda avec une expression de grande curiosité et l'air préoccupé.

— Seattle est ce qu'aurait été San Francisco, dit-elle, s'il n'y avait pas eu le Grand Incendie. De vraies maisons anciennes en bois, quelques-unes en briques, et aussi accidenté que San Francisco. Les Japonais qui habitent là sont revenus en arrière, à une époque très antérieure à la guerre. Ils ont tout un quartier d'affaires, et des maisons, des magasins et toutes sortes de choses, tout cela très vieux. C'est un port. Le vieux Japonais qui m'a appris – j'y ai été avec un type de la marine marchande et pendant que j'étais là, j'ai commencé à prendre ces leçons. Minoru Ichoyasu ; il portait un veston et une cravate. Il était aussi rond qu'un yo-yo. Il donnait ses leçons dans le haut d'un immeuble de bureaux japonais ; il avait sur sa porte une inscription en lettres d'or à l'ancienne mode et un salon d'attente comme celui d'un dentiste. Avec des numéros du *National Géographie Magazine*.

Joe se pencha sur elle, lui prit le bras et l'obligea à s'asseoir ; il la soutenait, il la faisait se relever.

— Que se passe-t-il ? Tu fais comme si tu étais malade.

Il la regardait, il cherchait à lire sur son visage.

— Je meurs, dit-elle.

— C'est simplement une crise d'angoisse. Est-ce que ça ne t'arrive pas tout le temps ? Je vais te chercher un calmant à la pharmacie de l'hôtel. Du Gardenal ? Qu'en penses-tu ? Et nous n'avons rien mangé depuis ce matin 10 heures. Tu vas aller très bien. Quand nous arriverons chez Abendsen, tu n'auras rien à faire qu'à rester là à côté de moi ; c'est moi qui parlerai. Tu n'auras qu'à sourire et à te montrer aimable avec moi et avec lui ; rester avec lui et lui faire la conversation, pour qu'il reste avec nous, qu'il ne s'en aille pas autre part. Quand il te verra, je suis certain qu'il nous laissera entrer, surtout avec cette robe de coupe italienne. Moi-même, à sa place, je te laisserais entrer.

— Laisse-moi aller dans la salle de bains, dit-elle. Je suis malade. S'il te plaît. (Elle se débattait pour se dégager.) Je vais être malade… Laisse-moi m'en aller…

Il la lâcha ; elle traversa la chambre, entra dans la salle de bains et referma la porte.

Je peux le faire, se dit-elle. Elle donna de la lumière, elle en fut

éblouie. Elle cligna des yeux. Je peux le trouver. Dans l'armoire à pharmacie, il y avait en cadeau de la direction de l'hôtel, des lames de rasoir, du savon, du dentifrice. Elle ouvrit le paquet de lames. À un seul tranchant, c'est cela. Elle sortit une lame bleu foncé toute neuve, enduite de graisse.

L'eau coulait dans la douche. Elle y entra… Bon Dieu ! elle avait ses vêtements sur elle. Fichus. Sa robe lui collait sur le corps. Ses cheveux ruisselaient. Horrifiée, elle trébucha, tomba à moitié, chercha à sortir à tâtons. L'eau coulait de ses bas… elle se mit à crier.

Joe la trouva debout à côté du siège des W.-C. Elle avait ôté son costume tout mouillé, fichu. Elle était nue, appuyée sur un bras, penchée, essayant de se remettre.

— Mon Dieu ! lui dit-elle quand elle s'aperçut qu'il était là, je ne sais pas quoi faire. Mon costume de jersey est perdu. C'est de la laine. (Elle désignait du doigt un tas de vêtements trempés.)

Il paraissait assez frappé, mais il lui dit avec calme :

— Eh bien, de toute façon, tu ne devais pas porter cette robe ce soir.

Il l'essuya avec une serviette-éponge de l'hôtel, la fit sortir de la salle de bains pour la ramener dans la chambre bien chaude, au sol recouvert d'un tapis.

— Mets quelque chose sur toi et je fais monter la coiffeuse ; il n'y a rien d'autre à faire.

Il prit de nouveau le téléphone et se mit à composer un numéro.

— Qu'est-ce que tu m'as pris en fait de pilules ? demanda-t-elle quand il eut fini de téléphoner.

— J'ai oublié. Je descends à la pharmacie. Non, attends ; j'ai quelque chose. Du Nembutal ou une saloperie du même genre.

Il courut à sa valise et se mit à fouiller.

Il lui tendit deux capsules jaunes. Elle hésitait à les prendre. Elle dit :

— Ça ne va pas me tuer ?

— Quoi ? demanda-t-il, le visage contracté.

Faire pourrir le bas de mon corps, se disait-elle. Me dessécher l'entrejambe.

— Je veux dire, dit-elle en s'observant, ça ne va pas m'abrutir complètement ?

— Non. C'est un produit de l'A.G. Chemie qu'ils m'ont envoyé de chez moi. J'en prends quand je ne peux pas dormir. Je vais te chercher un verre d'eau.

Il partit en courant.

La lame, se dit-elle. Je l'ai avalée ; elle est en train de me couper entièrement, irrémédiablement. C'est la punition. Mariée à un Juif et vivant en concubinage avec un tueur de la Gestapo. Elle sentait de

nouveau les larmes lui venir aux yeux, des larmes brûlantes. Pour tout ce que j'ai fait. Désemparée.

— Allons, dit-elle en se levant. La coiffeuse.

— Tu n'es pas habillée ! (Il la fit avancer, s'asseoir, essaya de lui mettre une culotte, mais sans aucun succès.) Il faut que je te fasse coiffer, dit-il sur un ton désespéré. Où est cette *Hur,* cette femme ?

Elle parlait lentement, elle avait de la peine à articuler. Avaler ces pilules. Probablement de l'essence de térébenthine. Tout cela se mélange pour former un produit corrosif qui me rongera les tripes à jamais. Joe baissait les yeux sur elle et blêmissait. Il doit lire en moi, se disait-elle. Il lit dans ma tête avec sa machine, bien que je ne puisse pas la trouver.

— Ces pilules, dit-elle, elles brouillent tout et me font perdre la tête.

— Tu ne les as pas prises, dit-il.

Il désignait le poing fermé de Juliana ; elle s'aperçut en effet qu'elle les tenait toujours.

— Tu es une malade mentale, dit-il. (Il s'était transformé en une masse inerte, lourde, lente.) Tu es très malade. Nous ne pouvons pas partir.

— Pas de médecin, dit-elle. Je vais aller très bien.

Elle s'essaya à sourire ; elle surveillait son visage à lui, pour voir à son expression si elle parvenait à sourire. Une réflexion de son cerveau à lui, il pourrit mes pensées.

— Je ne peux pas t'emmener chez les Abendsen, dit-il. Pas maintenant, en tout cas. Demain. Tu iras peut-être mieux. Nous essaierons demain. Il le faut.

— Est-ce que je peux retourner dans la salle de bains ?

Il avait une expression tendue, il approuva d'un signe de tête, en l'ayant à peine entendue. Elle retourna dans la salle de bains ; elle referma la porte. Dans l'armoire à pharmacie, une autre lame, qu'elle saisit dans la main droite. Elle ressortit.

— Au revoir ! dit-elle.

Au moment où elle ouvrait la porte donnant sur le couloir, il l'empoigna sauvagement.

Zzitt !

— C'est terrible, dit-elle. Ils violent. Je devrais le savoir.

Prête à recevoir les voleurs, les rôdeurs nocturnes ; je peux certainement les maîtriser. Où est parti celui-ci ?

— Laisse-moi passer, dit-elle, ne me barre pas le chemin à moins que tu ne veuilles une leçon. Cependant, seulement les femmes…

Elle alla ouvrir la porte en tenant la lame en l'air. Joe s'assit sur le plancher, les mains crispées sur sa gorge. Position pour bain de soleil.

— Au revoir, dit-elle.

Et elle referma la porte derrière elle. Le couloir tiède aux tapis cloués.

Une femme en blouse blanche, chantonnant, ou chantant même, avançait tête baissée en poussant une petite voiture. Elle regardait les numéros des chambres d'un air hébété. Arrivée devant Juliana, elle leva la tête, ses yeux devinrent tout ronds, elle resta bouche bée.

— Oh ! trésor ! dit-elle. Vous êtes ronde ! Vous avez besoin de beaucoup plus que d'une coiffeuse. Vous allez rentrer tout de suite dans votre chambre et enfiler quelques vêtements avant qu'on vous mette à la porte de cet hôtel. Doux Seigneur ! (Elle ouvrit la porte derrière Juliana.) Demandez à votre homme de vous dessaouler et au service des étages de vous faire monter du café bien chaud. Allons, maintenant, s'il vous plaît, rentrez dans votre chambre.

La femme poussa Juliana à l'intérieur de la chambre, claqua la porte derrière elle, et l'on entendit s'éloigner la petite voiture.

La coiffeuse. Juliana avait compris. Elle baissa les yeux et s'aperçut qu'elle n'avait rien sur elle. Cette femme avait raison.

— Joe, dit-elle, ils ne veulent pas de moi. (Elle trouva le lit, sa valise, l'ouvrit, en sortit des vêtements. Du linge, une blouse, une jupe… une paire de souliers plats.) Fais-moi revenir à moi, dit-elle. (Elle découvrit un peigne, se démêla rapidement, puis se brossa les cheveux.) Quelle histoire ! Cette femme était derrière la porte, elle allait frapper. (Elle se leva et partit à la recherche d'un miroir :) C'est mieux ? (Le miroir était sur la porte de la penderie ; elle se retourna, se dressa sur la pointe des pieds, se balança sur les hanches.) Je suis tellement embarrassée, dit-elle en le cherchant du regard. C'est à peine si je sais ce que je fais. Tu as dû me donner quelque chose ; je ne sais pas ce que c'est, mais ça m'a rendue malade, au lieu de me faire du bien.

Toujours assis par terre, serrant son cou, Joe dit :

— Écoute. Tu es très forte. Tu m'as coupé l'aorte. L'artère qui est dans mon cou.

Elle pouffa et se donna de la main une petite claque sur la bouche.

— Oh, mon Dieu ! Quel monstre tu fais ! Tu emploies tous les mots à tort et à travers. L'aorte est dans la poitrine ; tu veux parler de la carotide.

— Si je lâche, dit-il, je serai saigné à blanc dans deux minutes. Tu le sais. Alors, fais-moi venir un secours quelconque, un médecin ou une ambulance. Tu m'as compris ? Tu as l'intention de le faire ? Évidemment. Très bien… tu appelles ou tu vas chercher quelqu'un ?

— J'ai l'intention de le faire, dit-elle après avoir réfléchi.

— Bon, dit-il. D'une façon ou d'une autre, fais-moi venir quelqu'un. Pour me tirer de là.

— Vas-y toi-même.

— Je ne l'ai pas complètement refermée. (Le sang coulait entre ses doigts et le long de son poignet, faisait une mare sur le sol.) Je n'ose pas bouger. Il faut que je reste ici.

Elle mit son manteau neuf, ferma son sac neuf fait à la main, ramassa sa valise et autant de paquets qu'elle put parmi ceux qui lui appartenaient ; en particulier, elle s'assura qu'elle avait bien pris le grand carton et la robe italienne qu'elle avait soigneusement repliée dedans. En ouvrant la porte elle se retourna vers lui.

— Peut-être que je pourrai leur dire en bas, au bureau, dit-elle.

— C'est cela, répondit-il.

— Très bien, je les préviendrai. Ne me cherche pas à l'appartement de Canon City parce que je n'y retourne pas. Et j'ai la plus grande partie de ces billets de la Reichsbank, si bien que je ne suis pas en trop mauvaise posture, malgré tout. Adieu. Je regrette.

Elle ferma la porte, courut dans les couloirs aussi vite qu'elle put, en portant sa valise et ses paquets.

À l'ascenseur, un homme d'affaires âgé et bien vêtu, ainsi que sa femme, l'aidèrent ; ils portèrent ses paquets et en bas, dans le hall, ils en chargèrent un chasseur.

— Merci, leur dit Juliana.

Lorsque le chasseur lui eut porté sa valise et ses paquets à travers le hall et jusqu'à la grande porte, sur le trottoir, elle trouva un employé de l'hôtel qui lui expliqua comment elle pourrait récupérer sa voiture. Elle se trouva bientôt au sous-sol de l'hôtel, dans la fraîcheur du garage en ciment, en attendant que le préposé lui amène sa Studebaker. Elle prit de la monnaie dans son sac et elle donna un pourboire à l'employé ; peu après elle gravissait une rampe baignée dans une lumière jaune, enfilait une rue sombre, avec seulement les phares des voitures, et les enseignes au néon, lointaines.

Le portier en uniforme de l'hôtel chargea lui-même sa valise et ses paquets dans le coffre arrière de la voiture et lui sourit d'un air si cordial et si encourageant qu'elle lui donna un énorme pourboire avant de s'éloigner. Personne ne tenta de l'arrêter, ce qui la surprit ; personne ne sourcilla. Je pense qu'ils savent qu'il paiera, c'est sûrement cela, se dit-elle. Ou bien peut-être a-t-il déjà réglé la note en retenant la chambre.

À un feu rouge, elle se dit soudain qu'elle n'avait rien dit au bureau au sujet de Joe qui était assis par terre dans la chambre et qui avait besoin d'un médecin. Il était toujours là à attendre là-haut, jusqu'à la fin du monde, ou bien jusqu'à ce que les femmes de ménage arrivent à un moment quelconque le lendemain. Je ferais mieux de revenir, se disait-elle, ou de téléphoner. De m'arrêter à une cabine publique.

C'est tellement bête, songeait-elle en conduisant toujours, et en cherchant un endroit pour téléphoner. Qui aurait cru cela il y a une heure ? Quand nous avons retenu la chambre, fait notre shopping… nous allions nous habiller, sortir pour dîner ; nous serions peut-être même allés dans ce night-club. Elle s'aperçut qu'elle s'était mise à pleurer. Elle conduisait et les larmes lui coulaient des yeux, tombaient sur sa blouse. Dommage que je n'aie pas consulté l'Oracle ; il aurait su et m'aurait mise en garde. Pourquoi ne l'ai-je pas fait ? J'aurais pu l'interroger à n'importe quel moment, à n'importe quel endroit au cours du voyage ou même avant notre départ. Elle se mit à gémir malgré elle ; le bruit, un hurlement qu'elle ne s'était jamais entendu proférer jusque-là, la terrifia, mais elle ne pouvait s'en empêcher, même en serrant les dents. Une modulation, un chant, une plainte qui s'élevait et passait par son nez.

Quand elle eut arrêté la voiture, elle ne coupa pas le moteur, elle était toute frissonnante, les mains enfouies dans les poches de son manteau. Seigneur ! se disait-elle en elle-même. Eh bien ! je crois que c'est là le genre de choses qui peuvent arriver. Elle descendit de voiture et sortit la valise du coffre ; elle l'ouvrit sur le siège arrière et fouilla dans les vêtements et les chaussures jusqu'à ce qu'elle ait trouvé les deux volumes noirs de l'oracle. Là, sur le siège arrière, le moteur tournant toujours, à la lumière d'un grand magasin, elle commença à lancer trois pièces de monnaie de l'État des Montagnes Rocheuses. Que vais-je faire ? demanda-t-elle. Dites-moi ce que je dois faire, je vous en prie.

Hexagramme Quarante-deux. L'augmentation, avec des vers mobiles dans les deuxième, troisième, quatrième places et la place du haut ; donc, changement en Hexagramme. Quarante-trois, la Percée. Elle parcourut le texte avec avidité, se gravant dans l'esprit les étapes successives de sa signification, en faisant la synthèse. Dieu ! la situation était exactement décrite – un miracle de plus. Tout ce qui était arrivé, était là sous ses yeux, reproduit, schématique :

Il est avantageux
d'entreprendre quelque chose.
Il est avantageux de traverser les grandes eaux.

Un voyage, pour aller faire quelque chose d'important, ne pas rester sur place. Ses lèvres bougeaient, elles cherchaient…

Quelqu'un l'augmente certainement.
Dix couples de tortues ne peuvent pas s'opposer à lui.

Une persévérance durable apporte la fortune.
Le roi le présente devant Dieu. Fortune.

Maintenant le six dans le troisième. En lisant, elle avait la tête qui lui tournait :

On se trouve augmenté par des expériences malheureuses.
Pas de blâme si tu es sincère,
que tu marches au milieu
et fais au prince un rapport muni d'un sceau.

Le prince… cela désignait Abendsen. Le sceau, l'exemplaire neuf de son livre. Les expériences malheureuses – l'oracle savait ce qui lui était arrivé, la chose affreuse avec Joe – qu'il fût Joe ou quelqu'un d'autre. Elle lut le six à la quatrième place :

Si tu marches au milieu
et que tu fasses un rapport au prince,
il suivra.
Il est avantageux d'être employé lors du transfert de la capitale.

Il faut que j'aille là-bas, se disait-elle, même si Joe ne me poursuit pas. Elle dévora la dernière ligne mobile, le neuf en haut :

Il ne procure d'augmentation à personne.
Quelqu'un assurément le frappe.
Il ne conserve pas son cœur constamment ferme.
Infortune.

Dieu, se disait-elle ; l'oracle veut dire le tueur, les gens de la Gestapo – il me dit que Joe ou bien quelqu'un dans son genre, quelqu'un d'autre va aller là-bas pour tuer Abendsen. Rapidement, elle tourna la page jusqu'à l'Hexagramme Quarante-trois. Le Jugement :

On doit résolument faire savoir la chose
à la cour du roi.
Elle doit être annoncée conformément à la vérité.

Danger.
On doit informer sa propre ville.
Il n'est pas avantageux de recourir aux armes.
Il est avantageux d'entreprendre quelque chose.

Il est donc inutile de retourner à l'hôtel et d'avoir une certitude en ce qui le concerne, se dit-elle. C'est sans espoir, car on en enverra d'autres. De nouveau l'Oracle le dit, en insistant encore davantage : monter à Cheyenne et mettre Abendsen en garde, malgré le danger que cela représente pour moi. Je dois lui apporter la vérité.

Elle referma le volume.

Elle se mit au volant et reprit sa place dans le flot de la circulation. Elle eut bientôt trouvé son chemin pour sortir de la partie commerçante de Denver et pour gagner l'autoroute se dirigeant vers le nord ; elle allait aussi vite que sa voiture le lui permettait, le moteur faisait un étrange ronflement qui secouait le volant, son siège, faisait vibrer la boîte à gants.

Que Dieu soit remercié pour avoir créé le Todt et ses autoroutes, se disait-elle tandis qu'elle fonçait dans l'obscurité sans voir autre chose que ses propres phares et les lignes blanches délimitant les couloirs de circulation.

Elle creva et, à 10 heures du soir, elle n'avait pas encore atteint Cheyenne, si bien qu'elle n'avait rien d'autre à faire que de quitter l'autoroute et de chercher un endroit pour passer la nuit.

À une sortie de l'autoroute, elle vit devant un panneau indicateur : GREELEY, HUIT KILOMÈTRES. Quelques minutes plus tard, elle roulait dans la rue principale de Greeley en se disant qu'elle repartirait le lendemain matin. Elle aperçut plusieurs motels avec leur enseigne lumineuse indiquant qu'ils avaient de la place, il n'y avait donc aucun problème. Ce que je dois faire, se dit-elle, c'est appeler Abendsen dès ce soir pour dire que j'arrive.

Après s'être égarée, elle sortit péniblement de la voiture, heureuse de pouvoir un peu se détendre les jambes. Toute la journée sur la route, depuis 8 heures du matin. Un peu plus loin, le long du trottoir, on apercevait un drugstore ouvert toute la nuit ; les mains dans les poches de son manteau, elle alla dans cette direction ; dès qu'elle fut enfermée dans la cabine téléphonique, elle demanda les renseignements de Cheyenne.

Ils figuraient – Dieu merci – sur l'annuaire. Elle mit les pièces dans la fente et la téléphoniste appela.

— Allô ! dit bientôt une voix de femme, forte, assez agréable, assez jeune.

— Mrs Abendsen ? dit Juliana. Puis-je parler à Mr Abendsen ?

— De la part de qui, s'il vous plaît ?

— J'ai lu son livre, répondit Juliana, et j'ai fait dans la journée en voiture tout le chemin depuis Canon City, dans le Colorado. Je suis en ce moment à Greeley. J'espérais pouvoir arriver chez vous ce soir, mais ce n'est pas possible, si bien que je voudrais savoir si je peux le voir demain à une heure quelconque.

Au bout d'un moment, Mrs Abendsen dit d'une voix toujours aimable :

— En effet, il est trop tard ; nous nous couchons de très bonne heure. Y avait-il une raison particulière pour laquelle vous vouliez voir mon mari ? Il travaille énormément en ce moment.

— Je voulais lui parler, dit-elle.

Elle entendait sa voix qu'elle trouvait terne et sans résonance ; elle contemplait le mur de la cabine, incapable de trouver quelque chose d'autre à dire – elle avait mal partout, elle avait un mauvais goût dans la bouche et les muqueuses sèches. De l'autre côté, elle voyait servir des milk shakes à des jeunes gens de moins de vingt ans. Elle aurait voulu être avec eux ; elle faisait à peine attention à ce que Mrs Abendsen lui répondait. Elle avait envie d'une boisson rafraîchissante et glacée, et, pour aller avec cela, quelque chose comme un sandwich au poulet.

— Hawthorne travaille à des heures très variables, disait Mrs Abendsen de sa voix gaie et alerte. Si vous venez ici demain, je n'ose rien vous promettre parce qu'il peut être pris du début à la fin de la journée. Mais si c'est bien entendu avant que vous vous embarquiez…

— Oui, dit-elle en l'interrompant.

— Je sais qu'il sera heureux de bavarder avec vous quelques minutes s'il le peut, continua Mrs Abendsen. Mais, cependant, s'il vous plaît, ne soyez pas déçue si par hasard il ne pouvait s'interrompre assez longtemps pour vous parler ou même pour vous voir.

— Nous avons lu son livre et nous l'avons aimé, dit Juliana. Je l'ai avec moi.

— Je vois, dit Mrs Abendsen sur un ton accommodant.

— Nous nous sommes arrêtés à Denver pour faire des achats et nous avons perdu énormément de temps. (Non, pensa-t-elle, tout est changé, tout est différent.) Écoutez, l'Oracle m'a dit de venir à Cheyenne.

— Oh, mon Dieu ! dit Mrs Abendsen.

Elle semblait savoir de quoi il s'agissait, sans prendre la chose très au sérieux.

— Je vais vous indiquer les lignes.

Elle avait pris l'Oracle avec elle dans la cabine téléphonique ; en appuyant le volume sur l'étagère qui se trouvait au-dessus du téléphone, elle se mit, en se donnant beaucoup de mal, à tourner les

pages.

— Une seconde…

Elle trouva la page, lut le jugement et ensuite les vers. Quand elle arriva au neuf en haut – le vers qui concerne quelqu'un qui le frappe, et l'infortune – elle entendit Mrs Abendsen pousser une exclamation.

— Pardon ? demanda Juliana en s'arrêtant un instant.

— Continuez, dit Mrs Abendsen.

Il lui sembla que son intonation était à présent plus alerte, plus nette.

Lorsque Juliana eut lu le jugement du Quarante-troisième hexagramme, qui contient le mot « Danger », il y eut un silence. Mrs Abendsen ne disait rien et Juliana se taisait également.

— Eh bien, finit par dire Mrs Abendsen, nous serons heureux de vous voir demain, dans ce cas. Voudriez-vous me dire votre nom, s'il vous plaît ?

— Juliana Frink. Merci beaucoup, Mrs Abendsen.

La téléphoniste s'était mise à pousser des clameurs parce que la durée de la communication était dépassée, si bien que Juliana raccrocha, ramassa son sac et les volumes de l'Oracle, quitta la cabine téléphonique et alla jusqu'au distributeur d'ice-cream soda.

Après avoir commandé un sandwich et un Coca-Cola, tandis qu'elle restait là à fumer une cigarette et à se reposer, elle se rendit compte soudain avec horreur qu'elle n'avait pas parlé à Mrs Abendsen de cet homme de la Gestapo ou de la S.D., quel qu'il fût, ce Joe Cinnadella qu'elle avait laissé à Denver dans la chambre d'hôtel. Elle ne pouvait pas y croire. J'ai oublié ! se disait-elle. Ça m'est complètement sorti de l'esprit.

Comment cela a-t-il pu se faire ? Je dois être dingue ; terriblement malade, stupide, dingue.

Pendant un moment, elle fouilla son sac, en essayant de trouver de la monnaie pour demander une autre communication. Au moment où elle descendait de son tabouret, elle décida qu'elle ne pouvait pas les rappeler. Il était beaucoup trop tard. Elle était elle-même fatiguée et ils devaient dormir, à présent.

Elle mangea son sandwich au poulet, but son Coca-Cola, alla en voiture au motel le plus proche, loua une chambre et se glissa toute tremblante dans le lit.

14

Il n'y a pas de réponse, se disait Mr Nobusuke Tagomi. Aucune compréhension. Même dans l'Oracle. Pourtant, il faut bien que je vive, jour après jour.

J'irai là où je pourrai me faire tout petit. Vivre invisible, en tout cas. Jusqu'à ce que viennent d'autres temps, quand…

De toute façon, il dit au revoir à sa femme et quitta sa demeure. Mais non pour aller au *Nippon Times* comme il faisait tous les jours. Pourquoi pas un peu de détente ? Aller jusqu'au parc de Golden Gâte pour voir le zoo et l'aquarium ? Voir des endroits où des êtres qui ne pensent pas trouvent néanmoins du plaisir à vivre.

Le temps. C'est un long trajet pour un vélo-taxi et cela donne plus de temps pour percevoir les choses. Si l'on peut dire.

Mais les arbres et le zoo ne sont pas liés à la personne humaine. Il faut que je me raccroche à la vie humaine. Cela a fait de moi un enfant, mais cela pourrait me faire du bien. Je pourrais m'arranger pour qu'il en soit ainsi.

Le vélo-taxi pédalait en suivant Kearny Street, en direction du centre. Prendre le funiculaire, telle fut l'idée subite de Mr Tagomi. Le bonheur d'un voyage émouvant, presque à pleurer, sur un horizon découvert, dans ce véhicule attendrissant qui aurait-dû disparaître depuis 1900 mais qui, assez étrangement, survivait encore.

Il renvoya le vélo-taxi et marcha vers le funiculaire le plus proche.

Je ne pourrai peut-être plus jamais retourner dans l'immeuble du *Nippon Times,* qui empeste la mort. Ma carrière est finie, mais c'est aussi bien ainsi. Le Bureau des Missions commerciales peut me trouver un remplaçant. Mais Tagomi existe toujours, il va et vient, se rappelle le moindre détail. Rien n'est donc terminé.

De toute façon, la guerre, l'Opération Pissenlit, doit nous balayer. Peu importe ce que nous ferons à ce moment-là. Notre ennemi, c'est celui aux côtés de qui nous avons combattu pendant la dernière guerre. Quel bien en avons-nous tiré ? Nous aurions aussi bien pu nous battre contre lui. Ou contribuer à sa défaite ? aider ses ennemis, les États-Unis, la Grande-Bretagne, la Russie.

Aucun espoir de quelque côté qu'on se tourne.

L'oracle énigmatique. Il avait peut-être été tiré du monde de l'homme plongé dans le chagrin. Le départ des sages.

Nous étions entrés dans un Moment où nous nous trouvions seuls. Nous ne pouvons donc obtenir aucune assistance, comme auparavant. Eh bien, se dit Mr Tagomi, c'est peut-être bon, cela aussi. On peut être rendu bon. On doit toujours essayer de trouver la Voie.

Il monta dans le funiculaire de California Street, fit tout le trajet jusqu'au terminus. Il descendit même pour aider à enrouler le câble sur sa bobine de bois. De toutes les expériences qu'il avait de la ville, c'était celle-ci qui, habituellement, avait le plus de signification pour lui.

Cette fois, ce ne fut pas aussi passionnant ; il ressentait le vide avec encore plus d'acuité, car de tous les endroits, celui-ci était le plus vicié.

Naturellement il fit le trajet de retour. Mais… ce n'était qu'une simple formalité, constata-t-il en voyant les rues, les maisons, la circulation défiler en sens inverse.

En approchant de Stockton, il se leva pour sortir. Mais au moment où il se préparait à descendre, le conducteur l'interpella :

— Votre serviette, monsieur.

— Merci.

Il l'avait oubliée dans le funiculaire. Il tendit la main pour la reprendre, puis se baissa au moment où le funiculaire se remettait en marche. Le contenu de cette serviette est de grande valeur, se dit-il. Un Colt 44 de collection. Il le gardait constamment à portée de la main, pour le cas où les apaches vindicatifs de la S.D. essaieraient de lui rendre la pareille. On ne sait jamais. Et cependant Mr Tagomi avait l'impression que malgré l'excuse représentée par ce qui était arrivé, ce comportement avait de sa part quelque chose de névrotique. Je ne devrais pas y céder, se disait-il encore une fois en marchant avec sa serviette à la main. Contrainte – obsession – phobie. Mais il ne pouvait s'en libérer.

Cette chose, je la tiens, elle me tient, se disait-il.

Ai-je donc perdu la possibilité de prendre du plaisir à collectionner ? se demandait-il. Est-ce que le souvenir de ce que j'ai fait vient tout corrompre ? Et le goût de la collection serait atteint dans sa totalité, non pas seulement mon attitude à l'égard de cet objet en particulier ? Point essentiel d'une région où je m'attardais avec tant de satisfaction.

Il héla un vélo-taxi et se fit conduire dans Montgomery Street, au magasin de Robert Childan. Il faut trouver. Il reste un fil conducteur, qui me relie à la région où s'exerce la volonté. Je puis peut-être ruser avec mes tendances à l'anxiété. Échanger le revolver contre un objet d'une historicité plus reconnue. Ce revolver a pour moi trop de subjectivité historique… et du genre qui ne convient pas. Mais cela se termine avec moi ; personne d'autre que moi ne peut l'éprouver avec ce revolver. C'est uniquement à l'intérieur de ma psyché.

Que je me libère, décidait-il tout énervé. Quand le revolver s'en va, il laisse tout le nuage du passé. Parce que cela ne se trouve pas seulement dans ma psyché ; cela se trouve – comme on l'a toujours dit

dans la théorie de l'historicité – aussi bien dans le revolver. Nous sommes à égalité !

Il arrivait au magasin. Où j'ai traité tant de questions, se disait-il en payant le conducteur. À la fois d'affaires publiques et privées. Il se hâta d'entrer, tenant toujours sa serviette.

À la caisse enregistreuse, Mr Childan était en train de polir un objet avec un chiffon.

— Mr Tagomi, dit Childan en s'inclinant.

— Mr Childan, dit Tagomi, en s'inclinant à son tour.

— Quelle surprise ! Je suis tout ému.

Childan reposa l'objet et le chiffon. Il fit le tour du comptoir et s'approcha. Le rituel habituel, les salutations et ainsi de suite. Cependant, Mr Tagomi trouvait son hôte différent de ce qu'il était habituellement. Plutôt éteint. Une amélioration, estimait-il. Il était toujours un petit peu bruyant, criard, agité. Mais ce changement pouvait être aussi un mauvais présage.

— Mr Childan, dit Mr Tagomi en posant sa serviette suc le comptoir et en tirant la fermeture à glissière, je voudrais échanger un objet que je vous ai acheté il y a plusieurs années. Vous faites ce genre d'opération, si mes souvenirs sont exacts.

— Oui, dit Mr Childan, ça dépend des conditions. (Il ne le quittait pas des yeux.)

— Revolver Colt 44, dit Mr Tagomi.

Ils restèrent tous les deux sans rien dire, ils regardaient le revolver couché dans sa boîte de bois de teck ouverte avec son carton de munitions entamé.

Mr Childan semblait légèrement refroidi. Ah ! comprit Mr Tagomi. Bon, qu'il en soit ainsi.

— Vous n'êtes pas intéressé ? demanda-t-il.

— Non, monsieur, dit Mr Childan sur un ton guindé.

— Je n'insisterai pas.

Il ne se sentait aucune force. Je cède. Yin, l'adaptation, la réceptivité, règne sur moi, je le crains…

— Pardonnez-moi, Mr Tagomi.

Mr Tagomi s'inclina, rangea le revolver, les munitions, la boîte, dans sa serviette. C'est le destin. Je dois conserver cet objet.

— Vous paraissez… tout à fait déçu, dit Mr Childan.

— Vous l'avez remarqué.

Il était bouleversé ; avait-il laissé paraître à la vue de tous son univers intime ? Il haussa les épaules. C'était certainement cela.

— Y avait-il une raison spéciale pour que vous désiriez échanger cet article ? dit Mr Childan.

— Non, dit-il, dissimulant une fois de plus son univers intime – comme on doit le faire.

Après avoir hésité, Mr Childan dit :

— Je… me demande si cet objet vient de chez moi. Je ne tiens pas cet article.

— J'en suis sûr, dit Mr Tagomi. Mais cela n'a pas d'importance. J'accepte votre décision. Je ne suis pas vexé.

— Monsieur, dit Childan, permettez-moi de vous montrer ce qui vient de me rentrer. Vous avez un instant ?

Mr Tagomi sentit naître l'agitation intérieure bien connue.

— Quelque chose qui présente un intérêt exceptionnel ?

— Venez.

Childan montrait le chemin à travers le magasin. Mr Tagomi suivait.

À l'intérieur d'une vitrine fermée à clef, sur des plateaux de velours noir, reposaient de petites spirales métalliques, affectant un vestige de forme plutôt qu'une forme bien définie. Mr Tagomi se pencha pour les examiner et ces objets lui donnèrent une impression étrange.

— Je les montre impitoyablement à tous mes clients, dit Robert Childan. Savez-vous ce que c'est ?

— Des bijoux, semble-t-il, dit Mr Tagomi qui avait remarqué une broche.

— Ce sont des objets de fabrication américaine. Bien sûr. Mais, monsieur, ils ne sont pas anciens.

Mr Tagomi leva les yeux.

— Non, monsieur, ce sont des objets modernes. (Les traits pâles et tirés de Mr Childan étaient bouleversés par la passion :) C'est la vie nouvelle de mon pays, monsieur. Le commencement de quelque chose sous la forme de semences minuscules mais impérissables. Des semences de beauté.

Avec un véritable intérêt, Mr Tagomi prit le temps d'examiner plusieurs pièces en les tenant à la main. Oui, elles sont animées par quelque chose de nouveau, dit-il. Ici la Loi du Tao se trouve vérifiée ; lorsque le yin se développe partout, le premier éclat de lumière se met à vivre soudain dans les ténèbres les plus profondes, nous sommes tous familiarisés avec ce phénomène ; nous l'avons vu se produire déjà, comme je le vois moi-même aujourd'hui. Et pourtant ce ne sont pour moi que des débris de métal. Je ne parviens pas à être pris, comme l'est Mr Childan, ici présent. Malheureusement pour nous deux. Mais c'est ainsi.

— Tout à fait ravissant, dit-il en reposant les bijoux.

— Monsieur, ça ne se produit pas instantanément, dit Mr Childan d'une voix énergique.

— Pardon ?

— La nouvelle façon de voir dans votre cœur.

— Vous êtes converti, dit Mr Tagomi. Je voudrais pouvoir l'être. Mais je ne le suis pas.

Il s'inclina.

— À une autre fois, dit Mr Childan en l'accompagnant jusqu'à l'entrée du magasin.

Il ne fit pas le geste de montrer d'autres articles, et Mr Tagomi le remarqua.

— Votre assurance est d'un goût douteux, dit Mr Tagomi. Elle ressemble à une insistance maladroite.

Mr Childan ne parut pas gêné.

— Pardonnez-moi, dit-il, mais je suis sincère. Je sens en puissance dans ces objets très exactement le germe de l'avenir.

— Qu'il en soit ainsi, dit Mr Tagomi. Mais votre fanatisme anglo-saxon ne m'impressionne pas. (Il sentait néanmoins un *certain renouveau d'espoir*. Son espoir à lui, en propre.) Bonjour, dit-il en s'inclinant. Je reviendrai vous voir un de ces jours. Nous pourrons peut-être examiner votre prophétie.

Mr Childan s'inclina sans rien dire.

Mr Tagomi s'en alla, portant toujours sa serviette contenant le Colt 44. Je m'en vais comme je suis venu, se disait-il. Toujours en train de chercher. Manquant toujours de ce qu'il me faut si je dois retourner dans le monde.

Et si j'avais acheté l'un de ces objets étranges et peu reconnaissables ? Si je l'avais gardé, examiné, contemplé… est-ce que j'aurais, par la suite, trouvé, grâce à lui, mon chemin de retour ? J'en doute.

Ils sont pour lui, et non pour moi.

Et cependant, même si une seule personne trouve sa voie… cela signifie qu'il existe une Voie. Même si pour ma part je ne réussis pas à la découvrir.

Je l'envie.

Mr Tagomi fit demi-tour et retourna vers le magasin. Mr Childan était là, sur le pas de la porte, il le regardait. Il n'était pas encore rentré.

— Monsieur, dit Mr Tagomi, je vais acheter l'un de ces objets, celui que vous choisirez pour moi. Je n'ai pas la foi, mais j'ai coutume de m'accrocher au moindre fétu. (Il suivit une fois de plus Mr Childan à l'intérieur du magasin, jusqu'à la vitrine.) Je n'y crois pas. Je vais le porter sur moi, le regarder à intervalles réguliers. Un jour sur deux, par exemple. Après deux mois, si je ne vois pas…

— Vous pouvez me le rendre et je vous le reprends au même prix, dit Mr Childan.

— Merci, dit Mr Tagomi.

Il se sentait mieux. On doit quelquefois essayer n'importe quoi, se

dit-il. Il n'y a aucune honte à cela. Au contraire, c'est un signe d'intelligence, de sagesse, de juste appréciation d'une situation.

— Ceci vous calmera, dit Mr Childan.

Il sortait un petit triangle d'argent orné de petites gouttes en creux. Noir en dessous, brillant et lumineux au-dessus.

— Merci, dit Mr Tagomi.

Mr Tagomi se rendit en vélo-taxi jusqu'à Portsmouth Square, un petit parc public sur la pente au-dessus de Kearny Street avec vue sur le poste de police. Il s'assit sur un banc au soleil. Des pigeons parcouraient les sentiers pavés à la recherche de leur nourriture. Sur d'autres bancs, des hommes crasseux lisaient le journal ou somnolaient. De-ci de-là d'autres étaient couchés sur le gazon, à moitié endormis.

Mr Tagomi était assis, se chauffant au soleil, il avait sorti de sa poche le sac de papier portant le nom du magasin de Mr R. Childan et il le tenait à deux mains. Puis il l'ouvrit et sortit sa nouvelle acquisition pour l'examiner dans la solitude de ce petit parc fait de pelouses et de sentiers, fréquenté par des vieux.

Il tenait la spirale d'argent. Ce petit bijou renvoyait le soleil de midi comme aurait fait le couvercle d'une boîte, ou un miroir grossissant. Ou bien… Il regarda à l'intérieur. Om, comme disent les Brahmanes. Un espace restreint dans lequel tout est capturé. Les deux, au moins en apparence. La dimension, la forme. Il continuait à inspecter l'objet consciencieusement.

Cela allait-il venir, comme l'avait prophétisé Mr Childan ? Cinq minutes. Dix minutes. Je reste ici aussi longtemps que je peux, se dit-il. Le temps, hélas, va nous obliger à vendre à découvert. Qu'est-ce que c'est donc, ce que je tiens, pendant qu'il me reste encore du temps ?

Pardonne-moi, disait en lui-même Mr Tagomi, mais en s'adressant à l'objet. Une pression s'exerce toujours sur nous pour nous faire nous lever et agir. À regret, il était sur le point de remettre l'objet dans son sac de papier. Un dernier regard chargé d'espoir – de nouveau, il regarda de tous ses yeux. Comme un enfant, se disait-il. Imiter l'innocence et la foi. Au bord de la mer, en allant au hasard, il trouvait des coquillages. Il écoutait à l'intérieur le murmure bavard et sage de l'océan.

Ceci, l'œil remplaçant l'oreille. Entre en moi, fais-moi savoir ce qui a été fait, ce que cela veut dire, la raison. Un monde de connaissance comprimé dans une spirale aux dimensions restreintes.

Demander trop et ainsi ne rien obtenir.

— Écoute, disait-il *sotto voce* à la spirale. Les perspectives de vente étaient prometteuses.

Si je la secouais violemment, comme une vieille montre récalcitrante. C'est ce qu'il fit, de haut en bas. Ou bien comme un dé à un moment crucial de la partie. Pour éveiller le divin dans l'objet. Ce quelque chose qui doit par hasard dormir. Ou bien qui est en voyage. Le prophète Elie taquinant la lourde ironie. Ou bien cette divinité continue son chemin. Mr Tagomi secoua de nouveau dans son poing fermé la spirale d'argent, de haut en bas. Et il appela à haute voix. Et il la scruta encore une fois.

Petite chose, tu es vide, pensa-t-il.

Injurie-la, se dit-il. Fais-lui peur.

— Ma patience touche à sa fin, dit-il, *sotto voce.*

Et alors, quoi ? Te jeter dans le ruisseau ? Souffler dessus, te secouer, souffler encore ? Fais-moi gagner la partie.

Il rit. Il faut avoir le cerveau vide pour se lancer dans pareille entreprise, là, en plein soleil. Quel spectacle pour les gens qui passent. Il regardait autour de lui, à présent, avec un air coupable. Mais personne ne l'avait vu. Les vieux somnolaient. Tranquillité, ici.

Tout essayer, il se rendait compte que c'était cela qu'il fallait faire. Supplier ; il avait supplié, projeté, menacé, philosophé à n'en plus finir. Que pouvait-il faire d'autre ?

Pourrais-je simplement rester ici ? Cela m'est refusé. L'occasion se présentera peut-être une deuxième fois. Et cependant, comme dit W.S. Gilbert, une telle occasion ne se reproduira *jamais.* Est-ce exact ? Je sens que oui.

Quand j'étais enfant, je pensais comme un enfant. Mais, aujourd'hui, j'ai mis de côté les choses puériles. Maintenant je peux aborder d'autres domaines. Je dois examiner cet objet sous un angle nouveau.

Je dois être scientifique. Épuiser par une analyse logique chacune des prémisses. Systématiquement, suivant la méthode classique aristotélicienne de laboratoire.

Il se mit un doigt dans l'oreille droite, pour arrêter le bruit de la circulation et tous les autres qui pouvaient le distraire. Puis il tint tout près de son oreille gauche le – triangle d'argent, comme un coquillage.

Aucun bruit. Aucun grondement d'océan, et pour ce qui était de l'intérieur de son corps, même pas le bruit du sang dans ses artères.

Quel autre sens alors était capable d'appréhender le mystère ? L'ouïe ne servait évidemment à rien. Mr Tagomi ferma les yeux et se mit à parcourir du doigt, jusqu'au moindre recoin, la surface de l'objet. Le toucher était inutile, ses doigts ne lui apprenaient rien. L'odorat. Il mit l'objet d'argent tout près de son nez et renifla. Une vague odeur métallique, mais qui ne signifiait rien. Le goût. Il ouvrit la bouche, y glissa le triangle d'argent, comme un biscuit, mais se retint bien entendu de mâcher. Aucune signification, seulement une

chose dure, froide et amère.

Il posa à nouveau l'objet dans la paume de sa main.

Revenons à la vue. Le sens le plus élevé dans la hiérarchie. Le premier de tous, pour les Grecs. Il tourna le triangle d'argent dans tous les sens ; il l'examina d'un point de vue *extra rem*.

Que vois-je ? se demanda-t-il. Cela méritait une étude prolongée, pénible, et patiente. Quel indice puis-je percevoir dans cet objet, qui me conduise à la vérité ? livre-toi, dit-il au triangle d'argent. Révèle l'arcane secrète.

C'est comme la grenouille qui remonte des profondeurs, se dit-il. On la serre dans le poing, on lui enjoint de dire ce qui se trouve au fond des abysses. Mais ici, la grenouille ne donne même pas le change ; elle se laisse étrangler en silence, elle devient pierre, argile ou minéral. Inerte. Elle tourne à la rigide substance originelle qui est celle du monde de la tombe.

Le métal vient de la terre, se disait-il en examinant l'objet. Il vient d'en dessous : de ce domaine qui est le plus bas, et le plus dense. Un monde de trolls, de cavernes, d'humidité, toujours plongé dans les ténèbres. Un monde yin, sous son aspect le plus mélancolique. Un monde de cadavres, de décomposition, de désagrégation. D'excréments. Tout ce qui est mort tombe là et se désagrège par couches. Le monde démoniaque, l'immuable ; le temps-qui-fut.

Et cependant, à la lumière du soleil, le triangle d'argent brillait. Il réfléchissait ses rayons. Feu, se dit Mr Tagomi. Un objet ni humide ni obscur. Ni lourd ni inerte, mais vibrant de vitalité. Le royaume d'en haut, l'incarnation du yang : l'empyrée, l'éther. Comme il convient à une œuvre d'art. Oui, c'est un travail d'artiste : il extrait la roche des ténèbres silencieuses du sol, il la transforme en cet objet brillant qui réfléchit la lumière du ciel.

Il a animé ce qui était mort. Le cadavre transformé en vision féerique ; le passé a cédé la place à l'avenir.

Lequel des deux es-tu ? demandait-il à la spirale d'argent. Le yin sombre et mort ou le yang brillant et vivant ? Dans sa main, la spirale d'argent dansait et l'aveuglait ; il loucha et ne vit plus que le jeu du feu.

Corps yin, âme yang. Le métal et le feu unifiés. L'extérieur et l'intérieur ; un microcosme dans le creux de ma main.

Quel est l'espace dont parle cet objet ? Ascension verticale. Vers le ciel. De quel temps ? Dans le monde de lumière de ce qui est changeant. Oui, cet objet a dégagé son principe : la lumière. Et mon attention est fixée. Je ne peux détourner les yeux. Je suis ensorcelé par cette surface brillante hypnotique et j'ai perdu tout contrôle. Je ne suis plus libre d'abandonner.

Maintenant, parle-moi, lui dit-il. Maintenant que tu m'as pris au

piège. Je veux entendre ta voix sortir de cette lumière blanche aveuglante comme on s'attend seulement à le voir dans la seconde existence du *Bardo Thödol.* Mais il ne faut pas que je sois obligé d'attendre la mort, la libération de mon âme et sa quête d'une nouvelle enveloppe. Toutes les divinités terrifiantes et bénéfiques, nous les éviterons, de même que les lumières fumeuses. Et les couples en train de forniquer. Tout, à l'exception de cette lumière. Je suis prêt à la regarder sans crainte en face. Remarque, je ne bronche pas.

Je me sens entraîné par les vents brûlants du karma. Je reste cependant ici. Mon entraînement a été bien mené : je ne dois pas me dérober à la brillante lumière blanche, car, si je le faisais, je rentrerais dans le cycle de la naissance et de la mort, je ne connaîtrais jamais la liberté, je n'obtiendrais jamais de répit. Le voile de maya tomberait encore une fois si…

La lumière disparut.

Il ne tenait plus qu'un terne triangle d'argent. L'ombre avait intercepté le soleil. Mr Tagomi leva les yeux.

Grand, vêtu de bleu, un agent de police était à côté de son banc, il souriait.

— Hein ? dit Mr Tagomi en sursautant.

— J'étais en train de vous regarder vous amuser avec ce jeu de patience.

L'agent repartait sur le sentier.

— Jeu de patience, répéta Mr Tagomi. Ce n'est pas un jeu de patience.

— Ce n'est pas l'un de ces petits jeux de patience qu'il s'agit de démonter ? Mon gosse en a un tas comme ça. Certains sont très durs.

L'agent continua son chemin.

Tout gâché, se dit Mr Tagomi. Ma chance d'accéder au nirvâna. Partie. J'ai été interrompu par ce barbare blanc, ce Yankee du Néanderthal. Cet homme inférieur qui croit que je m'amuse à des jeux d'enfant.

Il se leva du banc et fit quelques pas d'une démarche incertaine. Je dois me calmer. Ces injures abominables racistes des basses classes, en jargon, ne sont pas dignes de moi.

Des passions incroyables n'apportant aucune rédemption se heurtent dans ma poitrine. Il traversa le parc. Continuer à marcher, se disait-il. La catharsis par le mouvement.

Il arriva à la lisière du parc. Trottoir, Kearny Street. Circulation intense et bruyante. Mr Tagomi s'arrêta au bord du trottoir.

Pas de vélos-taxis. Il suivit donc le trottoir, se mêlant à la foule. Jamais possible d'en avoir un quand on en a besoin.

Dieu, qu'est-ce que c'est que ça ? Il s'arrêta, bouche bée, devant une chose hideuse qui se dressait à l'horizon. Comme une « chenille »

de fête foraine. Un énorme édifice de métal et de ciment.

Mr Tagomi avisa un passant, un homme mince au costume fripé.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il, l'index tendu.

— Affreux, n'est-ce pas ? dit l'homme avec un sourire narquois. C'est l'autoroute de l'Embarcadero. Il y a un tas de gens qui disent que ça gâche complètement la vue.

— Je ne l'avais jamais vu jusqu'ici, dit Mr Tagomi.

— Vous avez bien de la chance, dit l'homme en s'en allant.

Un rêve insensé, se disait Mr Tagomi. Il faut que je me réveille. Où sont les vélos-taxis aujourd'hui ? Il hâta le pas. Tout le panorama avait quelque chose de sombre ; d'enfumé, de funéraire. Une odeur de brûlé. Des immeubles gris et tristes, le trottoir où les gens allaient avec une précipitation particulière. *Et toujours pas de vélo-taxi !*

— Taxi ! criait-il en continuant à marcher aussi vite qu'il pouvait.

Sans espoir. Seulement des voitures et des autobus. Des voitures comme des pelles-mécaniques, aux formes bizarres. Il ne voulait pas les voir ; il gardait les yeux fixés droit devant lui. Il pensait : distorsion oculaire particulièrement grave. Perturbation de mon sens de l'espace. L'horizon basculait. C'était comme un astigmatisme mortel frappant sans avertissement.

Il lui fallait quelque répit. Devant lui, un restaurant crasseux. À l'intérieur, des Blancs seulement, en train de prendre leur repas. Mr Tagomi ouvrit les portes de bois. Parfum du café. Un juke-box grotesque hurlant dans un coin ; il fit une grimace et s'approcha du comptoir. Tous les tabourets étaient occupés par des Blancs. Mr Tagomi poussa une exclamation. Plusieurs Blancs levèrent la tête. *Mais personne ne quitta sa place. Personne ne lui donna son tabouret. Ils se contentaient de continuer à manger.*

— J'insiste ! dit Mr Tagomi à voix haute au Blanc le plus rapproché. (Il criait dans l'oreille de cet homme.)

Celui-ci posa sa tasse de café et dit :

— Fais gaffe, Tojo.

Mr Tagomi regardait les autres Blancs ; ils l'examinaient tous avec une expression d'hostilité. Mais personne ne bougeait.

L'existence *Bardo Thödol,* se disait Mr Tagomi. Les vents bouillants qui me poussent on ne sait où. C'est une vision… de quoi ? Est-ce que l'âme peut supporter cela ? Oui, le *Livre des Morts* nous y prépare ; après la mort nous avons une vision fugitive des autres, mais tout nous apparaît comme hostile. On reste isolé. Privé de secours quel que soit le côté vers lequel on se tourne. Le terrible voyage – et toujours les domaines de la souffrance, de la renaissance, prêts à recevoir l'esprit en fuite, démoralisé. Les tromperies.

Il s'éloigna en courant du comptoir. Les portes se refermèrent pivotant derrière lui ; une fois de plus il se trouvait sur le trottoir.

Où suis-je ? Hors de mon univers, de mon espace et de mon temps.

Le triangle d'argent m'a désorienté. J'ai quitté mes marécages et depuis je ne repose sur rien. C'est trop pour ce que je peux essayer de faire. Une leçon pour moi éternelle. On cherche un démenti à ses perceptions – pourquoi ? On peut donc errer complètement perdu, sans panneaux indicateurs ni guide ?

Cette situation hypnagogique. Faculté d'attention diminuée jusqu'à cet état de pénombre ; le monde extérieur prend un aspect purement symbolique, un aspect d'archétype totalement confus, fait d'éléments dépourvus de conscience. Caractéristique du somnambulisme engendré par l'hypnose. Il faut arrêter cette terrible glissade dans les ténèbres ; retrouver la concentration et restaurer ainsi le centre de l'ego.

Il fouilla dans ses poches à la recherche du triangle d'argent. Disparu. Laissé sur le banc dans le parc, avec la serviette. Catastrophe.

Tout courbé, il courut le long du trottoir, dans la direction du parc.

Les clochards somnolents le regardèrent, surpris, dévaler le sentier. Là, le banc. Et, appuyée contre le banc, la serviette. Pas trace du triangle d'argent. Il chercha. Oui. Tombé dans l'herbe ; en partie caché. Là où il l'avait jeté dans sa crise de rage.

Il se rassit, tout haletant.

Se concentrer à nouveau sur le triangle, se dit-il dès qu'il eut repris son souffle. L'examiner énergiquement et compter. À dix, faire un bruit qui fait sursauter. *Erwache,* par exemple.

Une rêverie hallucinatoire de fugue, se disait-il. Émulation des aspects plus nocifs de l'adolescence, plutôt que l'innocence clairvoyante et primitive de l'enfance authentique. Exactement ce que je mérite en tout cas.

Tout est de ma faute. Aucune intention de la part de Mr R. Childan ni de ses artisans ; mon avidité est seule à blâmer. On ne peut pas empêcher que les choses finissent par être compromises.

Il comptait lentement, à haute voix, puis il bondit sur ses pieds.

— Fichtrement stupide, dit-il d'une voix incisive.

Les brouillards se sont-ils dissipés ?

Il jeta un coup d'œil circulaire. L'aspect diffus subsistait, selon toute probabilité. C'était le moment d'apprécier le choix incisif du mot de saint Paul : *vu obscurément à travers une glace ;* ce n'est pas une métaphore, mais une allusion astucieuse à la distorsion optique. Au sens fondamental du mot, nous voyons vraiment comme les astigmates ; notre espace et notre temps sont des créations de notre propre psyché et, quand il y a défaillance momentanée… comme les troubles aigus de l'oreille moyenne… nous inclinons au mépris de

notre centre de gravité, nous avons perdu tout sens de l'équilibre.

Il se rassit, mit la spirale d'argent dans la poche de sa veste, s'assit avec la serviette sur les genoux. Ce que je dois faire maintenant, se dit-il, c'est aller voir si cette construction malfaisante – comment l'homme l'a-t-il appelée… L'autoroute de l'Embarcadero… est toujours tangible.

Mais il avait peur.

Et cependant, se disait-il. Je ne peux pas me contenter de rester assis ici. J'ai du pain sur la planche, comme dit une vieille expression occidentale. Le travail doit être fait.

Dilemme.

Deux petits garçons chinois arrivaient en folâtrant bruyamment. Une bande de pigeons s'envola ; les garçons s'arrêtèrent.

— Dites donc, jeunes gens ! s'écria Mr Tagomi. (Il fouillait dans sa poche :) Venez par ici.

Les deux gosses approchèrent, sur leurs gardes.

— Voici une pièce. (Mr Tagomi leur lança une pièce ; ils se précipitèrent pour l'attraper.) Descendez jusqu'à Kearney Street et regardez s'il y a des vélos-taxis. Revenez me le dire.

— Vous nous donnerez une autre pièce ? dit l'un des garçons. Quand nous reviendrons ?

— Oui, dit Mr Tagomi. Mais dites-moi la vérité.

Les garçons partirent dans le sentier en courant.

S'il n'y en a pas, pensait Mr Tagomi, je serais bien avisé de me retirer dans un endroit bien clos et de me tuer. Il se cramponna à sa serviette. J'ai toujours l'arme ; aucune difficulté de ce côté.

Les gosses revenaient en courant.

— Si ! cria l'un d'eux. J'en ai compté six.

— J'en ai compté cinq, disait l'autre gosse, tout haletant.

— Vous êtes sûrs que c'étaient des vélos-taxis ? demanda Mr Tagomi. Vous avez vu distinctement les conducteurs pédaler ?

— Oui, monsieur, répondirent ensemble les deux garçons.

Il leur donna une pièce à chacun. Ils remercièrent et partirent en courant.

Retourner au bureau et au travail, se disait Mr Tagomi. Il se leva, cramponné à la poignée de sa serviette. Le devoir m'appelle. Encore une journée de travail de routine.

Il descendit encore une fois le sentier, jusqu'au trottoir.

— Taxi ! appela-t-il.

Un vélo-taxi se détacha du flot des voitures ; il vint s'arrêter le long du trottoir. La longue figure hâve du conducteur était luisante, sa poitrine se soulevait :

— Oui, monsieur.

— Conduisez-moi à l'immeuble du *Nippon Times,* dit Mr Tagomi.

Il escalada le siège et s'installa bien confortablement. Le conducteur partit au milieu des autres vélos-taxis et des voitures en pédalant furieusement.

Il était un peu moins de midi quand Mr Tagomi arriva au *Nippon Times*. Dans le hall, il demanda à une téléphoniste de le mettre en communication avec Mr Ramsey.

— Ici, Tagomi, dit-il quand il fut en ligne.

— Bonjour, monsieur. Me voici rassuré. Ne vous voyant pas, et éprouvant quelques appréhensions, j'ai téléphoné à votre domicile vers 10 heures, mais votre femme m'a dit que vous étiez parti pour une destination inconnue.

— Est-ce que cet affreux désordre a été déblayé ? demanda Mr Tagomi.

— Aucune trace.

— Absolument ?

— Ma parole, monsieur.

Satisfait, Mr Tagomi raccrocha et prit l'ascenseur.

Arrivé en haut, en entrant dans son bureau, il se livra à quelques investigations. Partout où son regard pouvait porter. Aucune trace, comme cela lui avait été promis. Il se sentit soulagé. Celui qui n'avait pas vu ne pouvait se douter de rien. L'historicité liée aux carreaux de nylon du sol…

Mr Ramsey le retrouva à l'intérieur.

— Votre courage, commença-t-il, fait l'objet d'un panégyrique dans le *Times*. Un article relatant…

Remarquant l'expression de physionomie de Mr Tagomi, il s'arrêta brusquement.

— Réponses à des questions urgentes, dit Mr Tagomi. Le général Tedeki ? C'est-à-dire Mr Yatabé ?

— Reparti en avion pour Tokyo dans le plus grand secret. On a tout fait pour dépister la meute.

Mr Ramsey croisa les doigts, pour symboliser leur espoir.

— Rendez-moi compte, s'il vous plaît, de ce qui s'est passé pour Mr Baynes.

— Je ne sais pas. Pendant votre absence, il a fait une brève apparition que l'on pourrait qualifier de furtive, mais il n'a rien dit. (Mr Ramsey hésitait :) Il est possible qu'il soit retourné en Allemagne.

— Il serait de loin préférable pour lui d'aller dans l'archipel métropolitain, dit Mr Tagomi, en se parlant plutôt à lui-même.

En tout cas, c'était avec le vieux général que l'affaire très importante dont il s'occupait était engagée. Et elle sort de ma compétence, se disait Mr Tagomi. Ma personne, mon bureau, ils en ont fait usage, ce qui était naturellement convenable et bien. J'étais leur…

comment dit-on… leur couverture.

Je suis un masque, qui dissimule la réalité. Derrière moi, cachée, l'actualité fait son chemin, à l'abri des yeux indiscrets.

Étrange, se disait-il. Il est quelquefois vital de n'être qu'un front de carton, comme le carton d'une cible. Il y a un peu de satori là-dedans, si je pouvais seulement le saisir. Son but, dans un plan général destiné à créer l'illusion, ne peut être sondé. Loi de l'économie : rien ne se perd. Même l'irréel. Quel côté sublime dans le processus.

Miss Ephreikian, très agitée, fit son apparition.

— Mr Tagomi, c'est le standard qui m'envoie.

— Soyez calme, miss, dit Mr Tagomi. Le cours du temps nous presse, se dit-il.

— Monsieur, le consul d'Allemagne est ici. Il veut vous parler. (Son regard allait de Mr Ramsey à lui, et inversement ; son visage était d'une pâleur peu naturelle :) On dit qu'il était déjà dans la maison avant, on sait que vous…

Mr Tagomi lui fit signe de se taire.

— Mr Ramsey, rappelez-moi, voulez-vous, le nom de ce consul…

— Freiherr Hugo Reiss, monsieur.

— Maintenant je m'en souviens.

Bon, se disait-il, en définitive, Mr Childan m'a rendu service, en refusant de reprendre le revolver.

Il prit sa serviette, quitta son bureau et entra dans le couloir.

Il y avait là un blanc assez frêle, bien habillé. Des cheveux roux, coupés très court, des souliers de cuir noir, de fabrication européenne, l'allure raide. Un fume-cigarette efféminé en ivoire. Lui, sans aucun doute.

— Herr H. Reiss ? s'enquit Mr Tagomi.

L'Allemand s'inclina.

— Il est de fait, dit Mr Tagomi, que nous avons vous et moi traité des affaires par correspondance, par téléphone et ainsi de suite, mais que nous ne nous sommes jamais trouvés en présence l'un de l'autre.

— C'est un honneur pour moi, dit Herr Reiss en s'avançant vers lui. Même si l'on tient compte des circonstances qui sont déplorables et irritantes.

— Je me le demande, dit Mr Tagomi.

L'Allemand dressa un sourcil.

— Excusez-moi, dit Mr Tagomi. Mais je n'ai qu'une connaissance très imparfaite et très nébuleuse de ces circonstances et mes renseignements ne sont peut-être pas à jour. C'est la fragilité de cette argile dans laquelle nous sommes pétris, pourrait-on dire en manière de conclusion.

— Affreux, dit Herr Reiss en secouant la tête. La première fois que je…

— Avant de commencer vos lamentations, dit Mr Tagomi, laissez-moi parler.

— Certainement.

— J'ai, pour ma part, tué deux hommes de la S.D… dit Tagomi.

— La police de San Francisco m'a fait venir, dit Herr Reiss en répandant la fumée de sa cigarette à l'odeur désagréable. J'ai passé des heures à Kearny Street et à la morgue, j'ai lu d'un bout à l'autre les déclarations que les gens de chez vous ont faites aux enquêteurs de la police. Absolument épouvantable, du commencement à la fin.

Mr Tagomi ne disait rien.

— Cependant, continua Herr Reiss, rien n'est venu confirmer que ces gangsters aient eu un rapport quelconque avec le Reich. En ce qui me concerne, je considère l'ensemble de cette affaire comme absolument insensé. Je suis sûr que vous avez agi comme il convenait, Mr Tagori.

— Tagomi.

— Votre main, dit le consul en tendant la sienne. Serrons-nous la main pour sceller cet accord entre gentlemen : laissons tomber cette affaire. Tout particulièrement en cette période difficile où n'importe quelle publicité stupide peut jeter le trouble dans l'esprit de la populace ; elle ne peut être que préjudiciable aux intérêts de nos deux nations.

— Mais mon âme porte néanmoins le poids de la culpabilité, dit Mr Tagomi. Le sang n'est pas comme l'encre, rien ne peut en effacer les taches.

Le consul semblait embarrassé.

— J'aspire au pardon, dit Mr Tagomi. Cependant, vous ne pouvez pas me l'accorder. Personne ne peut, probablement. J'ai l'intention de lire le célèbre journal de ce prédicateur d'autrefois, dans le Massachusetts, Goodman C. Mather. Il traite, m'a-t-on dit, de la question de la culpabilité et du feu de l'enfer, de tout cela.

Le consul fumait sa cigarette très vite, sans cesser d'étudier attentivement Mr Tagomi.

— Permettez-moi de vous signaler, dit Mr Tagomi, que votre pays est sur le point de sombrer dans une abjection plus profonde que jamais. Vous connaissez l'Hexagramme des Abysses ? À titre privé, et non en qualité de représentant officiel du Japon, je vous déclare : j'en ai le cœur soulevé d'horreur. Il se prépare un bain de sang qui surpasse tout ce qu'on a connu. Et même maintenant vos efforts tendent à un gain égoïste dérisoire ou à atteindre un but du même ordre. Avoir le dessus sur la faction rivale, la S.D., hein ? Pendant que vous essayez de mettre une sale affaire sur les bras de Herr B. Kreuz vom Meere… (Il ne pouvait pas poursuivre. Sa poitrine était oppressée. Comme dans son enfance, se disait-il. Attaques d'asthme,

quand il se mettait en colère contre la vieille.) Je suis souffrant, dit-il à Herr Reiss, qui avait posé sa cigarette à présent. C'est une maladie qui s'est développée pendant ces longues années mais qui est entrée dans sa phase aiguë le jour où j'ai entendu, sans rien pouvoir faire, retracer les incartades de vos chefs. De toute façon, du point de vue thérapeutique, aucune possibilité. De même en ce qui vous concerne, monsieur. Pour parler comme Goodman C. Mather, si je cite exactement : *Repentez-vous !*

— Cité exactement, réussit à dire le consul d'une voix étranglée par l'émotion.

En même temps, il approuvait d'un signe de tête et allumait une nouvelle cigarette de ses doigts tremblants.

Mr Ramsey reparut, sortant du bureau. Il portait une liasse de formulaires et de papiers. À Mr Tagomi qui restait là sans mot dire, à essayer de reprendre une respiration normale, il dit :

— Pendant qu'il est ici. Une affaire courante ayant un rapport avec ses fonctions.

D'un air pensif, Mr Tagomi prit les formulaires qu'on lui tendait. Il y jeta un coup d'œil. Formulaire 20-50. Requête transmise par l'intermédiaire du représentant du Reich aux États américains du Pacifique, le consul Freiherr Hugo Reiss réclamant un criminel actuellement détenu par le département de la police de San Francisco, un juif nommé Frank Frink, citoyen allemand – selon la loi allemande – à compter rétroactivement du mois de juin 1960. Pour être détenu préventivement selon la loi du Reich, etc. Il le parcourut une fois.

— Une plume, monsieur, dit Mr Ramsey. Ceci termine les affaires en cours avec le gouvernement allemand à la date de ce jour.

En tendant la plume à Mr Tagomi, il regardait le consul avec dégoût.

— Non, dit Mr Tagomi.

Il rendit à Mr Ramsey le formulaire 20-50. Puis il s'en ressaisit et griffonna en bas. *À libérer. Direction de la Mission commerciale, agissant en vertu des pouvoirs qui lui sont conférés, voir notamment protocole militaire de 1947. Tagomi.* Il tendit un carbone au consul allemand, les autres exemplaires à Mr Ramsey avec l'original :

— Au revoir, Herr Reiss.

Et il s'inclina.

Le consul allemand s'inclina à son tour. Il prit à peine le temps de jeter un coup d'œil sur le papier.

— Traitez s'il vous plaît les affaires à venir par des intermédiaires tels que la poste, le téléphone, le télégraphe, dit Mr Tagomi. Pas personnellement.

— Vous me rendez responsable de conditions générales qui

sortent des limites de ma juridiction, dit le consul.

— De la merde, dit Mr Tagomi. C'est exactement ce que je veux dire.

— Ce n'est pas de cette façon que les gens civilisés traitent les affaires, dit le consul. Vous donnez à cette histoire un caractère désagréable et vindicatif. Alors que ce ne devrait être qu'une simple formalité ne mettant pas en cause la personnalité de ceux qui s'y trouvent mêlés.

Il jeta sa cigarette sur le sol du couloir, fit demi-tour et s'en fut.

— Retirez cette affreuse cigarette puante, dit Mr Tagomi d'une voix faible.

Mais le consul avait déjà tourné le coin.

— Conduite en elle-même enfantine, dit Mr Tagomi en s'adressant à Mr Ramsey. Vous venez d'être témoin d'une manifestation répugnante de puérilité.

Il retourna dans son bureau d'une démarche incertaine. Il ne pouvait plus du tout respirer, à présent. Une douleur parcourait son bras gauche de haut en bas, tandis qu'une large main ouverte aplatissait et écrasait ses côtes. Ouf ! dit-il. Devant lui, il n'y avait plus de tapis, mais simplement une pluie d'étincelles rouges qui surgissaient.

Venez-moi en aide, Mr Ramsey, disait-il en lui-même. Mais aucun son. S'il vous plaît. Il tendit les mains, vacilla. Il n'y avait rien à saisir.

En tombant, il accrocha sa veste au triangle d'argent. Ça ne m'a pas sauvé, se dit-il. Ça ne m'a pas aidé. Tout cet effort.

Son corps heurta le sol. À quatre pattes, haletant, le nez sur le tapis. Mr Ramsey se précipitait, à deux doigts de crier. Garder l'équilibre, se disait Mr Tagomi. Il trouva le moyen de dire :

— J'ai une petite attaque cardiaque.

Plusieurs personnes s'affairaient à présent, on le transportait sur un divan.

— Restez bien calme, lui dit quelqu'un.

— Prévenez ma femme, s'il vous plaît, dit Mr Tagomi.

Il entendait maintenant l'ambulance. Un gémissement de sirène dans la rue. Une grande agitation. Des gens qui allaient et venaient. On mit sur lui une couverture, on lui ôta sa cravate, on desserra son col.

— Ça va mieux, maintenant, dit Mr Tagomi.

Il était confortablement étendu, il n'essayait pas de bouger. Sa carrière était terminée, de toute façon. Le consul ferait sans aucun doute du tapage en haut lieu. Il se plaindrait de son manque de courtoisie. Il avait peut-être le droit de le faire. En tout cas, le travail était fait. Ce qui m'incombait, autant que j'ai pu, se dit-il. S'en remettre à Tokyo et aux factions en Allemagne. La lutte me dépasse de

toute façon.

J'ai cru qu'il ne s'agissait que de plastiques, se dit-il. Un important négociant en moules. L'oracle avait deviné et donné un indice, mais…

— Retirez-lui sa chemise, dit une voix.

Sans doute le médecin de l'immeuble. Un ton très autoritaire. Mr Tagomi sourit. C'est le ton qui fait tout.

Est-ce que ce pourrait être là la réponse ? Mr Tagomi se le demandait. Mystère de l'organisme humain, la connaissance de lui-même. C'était le moment de partir. Ou d'abandonner partiellement. Un but auquel il fallait adhérer.

Qu'avait dit l'Oracle en dernier lieu ? À sa demande dans le bureau, quand les deux cadavres étaient étendus. Soixante et un. Vérité intérieure. Les porcs et les poissons sont les moins intelligents de tous ; difficiles à convaincre. C'est moi. Le livre veut parler de moi. Je ne comprendrai jamais complètement ; c'est la nature de ce genre de créatures. Ou bien c'est cette Vérité intérieure, à présent, ce qui est en train de m'arriver ?

Je vais attendre. Je vais voir. Lequel des deux.

Peut-être les deux.

Ce soir-là, juste avant le repas du soir, un officier de police vint à la cellule de Frank Frink, déverrouilla la porte et lui dit d'aller prendre ses affaires au bureau.

Il ne tarda pas à se trouver sur le trottoir devant le poste de Kearny Street au milieu des nombreux passants qui se hâtaient, parmi les autobus et les voitures qui cornaient, et les conducteurs de vélos-taxis qui hurlaient. L'air était frais. Des ombres s'étendaient en longueur devant chaque maison. Frank Frink s'arrêta un instant, puis il se mit à suivre automatiquement un groupe de piétons qui traversaient la rue à un passage clouté.

Arrêté sans raison réelle, se disait-il. Sans but. Et ensuite, ils me laissent partir de la même façon.

Ils ne lui avaient rien dit ; ils lui avaient simplement rendu son sac de vêtements, son portefeuille, ses lunettes, ses affaires personnelles et s'étaient occupés de l'affaire suivante, un vieil ivrogne qu'on venait d'amener.

Miracle, se dit-il. Qu'ils m'aient laissé partir. Une sorte de coup de veine. En réalité je devrais me trouver à bord d'un avion à destination de l'Allemagne et d'un camp d'extermination.

Il ne pouvait toujours pas y croire. D'un côté comme de l'autre. L'arrestation, et maintenant cela. Irréel. Il errait devant les magasins, il enjambait les débris amenés là par le vent.

Une nouvelle vie, se disait-il. C'était comme naître une seconde

fois. Diable, c'était cela. *Vraiment.*

Qui remercier ? Prier, peut-être ?

Qui prier ?

J'aimerais comprendre, continuait-il à se dire en déambulant le long des trottoirs encombrés de passants attardés dans la nuit, devant les enseignes au néon, les portes des bars de Grant Avenue qui laissaient échapper des bouffées de fracas. Je veux saisir. Il le faut.

Mais il savait qu'il ne saurait jamais.

Sois simplement heureux, se dit-il, et continue à marcher.

Telle était l'attitude qu'il prenait, mais une partie seulement de son esprit y adhérait. Et il retournait à Ed. Il faut que je retrouve mon chemin pour l'atelier et ensuite le sous-sol. Recommencer où j'en étais, faire de la joaillerie, employer mes mains. Travailler sans penser, sans lever les yeux ou tenter de comprendre. Je dois continuer à m'occuper. Je dois sortir des pièces.

D'un pâté de maisons à un autre, il allait en se hâtant à travers la ville qui s'obscurcissait. En faisant tout ce qu'il pouvait pour retourner aussi tôt que possible à l'endroit bien précis, compréhensible, où il était auparavant.

En arrivant, – il trouva Ed McCarthy installé devant l'établi, en train de dîner. Deux sandwiches, une thermos de thé, une banane, des gâteaux secs. Haletant, Frank Frink apparut dans l'embrasure de la porte.

Ed finit par l'entendre et se retourna.

— J'avais l'impression que vous étiez mort, dit-il.

Il mastiqua, avala progressivement, prit une autre bouchée.

Ed avait placé un petit radiateur électrique à côté de l'établi ; Ed s'en approcha et se courba en deux pour s'y chauffer les mains.

— C'est chic de vous voir revenu, dit Ed.

Il donna à Frank deux tapes dans le dos et retourna à son sandwich. Il n'ajouta pas un mot ; on n'entendait que le ronflement du radiateur soufflant et la mastication d'Ed.

Après avoir déposé son manteau sur une chaise, Frank rassembla une poignée de morceaux d'argent inachevés et les porta près de l'arbre. Il vissa sur la polisseuse un tampon de laine et apporta le tout près de l'arbre puis mit le moteur en marche ; il enduisit le tampon de produit, mit le masque pour se protéger les yeux, s'assit sur un tabouret et se mit en devoir de faire partir sur les pièces, les unes après les autres, les bavures laissées à la fonte.

15

Le capitaine Rudolf Wegener, voyageant pour la circonstance sous l'identité d'emprunt de Conrad Goltz, marchand en gros de fournitures médicales, regardait à travers le hublot de la fusée Messerschmitt 9-E de la Lufthansa. Direction Europe. Comme cela a été rapide, se dit-il. Il atterrirait à Tempelhof dans sept minutes environ.

En voyant s'approcher la terre il se demandait ce qu'il avait réalisé. C'était au tour du général Tedeki d'agir, à présent. De voir ce qu'il pouvait faire dans l'archipel. Mais il leur avait au moins transmis ses renseignements. Il avait fait ce qu'il pouvait.

Il pensait cela, mais il n'avait pas de raison de se montrer optimiste. Les Japonais ne pouvaient rien faire, probablement, pour changer le cours de la politique intérieure allemande. Le gouvernement Goebbels était au pouvoir et il s'y maintiendrait vraisemblablement. Dès que sa situation se serait raffermie, il reprendrait l'étude de *Pissenlit.* Et une autre partie essentielle de la planète serait détruite, avec sa population, pour la réalisation d'un idéal de détraqués fanatiques.

À supposer que les Nazis détruisent tout ? En ne laissant que des cendres stériles ? Ils le pouvaient ; ils disposaient de la bombe à hydrogène. Et ils le feraient sans doute ; leur pensée les orientait vers ce Götterdämmerung. Ils pouvaient très bien en avoir envie, chercher activement cet holocauste final dont tous seraient victimes.

Et que laisserait-elle, cette Troisième Folie mondiale ? Mettrait-elle un terme à toute forme de vie, partout ? La planète serait-elle une planète morte, par leur seule action… ?

Il ne pouvait pas croire cela. Même si toute vie était détruite sur la planète, il devait y avoir quelque part une autre vie dont on ne savait rien. Il était impossible que ce monde soit le seul ; il devait y avoir d'autres mondes qui leur étaient invisibles, dans une région ou une dimension que leurs sens ne percevaient pas, tout simplement.

Bien que je sois incapable de le prouver, bien que ce ne soit pas logique, j'y crois, se disait-il.

— *Meine Damen und Herren. Achtung, bitte !* dit un haut-parleur.

Le moment de l'atterrissage approche, se dit le capitaine Wegener. La Sicherheitsdienst sera sûrement là à m'attendre. La question est la suivante : quelle faction de la police sera représentée ? Celle de Goebbels ? Celle de Heydrich ? En admettant que le général SS Heydrich soit encore vivant. Pendant que j'étais à bord de cette fusée il a été peut-être arrêté et exécuté. Les choses vont vite pendant les périodes de transition, sous un régime totalitaire. En Allemagne nazie, bien des noms respectés ont été ensuite rayés de la liste des vivants.

Quelques minutes plus tard, la fusée ayant atterri, il était debout et se dirigeait vers la sortie, son pardessus sur le bras. Devant et derrière lui, des passagers pressés d'arriver. Pas de jeune artiste nazi, cette fois-ci. Pas de Lotze pour l'importuner sans cesse avec ses raisonnements idiots.

Un fonctionnaire de la compagnie en uniforme – habillé, remarqua Wegener, comme le maréchal du Reich lui-même – les aidait à descendre la rampe un par un, pour arriver au terrain. Là, un peu à l'écart de la foule, il y avait un petit groupe de chemises noires. Pour moi ? Wegener ralentit le pas pour s'éloigner du vaisseau. Un peu plus loin un groupe d'hommes, de femmes et même d'enfants attendaient en agitant la main, en appelant.

L'un des hommes en chemise noire, un garçon blond au visage plat et impassible, portant l'insigne des Waffen-SS, s'approcha très correctement de Wegener, claqua des talons, salua et dit :

— *Ich bitte mich zu entschuldigen. Sind sie nicht Kapitan Rudolf Wegener, von der Abwehr ?*

— Désolé, répondit Wegener, je suis Conrad Goltz, représentant en fournitures médicales de l'A.G. Chemie.

Il s'apprêtait à continuer. Deux autres chemises noires, également Waffen-SS, vinrent au-devant de lui. Les trois hommes l'entourèrent ; bien que continuant à marcher de son pas normal, dans la direction choisie par lui, il se trouvait brusquement en état effectif d'arrestation. Deux des Waffen-SS avaient une mitraillette sous leur manteau.

— Vous êtes Wegener, dit l'un d'eux au moment où ils entraient dans le bâtiment.

Il ne répondit rien.

— Nous avons une voiture, continua l'homme des Waffen-SS. Nous avons reçu pour instructions de vous attendre à la descente de la fusée, de prendre contact avec vous et de vous mener immédiatement au général SS Heydrich qui est avec Sepp Dietrich à l'OKW de la Leibstandarte Division. En particulier, nous ne devons pas vous laisser approcher par des hommes appartenant à la Wehrmacht ou au Parti.

Alors je ne serai pas abattu, se dit Wegener. Heydrich est vivant, en lieu sûr, et il essaie de renforcer sa position contre le gouvernement Goebbels.

Ce gouvernement Goebbels finira peut-être par tomber, se disait-il au moment où on le faisait monter dans la conduite intérieure Daimler de l'état-major SS. Un détachement de Waffen-SS relevé tout à coup pendant la nuit ; les gardes de la Chancellerie du Reich remplacés. Les postes de police de Berlin vomissant soudain des hommes armés de la S.D. dans toutes les directions. Les stations de radio, le courant électrique coupé, Tempelhof fermé. Le roulement des gros canons dans les rues principales obscures.

Quelle importance ? Même si le Dr Goebbels est déposé et l'Opération Pissenlit annulée ? Ils existeraient toujours, les chemises noires, les membres du Parti, leurs projets. Si ce n'était pas en Orient, ce serait quelque part ailleurs. Sur Mars et Vénus.

Rien d'étonnant à ce que Mr Tagomi ne pût supporter cela plus longtemps, se disait-il. Le terrible dilemme de nos existences. Quoi qu'il arrive, c'est hors de comparaison, mauvais. Pourquoi lutter, dans ce cas ? Pourquoi choisir ? Si les issues sont toutes identiques.

Évidemment, nous allons de l'avant, comme nous avons toujours fait. Au jour le jour. En ce moment nous travaillons contre l'Opération Pissenlit. Plus tard, à un autre moment, nous travaillerons à amener la défaite de la police. Mais nous ne pouvons pas le faire tout de suite ; c'est une succession de faits, un processus qui se déroule. Nous pouvons seulement contrôler l'issue en effectuant un choix à chaque étage.

Nous pouvons seulement espérer. Et essayer.

Dans un autre monde, il n'en serait peut-être pas de même. C'est peut-être mieux. Il y a une alternative bien nette entre le bon et le mauvais. Il n'y a pas de ces juxtapositions obscures, de ces mélanges sans que nous disposions de l'outil convenable pour en dissocier les éléments.

Nous n'avons pas le monde idéal, tel que nous voudrions l'avoir, un monde où il est facile de savoir ce qui est moral parce qu'il est facile d'avoir connaissance des choses. Où l'on peut agir bien sans avoir à faire d'effort parce qu'on peut reconnaître ce qui est évident.

La Daimler démarra. Le capitaine Wegener était à l'arrière, encadré par deux chemises noires, la mitraillette sur les genoux. Une chemise noire au volant.

Supposons qu'ils soient, même en ce moment, en train de me tromper, se disait Wegener tandis que la conduite intérieure se faufilait à grande vitesse dans la circulation de Berlin. Ils ne m'emmènent pas auprès du général SS Heydrich à la Leibstandarte Division OKW ; ils m'emmènent dans une geôle du Parti, pour me torturer et me tuer ensuite. Mais j'ai choisi : retourner en Allemagne ; j'ai choisi de risquer d'être pris avant d'avoir pu me mettre sous la protection des gens de l'Abwehr.

La mort à tout moment, une avenue qui s'ouvre devant nous en tous lieux. Et nous choisirons, malgré nous. Ou bien nous abandonnerons et prendrons délibérément ce chemin-là. Il regardait défiler les maisons de Berlin. Mon propre *Volk,* se disait-il ; toi et moi, nous voici réunis à nouveau.

— Où en sont les événements ? demanda-t-il aux trois SS. Quels récents développements de la situation politique ? J'ai été absent depuis plusieurs semaines, je suis parti avant la mort de Bormann, en

fait.

— Il y a naturellement une nombreuse populace hystérique pour soutenir le petit docteur, dit celui qui était à sa droite. C'est la populace qui l'a porté au pouvoir. Cependant, il est peu vraisemblable que lorsque des éléments plus modérés pourront prendre le dessus, ils continuent de soutenir un infirme et un démagogue qui ne tient qu'en excitant et en ensorcelant les masses avec ses mensonges.

— Je vois, dit Wegener.

Ça continue, se dit-il. Les haines intestines. La semence se trouve peut-être ici, ou là. Ils s'entre-dévoreront et nous laisseront vivants, nous, les rescapés. Assez nombreux pour construire une fois de plus et dresser quelques plans simples.

Juliana Frink parvint à Cheyenne, dans le Wyoming, à 1 heure de l'après-midi. Dans le quartier des affaires, en face de l'ancien dépôt des chemins de fer, elle s'arrêta devant un bureau de tabac et acheta deux journaux de l'après-midi. Garée le long du trottoir, elle chercha jusqu'à ce qu'elle ait trouvé le titre qui l'intéressait.

SANGLANTE FIN DE VACANCES

Recherchée pour être interrogée sur la mort tragique et sanglante de son mari dans la chambre somptueuse qu'ils occupaient à Denver à l'hôtel Président Garner, Mrs Joe Cinnadella, de Canon City, est, d'après les déclarations des employés de l'établissement, partie immédiatement après ce qui a dû être le point culminant d'une querelle de ménage. Des lames de rasoir retrouvées dans l'appartement – qui, par une ironie du sort, sont celles que l'hôtel fournit gratuitement à ses clients – ont apparemment servi à Mrs Cinnadella pour couper la gorge de son mari. On la décrit comme une femme brune, séduisante, mince et élégante, d'une trentaine d'années. Le corps a été trouvé par Théodore Ferris, un employé de l'hôtel qui avait pris une heure plus tôt des chemises de Cinnadella pour les faire repasser et qui, au moment de les rapporter comme on le lui avait demandé, s'est trouvé devant ce spectacle épouvantable. D'après la police, l'appartement a conservé des traces de lutte faisant penser à une discussion violente…

Ainsi, il est mort, se dit Juliana en repliant le journal. Et ce n'est pas tout, on ne connaît pas mon vrai nom ; ils ne savent pas qui je suis, ils ignorent tout de moi.

Beaucoup moins inquiète a présent, elle poursuivit sa route jusqu'au premier motel convenable ; elle retint une chambre et y

apporta ses affaires. À partir de maintenant, je n'ai plus à me dépêcher, se dit-elle. Je peux même attendre ce soir pour aller chez les Abendsen ; de cette façon elle pourrait mettre sa robe neuve. Ça n'irait pas de me montrer comme cela au milieu de la journée – on ne met pas une robe habillée de ce genre avant le dîner.

Je peux donc achever la lecture du livre.

Elle s'installa à son aise dans la chambre du motel, alluma la radio, se fit apporter du café ; elle se pelotonna sur le lit aux draps bien tirés avec l'exemplaire tout neuf de *La sauterelle* qu'elle avait acheté à la libraire de l'hôtel de Denver.

À 6 heures et quart, elle avait terminé. Je me demande si Joe est allé jusqu'à la fin ? se demandait-elle.

Il y a tellement plus là-dedans qu'il n'en a compris. Qu'est-ce qu'Abendsen a voulu dire ? Rien à propos de son monde supposé. Suis-je la seule à savoir ? Je le parierais. Personne, à part moi, n'a vraiment bien saisi le sens de *La sauterelle* – les gens se figurent simplement qu'ils ont compris.

Encore un peu étourdie, elle rangea le livre dans sa valise, mit son manteau et quitta sa chambre pour trouver un endroit où dîner. L'air sentait bon. Les enseignes et les lumières de Cheyenne semblaient particulièrement excitantes. Devant un bar, deux jolies petites prostituées indiennes à l'œil noir se disputaient – elle ralentit pour les regarder. De nombreuses voitures étincelantes parcouraient les rues ; le spectacle donnait une impression de gaieté, d'attente heureuse. Un événement important semblait se préparer. Plutôt que le retour en arrière… vers l'affreux rebut, les choses utilisées et jetées ensuite.

Elle dîna dans un restaurant français très cher – un homme en manteau blanc allait garer les voitures des clients et il y avait sur chaque table une bougie dans un énorme verte à vin. Le beurre n'était pas servi en carrés mais en coquilles – elle apprécia son repas, puis, avec encore beaucoup de temps devant elle, elle retourna à son motel en flânant. Les billets de la Reichsbank étaient presque tous partis, mais elle ne s'en souciait pas ; cela n'avait pas d'importance. Il nous a parlé de notre univers, se disait-elle en ouvrant sa porte. De ceci. De ce qui nous entoure maintenant. Une fois dans sa chambre, elle ralluma la radio. Il veut nous faire voir les choses telles qu'elles sont. Et c'est ce que je fais, de plus en plus, à mesure que le temps passe.

Elle sortit la robe italienne bleue de son carton, l'étendit soigneusement sur le lit. Elle n'avait subi aucun dommage ; ce qu'il lui fallait, tout au plus, c'était d'être brossée bien à fond. Mais en ouvrant les autres paquets, elle s'aperçut qu'elle n'avait pris aucun des nouveaux soutiens-gorge de Denver.

— Ah zut ! se dit-elle en s'effondrant dans un fauteuil.

Elle alluma une cigarette et réfléchit un moment.

Elle pourrait peut-être la mettre avec un soutien-gorge classique. Elle ôta sa blouse et sa jupe, essaya la robe. Mais on voyait les épaulettes ainsi que la partie supérieure de chaque bonnet du soutien-gorge. Peut-être pouvait-elle ne pas mettre de soutien-gorge du tout… il y avait des années qu'elle n'avait pas essayé de le faire… cela lui rappelait l'époque déjà lointaine du collège, quand elle avait un buste très menu ; cela d'ailleurs la tourmentait. Mais à présent elle s'était épanouie et, la pratique du judo aidant, elle faisait 95 de tour de poitrine. Elle essaya cependant sans soutien-gorge, puis elle monta sur une chaise pour se voir dans la glace de l'armoire à pharmacie, dans la salle de bains.

La robe se présentait d'une façon sensationnelle, mais Seigneur, c'était trop risqué. Pour peu qu'elle se penche pour jeter une cigarette ou prendre un verre, c'était le désastre !

Une broche ! Elle pouvait porter la robe sans soutien-gorge et fermer un peu le décolleté. Elle renversa sur le lit le contenu de sa boîte à bijoux, étala les broches et reliques qu'elle possédait depuis des années, cadeaux de Frank ou d'autres hommes avant son mariage, et puis la foute nouvelle que Joe lui avait achetée à Denver. Oui, une petite broche d'argent mexicaine ornée d'un fer à cheval, ça irait ; elle trouva l'endroit exact. Elle pouvait donc mettre sa robe, en définitive.

Je suis heureuse qu'il y ait au moins une chose qui marche, se disait-elle. Il y a tant de choses qui ont mal marché ; il reste de toute façon si peu de vestiges des merveilleux projets que j'avais faits.

Elle brossa longuement ses cheveux pour qu'ils soient bien brillants ; il ne lui restait plus qu'à choisir une paire de souliers et des boucles d'oreilles. Puis elle mit son manteau neuf, prit son sac de cuir fait à la main et sortit.

Au lieu de prendre la vieille Studebaker, elle fit appeler un taxi par téléphone. Tandis qu'elle attendait dans le bureau, elle eut soudain l'idée d'appeler Frank. Elle ne pouvait savoir comment cela lui était venu, mais c'était ainsi. Pourquoi pas ? Elle pourrait lui laisser le soin d'acquitter les dépenses ; il serait bouleversé de l'entendre et heureux de payer.

Debout devant le bureau de l'hôtel, elle tenait le récepteur à l'oreille, écoutant avec délices les téléphonistes de l'inter lui répondre, essayant d'établir la communication. Elle pouvait entendre la téléphoniste de San Francisco qui demandait les renseignements pour avoir le numéro, ensuite des crachements et des bruits parasites puis, enfin, la sonnerie elle-même. Elle guettait en même temps le taxi ; il ne serait plus bien long à venir. Mais cela ne lui ferait rien d'attendre un peu, c'est une chose courante.

— Votre correspondant ne répond pas, finit par lui dire la téléphoniste de Cheyenne. Nous renouvellerons l'appel un peu plus

tard et…

— Non, dit Juliana en secouant la tête. (C'était simplement une lubie qui l'avait prise.) Je ne serai plus là. Merci.

Elle raccrocha – le patron du motel était resté à côté d'elle pour veiller à ce que rien ne lui soit compté indûment – et elle sortit rapidement du bureau pour aller attendre dehors dans la fraîcheur et l'obscurité, sur le trottoir.

Une voiture étincelante sortit du flot de véhicules et vint se ranger devant elle ; la portière s'ouvrit et le chauffeur bondit pour faire le tour.

Un moment plus tard, Juliana, installée sur la banquette arrière de cette voiture luxueuse, traversait Cheyenne, en route pour la demeure des Abendsen.

La maison était illuminée ; elle entendait de la musique et des bruits de voix. C'était une construction de stuc à un seul étage entourée de nombreux arbustes et d'un grand jardin composé principalement de rosiers grimpants. En longeant le sentier pavé de pierres plates elle se disait : Est-ce que ça peut être vraiment ici ? Est-ce le Haut Château ? Que penser de ces rumeurs et de ces histoires ? La maison était très ordinaire, bien entretenue, le jardin soigné. Il y avait même un tricycle d'enfant sur la longue allée cimentée.

Et si ce n'étaient pas les vrais Abendsen ? Elle avait eu l'adresse dans l'annuaire téléphonique de Cheyenne, mais elle correspondait au numéro qu'elle avait appelé la veille au soir de Greely.

Elle s'avança jusqu'au porche aux barrières de fer forgé et pressa la sonnette. À travers la porte entrouverte, elle pouvait distinguer la pièce de séjour, plusieurs personnes debout, des fenêtres garnies de stores vénitiens, un piano, une cheminée, des casiers à livres… joliment meublé, tout cela, se disait-elle. Une réception en cours ? Mais les gens n'étaient pas habillés.

Un garçon d'environ treize ans, ébouriffé, vêtu d'un T-shirt et de blue-jeans, ouvrit grande la porte :

— Vous désirez ?

— Est-ce que… Mr Abendsen est chez lui ? Est-il occupé ?

En s'adressant à quelqu'un qui se trouvait derrière lui dans la maison, le garçon appela :

— Maman ! Elle veut voir papa.

Derrière lui, apparut une femme aux cheveux auburn, paraissant trente-cinq ans, au regard énergique et direct, avec des yeux gris et un sourire si franc, si apparemment dépourvu de complexes que Juliana sut aussitôt qu'elle se trouvait en face de Caroline Abendsen.

— J'ai téléphoné hier soir, dit Juliana.

— Oui, bien sûr. (Son sourire s'élargit. Elle avait des dents très

blanches et parfaitement régulières ; Irlandaise, se dit Juliana. Seul le sang irlandais peut donner à une ligne de mâchoire une telle féminité.) Permettez-moi de vous débarrasser de votre sac et de votre manteau. Vous tombez très bien ; nous avons quelques amis. Quelle robe ravissante… elle vient de chez Cherubini, n'est-ce pas ? (Elle conduisit Juliana à travers la salle de séjour jusqu'à une chambre ; là, elle déposa ses affaires sur un lit où d'autres vêtements se trouvaient déjà :) Mon mari est quelque part par là. Cherchez un homme grand avec des lunettes, en train de boire un *Old Fashioned.*

Ses yeux pétillants d'intelligence se posaient sur Juliana ; ses lèvres tremblaient un peu – il y avait tant de choses sous-entendues entre elles, se disait Juliana. N'était-ce pas extraordinaire ?

— J'ai fait une longue route, dit Juliana.

— Oui, en effet. Voilà, je le vois. (Caroline Abendsen la ramena dans la salle de séjour et la conduisit à un groupe d'hommes.) Mon chéri, lui dit-elle de loin, viens par ici. Il y a là l'une de tes lectrices qui a hâte de te dire quelques mots.

Un homme se détacha du groupe et s'approcha, le verre à la main. Juliana vit un homme immense aux cheveux noirs frisés ; sa peau était également foncée, ses yeux semblaient bruns et très doux derrière les lunettes. Il portait un costume fait sur mesure, visiblement coûteux, dans un tissu naturel, peut-être un lainage anglais ; le costume faisait valoir ses larges épaules sans rien y ajouter. De sa vie elle n'avait vu pareil costume ; elle le contemplait, fascinée.

— Mrs Frink a fait en voiture toute la route depuis Canon City, dans le Colorado, simplement pour te parler de *La sauterelle.*

— Je croyais que vous habitiez une forteresse, dit Juliana.

Hawthorne Abendsen se pencha pour la regarder et esquissa un sourire rêveur.

— Oui, ce fut exact. Mais il fallait un ascenseur pour y arriver et j'ai fait une phobie. J'étais passablement saoul le jour où ça m'est venu, mais, autant qu'il m'en souvienne et d'après ce qu'on m'a dit, j'ai refusé de rester debout dans l'ascenseur parce que, disais-je, c'était Jésus-Christ qui tirait sur la corde, pendant tout le trajet. Et j'étais décidé à ne pas rester debout.

Elle ne comprenait pas.

— Depuis que je le connais, expliqua Caroline, Hawth a toujours dit que lorsqu'il finirait par voir le Christ il s'assiérait ; il ne resterait pas debout.

Le cantique, se rappela Juliana.

— Ainsi vous avez abandonné le Haut Château et vous êtes revenu en ville, dit-elle.

— Je voudrais vous verser un verre, dit Hawthorne.

— Très bien, dit-elle, mais pas un *Old Fashioned.*

Elle avait déjà jeté un coup d'œil sur le buffet ; il y avait là plusieurs bouteilles de whisky, des hors-d'œuvre, des verres, de la glace, un mixer, des cerises et des tranches d'oranges. Elle s'avança de ce côté, en compagnie d'Abendsen.

— Simplement de L'I.W. Harper sur de la glace, dit-elle. J'aime toujours ça. Connaissez-vous l'Oracle ?

— Non, dit Hawthorne en lui préparant un verre.

Frappée de stupeur, elle dit :

— *Le Livre des Transformations ?*

— Je ne connais pas, non, répéta-t-il.

Et il lui tendit son verre.

— Ne la taquine pas, dit Caroline Abendsen.

— J'ai lu votre livre, dit Juliana. En fait je l'ai terminé ce soir. Comment saviez-vous tout cela sur cet autre monde au sujet duquel vous écrivez ?

Hawthorne ne répondit pas. Il se contenta de frotter ses phalanges sur sa lèvre supérieure, de regarder du côté de Juliana comme s'il ne la voyait pas et de froncer les sourcils.

— Avez-vous utilisé l'Oracle ? demanda Juliana.

Hawthorne lui lança un coup d'œil.

— Je ne veux pas que vous blaguiez ou que vous me fassiez marcher, dit Juliana. Dites-moi simplement sans faire de l'esprit.

Hawthorne se mordait la lèvre et regardait le sol. Il s'entoura le corps de ses bras, se balança d'avant en arrière sur ses talons. Dans la pièce, les autres invités s'étaient tus, Juliana remarqua que leurs manières avaient changé. Ils n'étaient pas heureux de ce qu'elle avait dit. Mais elle n'essaya pas de le rattraper ou de le dissimuler sous d'autres explications ; elle ne voulait même pas en avoir l'air. C'était trop important. Et elle était venue de trop loin, elle en avait trop fut pour accepter de lui autre chose que la vérité.

— C'est… une question à laquelle il est difficile de répondre, finit par déclarer Abendsen.

— Mais non, dit Juliana.

Tout le monde était silencieux ; on regardait Juliana, à côté de Caroline et de Hawthorne Abendsen.

— Je regrette, dit Abendsen, je ne peux pas répondre sur-le-champ. Il faut que vous l'admettiez.

— Alors, pourquoi avez-vous écrit ce livre ? demanda Juliana.

En la désignant avec son verre, Abendsen lui dit :

— Qu'est-ce que fait cette broche sur votre robe ? Elle éloigne les dangereux esprits qui hantent le monde immuable ? Ou bien sert-elle simplement à tout faire tenir ensemble ?

— Pourquoi changez-vous de sujet ? dit Juliana. Pourquoi vous dérobez-vous quand je vous interroge ou faites-vous une remarque

sans objet comme celle-ci ? C'est enfantin.

— Tout le monde, dit Hawthorne Abendsen, a des secrets techniques. Vous avez les vôtres, j'ai les miens. Vous devriez lire et accepter son contenu suivant la valeur qu'il paraît avoir, exactement comme j'accepte ce que je vois… (Et il la désignait de nouveau avec son verre.) Sans demander si ce qui est en dessous est authentique, ou bien fait de fils de fer, de baleines et de rembourrage en caoutchouc mousse. Cela ne fait-il pas partie de la confiance qu'on doit avoir dans la nature des gens et dans ce qu'on voit d'une façon générale ?

Il lui paraissait, d'après elle, irritable et agité à présent, il n'était plus aussi poli, aussi accueillant. Et, du coin de l'œil, elle pouvait voir que Caroline semblait en proie à une exaspération intense ; ses lèvres étaient serrées et elle ne souriait plus tout à fait.

— Dans votre livre, vous avez montré qu'il y a une façon d'en sortir. Est-ce ce que vous voulez dire ?

— D'en sortir ? répéta-t-il sur un ton ironique.

— Vous avez fait énormément pour moi ; je vois à présent qu'il n'y a rien ici dont on doive avoir peur, rien à vouloir, ni à détester, ni à éviter, ni à fuir. Ni même à poursuivre.

Il lui faisait face, en agitant son verre et en l'étudiant.

— À mon avis, il y a en ce bas monde énormément de choses pour lesquelles le jeu en vaut la chandelle.

— Je comprends ce qui se passe dans votre esprit, dit Juliana.

Ce qu'elle voyait sur sa figure, c'était l'expression qu'elle avait eu depuis toujours l'habitude d'observer chez les hommes et cela ne la dérangeait pas de la voir sur la sienne. Elle n'éprouvait plus ce qu'elle avait ressenti autrefois.

— Les dossiers de la Gestapo disent que vous êtes attiré par les femmes dans mon genre.

Abendsen ne changea d'expression que d'une façon à peine perceptible :

— Il n'y a plus de Gestapo depuis 1947.

— La S.D., alors, ou quoi que ce soit.

— Voudriez-vous vous expliquer ? demanda Caroline avec empressement.

— C'est ce que j'ai l'intention de faire, répondit Juliana. Je suis venue de Denver avec l'un d'entre eux. Ils vont faire leur apparition ici d'un moment à l'autre. Vous devriez aller quelque part où ils ne puissent pas vous trouver, au lieu de tenir maison ouverte, de laisser entrer n'importe qui, comme je l'ai fait, moi. Le prochain qui arrivera jusqu'ici – il n'y aura personne comme moi pour l'arrêter.

— Vous dites : le prochain, dit Abendsen au bout d'un moment. Qu'est devenu celui avec lequel vous êtes venue de Denver ? Pourquoi ne se montre-t-il pas ici ?

— Je lui ai coupé la gorge, dit-elle.

— Ça, c'est quelque chose, dit Hawthorne. Entendre une fille vous dire ça, une fille que vous voyez pour la première fois de votre vie.

— Vous ne me croyez pas ?

— Mais si. (Il lui fit un sourire timide, doux et triste. Il ne lui était apparemment pas venu à l'idée de ne pas la croire.) Merci, dit-il.

— Cachez-vous, je vous en prie, dit-elle.

— Eh bien, nous avons bien essayé, comme vous savez. Vous l'avez lu sur la jaquette du livre… ces armes, ces fils à haute tension. Et comme nous l'avons écrit, on peut croire que nous continuons à prendre de grandes précautions.

Sa voix était sèche, fatiguée.

— Tu pourrais au moins être armé, dit sa femme. Je le sais, un jour, quelqu'un que tu auras invité et avec qui tu seras en conversation t'abattra d'un coup de revolver, quelque spécialiste nazi qui voudra te rendre la pareille ; et tu seras en train de philosopher comme en ce moment. Je vois ça d'ici.

— Ils peuvent m'avoir, dit Hawthorne, s'ils le veulent. Câbles à haute tension et Haut Château ou pas.

Vous êtes tellement fataliste, se disait Juliana. Résigné à votre propre destruction. Est-ce que vous savez aussi cela, la façon dont vous avez pris connaissance du monde, dans votre livre ?

— L'Oracle a écrit votre livre, n'est-ce pas ? demanda Juliana.

— Vous voulez la vérité ? répondit Hawthorne.

— Je la veux et j'y ai droit répondit-elle, à cause de ce que j'ai fait. Ce n'est pas vrai ? Vous savez que oui.

— L'Oracle, dit Abendsen, a dormi profondément pendant tout le temps où j'ai écrit le livre. Il dormait à poings fermés dans un coin du bureau.

Ses yeux n'exprimaient aucune gaieté. Son visage paraissait au contraire plus long, plus sombre que jamais.

— Dis-lui, dit alors Caroline. Elle a raison, elle a le droit de savoir à cause de ce qu'elle a fait en ton nom. (Puis, s'adressant à Juliana :) Moi, je vais vous le dire, Mrs Frink. Hawth a fait les choix un par un. Des milliers. Au moyen des lignes. Période historique. Sujet. Personnages. Intrigue. Cela a pris des années. Hawth a même interrogé l'Oracle pour savoir quel genre de succès il obtiendrait. L'Oracle lui a répondu que c'en serait un très grand, le premier véritable succès de sa carrière. Vous aviez donc raison. Vous devez vous-même utiliser pas mal l'Oracle, pour avoir su cela.

— Je me demande pourquoi l'Oracle se mettrait à écrire un roman, dit Juliana. Avez-vous pensé à lui poser cette question ? Et pourquoi un roman sur la défaite des Allemands et des Japonais ? Pourquoi cette histoire et pas une autre ? Qu'y a-t-il là qu'il ne puisse

pas nous raconter directement, comme il a toujours fait jusqu'ici ? Ce doit être différent, vous ne pensez pas ?

Ni Hawthorne ni Caroline ne répondaient.

— L'Oracle et moi, finit par répondre Hawthorne, nous avons depuis longtemps abouti à un accord au sujet des droits d'auteur. Si je lui demande pourquoi il a écrit *La Sauterelle* je finirai par lui rendre ma part. La question laisserait entendre que je n'ai rien fait que le travail de dactylographie, et ce n'est ni vrai ni convenable.

— Je lui demanderai, moi, dit Caroline, si tu ne le fais pas.

— Ce n'est pas à toi de poser la question, dit Hawthorne. Laisse-la demander. (Puis, s'adressant à Juliana :) Vous avez un esprit… surnaturel. Vous vous en doutiez ?

— Où est votre exemplaire ? demanda Juliana. Le mien est dans ma voiture, là-bas au motel. J'irai le chercher à moins que vous ne m'autorisiez à utiliser le vôtre.

Hawthorne fit demi-tour et sortit. Juliana et Caroline le suivirent en traversant la pièce pleine de gens et arrivèrent devant une porte fermée. Il ressortit et ils virent dans ses mains les deux minces volumes au dos noir.

— Je n'emploie pas les tiges d'achillée, dit-il à Juliana. Je ne peux pas les garder dans les mains, je les fais tout le temps tomber.

Juliana s'assit devant une table basse dans un coin de la pièce.

— Il me faut du papier pour écrire, et un crayon.

L'un des invités apporta l'un et l'autre. Les assistants formèrent le cercle autour d'elle et des Abendsen. Tout le monde regardait et écoutait.

— Vous pouvez poser la question à haute voix, dit Hawthorne. Nous n'avons de secrets pour personne, ici.

— Oracle, dit Juliana, pourquoi as-tu écrit *La sauterelle pèse lourd ?* Quelle est la leçon que nous sommes censés en tirer ?

— Vous avez une façon de formuler votre question qui reflète la superstition d'une façon déconcertante, dit Hawthorne. (Mais il s'était accroupi pour assister au jet des pièces de monnaie.) Allez-y, dit-il. (Il lui tendait trois pièces chinoises en billon percées d'un trou central :) J'utilise habituellement ces pièces.

Elle commença à jeter les pièces ; elle se sentait calme, maîtresse d'elle-même. Hawthorne notait les lignes pour elle. Quand elle eut jeté les pièces six fois, il baissa les yeux et dit :

— Souen en haut. Touei en bas. Vide au centre.

— Savez-vous quel est l'Hexagramme ? demanda-t-elle. Sans vous servir du tableau ?

— Oui, dit Hawthorne.

— C'est Tchoung Fou, dit Juliana. Vérité Intérieure. Je le sais aussi sans avoir recours au tableau. Et je sais ce que cela veut dire.

Hawthorne leva la tête pour la dévisager. Il avait une expression presque féroce.

— Cela veut dire, n'est-ce pas, que mon livre est vrai ?

— Oui, dit-elle.

— L'Allemagne et le Japon ont perdu la guerre ? dit-il, fou de colère.

— Oui.

Alors, Hawthorne referma les deux volumes et se leva, sans rien dire.

— Et même vous, vous ne regardez pas la chose en face, dit Juliana.

Il réfléchit un moment. Il avait le regard vide, tourné vers l'intérieur, se dit Juliana. Préoccupé par lui-même… puis ses yeux s'éclaircirent. Il émit un grognement, sursauta.

— Je ne suis sûr de rien, dit-il.

— Croyez, dit Juliana.

— Voulez-vous que je vous fasse une dédicace sur votre exemplaire de *La sauterelle ?* demanda-t-il.

Elle aussi se leva.

— Je crois, dit-elle, que je vais m'en aller. Merci infiniment. Je suis désolée si j'ai gâché votre soirée. Ce fut très aimable à vous de m'avoir laissé venir.

Elle passa devant lui et devant Caroline, se fraya un passage à travers le cercle des invités pour quitter la pièce de séjour et retourner dans la chambre à coucher où se trouvaient son manteau et son sac.

Au moment où elle enfilait son vêtement, Hawthorne apparut derrière elle.

— Savez-vous ce que vous êtes ? lui demanda-t-il. (Puis, se tournant vers Caroline qui était à ses côtés :) Cette fille est un démon. Un petit esprit chtonique qui… (Il leva la main et se frotta les sourcils, en déplaçant un peu ses lunettes :) Cela erre inlassablement à la surface de la Terre. (Il remit ses lunettes en place :) Elle fait ce que lui inspire son instinct, simplement pour s'exprimer. Elle n'avait aucunement l'intention de venir ici pour faire le mal ; cela lui est simplement arrivé ; exactement comme le temps nous arrive. Je suis heureux qu'elle soit venue. Je ne regrette pas d'avoir trouvé cela, cette révélation qu'elle a eue grâce au livre. Elle ne savait pas ce qu'elle allait faire et trouver ici. J'estime que nous avons tous de la chance. Alors, ne soyons pas en colère ; c'est d'accord ?

— Elle est terriblement, terriblement destructrice, dit Caroline.

— Comme l'est la réalité, dit Hawthorne. (Il tendit la main à Juliana.) Merci pour ce que vous avez fait à Denver, dit-il.

— Bonne nuit, dit-elle en lui serrant la main. Faites ce que vous dit votre femme. Portez au moins une arme sur vous.

— Non, c'est décidé depuis longtemps, dit-il. Je ne vais pas m'empoisonner la vie avec ça. Je peux de temps en temps consulter l'Oracle, quand je me sens nerveux, en particulier la nuit. Ce n'est pas mauvais à ces moments-là. (Il eut un petit sourire :) Pour le moment, la seule chose qui me préoccupe c'est de savoir que ces cloches qui sont là à écouter et à enregistrer sont en train de boire tout l'alcool de la maison, pendant que nous bavardons. (Il fit demi-tour et s'en retourna à grandes enjambées pour aller chercher sur le buffet un peu de glace pour son verre).

— Maintenant que vous avez terminé ici, qu'est-ce que vous allez faire ? demanda Caroline.

— Je ne sais pas.

Le problème ne me préoccupe pas. Je dois être un peu comme lui, se disait-elle ; je ne permets pas à certaines choses – si importantes qu'elles puissent être – de me causer des soucis :

— Peut-être retournerai-je auprès de mon mari, Frank. J'ai essayé de lui téléphoner ce soir ; je pourrais tenter à nouveau. Je verrai comment je me sentirai un peu plus tard.

— Malgré ce que vous avez fait pour nous, ou ce que vous dites avoir fait…

— Vous auriez mieux aimé que je ne mette jamais les pieds dans cette maison, dit Juliana.

— Si vous avez sauvé la vie de Hawthorne, c'est affreux de ma part, mais je suis tellement bouleversée ; je ne peux pas tout comprendre dans ce que vous avez dit, vous et Hawthorne.

— Comme c'est étrange, dit Juliana. Je n'aurais jamais pu croire que la vérité vous mettrait en colère. (La vérité, se disait-elle. Aussi terrible que la mort. Mais plus difficile à trouver. J'ai de la chance.) Je pensais que vous seriez aussi ravie et aussi surexcitée que moi. C'est un malentendu, n'est-ce pas ? (Elle sourit et, au bout d'un moment, Mrs Abendsen trouva moyen de sourire à son tour.) En tout cas, bonne nuit.

Un moment plus tard, Juliana suivait en sens inverse le sentier dallé, en traversant d'abord les taches de lumière projetées par les fenêtres de la pièce de séjour, puis les ombres au-delà de la pelouse, pour aboutir au trottoir dans l'obscurité.

Elle marchait sans se retourner vers la maison des Abendsen, cherchant un taxi, une voiture, brillante et vivante, pour la ramener à son motel.

FIN